

Petite Bibliothèque Payot



**Paul  
Diel  
La  
divinité**



## La divinité

**Du même auteur aux Éditions Payot**

La peur et l'angoisse

Psychologie de la motivation

Éducation et rééducation

Le symbolisme dans la Bible

Le symbolisme dans l'Évangile de Jean (avec Jeanine Solotareff)

Le symbolisme dans la mythologie grecque



**Paul Diel**

**La divinité**

**Le symbole et sa signification**

Cet ouvrage, publié pour la première fois  
aux Presses universitaires de France,  
a été entièrement remanié pour l'édition 1971  
de la « Petite Bibliothèque Payot ».

© 1971, 1991, Édition Payot,  
106, bd Saint-Germain, Paris VI<sup>e</sup>.

## Introduction

### A) L'OBJET DE L'ANALYSE

L'histoire montre que l'effort pour trouver, aux problèmes de la vie, des solutions méthodiques et scientifiques fut fréquemment précédé d'essais d'ordre spéculatif, basés sur l'affectivité et l'imagination. Ainsi, la chimie s'est constituée en science par réaction contre les spéculations de l'alchimie; de la même manière l'astronomie est issue de l'astrologie. Obéissant à cette démarche très générale de la pensée, la psychologie n'a commencé à devenir une discipline scientifique qu'en se séparant de la spéculation philosophique sous ses aspects métaphysique et moral.

C'est grâce à un effort très prolongé que la chimie est arrivée à purifier sa terminologie des superstitions que la croyance alchimique entretenait avec persistance. Elle n'est devenue science véritable qu'à ce prix. Et cependant, elle s'est vue contrainte à aborder finalement de nouveau le problème capital de l'alchimie : la transmutation de la matière. La différence est qu'avec la chimie, le problème est posé non pas spéculativement, mais d'une manière méthodique, ce qui a permis de lui trouver une solution véridique.

La psychologie aurait-elle à connaître un semblable retour ? Après s'être éloignée de la philosophie, en se créant un instrument méthodique pour scruter le fonctionnement psychique non seulement conscient mais aussi extra-conscient, ne se trouve-t-elle pas dans la nécessité d'aborder l'ancien problème de la philosophie qui fut de saisir le sens de la vie ?

Ce problème est imposé par la vie elle-même, par son besoin intrinsèque de se refléter dans la pensée, de devenir pensée, besoin qui est la source de toute science. Peut-on espérer que la psychologie, aussi heureuse que la chimie qui a su établir la solution du problème alchimique, pourra trouver une solution au problème métaphysique et moral? Certes, le discrédit qui frappe surtout la métaphysique est très grand. Mais peut-il être plus grand que celui qui a longtemps frappé le problème de l'alchimie? Pourtant le retour de la psychologie au problème le plus ancien et le plus fondamental de la vie, ne sera justifié qu'à condition de pouvoir démontrer que ce problème — comme ce fut le cas pour la chimie et son retour à la transmutation — ressort finalement de la recherche méthodique, presque contre son intention et qu'il se pose sur un autre plan et sous un nouvel aspect.

Pour se séparer le plus radicalement possible de la spéculation, la psychologie a tout d'abord essayé d'abandonner non seulement la méthode, mais encore les problèmes de la philosophie qui semblaient trop vastes. Elle s'est volontairement cantonnée dans l'analyse des fonctions conscientes : pensée, volonté, sentiments. Cette distinction n'était qu'un héritage de la spéculation philosophique, basée sur une introspection trop sommaire. En effet, il eût été difficile, sinon impossible, de renoncer à ces vestiges d'une introspection, insuffisante parce que n'envisageant que les fonctions conscientes, mais qui, faute de mieux, établissait du moins une classification, permettant de parler de l'objet de la recherche et de son fonctionnement. Cependant l'espoir semblait permis d'atteindre un point de vue plus objectif en attachant toute l'importance non plus à ces fonctions intrapsychiques, mais à leur produit extérieurement observable : aux actions, au comportement. On a essayé de provoquer les réactions expérimentalement et de les mesurer statistiquement à l'aide de tests.

Pourtant on a bientôt dû se rendre compte que le comportement n'est pas uniquement déterminé par des fonctions conscientes, mais aussi par une instance préconsciente dont les fonctions sont l'action réflexe, l'automatisme, les instincts. Prédominantes chez l'animal, ces réactions préconscientes demeurent le soubassement de l'action humaine. On a donc essayé de fonder la psychologie humaine sur l'étude expérimentale



tale du comportement inconscient des animaux. Sans doute, l'étude expérimentale des réactions animales peut produire — non moins que celle des actions de l'homme — des résultats appréciables. Le danger du behaviourisme actuellement en vogue est de conclure du behaviour de l'animal au comportement de l'homme tout en négligeant de définir préalablement les traits communs qui unissent l'homme et l'animal et les traits différentiels qui l'en séparent évolutivement et qui sont précisément en premier lieu d'ordre psychique. Pareil à l'animal, l'homme cherche la satisfaction des besoins élémentaires — nutrition et propagation — valeurs de la vie parce qu'indispensables à la survie de l'individu et de l'espèce. A la différence de l'animal, les appétences se sont diversifiées chez l'homme en une multitude de désirs souvent contradictoires et qui, par surcroît, sont susceptibles d'être imaginativement exaltés. Cette différence est d'une telle importance pour tous les développements ultérieurs qu'il importe de la spécifier. Devenu conscient, l'homme doit penser la vie intime de ses désirs qui, valorisés selon leurs promesses de satisfaction, deviennent motifs d'actions futures. L'esprit valorisant étant exposé à l'erreur, principe d'insatisfaction vitale, le destin de l'homme est d'avoir à chercher la satisfaction de l'esprit : la vérité, meilleur moyen d'adaptation, d'aptitude à s'orienter dans la vie de manière sensée. Là est la racine biogénétiquement profonde du problème éthique, insuffisamment posé en philosophie et trop radicalement éliminé par toutes les formes de psychologie du comportement, psychométrie des tests, behaviourisme, pavlovisme, organicisme, psychiatrie, etc. Il convient d'ajouter que — faute de l'indispensable soubassement biogénétique qui devrait remplacer les anciennes spéculations métaphysiques — le problème éthique se trouve faussement posé également dans les spéculations pseudo-philosophiques de notre époque (existentialisme, phénoménologie, structuralisme, etc.).

C'est pourquoi l'histoire de la pensée moderne — afin de combler l'immense lacune des sciences de la vie — a esquissé un retour à l'indispensable approfondissement. La psychologie des profondeurs, soucieuse d'endiguer les maladies psychiques (les maladies de l'esprit selon la sagesse du langage),

tente de sonder les profondeurs extra-conscientes. Elle se voit obligée de se servir d'une sorte d'introspection inavouée et, par là, insuffisamment méthodique. Somme toute, l'ancienne recherche philosophique, que fut-elle, sinon une forme d'introspection trop interprétative, mais capable de dévoiler au regard intérieur des vérités profondes qui échappent à la pseudo-objectivité de l'étude exclusive du comportement. Grande est l'aversion contre ce retour de la psychologie vers une méthode interprétative trop facilement confondue avec l'ancienne spéculation et sans doute aussi trop facilement en proie au danger spéculatif. Mais peut-il exister une méthode qui n'aurait pas ses sources d'erreur? Le fait est que, grâce à l'étude psycho-analytique des causes extra-conscientes des maladies de l'esprit, le dilemme essentiel de la psychologie est posé : ou bien renoncer à jamais à comprendre l'aspect complémentaire du comportement : le fonctionnement motivant de l'intrapsychique; ou, alors, recourir à une forme d'explication de nature introspective, mais qui, pour ne pas être spéculative, devrait pouvoir rendre compte de son fondement méthodologique. La psychanalyse freudienne, mi-introspective mi-spéculative, est restée à mi-chemin de la solution du dilemme inéluctable. Si les documents historiques que sont les mythologies renferment — comme Freud l'a supposé — une sous-jacente vérité psychologique, n'est-il pas évident qu'elles doivent être le produit d'une introspection ancestrale à force éclaircissante? Et les rêves nocturnes, que sont-ils sinon un état introspectif où défilent en revue les soucis et les espoirs de l'âme inquiète, déguisés — tout comme dans les mythologies — en des personnages fictifs, figurant symboliquement les propres intentions du rêveur à la recherche d'une solution de ses conflits diurnes. Si les rêves collectifs, les mythes et les rêves nocturnes de l'individu connaissent les motifs secrets, ne faut-il pas en conclure qu'autant l'introspection que les expressions symboliques de l'extra-conscient, sont des propriétés essentielles de la vie psychique et ceci au point que d'origine ancestrale et mythique, elles accompagnent et, même, dirigent, la vie humaine jusqu'à nos jours sous la forme de l'onirisme des rêves?

On pourrait arguer que ni les mythologies ni les rêves nocturnes ne renferment une sous-jacente vérité psychologique.

Le problème est d'importance capitale, ici, où il s'agit d'analyser le symbole central de toutes les mythologies : la divinité.

Pour trancher le dilemme, une constatation, à elle seule décisive : le vocabulaire conceptuel — utilisé sous sa forme la plus élémentaire (pensées, sentiments, volitions), héritage des temps immémoriaux — contient-il, oui ou non, des vérités sur le fonctionnement intrapsychique? Si non, il faudrait l'abandonner et chercher — en recourant à l'introspection — un vocabulaire psychologique à sens véridique. Si oui, comment ne serait-ce pas la preuve que ce vocabulaire fut élaboré à l'aide d'une introspection qui donne à penser que le vocabulaire symbolique et mythique, lui aussi, pourrait être de valeur préscientifique.

Forte de ce dilemme, qui, en vérité, indique une nécessité inéluctable, la psychanalyse, bien qu'elle ne fût qu'un premier essai, insuffisamment purifié du danger spéculatif, parvint à imposer de plus en plus sa méthode d'interprétation. Le reproche justifié auquel elle s'expose n'est pas d'abandonner les méthodes de la psychologie expérimentale et du behaviourisme, mais bien au contraire de tomber dans la même erreur méthodologique commune à la psychologie expérimentale et au behaviourisme : la psychanalyse, elle aussi, veut à la seule instance subconsciente qu'elle étudie, assurer la prévalence entre toutes les instances psychiques. Elle montre une tendance fâcheuse à vouloir expliquer la vie humaine dans son ensemble à l'aide de la fonction déformante du subconscient.

Ainsi, remarque-t-on, de la psychologie expérimentale au behaviourisme jusqu'à la psychanalyse, une tendance croissante — mais encore insuffisamment réalisée — à revenir à l'explication de l'ensemble de la vie et de ses fonctions. C'est dire que cette tendance vise, en dernier lieu, à saisir le sens de la vie. Et en effet, quel but définitif pourrait-on assigner à la psychologie, déjà sous les formes de cette discipline qui ne s'occupe que du comportement, si ce n'est de discerner les différents aspects du comportement, normal et anormal, sain et malsain, pour trouver finalement le comportement le plus sain, le comportement sensé? Les essais d'explication psychologique se distinguent de la spéculation philosophique par le

fait qu'ils sont basés — ou devraient l'être — sur des théories psychologiques à fondement biologique. La psychologie de l'être humain est liée à la psychologie animale, donc à la biologie, et la déformation subconsciente n'est qu'un essai morbide de régression, du fonctionnement conscient et humain vers le fonctionnement inconscient et animal. La psychologie doit, par conséquent, reconstituer la biogenèse du passé. Mais comment peut-elle le faire sans être amenée à la prolonger dans l'avenir, et par là même, à assigner à la vie une direction, un sens? De toute évidence, cette ambition naturelle de la psychologie ne pourra trouver une satisfaction légitime sans que soient étudiées toutes les instances psychiques ainsi que leur inter-influence. Or, la prolongation du passé dans l'avenir ne serait que spéculation si à l'ambition théorique ne correspondait un fait psychique, une nouvelle instance en voie de formation et à laquelle incombe la réalisation de l'avenir évolutif.

Cette nouvelle instance ne peut être ni consciente (c'est-à-dire intellectuelle), ni inconsciente (instinctuelle), ni subconsciente (pathologique); elle sera *surconsciente*, c'est-à-dire plus-que-consciente. Elle caractérise l'être humain, et le distingue le plus décisivement de l'animal. En elle s'assume le but évolutif de l'espèce humaine. Elle est à la fois réalité et idéal. Elle détermine le seul idéal auquel corresponde une réalité, et qui ne soit pas spéculation. Cette instance surconsciente en voie de formation évolutive est la plus importante et la moins étudiée. Elle se manifeste par la tendance à ordonner l'ensemble des fonctions psychiques, à les harmoniser, à les légaliser. Tendue vers le monde extérieur, elle est l'élan de la connaissance pure (elle ne veut pas connaître la nature des objets pour les utiliser, elle veut comprendre la légalité de leurs rapports); tendue vers le monde intérieur, elle veut harmoniser les désirs (frein de la raison). Ce que cette instance surconsciente a de commun avec le conscient, c'est la prévoyance; mais sa prévoyance ne concerne pas les faits accidentels comme celle de l'intellect. Elle envisage les rapports légaux et en déduit les conséquences légalement prévisibles : elle est clairvoyance. Ce qu'elle possède surconsciemment en commun avec l'inconscient instinctif de l'animal, est la sûreté. Mais cette sûreté n'est pas automatique, elle est intuitive; elle tend à devenir

certitude de l'esprit. Ce qu'elle a de commun avec l'instance subconsciente, est la possibilité de se déformer pathologiquement. Cette possibilité est très grande à cause de la fragilité d'une fonction en voie de formation évolutive qui en chaque être humain est plutôt un but à atteindre qu'une étape généralement acquise. Par sa déformation, le surconscient perd sa qualité de clairvoyance intuitive. L'authenticité de l'esprit intuitif se perd en des spéculations gratuites, en des superstitions et en des croyances en n'importe quoi. Si l'instance surconsciente et sa clairvoyance intuitive n'existaient pas, la philosophie en cherchant une solution au problème essentiel de la vie n'aurait pu produire que des erreurs. Elle est vision véridique en tant qu'elle procède de l'intuition surconsciente; son caractère spéculatif vient de la fragilité de l'intuition surconsciente. La psychologie en recouvrant la totalité de son domaine — le fonctionnement non seulement conscient mais aussi extra-conscient du psychisme — rencontre nécessairement le problème essentiel touchant le sens de la vie, l'ancien problème de la philosophie. L'erreur est de croire que la psychologie doit se libérer de ses origines philosophiques en excluant de sa recherche le problème essentiel concernant le sens de la vie, problème qui — il est vrai — a été faussement posé par l'ancienne philosophie sous la forme d'une morale à fondement métaphysique. Mais bien au contraire, la psychologie devrait aborder le problème essentiel méthodiquement en évitant toute spéculation métaphysique. Pour y parvenir, elle devrait analyser l'instance surconsciente qui a produit les solutions intuitives et spéculatives que sont les systèmes philosophiques, mais qui a également créé les rêves surconscients qui renferment la solution véridique du problème essentiel : les mythologies dont le symbole central est « la divinité ».

Il ne sera pas superflu d'appuyer dès maintenant par des références ces constatations quelque peu surprenantes, base de toutes les conclusions du présent travail. Le surconscient est entre toutes les instances psychiques celle qui a été la plus négligée, pour ne pas dire ignorée, ce qui fait qu'un abîme infranchissable a pu se creuser entre la psychologie et le problème de la vie. Le surconscient n'a même pas été reconnu

comme instance propre. Du fait de la facilité de sa déformation, l'instance surconsciente, la conscience éthique se laisse rarement observer à l'état pur. Par les traits communs qu'elle possède avec les autres instances, elle est trop facilement confondue avec l'une ou avec l'autre. La psychologie, dès ses débuts, l'a confondue avec l'instance consciente, le comportementisme avec l'instance inconsciente, la psychanalyse avec l'instance subconsciente.

Ces confusions fréquentes donnent d'autant plus d'importance à la constatation que cette distinction nette entre les quatre instances se trouve exprimée, tout indépendamment du présent travail, dans l'ouvrage de M. Pradines : *Traité de Psychologie Générale*. Après avoir défini la fonction consciente, l'auteur parle d'un inconscient de constitution (surconscient) et d'un inconscient de dissolution (subconscient). Cette distinction faite, l'auteur ajoute : « Toutefois, il faudra distinguer encore ici entre un inconscient banal et commun, sans lequel aucune activité consciente ne pourrait exister, et un inconscient extraordinaire et rare, sans être anormal et morbide, qui n'apparaît que chez un petit nombre de sujets, sous la forme de *l'intuition* ou de *l'inspiration*, et qui ressemble en eux à une sorte de mutation perfectionnante et adaptative analogue à celle que l'on a pu supposer à l'origine du progrès de certaines espèces... La réflexion communique à l'automatisme qui la sert un élan qui dépasse la réflexion même. La conséquence est alors apportée à l'esprit avant le raisonnement qui la fonde logiquement, la relation imaginée avant la perception qui la justifie et la légitime, le résultat de l'activité, représenté avant la combinaison intelligente des mouvements qui le produisent. Ce qui est normalement le fruit du travail est fourni à l'être inspiré à la manière d'un don gratuit. L'instinct, suivant une remarque profonde de Bergson, se pénètre de lumière, sinon de conscience. Rien ne nous prouve mieux combien l'inconscient est intime à la vie psychique, puisque destiné normalement à la soutenir, il peut devenir capable de la devancer. »

C'est la constatation claire de l'existence d'une instance plus-que-consciente, surconsciente, et de son fonctionnement à intensité variable selon les individus. (*Traité de Psychologie Générale*, M. Pradines, tome I, pages 28-29.)

Pour ce qui est du rapport entre psychologie et philosophie, il sera utile de citer ces quelques lignes de William James, l'un des plus grands parmi les psychologues dont l'effort a précédé l'analyse des instances extra-conscientes. Avec une franchise remarquable, James déplore l'absence de fondement méthodique de la psychologie.

Voici ce que l'auteur écrit dans la conclusion de son *Précis de Psychologie* : « Quand donc nous disons que la psychologie est une science naturelle, nous devons nous garder d'entendre par là qu'elle repose en dernier ressort sur des fondements solides. Cette qualification accuse au contraire sa fragilité, la fragilité d'une science qui suinte la critique métaphysique à toutes ses articulations, d'une science dont les hypothèses et les données fondamentales, loin d'avoir une valeur personnelle et absolue, relèvent au contraire de théories qui les débordent, et en fonction desquelles il les faut penser et formuler à nouveau. Bref, faire de la psychologie une science naturelle, ce n'est pas exalter, c'est déprécier son autorité... Nous ignorons jusqu'aux termes entre lesquels les lois fondamentales — que nous n'avons pas — devraient établir des relations. Est-ce là une science? C'en est tout juste l'espoir. Nous n'avons que la matière dont il faudra extraire cette science... Jusqu'à présent la psychologie en est toujours à l'état où se trouvait... la chimie, avant Lavoisier et la découverte de la loi de conservation de la masse. » Et en affirmant que le Lavoisier de la psychologie viendra, l'auteur a le courage étonnant d'ajouter : « Il viendra en métaphysicien, la nature du problème psychologique le veut. »

Il n'est pas à exclure qu'on remarquera un jour que Freud, en démontrant la possibilité de l'analyse de l'extra-conscient, a fait pour la psychologie ce que Lavoisier avait fait pour la chimie. La seule chose que l'on pourra lui reprocher, c'est de n'avoir pas été assez « métaphysicien ». Pour le dire en termes moins choquants et plus psychologiques : il a confondu le surconscient et le subconscient. Le surconscient est l'instance qui crée les images métaphysiques des mythes dont la plus importante est le symbole « divinité ». A CET ÉGARD, IL EST DE LA PLUS HAUTE IMPORTANCE DE SAVOIR QUE LA VÉRITABLE MÉTAPHYSIQUE A PORTÉE PSYCHOLOGIQUE A POUR UNIQUE TACHE LA CRITIQUE DE LA MÉTAPHYSIQUE SPÉCULATIVE

DONT L'ERREUR CAPITALE EST DE PRENDRE LES FIGURES MYTHOLOGQUES, LA DIVINITÉ INCLUSE, POUR DES PERSONNAGES RÉELLEMENT EXISTANTS.

Le dessein du présent travail peut être résumé comme CRITIQUE DE LA MÉTAPHYSIQUE SPÉCULATIVE au moyen de l'analyse de l'instance surconsciente, ce qui implique nécessairement l'analyse de l'ensemble des fonctions psychiques.

Une question préalable s'impose : de quelle manière le conscient peut-il rendre compte de la façon d'être des instances extra-conscientes?

La psyché n'est pas un objet spatial partagé en compartiments. Le terme « instance psychique » ne signifie rien autre que : MODE PARTICULIER DE FONCTIONNEMENT. Chaque instance définit une forme différenciée du fonctionnement psychique; elle n'a pas d'existence en dehors de sa manière de fonctionner et toutes les formations psychiques s'interpénètrent par leur dynamisme fluctuant.

LE CONSCIENT est logique; son instrument est le langage conceptuel.

L'INCONSCIENT est instinctif et automatique. Il existe déjà au niveau animal. Sa manière d'expression est — si l'on peut dire — le langage organique : la réponse automatique de l'organisme aux excitations. Son « langage » n'est pas conceptuel et il n'est pas symbolique. Il est infiniment plus direct : il est l'action réflexe, compliquée par des réflexes évolués que sont les instincts. Le fonctionnement organique de l'inconscient ne peut se traduire en langage conceptuel, du moins pour ce qui regarde son contenu intime et directement vécu. L'explication ici ne peut être que descriptive. C'est dire que le fonctionnement inconscient est inaccessible au contrôle conscient. (D'ailleurs, serait-il accessible, le contrôle ne pourrait que déranger son automatisme réglé.)

Le SUBCONSCIENT est une fonction imaginative et symbolisante. Ses rapports avec le surconscient — lui aussi fonction symbolisante — imposent un développement détaillé, afin de parvenir à comprendre la nature du fonctionnement surconscient.

Le fonctionnement subconscient exprime les désirs incon-



ciliables avec la réalité (parce qu'imaginativement exaltés) et qui, de ce fait, ne peuvent trouver satisfaction à l'aide de la réplique organique et automatique de l'inconscient, et auxquels, de plus, le conscient refuse de prêter sa capacité de réalisation logique. Ces désirs matériels ou sexuels en tant qu'imaginativement exaltés ne peuvent donc plus se réaliser, ni à l'aide de l'action réflexe de l'inconscient, ni à l'aide de la réflexion consciente, ni automatiquement, ni logiquement. Ils ne peuvent plus s'exprimer que d'une manière illogique. Coupés de l'expression automatique de l'inconscient et de l'expression conceptuelle du conscient, ces désirs sont refoulés. Ils se trouvent refoulés de deux manières : leur décharge est bloquée et leur compréhension est SYMBOLIQUEMENT VOILÉE. Mais précisément parce que ces désirs illogiquement exaltés ne cessent pas de se manifester énergétiquement du fond du subconscient, le moyen que leur énergie refoulée emprunte pour s'exprimer, *leur symbolisme*, demeure susceptible d'une traduction en langage conceptuel et conscient. Grâce à cette traduction — qui lève le désir refoulé au niveau conscient — le blocage se trouve entamé. La continuité de la compréhension logique étant rétablie, les désirs peuvent finalement retrouver l'issue vers la décharge réelle à la seule condition toutefois que le contrôle conscient parvienne finalement à dissoudre, non seulement la forme symbolique, mais encore la déformation énergétique due à l'exaltation imaginative. Cette traduction n'est donc pas seulement descriptive : elle est une intervention vitale; elle n'est pas seulement une intervention d'ordre théorique, mais elle est éminemment pratique. Elle n'est possible que sous la forme d'un EFFORT INTROSPECTIF qui combat et dissout les vaines promesses des désirs imaginativement exaltés pour en récupérer l'énergie auparavant soustraite au contrôle conscient. L'introspection spiritualisante, en dissolvant l'obnubilation affective, rend le désir qui était refoulé non seulement accessible, mais acceptable au conscient. Grâce à l'acceptation de l'erreur commise, le refoulement, cause du fonctionnement malsain et pathogène, est décidément éliminé (du moins en ce qui concerne la partie de l'énergie soustraite par les désirs refoulés) (1). L'ex-

(1) Voir : *Psychologie de la Motivation* (théorie et application thérapeutique), 3<sup>e</sup> éd., P. U. F. et Petite Bibliothèque Payot, 1970.

pression symbolique disparaît, non seulement sous son aspect formel, mais aussi sous son aspect énergétique qui est le symptôme psychopathique. (Le symptôme disparaît même si sa forme d'expression est organique.) Il se peut qu'elle le soit parce que le refoulement est une régression vers l'instance primitive et inconsciente, caractérisée par le « langage » automatique et organique. Le symptôme est un trouble, aussi bien du conscient que de l'inconscient. Il est une expression organique, psychiquement conditionnée : fausseté motivée. En éliminant la condition psychique — LA FAUSSE MOTIVATION — la manifestation organique et morbide du désir refoulé perd sa condition d'existence, sa raison d'être. Elle s'effondre. La traduction du symptôme symbolique en langage conceptuel possède donc une valeur thérapeutique. Dans un ouvrage précédemment publié, *Psychologie de la Motivation*, l'auteur a démontré qu'à la base de toute exaltation imaginative, cause du refoulement, se trouve un sentiment de pénibilité qui s'attache aux désirs insensés. Ce sentiment pénible et insupportable, la culpabilité, n'est point un produit des interdictions de l'éducation (comme le veut la psychanalyse), mais l'indice d'un dérangement du besoin essentiel (et surconscient) de la nature humaine, du désir essentiel de trouver l'harmonie entre les désirs, condition de satisfaction durable, la joie. Le sentiment de culpabilité indique une perte de joie et il accuse la faiblesse du sujet qui — en proie à des désirs insensés, c'est-à-dire inharmonisables — ne peut réaliser la joie, le sens de la vie. Le refoulement de ce sentiment de faiblesse — la culpabilité essentielle de la nature humaine — est la vanité (l'incapacité de s'avouer ses fautes). Dans la vanité coupable se trouvent concentrées toutes les multiples formes que la fausse motivation est susceptible de revêtir ; la vanité coupable est la cause commune et légale de toutes les déformations subconscientes. Pour vaincre ces déformations du caractère (qui ne sont pas nécessairement des symptômes pathologiques, mais qui peuvent être de simples signes d'irritation, des surexcitations, des nervosismes), il faut oser se voir à nu, oser voir ce qu'on est en réalité et ne pas se laisser tromper par ce que vaniteusement on s'imagine être.

Or, s'avouer ses fautes et pouvoir les corriger a été de tout

temps l'unique définition possible du sentiment moral. La psychologie de l'extra-conscient conduit donc directement vers la morale, vers une science morale contraire du moralisme, susceptible de remplacer les systèmes spéculatifs de la philosophie. Ces systèmes ne se sont pas attardés à analyser ce qu'on ne doit pas faire (défini par le fonctionnement subconscient); ils se sont hâtés de formuler ce que l'on doit faire. Cependant, « ce que l'on doit faire » (par rapport au sens de la vie) n'est, de prime abord, ni conscient ni aisément formulable. Et pourtant, ce « devoir » en vue de son propre bien essentiel n'est pas non plus informe et de nature strictement opposée à toute fonction consciente. Le sens à réaliser, le but évolutif, inhère à la vie; la vie est tendue vers lui; et ce but inhère à la vie psychique de l'homme (tant qu'elle n'est pas subconsciemment obnubilée, en voie de régression vers l'inconscient) sous la forme d'une tension essentielle, d'un **DÉSIR ESSENTIEL**, d'un pré-sentiment directif, que l'on désigne le mieux en le nommant : surconscient.

Le **SURCONSCIENT**, sous sa forme la plus primitive, est plutôt un sentiment vague qu'un savoir, sentiment pourtant plus précis, plus sûr, qu'un savoir théorique, du moins tant que celui-ci n'est pas fondé sur la connaissance du fonctionnement des instances psychiques. Le surconscient est inséparable du subconscient (l'un et l'autre étant des complications fonctionnelles de la psyché consciente et de ses désirs multiples) car c'est son pré-sentiment à la fois vague et précis — communément appelé « la conscience » — qui, sous la forme de culpabilité (dont le refoulement constitue le fonctionnement subconscient), indique le dérangement de l'idéal surconscient de l'harmonie. Ce sentiment surconscient, la **SURCONSCIENCE ÉTHIQUE**, ne peut perdre son imprécision, ne peut devenir savoir conscient entièrement précis, que dans la mesure où est compris en détail « ce que l'on ne doit pas faire », dans la mesure où la fausse motivation n'est plus affect subconscient, dans la mesure où elle est consciemment connue, sciemment comprise, traduite en langage conceptuel. De la connaissance de la fausse motivation découle nécessairement la connaissance de la motivation juste. L'une est le contraire parfait de l'autre. Le subconscient et le surconscient

se trouvent en liaison antithétique. Les sentiments subconscients sont les motifs de la déformation; les sentiments surconscients sont les motifs de la formation. Si l'on ne craint pas une terminologie morale, on peut dire que les uns sont opposés aux autres comme le mal au bien. D'ailleurs cette terminologie morale n'acquiert son sens justifiable qu'en vertu de la motivation antithétique qui détermine la déformation malade et la santé psychique. Ce que la morale appelle le « Bien » n'est autre que le contraire de la vanité coupable : la fierté modeste, c'est-à-dire la confiance tranquille en sa propre valeur, non seulement imaginée mais réalisée, attestée par les actions qui découlent des motifs surconscients : la moralité vécue.

## B) LA MÉTHODE DE L'ANALYSE

Pour la philosophie, la moralité vécue demeure un phénomène imprécis dont elle essaie de trouver les conditions et d'en déduire les préceptes. Pour la psychologie de l'extraconscient, la moralité vécue est une expérience vitale de formation du caractère qui ne peut être réalisée que grâce à l'analyse et à la formulation des lois d'harmonie et de disharmonie. La formation vécue est le résultat de la sublimation; la formulation légale est le résultat de la spiritualisation. Sublimation et spiritualisation étant les produits du fonctionnement surconscient, envisagé sous sa forme énergétique et motivante.

Une fonction ne peut être comprise que par l'analyse de ses produits. Pour comprendre la fonction de l'instance surconsciente on peut analyser soit le produit de la sublimation : les caractères sains, soit le produit de la spiritualisation : les théories vraies. Les caractères sublimes sont des phénomènes rares, subjectifs, liés à la vie passagère des individus. Les théories, souvent contradictoires, sont des phénomènes fréquents à prétentions objectives et qui ont survécu aux siècles. Les systèmes philosophiques se prêteraient donc favorablement à l'analyse du surconscient s'ils n'étaient pas trop multiples et contradictoires, ou — ce qui revient au même — s'ils n'étaient pas trop entachés d'erreurs. Si ces systèmes

étaient entièrement véridiques, ils devraient se fondre tous en une seule théorie sans contradiction car elle serait elle-même le résultat d'une analyse véridique. Mais la fonction surconsciente à l'œuvre dès l'origine de l'espèce humaine, n'aurait-elle pas créé d'autres produits de la spiritualisation, plus authentiques et moins entachés d'erreur spéculative et individuelle? L'analyse du surconscient et de sa force productive pourrait conduire la psychologie bien au-delà de son origine lointaine qu'est la spéculation philosophique. La philosophie n'a pas inventé les problèmes fondamentaux de la vie. Ils ont existé de tous temps. Ils ont été légués à la philosophie par les religions. La philosophie n'est en somme qu'un essai insuffisamment méthodique en vue de traduire en langage conceptuel les images religieuses. Les religions et leurs images sont le produit le plus ancestral de la vision surconsciente. Contiendraient-elles la force et la faiblesse de la vision surconsciente : la vérité et l'erreur? La source de l'erreur ne saurait être que la tendance dogmatisante commune à toute religion. Cette tendance dogmatisante s'exerce sur la matière intuitive qui se trouve à la base de toutes les religions et qui est formée par les mythes. Pourrait-on sous la forme des mythes saisir ce produit le plus primitif et le plus véridique de la vision surconsciente, produit dont l'analyse révélera de la manière la plus directe la nature de cette instance surconsciente?

Telle est précisément la thèse de ce travail.

Longtemps avant que la pensée ait formé son langage conceptuel, permettant aux individus d'essayer de formuler spéculativement le sens de la vie, la fonction surconsciente et intuitive a œuvré à la création des visions véridiques sur l'ensemble de la vie et de son sens. Les êtres humains ne peuvent ni vivre ni se constituer en communautés culturelles, sans de telles visions. Mais ces visions préconceptuelles se servaient du moyen d'expression extra-conscient : l'image symbolique. Le surconscient sous sa forme primitive et collective est une imagination symbolisante. Sa production est le rêve surconscient sur le sens de la vie : le mythe.

Si cette affirmation est vraie, les mythes doivent contenir un sens que cache la façade symbolique. De même que le

rêve nocturne contient, comme sens caché, la vérité sur l'état désordonné des désirs de l'individu, de même le rêve surconscient et collectif, le mythe, contiendrait comme sens caché, la vérité sur le désir d'harmonisation commun à tous les individus de l'espèce portée à disharmoniser les désirs, à les exalter imaginativement. Or, dans toutes les mythologies de tous les peuples, le but idéal de ce désir essentiel, la réalisation idéale de l'harmonie, la qualité humaine surconsciemment idéalisée, se trouve exprimée par le symbole « divinité ». C'est en somme l'effort pour définir conceptuellement la signification de ce symbole suprême du mythe, « Dieu », qui est le centre de gravitation de toutes les spéculations philosophiques, elles-mêmes sources lointaines de l'effort méthodique de la psychologie.

La psychologie demeure donc, à travers la philosophie, inséparablement liée au symbole « Dieu ». Ce que cette liaison impose n'est pas l'ancienne croyance, mais l'exigence de comprendre la signification de ce symbole.

Cependant la signification de ce symbole — production suprême du surconscient — ne peut être comprise que par rapport à l'ensemble de la symbolisation mythique. S'il est vrai que la production du surconscient sous sa forme *sublime* est la motivation juste, la morale, et que la production *spirituelle* la plus authentique du surconscient sont les mythes, il en résulte que LA SIGNIFICATION CACHÉE DES IMAGES MYTHIQUES DOIT ÊTRE LA MOTIVATION JUSTE : FONDEMENT DE L'ÉTHIQUE. Les mythes doivent être l'expression énigmatique d'une morale, non pas spéculativement établie, mais fondée dans la nature même de l'être humain. Puisque le contenu du surconscient, la motivation juste et sa formulation théorique — serait-ce par image — devient psychologiquement définissable à partir de l'analyse du contenu du subconscient et de sa motivation faussée, l'étude des motivations doit être la clef pour la traduction des symboles mythiques. Déjà dans des travaux précédents, *Psychologie de la Motivation* et *Le Symbolisme dans la Mythologie Grecque*, cette possibilité a été démontrée, à titre d'exemple, par la traduction de nombreux mythes\*.

Le travail actuel analysera l'instance surconsciente et son fonctionnement à l'aide de l'analyse de son produit le plus

\* Voir aussi *Le symbolisme dans la Bible*, Payot, 1989.

authentique : la Divinité. Mais parce que l'analyse complète de ce symbole contenu dans tous les mythes dépasse de loin le cadre d'un seul ouvrage, il sera nécessaire de se limiter à l'analyse du symbole dans lequel culmine toute la symbolisation mythique et l'expression symbolique de la morale : le symbole « Dieu unique ».

Toutes les époques culturelles, depuis les temps les plus anciens, ont été centrées autour du symbole « Divinité ».

Les valeurs morales ont toujours été conçues par rapport à lui. Le déclin des cultures, c'est-à-dire la dépréciation des valeurs morales, a toujours eu une même cause : la tendance dogmatisante à éliminer la profondeur symbolique de l'image mythique en en faisant une simple réalité, ce qui fut la cause de l'ambivalence entre croyance et doute.

Dans les cultures antiques, la symbolisation parlait de divinités multiples. A notre époque, la culture est fondée sur le mythe chrétien où le symbolisme « Dieu » est concentré en trois symboles : Dieu-Père, Dieu-Esprit, Dieu-Fils.

Personne n'attendra d'une analyse psychologique qu'elle se propose comme tâche d'étayer le dogme central qui prend le symbole « Dieu-Fils » pour une réalité.

Mais l'analyse ne peut pas se proposer non plus de soutenir les essais critiques entrepris sans méthode psychologique, comme, par exemple — pour ne citer que les plus importants — ceux de Strauss, Feuerbach, Renan. Ces auteurs niaient la valeur symbolique des mythes, ou, s'ils l'admettaient — comme, par exemple, Strauss — ce n'était que pour les ramener au niveau de produits d'une rêverie vague de l'âme primitive et non point pour les considérer comme porteurs d'une terminologie, énigmatique en surface, mais très précise dans son sens caché et dont la signification devait être mise en relief par analyse. Quelque méritoire que soit l'intention de ces auteurs, leurs résultats — du point de vue littéraire souvent très appréciables — n'entrent plus en ligne de compte pour un effort de traduction qui se propose comme but d'éviter tout élément d'ordre spéculatif.

Au point de vue psychologique, la plus importante entre toutes les critiques des dogmes, est celle de Freud, entreprise

dans son ouvrage *L'Avenir d'une Illusion*. Pour Freud cette illusion sans avenir est la croyance en Dieu.

Non seulement il s'attaque au symbole suprême « Dieu-Père », mais il base sa critique sur l'analyse du fonctionnement extra-conscient. Or, l'instrument de critique psychologique a été créé par Freud. L'emploi de cet instrument dans le présent travail conduit à des résultats entièrement différents de ceux de l'analyse freudienne. Il est donc indispensable de s'attarder sur la cause de cette divergence dans l'analyse du problème, sans doute le plus essentiel, figuré par le symbole « Dieu ». Nulle part ailleurs le point le plus important de la différence dans l'étude de l'intrapsychique, entreprise par la psychanalyse et la psychologie des motivations, ne se laissera mieux démontrer. L'erreur fondamentale de la psychanalyse est la confusion entre le subconscient et le surconscient.

La théorie freudienne, inauguration de toute possibilité de sonder les profondeurs extra-conscientes, n'admet pas la fonction spécifique de l'instance surconsciente. Elle se voit dans l'obligation d'expliquer le symbole « Dieu » à l'aide de la symbolique subconsciente. Or, le terme « sub-conscient » n'est qu'un moyen pour localiser les intentions motivantes en tant que retranchées du contrôle conscient : les fantasmes d'égarement, les illusions pseudo-consolatrices qui, refoulées parce que surchargées de culpabilité, réclament obsessivement leur satisfaction irréaliste cherchée dans les jeux vains de l'imagination pathologiquement exaltée. Le symbole « Dieu » est-il, comme Freud le prétend, un produit du refoulement, une imagination pathologique, une illusion pseudo-consolatrice?

La prise de position face aux conceptions freudiennes sur l'intime fonctionnement psychique et même la mention de sa critique de l'image « Dieu » ne seraient pas ici d'une importance majeure, si dans les pages qui vont suivre n'était employée sa terminologie « refoulement-sublimation », ce qui oblige d'avertir que la signification de ces termes — indispensables pour la description du dynamisme psychique — est radicalement renversée. Ceci précisément du fait que refoulement et sublimation concernent le rapport dynamique entre les deux instances extra-conscientes (subconscient et surconscient), cette dernière étant négligée par Freud. Le symbole « divinité » appartient à la symbolique surconsciente, ce qu'il



importe de démontrer. Freud a entrepris d'attaquer ce symbole central de toutes les mythologies à l'aide de sa doctrine pansexuelle.

Le grand mérite de Freud reste la découverte de la pensée symbolique. Ce n'est point un hasard si la psychologie des profondeurs extra-conscientes a, dès ses débuts, cherché appui sur les mythes : complexe d'Œdipe. La supposition que les mythes renferment une signification psychologique, traverse les siècles. Elle a suggéré de nombreuses tentatives d'interprétations dépourvues de méthode, ce qui a fini par provoquer une aversion radicale — une sorte d'anathème — contre l'exégèse des mythes. La tentative freudienne fut à cet égard un renouveau. Ce n'est pas par hasard non plus qu'il se soit attaqué à l'image « Dieu » croyant y voir une pure illusion, un sous-produit de la sexualité refoulée, une pseudo-sublimité.

Étant donné que « refouler » et « sublimer » sont à l'heure actuelle des notions courantes du vocabulaire psychologique et que tout le monde les utilise dans le sens que Freud leur a prêté, il faut s'étendre sur les causes et les conséquences qui ne sont pas sans exercer sur la pensée — comme toute confusion — une influence déroutante d'autant plus néfaste qu'il s'agit là du problème essentiel de la vie humaine.

L'erreur capitale consiste en le fait que Freud, négligeant — ou, plutôt ignorant — l'instance sublimative, le surconscient, la remplace par le « sur-moi », d'après lui rigide, hypocrite et moralisant. Or, ce que Freud appelle « sur-moi » n'est en vérité qu'un sous-moi : la culpabilité conventionnelle devant les règles du jeu de la société.

Toute la compréhension de l'intime fonctionnement motivant et toute la méthode du déchiffrement de la pré-science mythique reposent sur la distinction nette entre la culpabilité authentique de la surconscience et la culpabilité conventionnelle. Cette dernière, loin de constituer une instance psychique, n'est que le produit des tabous d'origine sociale.

Selon la théorie pansexuelle de Freud, les tabous hypocrites s'opposent à la magistrale libido. Elles la refoulent. De cette définition du refoulement s'ensuit la conception freudienne de la sublimation. Sublimer signifie chez Freud : s'opposer à l'hypocrisie du « sur-moi » social, rigide et trop sévère,

pour magnifier la libido : l'énergie vitale, l'élan vital, supposés être exclusivement d'origine sexuelle.

Toutes ces définitions freudiennes sont la conséquence de sa confusion entre la surconscience harmonisante et le « sur-moi » qui n'est en vérité qu'un sous-moi; sa rigidité moralisante étant due à l'obsession subconsciente et pseudo-spirituelle d'une hypocrisie qui, selon Freud, concernerait exclusivement la sexualité. N'ayant rien à sa disposition que sa grande et géniale découverte du subconscient et de ses expressions symboliques, Freud les utilise pour son analyse du symbole « divinité », ce qui l'oblige à n'y voir qu'une illusion sans avenir.

Il est indispensable de souligner que dans les développements qui vont suivre, « SUBLIMER » SIGNIFIE : RÉTABLIR L'HARMONIE DES DÉSIRS MATÉRIELS ET SEXUELS; « REFOULER » SIGNIFIE : DÉTRUIRE L'HARMONIE, REFOULER — PAR VOIE DE FAUSSE AUTO-JUSTIFICATION VANITEUSE — L'ANGOISSE COUPABLE DE LA SURCONSCIENCE, avertissement salutaire qui s'attache aux motivations perverses en vue d'empêcher leur réalisation.

Ces définitions et ces constatations préalables sont en plein accord avec le symbolisme des mythologies.

Les divinités mythiques figurent les forces harmonisantes de la surconscience. Les forces disharmonisantes du subconscient et les déformations « monstrueuses » des psychopathies, conséquences des égarements de l'esprit, sont symbolisées par les monstres et les démons que les héros (symboles de l'homme essentiellement combattif) devraient combattre. La plupart des héros mythiques insuffisamment aidés par les divinités (insuffisamment armés par les forces surconscientes) périssent dans le combat contre les tentations subconscientes, ce qui est la figuration symboliquement véridique de la situation réelle de l'homme face à ses propres conflits intrapsychiques. Au lieu d'analyser le symbole « Dieu » (ce qui aurait été impossible à partir de la symbolique pansexuelle), Freud dirige toute sa critique contre la croyance en l'existence d'un dieu réel, croyance qui, en effet, conduit au moralisme. Le moralisme dogmatique s'oppose excessivement à la sexualité, même sous sa forme saine et naturelle. Le Freudisme propose comme remède la magnification de la sexualité (ce qui n'est qu'un dogme inversé). L'absence d'une distinction chez Freud

entre le symbole « Dieu » et le dieu dogmatique, en effet pure illusion, l'oblige à supposer que toutes les manifestations sublimatives de la vie humaine — les cultures successives, toutes fondées sur le symbole « divinité » — ne soient que des sous-produits de la sexualité refoulée, une sorte de consolation pseudo-sublime pour la culpabilisation des jouissances sexuelles. Freud, il est vrai, s'oppose à plusieurs reprises dans ses écrits à la conclusion que, d'après lui, le seul salut des sociétés à venir ne saurait être trouvé que dans les déchaînements sadiques et masochistes de la sexualité, ce qui, actuellement, est devenu une conviction conventionnelle, non en dernier lieu due à la confusion freudienne entre refoulement et sublimation.

Les sociétés souffrent de bien d'autres tabous hypocrites, non seulement sexuels, mais aussi matériels et, surtout, pseudo-spirituels. Le sens des mythes condensé en le symbole « Dieu » est précisément l'élimination de tous les tabous conventionnels moralistes et amoralistes, afin de les remplacer par la loi éthique d'harmonie du surconscient, qui concerne les désirs sexuels, matériels et spirituels. D'origine biogénétique — on le verra — la surconscience est la force éthique, parce que force spiritualisante en tant que loi et en tant qu'imposition d'harmonie : force sublimante (1).

Dieu n'est pas une illusion, Dieu est un mythe.

Mais le mythe est-il autre chose qu'une illusion? Contient-il vraiment un sens caché, reflet de la vie humaine? Est-il vraiment une image surconsciente, le produit d'une imagination plus-que-consciente, dans lequel le sens biogénétiquement immanent de la vie s'est condensé?

La croyance aux divinités tire son origine des mythes. Eux seuls racontent les actes des divinités et leur prêtent des sentiments, une volonté, des intentions à l'égard des hommes. C'est un trait d'importance secondaire que les divinités multiples se trouvent finalement remplacées, concentrées en l'image d'un Dieu unique. Il en résulte que si les actions des divinités multiples, racontées par les anciens mythes,

(1) Voir pour plus de détails : *Le Symbolisme dans la Mythologie grecque*, chapitre « Œdipe », 3<sup>e</sup> éd., Petite Bibliothèque Payot, Paris.

étaient dépourvues de signification cachée, Dieu unique lui aussi serait une idée sans signification. Le choix n'est donc pas douteux entre le Dieu symbolique des mythes et le dieu réel de la convention, entre un Dieu symboliquement significatif et un dieu réel sans signification symboliquement profonde. Pour se placer en dehors de ce choix nécessaire, imposé par le fait que la divinité est avant tout une figure mythique, il faudrait pouvoir expliquer d'où l'on tire cette certitude de l'existence d'un dieu, non symboliquement vrai, mais anthropomorphiquement personnifié. De la révélation? La réponse est irréfutable parce que invérifiable. Par malheur, elle ouvre inévitablement une nouvelle alternative, cette fois bien plus dangereuse. N'étant plus de nature purement théorique, elle s'avère capable de produire les plus graves conséquences pratiques : l'alternative entre la croyance aveugle et le scepticisme.

Notre époque se rit de la croyance conventionnelle des anciens qui ont cru en l'existence réelle des divinités. Elle se prend pour plus avancée en croyant à la réalité d'un Dieu unique. Mais déjà le scepticisme, destructeur des anciennes divinités, se fait fort de réserver au Dieu unique le sort des divinités multiples. Le scepticisme a été de tout temps la riposte à l'erreur de la croyance conventionnelle. L'histoire des cultures se résume dans le processus de la création des images mythiques, de leur dogmatisation, et de leur destruction par le scepticisme. Pourtant, si, dans les temps passés, la vérité psychologique, pour créer une nouvelle culture, s'est toujours revêtue d'une nouvelle forme d'expression symbolique, il n'est pas à exclure que dans un avenir plus éclairé, l'immuable vérité sous-jacente aux mythologies, puisse devenir finalement féconde sans avoir recours à une expression à double sens. Le processus historique de la formation et de la destruction des cultures à fondement mythique ne peut devenir explicable qu'à condition de comprendre qu'il est le résultat du conflit entre les instances psychiques : l'imagination créatrice (surconscient), l'imagination affective (subconscient) et la pensée critique (conscient). Le processus historique, ayant des racines psychiques, relève de l'analyse psychologique.

S'il se laissait démontrer qu'un seul symbole et, à fortiori, le symbole central « divinité », abrite un sens caché pénétré

d'une portée psychologique profonde, ne deviendrait-il pas au plus haut degré vraisemblable que tous les autres symboles mythiques aient une signification psychologique se rattachant à la signification du symbole « divinité »?

Déjà les mythes païens parlent de divinités qui se font homme, d'hommes qui sont fils de divinités. Avec ces êtres fabuleux, moitié divinités moitié hommes (expression de la possibilité de la sublimation de l'homme), se trouvent mis en contraste des êtres monstrueux (expression de la possibilité du perversissement), des êtres moitié hommes moitié animaux, ou — ce qui revient au même — des animaux qui s'expriment en langage humain, tel le serpent du paradis. Le mythe chrétien, soubassement de la culture actuelle, repose sur l'histoire du serpent parlant comme un homme, symbole du perversissement initial (symboliquement appelé : péché originel). Le mythe parle finalement d'un dieu-fils, montrant aux hommes la voie de la sublimation libératrice. Dans ce récit qui va du serpent parlant au dieu-fils, ou bien tout est symbole ou bien rien n'est symbole. Si on ne veut pas croire que le serpent ait réellement parlé, force est d'admettre que la filiation divine, elle aussi renferme un sens symbolique. Il est devenu usuel de déclarer symbole certains passages trop manifestement illogiques des textes bibliques, par exemple « le serpent parlant ». Ce n'est là que subterfuge tant que l'on ne sait pas définir ce qu'est le langage symbolique et tant qu'on n'est pas à même de connaître avec précision la signification de tel ou tel symbole. D'ailleurs, en supposant qu'un seul passage renferme un sens caché, force est d'admettre que tous les passages illogiques pourraient être des symboles. Le plus illogique parmi les innombrables illogismes des textes est l'image d'un dieu personnel.

Rien de plus étonnant, de plus digne d'attention, que ces affabulations d'apparence absurde, les images mythiques, mais qui ont gardé jusqu'à nos jours leur influence surconsciemment formatrice sur l'âme humaine et dont l'influence, même si elle se manifeste de manière déformée et superstitieuse, continue à résister au scepticisme de l'époque scientifique. Cette influence persistante sur l'âme, n'incite-t-elle pas à admettre — ne serait-ce qu'à titre d'hypothèse — que ces affabulations absurdes possèdent un fond d'inspiration véridique? Ces inspirations, produit du fonctionnement

psychique, ne cessent de toucher l'âme, parce que, grâce à elles, la psyché a su s'objectiver elle-même, a su préfigurer surconsciemment la seule chose qu'elle puisse connaître par voie d'inspiration, la chose qui l'intéresse le plus profondément : son propre fonctionnement.

Les mythes sont le signe que dès les temps les plus primitifs, l'être humain s'est posé la question la plus importante qui puisse exister, la question du sens de la vie : d'où vient-elle, où va-t-elle? Que faut-il faire pour remplir le mieux possible ce temps de vie si court donné à chacun et qui est cependant tout ce que l'être animé possède essentiellement et qu'il ne faudrait peut-être pas gaspiller? Dès qu'on approche les mythes, s'ouvrent les profondeurs de la vie, mais le problème essentiel est rejeté au nom d'un scepticisme qui tire sa justification de l'impuissance de la philosophie et des sciences de la vie à lui donner une réponse satisfaisante. Du scepticisme nous passons à l'indifférence. Pour l'homme primitif, par contre, la question se posait d'une façon impérative. Plus proche de la nature, plus exposé à des dangers imprévisibles contre lesquels il se sentait impuissant, il ne put s'en détourner. Seulement, comme il ne lui était pas donné de poser la question essentielle d'une manière logique, il ne sut pas lui trouver une réponse logique. La posant, ou plutôt le vivant de tout l'élan de son être, c'est du fond de son âme à peine détachée de la nature qu'il a répondu; c'est en lui-même que la nature a répondu.

Nous imaginons difficilement quelles choses vivantes furent pour les anciens les figures et les images mythiques. Non seulement ils leur devaient toute leur vie culturelle, mais aussi autour des mythes se formaient et se groupaient toutes les manifestations de la vie journalière, mœurs, coutumes, voire même usages et manipulations du travail. Aussi, plutôt que d'admettre l'absurdité des mythes, est-on tenté de supposer qu'ils contiennent un sens plus ou moins caché derrière leur façade fantaisiste, leurs symbolisations et leurs personnifications, mais que ce sens est purement subjectif et affectif. Dans cette interprétation, les mythes n'auraient que la valeur d'un premier essai d'orientation dans le monde extérieur : ils ne viseraient à exprimer que les grandes manifestations de la nature qui servent de cadre à la vie humaine, telles les saisons de l'année, ou qui menacent la vie, telles les inondations,

les sécheresses, les orages, etc. Ces événements constituent en effet une partie du sens caché, ils forment une partie de la symbolique. Mais cette symbolisation à signification extérieure aurait été incapable de fonder, à elle seule, la culture même la plus primitive.

L'histoire montre que la vie culturelle de tous les peuples commence par la création des mythes. Ils sont la source commune de la religion, de l'art, de la philosophie et de la science.

Parlant des divinités et de leurs liens avec les hommes, les mythes sont l'expression du sens religieux des anciens.

En ce qui concerne l'art, même si l'on prend les mythes pour des expressions purement fantaisistes, pour des fabulations dépourvues de tout sens profond et véridique, on ne peut nier leur caractère esthétique. Au surplus, toutes les formes de l'art ont pris en eux leur point de départ : musique, danse, théâtre, littérature, peinture, sculpture, architecture.

Le présent ouvrage — pour fonder la signification cachée du symbole « Dieu » — veut montrer que les mythes — produit du surconscient — ne sont pas seulement l'expression de la religiosité et de l'art, mais encore une philosophie et la pré-science psychologique des anciens. Le critère de la valeur scientifique est la vérité et sa formulation exacte. Si la science de notre époque dépasse de loin par l'exactitude de ses formulations, l'expression énigmatique et symbolique des mythes, elle est loin de dépasser la vérité profonde des mythes, qui englobe le sens de la vie entière.

Sans nul doute, cette affirmation pourra paraître choquante à l'esprit d'une époque si fière de ses découvertes. Mais n'aboutirait-on pas, au contraire, à une valorisation de l'esprit plus haute encore, s'il pouvait être démontré que la vérité est inhérente à l'âme humaine dès son origine et que c'en est seulement la formulation qui, changeant avec le temps à mesure que l'esprit devient plus conscient, exprime la vérité essentielle d'une façon toujours plus consciente, plus logique, plus exacte? Une telle perspective peut paraître séduisante à certains esprits, elle peut répugner à d'autres : certes, ce qui est séduisant n'est pas toujours vrai; mais aussi, ce qui répugne n'est pas toujours faux.

Puisque la terminologie symbolique des mythes parle des

divinités et de l'âme humaine, du rapport entre les divinités et l'âme (de la récompense et du châtement), il importe de comprendre le vrai sens psychologique de cette symbolisation métaphysique et morale commune à tous les mythes. L'enquête se propose de dégager d'abord les conditions de la création du symbole « esprit-divinité » (spiritualisation-sublimation) et de poursuivre ensuite l'évolution historique qui conduit de l'animisme au paganisme pour aboutir au monothéisme. Elle analysera ensuite le symbole suprême des mythes « Dieu unique », symbole dont la signification ne peut être saisie que par confrontation avec l'autre symbole métaphysique « l'âme immortelle » et sa responsabilité (liberté). Elle mettra en relief la liaison inséparable entre la liberté métaphysique qui est un symbole et la liberté morale qui, elle, pour ne pas être un symbole, n'est pas non plus un fait réel mais un but à réaliser. Ainsi l'enquête sera amenée à analyser le symbole « Dieu-Fils », expression de la libération idéale, symbole de la sublimation parfaite. De ces analyses se dégageront finalement tous les aspects du rapport symbolique entre Dieu et l'homme, la signification du symbole « Dieu, juge de l'homme », la morale, symboliquement imposée par « Dieu ».

La recherche — qui s'oppose à la croyance par sa nature même — ne défend à personne de croire; mais la croyance ne peut défendre à personne de chercher. Pour la recherche, la croyance elle-même est un phénomène psychique, donc un problème psychologique. L'effort pour trouver une solution à ce problème doit être poursuivi en toute objectivité; il ne saurait être jugé que selon sa valeur scientifique.

Le fondement de la recherche se trouve dans les créations mythiques dont le couronnement est le mythe chrétien; le fondement de la croyance de notre époque est l'explication spéculative de ce mythe. Rien n'aurait été plus désirable que de pouvoir constater la concordance entre la traduction psychologique et l'explication théologique. Cela n'étant pas, il n'a pas été possible d'éviter toute polémique. Elle n'a été employée que comme moyen d'atteindre le but : la recherche de la vérité.



PREMIÈRE PARTIE

L'HISTOIRE DU SYMBOLE  
« DIVINITÉ »



## 1. La source du symbole « divinité »

### 1) MYSTÈRE ET APPARITION

Si, une nuit, en regardant le ciel, on apercevait soudain deux ou plusieurs lunes, de quelle terreur panique ne serait-on pas saisi! On croirait venues la fin de la vie et la destruction du monde.

Quelle serait la source d'un tel effroi? — La rupture du règne de la causalité.

Rien en effet ne saurait être plus terrifiant que de voir rompu le règne de la causalité. La nature n'obéissant plus à des lois, l'ordre naturel s'effondre. Avec notre croyance en l'ordre naturel, s'effondre aussi notre confiance en la nature. Les causes de l'événement étant inconnues, ses suites deviennent imprévisibles; des lunes, des astres, pourraient se détacher du fond du ciel, rouler vers la terre, la menaçant d'anéantissement.

Cet événement, le plus effrayant qui puisse être, nous semble impossible, précisément parce que nous avons confiance en les lois de la nature. C'est le long travail de l'esprit, le travail scientifique, qui a enraciné en nous cette confiance dans la régularité et la stabilité de la nature ambiante.

Mais l'homme primitif ne connaît pas cette confiance apaisante, cette sûreté compréhensive. Il ne connaît les vraies causes d'aucun événement et il ne prévoit d'aucun événement les conséquences possibles. L'inexplicable l'entoure, l'imprévisible le hante, et tout événement inaccoutumé est susceptible de le remplit d'effroi.

C'est cet effroi panique et mortel, constamment sous-jacent chez le primitif, le sentiment de l'impuissance de l'être humain devant la nature et la vie, qui est la source de tout sentiment religieux, lui-même source de la création des mythes. Car c'est l'effort pour vaincre l'effroi primitif en le spiritualisant, c'est-à-dire en le transformant en compréhension de ses causes, qui marque l'origine aussi bien de toute vie religieuse que de la science et qui détermine leur évolution.

La science est une forme tardive de cet effort. Elle s'épanouit à mesure que la pensée causalement explicative remplace la primitive conjuration magique de l'effroi. La science tâche de surmonter l'effroi sous-jacent de la vie grâce à sa transformation en connaissance exacte. Mais si efficace que soit l'effort scientifique pour évincer l'inexplicable, la science ne pourra jamais éliminer la cause essentielle de la religiosité, l'inexplicable en soi : l'énigme insoluble, constituée par le fait de l'existence de la vie. La science ne peut expliquer que les modes de l'existence et elle se contente de démontrer la légalité de leurs modifications.

Ainsi, la religiosité la plus primitive et la science la plus évoluée ont une source commune : l'effroi sacré, et un but commun : sa spiritualisation progressive.

En supposant que la science atteigne un jour sa limite extrême, qu'elle devienne à même d'explicitier toutes les modalités existantes et toutes les modifications légales du monde extérieur et du monde intérieur, l'énigme insoluble, le mystère, ne serait pas pour autant éliminé. C'est alors que l'interrogation métaphysique, la question sans réponse, s'imposera de toute l'intensité accrue de son effroi : d'où vient-il que quoique ce soit existe, qu'un monde, qu'un univers existent, légalement ordonnés jusque dans les moindres détails de ses modalités et de ses modifications temporelles? Que l'homme, que l'esprit humain existent, que l'intériorité de la vie psychique existe?

L'aboutissement de la science supposé possible ne serait que le retour à l'effroi métaphysique qui a marqué l'origine de la vie humaine. Mais ce retour serait affranchi de la naïveté des origines. Scientifiquement admis et accepté, l'effroi sacré se transformera nécessairement en amour de l'insondable profondeur mystérieuse de la vie. Cette spiritualisation de l'effroi, sa transformation en science de la vie, impliquera

indubitablement la compréhension que le mystère n'est pas transcendant mais immanent à la vie : que monde et vie sont l'apparition manifeste du mystère, que cette apparition n'est pas une apparence, précisément parce qu'elle est fondée sur le mystère, qui, lui, n'est absolument rien d'autre qu'émotion d'effroi ou d'amour, immanent au psychisme.

L'aboutissement supposé de la science n'est qu'une fiction. La compréhension de l'immanence du mystère — excluant toute spéculation sur sa prétendue transcendance — est réalisable dans l'immédiat à condition que les sciences se décident à assumer l'étude de toutes les manifestations apparentes du mystère : vie intrapsychique et monde ambiant. L'intrapsychique n'est étudiable que par voie d'introspection, seule capable de constater l'immanence du mystère, l'émotion devant le mystère et sa force motivante, phénomène le plus essentiel parmi toutes les manifestations apparentes du mystère.

Le problème métaphysique concernant l'existence ou la non-existence de Dieu est faussement posé tant que les sciences de la vie reculent devant l'inéluctable nécessité d'étudier introspectivement l'intrapsychique. Le terme « métaphysique » en est la preuve. Il signifie : inaccessible à la méthode de la science physique. Mais précisément parce que le problème essentiel faussement appelé « métaphysique » est en vérité de nature intrapsychique, sa véritable solution est possible. Elle consiste — on ne le soulignera jamais assez — en l'élimination de toute spéculation métaphysique et en son remplacement par l'étude introspective des motivations intimes. Car non seulement les actions, mais encore les pensées sont justement ou faussement motivées.

L'esprit étant le moyen de combattre l'effroi sous-jacent de la vie, il est dans la nature de l'esprit humain de s'attaquer à tout ce qui est inexplicé (les motivations intimes) et même à tout ce qui est inexplicable (le mystère), ne serait-ce que pour définir clairement la cause immanente de l'impossibilité d'une explication. C'est la seule manière de poser correctement le problème métaphysique. La science, à son insu, se voit contrainte à poser ce problème essentiel. Mais elle ne le pose que d'une façon implicite. Toute son attitude est une manière négative d'y répondre. Mais cette attitude négative — comprise

selon les motifs — est loin d'être une négation valable du problème essentiel. Constatant que cette question ne peut trouver réponse, la science fait de cette constatation sa méthode : elle exclut la question du domaine de sa recherche. C'est reconnaître d'une manière implicite que le principe de l'existence de la vie est inexplicable, mystérieux. Pour pouvoir parler de ce principe, il peut être permis de l'appeler : le mystère A CONDITION QUE LE TERME « MYSTÈRE » NE SOIT PAS HYPOSTASIÉ ET PRIS POUR LA DÉNOMINATION D'UNE ENTITÉ RÉELLEMENT EXISTANTE EN DEHORS DU MONDE. Le terme « mystère » signifie uniquement : limite de la compétence de l'esprit humain.

Ainsi défini, le mystère (de l'existence du monde et de la vie) est indiscutable. Il dépasse toute discussion. Son évidence spirituelle doit être distinguée de l'évidence sensorielle du monde et de l'évidence sensitive de la vie. Le mystère est l'évidence spirituelle car il est évident à l'esprit (qui lui-même n'est qu'un mode de l'existence) que le mystère de l'existence le dépasse nécessairement.

C'est de cette évidence spirituelle — ainsi définie — que tous les développements de cet ouvrage dériveront et envers laquelle ils convergeront; car de cette évidence, ont dérivé les mythes.

L'homme primitif a combattu l'effroi devant l'ambiance à l'aide de son intellect naissant, mais qui n'est encore que pratique, utilitaire (grâce auquel, par exemple, il pouvait construire ses armes de défense). A l'imagination d'invention dès l'origine s'est ajoutée une imagination d'ordre explicatif, mais qui ne s'appliquait qu'à l'inconnu essentiel. Dans la période pré-mythique, animiste, les deux fonctions s'interpénétrèrent. L'imagination explicative — tout en combattant l'effroi devant l'inconnu essentiel — se manifestait également pour modérer l'effroi devant l'ambiance, insuffisamment maîtrisée par l'invention intellectuelle. L'animisme pré-mythique est caractérisé par l'essai de vaincre les dangers ambiants grâce à une conjuration primitivement religieuse, magique. Ultérieurement les étapes de cette évolution seront étudiées en détail.

*L'époque mythique* est caractérisée par le fait que le combat contre l'effroi essentiel s'émancipe de plus en plus du combat contre l'effroi devant l'ambiance. Il acquiert une importance propre. Le problème mythique — le sens caché des mythes — est l'effroi devant l'inconnu essentiel et l'effort pour le vaincre.

De l'évidence du mystère de la vie et de la mort ne suit aucune explication exacte, mais uniquement le sentiment le plus profond qui puisse animer l'être humain : l'effroi métaphysique. Pour se défaire de cet effroi qui menace de figer la vie en un désarroi mortel, en soi inviable, l'homme (dans la mesure où il s'intellectualise) peut être incité à l'expulser de son imagination. La sur-intellectualisation lui fera perdre l'évidence essentielle de l'insondable profondeur de la vie, perte qui est la cause essentielle de toutes les déformations malsaines de la vie. Mais l'être humain peut vaincre l'effroi essentiel, en le sublimant, l'incorporant dans l'imagination, ce qui primitivement n'a pu se faire qu'à l'aide d'une imagination à forme symbolisante.

Cet effort sensé — l'effort mythique — est possible malgré l'inexplicable du mystère en soi, parce que le mystère n'est pas mystère tout court ; il est le mystère de l'existence. L'existence entière, la vie incluse, en est l'expression manifeste, l'image apparente, d'où il vient que la vie, par la fonction imaginative et symbolisante de la surconscience, peut se faire, du mystère, une image véridique formée à l'aide des modes de l'existence. Mais cette image n'est que comparative ; tout en étant véridique, elle n'est pas réelle. Elle n'a qu'une signification symbolique.

La preuve historique de la forme surconsciemment objective de l'imagination se trouve fournie par le fait que les créations mythiques de tous les peuples de grande culture symbolisent la diversité des rapports motivants entre l'homme et les divinités, symboles de la profondeur mystérieuse de la vie réelle. Les mythes sont, selon la façade imagée, souvent très différents, mais toujours identiques dans leur sens caché. Tous les mythes visent le mystère. L'inter-influence des cultures ne peut, à beaucoup près, suffire à expliquer cette conformité.

L'effroi devant *l'ambiance inexplicquée* est accidentel. Il plonge ses racines dans l'imagination inconsciente ; l'effroi devant *le mystère inexplicable* concerne l'essentiel, le sens éthique de la

vie éphémère. Sa source est dans l'imagination surconsciente qui, en se spiritualisant crée l'image symbolique du mystère. Eu égard au sentiment humain, cette spiritualisation est une élévation, une sublimation de l'effroi. Mais par rapport au mystère, la spiritualisation même n'est qu'une dénivellation. L'image symbolique abaisse le mystère au niveau de l'esprit humain et de son effort vital d'explication. L'effroi ainsi spiritualisé-sublité se manifeste sous la forme de l'adoration d'une « force » mystérieuse, primitivement sentie comme menace dépassant tout moyen de défense, suggérant l'imploration. C'est cet effroi sublité, transformé en adoration, qui caractérise le sens religieux sous sa forme exprimée par images. C'est le mystère essentiellement inexplicable — si l'on peut dire « l'essence » mystérieuse de la vie — qui, ayant subi une transposition sur le plan imaginatif, étant représenté sous la forme d'une image purement symbolique, a été appelé de tout temps : « Le divin ».

Pour comprendre le procédé mythique dans toute sa conséquence inéluctable, exempte de tout élément spéculatif, il est important d'en suivre pas à pas le développement.

Le problème essentiel transposé sur le plan mythique se présente sous la forme d'une interrogation à l'origine non point réflexive, mais purement émotive : « Qui a créé le monde et la vie ? » La question « Qui ? » contient déjà l'anthropomorphisme personnifiant. La réponse, elle-même purement émotive, ne saura être qu'une suggestion magiquement profonde, car le verbe « créer » contenu dans la question, présuppose un acte créateur. Contester la valeur du symbolisme contenu autant dans la question que dans la réponse, serait se charger d'avoir à formuler une question et de fournir une réponse qui ne devraient contenir aucune anthropomorphisation, ce qui est de toute évidence impossible. Autant dire : la question et la réponse concernent l'inexplicable, d'où s'ensuit que la réponse n'ajoute rien à la question. Leur commune signification est : LE MYSTÈRE EST MYSTÈRE, proposition fermée sur elle-même qui ne donne prise à aucun développement explicatif. Parler d'un « Créateur » n'est pas une explication, mais une spéculation métaphysique, à moins d'admettre qu'il s'agit d'une image — précisément d'un symbole — dont le point de comparaison est l'activité humaine, capable de créer à partir d'une matière donnée un produit



préconçu. L'anthropomorphisation symbolique une fois admise, l'image comparative est susceptible d'un développement mais il va de soi qu'il importe de ne pas perdre de vue que tous les détails du développement ne sont eux-mêmes que des images.

L'image du « Créateur intentionnel » étant une personnification symbolique, le mythe est en droit d'inventer un nom ; il l'appelle dans toutes les mythologies « divinité créatrice » : Vichnou dans les Indes, Ouranos chez les Grecs, Jahvé chez les Hébreux, etc.

Il faut se rendre compte que chaque pas du développement symbolique s'avère dangereux, non pas pour l'imagination mythique, mais pour sa compréhension intellectuelle qui tentera d'introduire l'élément spéculatif par oubli de l'avertissement qu'il ne s'agit que d'images personnifiantes. Toute précaution prise, il peut, à la rigueur, être permis de donner au développement une allure pseudo-logique : « la divinité est cause de la création. » Si l'on prend le terme « cause » pour un concept logique, la divinité devient elle-même une réalité. On s'exprime par image ou concept abstrait et on croit parler de réalités. Par ce balancement entre le plan logique et le plan symbolique, l'évidence initiale est définitivement perdue. L'erreur entraîne irrémédiablement dans le domaine aride de la spéculation.

Afin que le terme « mystère » ne soit pas confondu avec l'image « créateur », trop facilement hypostasiée en concept, afin qu'il ne soit pas pris pour un concept qui parlerait d'une entité mystérieuse, afin qu'il soit conçu selon sa vraie signification, il importe de ne confondre le mystère ni avec une chose mystérieuse, ni avec un être mystérieux. Les choses et les êtres, de même que les rapports entre les choses et les êtres (le monde et la vie), sont des modes de l'existence. Le mystère n'est ni une chose ni un être qui existerait en dehors du monde et de la vie.

Le rapport entre le mystère et son apparition, l'existence spatio-temporelle des choses et des êtres, est lui-même mystérieux ; il n'est ni causal ni volontaire. Aussitôt que le rapport n'est plus mystérieux, le mystère lui-même n'est plus mystérieux : il devient l'être-créeur, une réalité en dehors de la

réalité, un contresens, une pensée insensée. (Le terme « mystère » se trouve fréquemment employé en théologie et en philosophie. Mais il s'agit là d'un mystère qui n'est pas mystérieux. Le terme n'étant pas suffisamment défini, le glissement s'opère du plan imagé au plan logique, ce qui entraîne aussitôt à vouloir expliquer le mystère par la pensée logique.) Le mystère ne peut être pensé; il ne peut être qu'émotivement senti. Le moindre effort de penser le mystère aboutit à l'expliquer, c'est-à-dire à l'éliminer, ou à l'hypostasier (à en faire une chose ou un être), à le dogmatiser. Dans la mesure où l'on essaie de penser le mystère, on détruit le sentiment de son évidence. C'est la tentation de penser le mystère qui explique la difficulté de le sentir et de s'effrayer de son évidence.

Afin d'empêcher que le mystère soit pris pour un objet en dehors du monde, il serait préférable de l'appeler l'« X » si cette dénomination n'était pas trop abstraite. L'« X » n'éveille rien dans l'imagination; le terme « mystère » évoque l'effroi et sa conséquence vitale : la tâche de le spiritualiser en image et de sublimer l'effroi en amour confiant. Du mystère effrayant « émane » non seulement l'univers vécu, mais encore la direction sensée de la vie. Il faut pouvoir parler du mystère et pour pouvoir en parler, il est indispensable d'employer la symbolisation. C'est l'unique méthode possible; et c'est la méthode du mythe.

L'important est de comprendre que le mythe — selon son sens caché — ne contient aucun élément surnaturel; du moins aucun élément surnaturel qui serait une réalité métaphysique.

L'évolution de la vie mythique, historiquement déployée en des cycles de culture, suit la trace du développement de ce symbole central dont la signification est le mystère, et dont le nom est « divinité ». Le symbole central se concentre finalement en le symbole ultime : « Dieu unique ».

Cette concentration se laisse ainsi définir : étant donné que la pensée humaine « perce les ténèbres » — l'inexpliqué et son effroi accidentel — l'esprit humain est symboliquement « la lumière ». Mais l'esprit humain n'est jamais intégralement objectif, idéal, absolu. Il est par nature enclin à l'erreur et obnubilé par l'inexplicable. L'idéal serait un esprit à l'abri de

l'erreur et qui saurait percer même le mystère de la vie. En lui tout effroi serait vaincu. L'esprit humain mais idéalisé, est imaginativement projeté dans le mystère. Le mystère étant symboliquement appelé « divinité », la divinité suprême, Dieu unique, imaginé comme esprit qui éclaire le mystère, qui l'illumine, imaginé comme la révélation du sens du mystère, et, par là même, du sens de la vie, devient symboliquement « l'Esprit idéal et absolu ». Il est symboliquement appelé : la lumière de la vie.

« Dieu-Esprit personnel » conçu comme symbolisme est véridique. La signification comparative de ce symbole le plus évolué est la confiance apaisante, la foi en la *légalité* mystérieuse, qui englobe tout ce qui existe et tout ce qui peut advenir à l'homme. Dans cette acception il peut être permis de dire que l'homme qui possède la foi mythique ne s'effraie de rien. La symbolisation exprime cette confiance, cette foi en la légalité du monde, en assignant à la divinité la fonction du créateur métaphysique et elle exprime la foi en la légalité de la vie en faisant de la divinité le législateur moral. Le mythe exprime ainsi que l'existence du monde et la légalité de la vie se trouvent, l'une et l'autre, fondées en le mystère. La foi, à distinguer des croyances, en libérant de l'effroi, unit essentiellement les hommes. Les symboles mythiques, en exprimant la possibilité de cette libération sublime, créent la communauté culturelle, parce qu'ils ajoutent à l'immensité sans borne, au mystère objectif de la foi, une matière de religiosité, les images qui permettent aux hommes de communiquer en une même croyance (religion : re-ligare, réunir). La science elle aussi est basée sur cette foi, la confiance en la légalité, en la compréhensibilité du monde, point de départ de sa recherche, qui, sans cette confiance, perdrait son élan.

## 2) FOI MYTHIQUE ET CROYANCE THÉOLOGIQUE

Il convient donc de différencier FOI ET CROYANCE, ou — ce qui revient au même — RELIGIOSITÉ ET RELIGIONS. Il convient, de plus, de distinguer le fondement mythique des religions, LES IMAGES SYMBOLIQUES, D'AVEC LEUR EXPLICATION SPÉCULATIVE ET SUPERSTITIEUSE.

La foi étant l'effroi sublimé devant le mystère, ne peut être une simple croyance. Face au mystère, il ne s'agit pas de croire ou de ne pas croire, car il va de soi qu'on ne « croit » pas à l'effroi; il est une émotion immédiate et son objet, quoique indéfinissable en soi, lui est évident. Néanmoins l'évidence peut être perdue. Mais ce n'est pas un manque de croyance; c'est une perte incomparablement plus essentielle. L'évidence du mystère, l'émotion d'effroi, peut se perdre de même qu'un aveugle peut perdre l'évidence sensorielle du monde des formes et des couleurs. La perte de l'évidence du mystère est une amputation de portée vitale; elle est la perte de l'élan vital, étant donné que cet élan n'est rien autre que la tension entre l'effroi essentiel et son exigence de trouver sa spiritualisation-sublimation : le désir essentiel qui anime toute vie.

La croyance, par contre, ne concerne plus le mystère en soi, mais la façade des mythes. La croyance s'attache aux images prises pour réalité. On peut croire à tel ensemble d'images ou on peut ne pas y croire. La croyance en tel ou tel ensemble d'images exclut la croyance en d'autres images. Chaque cycle de culture croit à un autre ensemble d'images.

La croyance devient superstition, lorsqu'elle perd son sous-bassement, la foi, lorsque les images, se détachant du mystère, s'arrogent une indépendance injustifiable et insensée.

La foi est une fonction psychique; les croyances sont ses produits. La fonction est forte ou faible; le produit est véridique ou erroné. La fonction est faible, si elle prend son propre produit, l'image symbolique, pour une image réelle, pour l'image d'une réalité qui existerait indépendamment du fonctionnement psychique. La fonction est forte si elle sait éviter cette erreur fondamentale.

Le symbole « divinité » ne possède pas seulement la signification du « créateur », mais aussi celle du « juge de l'homme ». Les divinités sont figurées, distribuant récompense et châtiement. Cette signification morale émane de la même racine que la signification métaphysique. Si le symbole « divinité » est le résultat d'une spiritualisation anthropomorphe dans laquelle se calme l'effroi sacré, il va de soi que l'homme, dans

la mesure où il participe à la vision calmante, se trouve, par là même, récompensé, d'où suit qu'il se trouve exclu de la récompense, châtié, dans la mesure où il oublie l'appel à la spiritualisation-sublimation symbolisé par le « commandement de la divinité ».

Récompense et châtiment, symboliquement envoyés par les divinités, sont donc — selon le sens caché — immanents à la vie. Ils figurent la légalité mystérieuse de la vie manifeste, la loi d'harmonie et les conditions de sa réalisation réjouissante, contraire à la loi de disharmonie et de sa discorde intime: le sentiment de culpabilité. Les divinités multiples symbolisent les qualités positives de l'homme. Leur image suggestive met l'homme face à son authentique responsabilité devant le mystère de la vie et de la mort. L'émotion devant le mystère inspire le courage éthique : l'oubli de son moi inférieur par amour de son moi essentiel. Du moment où le mystère transcendant — transcendant à la compréhension humaine — ne peut d'aucune manière réellement, personnellement exister, le rapport entre le mystère et l'homme (Dieu-juge) n'a, lui aussi, aucune existence réelle en dehors de sa vérité symbolique, psychologiquement réelle. Le symbolisme n'aurait aucune signification cachée et véridique si à l'image transcendante de la divinité juge ne correspondait pas l'immanence de la loi éthique : la responsabilité, fondée sur la possibilité du choix entre sublimation et perversissement.

Ce choix, transposé sur le plan mythique, devient la distinction entre le bien et le mal que l'homme se fait à lui-même. Pour le mythe, l'homme est responsable devant la divinité, car c'est de la force de son élan et de sa vision du mystère que dépend son choix. La sublimation n'est jamais parfaite. La divinité, image de la sublimation parfaite (image dans laquelle l'effroi — le mal — est dissous), devient ainsi la mesure idéale (le juge) du degré de sublimation ou de perversissement dont seul dépend la valeur de l'homme.

A la vision collective qui crée les images mythiques, doit correspondre la vision surconsciente de chaque individu, lui permettant de participer à la vision commune par sa foi individuelle. Cependant cette participation individuelle peut connaître des degrés différents et dans la mesure où la foi

des individus faiblit, toute leur activité s'en ressent. L'effroi vital insuffisamment spiritualisé-sublimé continue à se manifester sous diverses formes de dispersion qui caractérisent la vie quotidienne (angoisse, soucis, culpabilité, haine, etc.). C'est ce que le mythe appelle le « mal ».

Les images mythiques, appui de la foi individuelle, contribuent à surmonter l'effroi, aussi sous cette forme quotidienne et dispersée, et même à éviter sa dispersion. C'est le bien.

Ainsi la foi mythique n'est pas seulement le sentiment de l'évidence du mystère, elle est de plus une force motivante. Tout sentiment est une force motivante qui incite à l'action. Le sentiment essentiel, l'effroi métaphysique, incite à l'action essentielle qui est la sublimation (formation du caractère), complément surconscient de la spiritualisation (formulation des idées-guides). Cette dernière sous sa forme mythiquement imaginative crée la vision commune du but directif : l'image divinité. Mais cette image serait contrainte de rester une sorte de théorie imaginative si elle n'avait pas une fonction à remplir, qui est de motiver l'activité essentielle, appelée « sublime ». La tâche de la sublimation consiste à réaliser activement dans la mesure de la force individuelle le but directif de la vie, condensé par la vision surconsciente dans l'image du mystère, le symbole « divinité ».

L'effroi métaphysique possède une force sublimement motivante, car en s'effrayant devant la profondeur mystérieuse de la vie, l'être humain éprouve la fugacité de tous ses sentiments accidentels et des désirs multiples qui en découlent. Animé du désir essentiel de surmonter l'effroi, stimulé par l'image collective du mystère (la divinité, qui figure l'effroi idéalement calmé), le sujet ému, mu jusque dans ses activités, s'inspire du besoin de subordonner les désirs multiples au désir essentiel, de les harmoniser, ce qui ne se peut qu'en évitant leur exaltation imaginative.

L'image du mystère, le symbole divinité, devenant le centre motivant de l'harmonisation sublime, acquiert, outre la signification métaphysique « créateur », toute l'ampleur de la signification morale. L'expression mythique « aimer Dieu » signifie être aimanté par le mystère, ne pas oublier la profondeur mystérieuse de la vie, ne pas se laisser aveugler par les

désirs multiples (par l'amour du monde) jusqu'à perdre la vision de l'évidence du mystère.

Mais l'image « divinité » et sa force motivante ne pourraient stimuler la sublimation individuelle de l'effroi sacré, si les détails de l'activité sublime n'étaient pas préfigurés par le mythe afin de frapper l'imagination surconsciente, si l'effort de sublimation active, demandé à chaque homme, n'était pas développé par images, n'était pas transposé, lui aussi, sur ce même plan symbolique où se trouve fixée l'image de la divinité.

Pour que la foi mythique soit culturellement agissante, une symbolisation détaillée et morale doit s'ajouter à la symbolisation métaphysique : les combats des héros contre les monstres (perversion).

Or, la connaissance détaillée de l'activité psychique sous ses formes sublimes et perverses (sensées et insensées) que doit contenir le mythe sur son plan surconsciemment symbolique, est — sur le plan conscient — irréalisable sans la psychologie introspective. Elle devient par là principe de la traductibilité des mythologies. *La spiritualisation-sublimation et son inversion, la perversion psychique, constituent tout le contenu de la vie psychique, la motivation-réaction en son ensemble, le fonctionnement psychique, qu'une psychologie scientifique capable de traduire le mythe, une psychologie de la motivation, doit étudier.* La traduction détaillée du langage symbolique en terminologie psychologique découvre qu'en dehors de la symbolique métaphysique (Dieu Créateur) les mythologies contiennent une symbolique à portée éthique. Psychologiquement parlant, les valeurs éthiques et les non-valeurs sont des intentions motivantes surconsciemment et subconsciemment immanentes, fondées sur les lois d'harmonie et de disharmonie. Au cas où ces affirmations seraient vérifiables, elles expliqueraient le phénomène historique peut-être — ou sans doute — le plus surprenant et le plus important de l'existence humaine : le fait que LE FONDEMENT ESSENTIEL — NON SEULEMENT DES ANCIENNES CULTURES — MAIS ENCORE DE NOTRE CULTURE ACTUELLE — EST LA PRÉ-SCIENCE MYTHIQUE ET QUE SON EFFONDREMENT EST LA CAUSE ESSENTIELLE DES DÉCADENCES.

En raison de la conformité supposée du symbolisme éthique des mythes et du fonctionnement psychique légal — conformité affirmée par la psychologie de l'intimité motivante —

il devient nécessaire d'abandonner passagèrement l'étude du symbolisme « divinité » et d'entrer plus en détail dans des considérations d'ordre psychologique. Ceci afin de faire entrevoir la nature de la légalité psychique. Car c'est uniquement dans le cas où cette légalité existe réellement, que l'imagination surconsciente du mythe peut être en mesure de la prévoir intuitivement et de la transposer sur le plan symbolique.

### 3) PRÉ-SCIENCE MYTHIQUE ET SCIENCE PSYCHOLOGIQUE

Le mythe ne cherche pas la légalité du monde extérieur; il envisage exclusivement la vérité du monde intérieur : l'harmonisation de l'activité ou, plutôt, l'harmonisation de la cause intrapsychique de l'activité : les désirs. La légalité de la vie psychique n'est pas — comme celle du monde extérieur — un fait réel : elle est un idéal à réaliser.

Il importe donc de dégager la différence essentielle entre la légalité du monde physique et celle de l'univers psychique. Le monde intérieur est une étendue temporelle qui, à la différence de l'extension spatiale, est intention, tension intérieure, attente plus ou moins impatiente. Le temps vécu n'est pas chronologiquement mesurable. Sa durée dépend des variations de la patience. Dans le monde appelé « intérieur » rien n'est présence spatiale. Tout est fuite à travers les dimensions du temps : le passé, le présent, le futur. Le présent lui-même n'est que fuite incessante du passé dans le futur. Ce qui imprime dans la psyché le sentiment subjectif de la durée, de l'attente, est le réveil périodique de la faim et du besoin sexuel dont les satisfactions dépendent du monde extérieur et de ses objets, ce qui implique la nécessité de retenir souvent ces excitations d'origine endogènes sans pouvoir répondre immédiatement par la décharge réactive. Cette rétention forcée, cette tension affective vers l'objet est subjectivement ressentie au niveau humain sous la forme du désir, phénomène fondamental de la vie psychique. L'attente se scinde au niveau humain en les trois dimensions : passé, présent, futur. *Le passé et le futur n'existent que dans l'imagination.* Ils se manifestent sous la forme du souvenir et de l'attente de satisfactions ou d'insatisfactions. Liant imaginativement le passé au futur,



le désir humain crée la sensation mi-consciente d'un temps devenu écoulement continu du passé vers le futur, imaginativement chargé d'une attente inquiète. (Mythiquement parlant : le temporel, principe d'inquiétude.) Du fait que passé et futur n'existent originellement que dans la ré-présentation imaginative, l'inquiétude de l'attente est passible de s'exalter imaginativement et de s'aggraver en angoisse et effroi, souvent pathologiquement exaltées en ruminations surexcitantes. A ce méfait de l'exaltation imaginative correspond cependant son remède immanent. L'imagination sous sa forme naturelle et non pas pathologiquement exaltée, est à même de tirer du passé un enseignement projeté dans l'avenir sous la forme de projets sensés, utilisant le présent pour conclure à partir des causes passées à des effets futurs prévisibles et contrôlables. L'imagination, au lieu de s'exalter, se transforme en intelligence prévoyante dans la mesure où elle introduit dans les projets, la réalité des obstacles ambiants et la réflexion sur les moyens de les surmonter patiemment.

Mais l'expérience tirée du passé pour éclairer l'avenir ne peut suffire à elle seule à calmer l'inquiétude foncière du temporel. L'individu subit son sort dans la mesure où il vit les désirs et leur exaltation malsaine tout en tâchant de la dominer plus ou moins efficacement à l'aide de la réflexion consciente. L'espèce évolue à travers le temps. Le psychisme en évolution s'adapte finalement pas seulement aux obstacles ambiants (fonction consciente). La prévoyance intellectuelle évolue à son tour vers la clairvoyance de l'esprit. L'intellect utilitaire peut s'efforcer de réaliser n'importe quel désir sans tenir compte de sa réelle valeur de satisfaction. A cet égard, l'intellect reste partiellement pénétré d'exaltation imaginative. L'évolution à travers le temps, à la recherche de moyens de satisfactions toujours plus efficaces, doit nécessairement parvenir à créer l'instance supérieure; l'esprit sainement valorisateur. Sa fonction valorisante réside dans la nécessité évolutive d'objectiver, d'organiser les projets de l'intellect, de les harmoniser (surconscient). La subjectivité affective et son inquiétude, son impatience, se calment grâce à cette objectivation. La psyché acquiert, ne serait-ce que sporadiquement, la quiétude, la patience, la force de maîtriser les excitations retenues, les désirs; elle devient apte à vivre la satisfaction

en principe : la joie, l'effroi sublimé. C'est, autrement exprimé, le phénomène évolutif — trait caractéristique du temps vécu — que de dire : le temps lui-même se modifie. Il peut devenir au niveau humain de plus en plus homogène, détaché de l'attente affective et condensé, concentré dans le présent. L'homogénéité du temps vécu, affranchie de la fuite imaginative et auto-excitante dans le passé ou dans le futur, permet à l'esprit de concevoir et de vivre dans les moments de concentration un temps objectivé, désindividualisé. Libéré même de l'accidentel, du moi conscient, l'individu absorbé par le surconscient vit dans un état plus ou moins long de présence d'esprit, de présence à l'esprit, en état d'inspiration, condition de recherche objective de la vérité. Le mythe poursuit l'évolution du temps, du temporel, jusqu'à sa conséquence ultime : il parle du saint, de la sainteté, de la sanctification de l'homme dont le temps vécu serait devenu entièrement concentration dans le présent, patience, acceptation, harmonie. Il vit pour ainsi dire hors du temporel; hors d'attente et d'atteinte. Passé et futur disparaissent. Il vit dans la « présence éternelle ». Il entre dans « l'éternité », la demeure symbolique du mystère.

Ce développement trop succinct fait entrevoir que le temporel, sous sa forme positive *définissable par l'évolution psychique*, inclut tous les phénomènes essentiels de la condition humaine, mythiquement et *symboliquement transcendée*, par l'image « divinité ». (Voir pour plus de détails : « La Peur et l'Angoisse », Phénomène central de la vie et de son évolution.)

Liant l'activité humaine au mystère, la connexion harmonieuse de la vie psychique — condition de légalité — ne se laisse définir que si l'on tient compte de la cause essentielle de l'activité : du motif. Le motif est le phénomène le plus caractéristique de l'homme; il est la propriété essentielle de la psyché humaine.

*Le motif est le désir retenu et soumis, en vue d'une décharge future, à la valorisation surconsciente de sa promesse de satisfaction.*

La valorisation surconsciente est juste. La surconscience valorise la promesse du désir et la reconnaît valable ou non selon sa possibilité d'être incorporé dans une connexion harmonieuse. Mais la justice surconsciente peut être débordée

par les fausses promesses de l'exaltation imaginative. La justice n'est pas pour autant abolie. Elle frappe d'insatisfaction coupable le désir faussement valorisé afin d'obtenir du conscient sa revalorisation sensée. Mais le conscient peut se montrer rebelle. Au lieu de revaloriser le désir sous le contrôle de la surconscience, il s'obstine à le refouler pour le soustraire à tout contrôle. La sanction s'aggrave. Le désir refoulé est incorporé dans les disharmonies ambivalentes du subconscient et subit la déformation pathogène, pouvant aller jusqu'au resurgissement de l'énergie refoulée, symboliquement déguisée en symptôme psychopathique.

La justice surconsciemment immanente persiste. L'énergie perversément retenue par le refoulement et devenue motifs de futures actions insensées n'est jamais complètement absorbée par l'explosion des symptômes. Elle reste en partie subconsciemment cachée et remonte vers le conscient sous la forme d'un barbouillage de culpabilité qui peut aller jusqu'au désespoir à l'égard de ses propres errements. Cette cause essentielle du désespoir reste la plupart du temps ignorée par l'introspection morbide et ses fausses auto-justifications. N'empêche que le barbouillage de culpabilité, parce que mi-conscient, offre à l'introspection éclairante une chance de réussite. L'efficacité de l'élucidation introspective — qui a toujours existé sous la forme du « bon sens » (à distinguer du sens commun) — réside en le fait que pour être lucide, l'introspection doit lier partie avec la surconscience, afin d'être à même d'opposer aux fausses valorisations subconscientes, les valeurs positives, réjouissantes et harmonisantes de la surconscience éthique (c'est ce que la pré-science mythique figure par les combats symboliquement livrés « à l'aide des divinités contre les monstres et les démons »). Tout homme pratique à son insu tantôt l'introspection morbide, tantôt l'introspection éclairante. Il est difficile de les distinguer nettement sans l'appui d'une science des motifs et sans l'aide d'un thérapeute armé de cette science. Employée de manière assainissante et journalièrement, l'introspection lucide éponge le barbouillage des culpabilités mi-conscientes et parvient à faire disparaître même les psychopathies manifestes en les privant peu à peu de leur aliment : l'exaltation imaginative des désirs et des angoisses au moyen des rêveries diurnes,

premier degré de la vie subconsciente (voir pour plus de détails *Psychologie de la Motivation*).

Tous les motifs sont susceptibles d'être rendus conscients. Mais le fonctionnement psychique, la relation énergétique entre les instances, ne peut être éclairé que si l'on tient compte du fait que l'effort pour rendre les motifs conscients, n'aboutit la plupart du temps qu'à des mensonges qui veulent cacher sous un prétexte sublime, la perversité du motif agissant. Chaque psyché incline à se cacher, par une motivation prétextée, consciente mais fausse, la vraie motivation agissante, qui elle, est subconsciemment refoulée.

Les activités reçoivent leur signification uniquement par les motifs. Pour les améliorer il faut remonter jusqu'à leur cause intrapsychique et essentielle que sont les motifs.

Les activités sont bonnes ou mauvaises (susceptibles ou non de former une connexion harmonieuse et réjouissante) selon que leurs motifs sont vrais ou faux, justes ou pervers, c'est-à-dire justifiables ou non devant l'esprit et son effort pour vaincre l'inexplicable, qui, concernant les motifs, est l'inavouable. Même les motifs inavouables, inexplicables parce que pénibles et plus ou moins volontairement cachés, les motifs plus ou moins subconscients, se trouvent, eux aussi, liés par l'analogie de contraste des ambivalences. La culpabilité refoulée est, par exemple, le contre-pôle de la vanité. La vanité n'est rien autre que la tendance à refouler la culpabilité. Plus grande est la vanité, plus profondément la culpabilité, toute culpabilité, sera refoulée. La vanité est le refoulant, la culpabilité est le refoulé. Les deux sont complémentaires en tant que partie d'un commun fonctionnement pervers et elles sont disharmonieuses et contradictoires en tant que vitalement ressenties. L'une est la sur-valorisation et la sur-satisfaction mensongère de soi; l'autre en est le correctif : la sous-valorisation, l'insatisfaction obsédante de soi. L'énergie motivante pathologiquement scindée est paralysée en « force morte »; mais à partir de la vanité manifeste et constatable, le contre-pôle refoulé reste analytiquement décelable tout en étant l'inexplicable psychique dans chaque individu, cause de sa souffrance. L'incapacité de l'aveu est une faute individuelle par rapport au principe essentiel de la vie, la joie, résultat de l'harmonisa-

tion. Le refoulement, contraire à la spiritualisation, est signe d'un effroi exalté devant la vérité à l'égard de soi. Il est une angoisse vitale, une faute de l'individu envers la vie : une culpabilité vitale. Son autre nom est vanité, étant donné que la vanité n'est autre que l'incapacité de reconnaître ses fautes. Tous les motifs refoulés varient entre ces deux contre-pôles : culpabilité-vanité; leur variabilité formelle demeure, de ce fait, légalement unie, harmonieusement ordonnée par analogie de contraste. Les motifs subconscients, malgré leur multiformité variable, constituent une connexion pseudo-harmonieuse et légale. Mais le motif n'est pas seulement cause légale. Il est de plus un sentiment directement vécu, et, comme sentiment, chaque motif pervers est une angoisse, et toutes ces angoisses multiples finissent par constituer les symptômes psychopathiques.

Du fait que toutes les affections subconscientes sont légalement nouées par leur commune vanité coupable, le subconscient en sa totalité, reste à son tour légalement et dynamiquement lié à l'ensemble des motivations surconscientes, les deux instances extra-conscientes étant l'une le principe de la formation saine, l'autre le principe de la déformation malsaine. On peut appeler « antithétique » ce lien dynamique et légal entre surconscience éthique et subconscient, afin de le distinguer nettement des liens ambivalents du subconscient. L'antithèse surconsciente concerne la différence entre l'effroi subconscient devant la vérité et la joie surconsciente de la connaissance de soi, problème essentiel de la vie.

Le subconscient n'est autre que l'aveuglement vaniteux de la surconscience.

Les termes « surconscient » et « subconscient » ne diffèrent que par leurs préfixes dont l'un signifie « plus-que-conscient », l'autre « moins-que-conscient ». La loi subconsciente de la disharmonie affectivement vécue en angoisse est un cas spécial de l'harmonie surconsciente et de sa joie. Le lien légal entre les deux instances extra-conscientes et l'instance consciente réside en le dynamisme de transformabilité du pervers en sublime et du sublime en pervers. Il suffit que la vanité se greffe sur le sublime pour qu'il se dégrade en pervers, d'où s'ensuit la méthode d'assainissement. Car il suffit très heureusement de dissoudre les vanités (ce qui n'est malheureusement pas très

facile) pour que les motifs pervers se transforment en énergie à valeur positive. La culpabilité, avertissement salutaire d'origine surconsciente, est une émotion à force motivante qui se réveille chaque fois que le conscient se charge de projets susceptibles de déranger la joie d'harmonie. A l'aide de la culpabilité, la surconscience éthique avertit le conscient dont la fonction est le choix hésitant tantôt juste, tantôt vitalement faux. Le conscient peut entendre l'appel surconscient et renoncer au projet, au désir inculpé. Mais le conscient peut aussi faussement répondre en refoulant soit le désir coupable pour s'innocenter ainsi faussement (moralisme), soit en refoulant la culpabilité. Le refoulement de la *culpabilité* provoque la cupidité banale, la décharge sans scrupule du désir pervers (amoralisme). Quant au refoulement du *désir*, il aboutit à transformer l'angoisse coupable de la surconscience en angoisse phobique, en remords stérile qui, lorsqu'il est trop accumulé par des refoulements répétés, se décharge obsessivement à partir de l'onirisme du subconscient, soit par l'explosion symboliquement masquée du désir pervers, soit par l'illogisme symbolique des cérémonies de purification.

Moralisme et amoralisme sont de fausses tentatives d'harmonisation; l'un, par refoulement de la disharmonie coupable; l'autre, par la fausse justification banale, pouvant aller jusqu'au cynisme.

Tous les secrets du fonctionnement psychique et toutes les énigmes de la symbolique se résument par la constatation de la légalité qui lie dynamiquement à travers le choix juste ou faux du conscient, les motivations émotives de la surconscience éthique, aux motivations affectivement déformées du subconscient.

Parce que le psychisme dans sa totalité constitue une connexion légalement liée par les analogies de contrastes et par les analogies des antithèses, le mythe a pu symboliquement exprimer la légalité, à la fois manifeste et mystérieuse et il doit être possible, en dépistant les liaisons analogiques des motifs, de créer une psychologie des motifs capable de déchiffrer la symbolisation mythique.

Ainsi se trouvent établies — brièvement esquissées et pré-

parées à des développements ultérieurs — toutes les prémisses au déchiffrement du symbolisme. La méthode repose sur la distinction nette de la façade du langage symbolique et de sa sous-jacente pré-science psychologique.

Le but des développements ultérieurs sera la démonstration détaillée de la pré-science psychologique des mythologies, fondée sur les symboles d'importance primordiale : « divinité créatrice, divinité juge, divinité fils ». La mécompréhension du symbole « divinité » a conduit aux spéculations métaphysiques qui masquent le thème essentiel, commun à la pré-science symbolique et à la science des motifs : le problème des valeurs et de leur immanence biogénétique. La compréhension de l'immanence des valeurs éthiques et de leur force surconsciemment et émotivement motivante est d'importance fondamentale pour la santé psychique de chaque homme et — partant — pour la vie des sociétés.

A cet égard, il est capital de rappeler en dernière remarque préliminaire un fait des plus étonnants et des moins étudiés : la concordance de la pré-science symbolique avec la pré-science psychologique renfermée dans les racines du vocabulaire conceptuel de toutes les langues existantes. Ce phénomène d'importance capitale est masqué par le fait que les concepts usés par l'usage ne sont plus que des clichés conventionnels. En guise d'exemple il a été mentionné que les termes « affectivité » et « émotivité » sont confondus et pris pour synonymes. Il n'est pas superflu d'y revenir. Car la différence de leurs significations renferme la clef de la science des motifs et en facilitera considérablement l'exposé. Aussi bien l'affect que l'émotion sont des forces motivantes. Mais il serait, par exemple, impropre de parler d'un aveuglement émotif. L'aveuglement de l'esprit est de nature affective et de force subconsciemment motivante. Le terme « affectif » contient implicitement le terme « affectation » synonyme de vanité. Le terme « émotif », par contre, renferme clairement la racine « motif » et implique sous la forme « ému, émouvant » le dynamisme activant, le « mouvoir » (émouvoir) indiquant le *saisissement* émotif qui nous pénètre de corps, d'âme et d'esprit. Il nous fait *saisir* la vérité essentielle, car l'émotion se réveille devant le problème : vie et mort, devant le mystère de la vie et de la mort. Seul l'homme peut disperser l'émotion en une multi-

tude d'affectivités. L'animal ne vit qu'émotivement car l'esprit est incarné en lui sous la forme de la prévoyance instinctive qui concerne les conditions de sa survie ou de sa mort (et même les conditions de vie et de mort des espèces). Phénomène biogénétiquement immanent et instinctivement profond, l'émotivité est chez l'homme L'ÉLAN ANIMANT qui « meurt » à mesure qu'il se déverse, par suite de l'exaltation des désirs, en une multitude d'affectivités banales ou qui se crispe en s'exaltant maladivement vers l'esprit. L'effroi devant le *mystère de la vie et de la mort* est l'émotion sacrée, vraie religiosité. Le saisissement émotif devant la profondeur mystérieuse de l'existence est un phénomène intrapsychique. Le symbole du mystère, créé par l'homme et nommé « Dieu », est donc nécessairement aussi phénomène intrapsychique et ne peut être en nous que sous la forme d'une émotion surconsciente à force sublimement motivante. Or, cette force sublimement motivante, c'est-à-dire harmonisante, est précisément la surconscience éthique, créatrice des mythes. D'où il vient que les motivations éthiques sont, selon la sagesse mythique, liées au symbole métaphysique « divinité ».

#### 4) ILLUSTRATION DE LA PRÉ-SCIENCE PSYCHOLOGIQUE DU LANGAGE SYMBOLIQUE

Il importe d'illustrer dès maintenant par l'analyse de quelques symboles le procédé analogique de la formation du symbolisme mythique, et de sa portée légale.

Un symbole des plus constants, sinon le plus constant à l'exclusion du symbole « divinité », est : le serpent. Il ne manque dans la mythologie d'aucun peuple. Le serpent symbolise, dans toutes les mythologies, l'effroi non spiritualisé-sublimé, l'imagination exaltée : la vanité coupable, principe du mal.

La liaison : serpent-vanité ne semble être de prime abord qu'une association de l'imagination préconsciente. A la vérité, cette liaison est de signification infiniment plus profonde. Le berceau des cultures mythiques est l'Orient où le serpent est fréquent. Il rampe dans la poussière sans possibilité d'élévation. Sa morsure venimeuse est mortelle. Il mord



par surprise, sans possibilité de sauvegarde. Comment l'homme primitif a-t-il pu savoir que ces traits, transposés sur le plan psychique, s'appliquent à la vanité ? La vanité est le manque d'élévation sublime et spirituelle (aveuglement affectif). L'homme est la proie de la vanité sans prévoir le danger qui le guette. La morsure venimeuse et douloureuse du serpent est, sur le plan psychique : le remords, le tourment de la culpabilité refoulée qui n'est autre que vanité. La conséquence de la « morsure » du remords pathologiquement inhibitif est, symboliquement parlant, « la mort de l'âme ». L'association primitive établit trait pour trait une comparaison entre la morsure du serpent et les conséquences maléfiques de la vanité. L'association est à la vérité une analogie surconsciente. Pour que cette analogie ait pu se former, il a bien fallu que la psyché primitive connaisse les traits caractéristiques de la vanité et elle n'a pu les connaître que par une pré-science surconsciente de la vie psychique. Le fait historique du symbolisme « serpent-vanité » (comme tout symbolisme) exige donc qu'on admette la mystérieuse fonction surconsciente : la vision intuitive et son expression symbolique.

Pour illustrer mieux encore la profondeur de la pré-science mythique il convient de démontrer l'usage que la mythologie fait de cette analogie. Elle l'utilise comme point de départ de toute une connexion d'analogies harmonieusement développée et qui permet d'exprimer symboliquement la légalité du fonctionnement psychique.

Le mythe, pour pouvoir figurer à l'aide du symbole « serpent » toutes les analogies entre le sublime et le pervers (qu'il n'a pu prévoir que surconsciemment), se sert d'un stratagème. Il ajoute au serpent réel des attributs qui font de lui un être fabuleux. Par exemple : un être, moitié serpent, moitié homme; ou : un être humain (ou divin) susceptible de prendre la forme du serpent; ou encore tout simplement : le serpent dompté, le serpent mort, symbole de la victoire sur la vanité. (Le stratagème n'est pas un artifice mais une « compression » imaginative caractéristique également de la symbolique des rêves nocturnes). Le serpent, de ce fait, peut devenir le symbole de spiritualisation-sublimation. Par exemple : le serpent dompté devient l'attribut d'Asclépios, dieu de la santé, ce

qui exprime l'étroite liaison, l'équivalence, entre la vanité sublimée et la santé psychique. (Toute la médecine des anciens fut à l'origine basée sur l'influence du psychisme sur le corps, influence en principe indéniable quoique souvent superstitieusement interprétée. Le serpent dompté qui verse son venin dans la coupe salutaire, symbole de la sublimation, est encore de nos jours l'emblème de la médecine.)

Mais il est des analogies légales bien plus surprenantes encore, surconsciemment prévues par le symbolisme mythique et exprimées à l'aide du symbole « serpent ». Afin de rendre tangible la véracité de la figuration mythique, il importe de souligner d'abord l'importance de la vanité pour la vie psychique. La science des motifs constate que la vanité est la déformation de l'esprit; elle est l'esprit lui-même sous un aspect déformé : elle est l'aveuglement affectif de la fonction clairvoyante qu'est l'esprit. La vanité empêche l'esprit de remplir sa tâche essentielle, la tâche de saisir le sens de la vie, lequel ne peut être trouvé que dans le monde intérieur. La vanité en refoulant la nécessité de cet effort, empêche l'esprit de pousser sa recherche jusqu'aux confins du monde intérieur, jusqu'au point où l'élucidation introspective se heurte au mystère. La vanité se trouve donc en rapport avec le mystère et son effroi. Elle est l'effroi refoulé, perversément calmé (d'où vient sa force de séduction); elle est la faute vitale (la coulpe) qui, par suite du refoulement, se disperse en des culpabilités multiples, en de multiples angoisses, ne pouvant souvent plus s'exprimer que subconsciemment, en langage de rêve, en symbolisme pathologique (d'où son tourment). La vanité — comprise dans son sens profond : vanitas, le vain, le vide — est la cause primaire de la destruction psychique : le principe du mal.

Dans le mythe biblique de la Genèse, figuration de la perte dans laquelle se trouve exposée la nature humaine, la cause essentielle du pervertissement, la vanité, se trouve personnifiée par Satan, « prince du mal », présenté sous la forme du serpent. Il est l'esprit sous une forme négative, l'esprit tombé, « l'ange déchu » à cause de sa propre vanité coupable : la vanité de l'esprit humain (le démon tentateur) a voulu et continue à vouloir éliminer le principe suprême de la vie, l'effroi sacré devant le mystère. D'après le mythe de la Genèse,

la force motivante de la vanité est la cause essentielle de tous les échecs : l'esprit déchu. Hypostasié en idole (voulant se substituer à la force motivante de la surconscience), Satan est jeté hors de la sphère sublime. Il est devenu le séducteur de l'homme, la force subconsciemment motivante qui entraîne à oublier l'appel de « l'esprit » (le désir essentiel) et à exalter les désirs multiples et terrestres (figurés par la pomme, symbole de la terre). Satan-serpent (symbole de la séductibilité vaniteuse de l'homme, symbole de la tentation d'exalter les désirs) chuchote à l'homme ses promesses mensongères (symbole des fausses promesses de satisfaction subconsciente). Devenu coupable, ayant mangé la pomme (ayant préféré les désirs multiples au désir essentiel, à l'appel de « l'esprit »), l'être devenu conscient, l'homme sorti de l'animalité, dorénavant soumis au principe du mal, sujet à la vanité, se trouve exposé au tourment : Adam, symbole de l'humanité naissante, est chassé du Paradis (symboliquement : il a perdu l'innocence animale).

Il est tentant de citer encore une autre illustration de la pré-science psychologique qu'est le symbolisme mythique.

Dans la mythologie grecque, les divinités suprêmes sont Zeus et Héra. Le couple suprême symbolise l'esprit et l'amour, les buts idéaux de la spiritualisation et de la sublimation. (Qui a pu indiquer ces vérités psychologiques au peuple primitif qui habita la Grèce au temps de la formation des mythes, si ce n'est l'imagination surconsciente?) Le moyen d'atteindre le but spirituel et sublime est la connexion harmonieuse des idées-guides, forces motivantes dont résulte la connexion harmonieuse des actions. Le mythe exprime cette légalité psychique, en la personnifiant par des divinités qui sont les descendantes de l'esprit « Zeus ». La divinité fils de Zeus qui préside à l'harmonie de l'âme (à la connexion harmonieuse des motifs) est Apollon. Puisque la réalisation de l'harmonie de l'âme est la condition de la santé psychique, Apollon est en même temps la divinité suprême de la santé. Tant que l'harmonie de l'âme, la sublimation parfaite, n'est pas réalisée, le seul moyen pour l'approcher est la vision intuitive de l'effort à réaliser. Cette vision intuitive est la sagesse, l'effort de la spiritualisation sous sa forme pratique. Le mythe personnifie la relation

inséparable entre la vision intuitive et la réalisation harmonieuse par la liaison entre sœur et frère. La sœur d'Apollon est Athéné, symbole de la sagesse. La condition de la sagesse est le combat incessant contre le désaccord des désirs. Athéné symbolise la combativité de l'esprit, qui, par sa victoire, ouvre l'accès à la vision de la sphère idéale. Athéné est le symbole de la vision intuitive qui, en se réalisant combativement, mène à la victoire qu'est la sagesse (elle est imaginée, se tenant derrière l'homme-héros dans les moments décisifs ou dans les moments d'hésitation, lui inspirant la décision juste). Athéné, inspiratrice de la sagesse, symbole de la vision intuitive qui incite au combat pour trouver l'harmonie, symbole de l'intuition spirituelle et sublime, a pris naissance en sortant toute armée de la tête de Zeus, l'« esprit ». Il serait sans doute difficile de trouver une meilleure définition symbolique de l'intuition.

#### 5) L'ÈRE MYTHIQUE ET L'HISTOIRE DE LA VIE DES CULTURES

Ces quelques illustrations pourront faire entrevoir la nature de la vision mythique et de sa portée dans l'histoire générale de la vie humaine. Le mythe est une psychologie intime qui s'exprime à l'aide d'une terminologie symbolique. La légalité mystérieuse, principe de l'existence humaine et pré-humaine, se trouve figurée par la divinité suprême. Il est important de savoir que la vérité essentielle ne se trouve pas seulement dans le monothéisme mais déjà dans le polythéisme. Le principe éthique, l'élan d'harmonisation imposé par l'esprit surconscient, est symbolisé par le « fils de la divinité suprême ». Dans la mythologie grecque son nom est Apollon. La disharmonie des désirs, leur exaltation imaginative, par contre, se trouve symbolisée par le principe légal du mal dans la mythologie grecque par Hadès, frère de Zeus. Leur parenté figure les deux aspects du principe éthique : la loi surconsciente d'harmonie et la loi subconsciente de disharmonie. Chaque symbole mythique figure un aspect du fonctionnement motivant du psychisme. Il est donc concevable qu'une telle pré-science symbolique : la vision surconsciente des

mythes, ait pu créer et soutenir des époques culturelles et qu'elle seule ait pu le faire.

Tant que les générations successives ont surconsciemment compris la vérité symbolique, les individus, guidés par la vision, par la foi commune en la vérité énigmatique qui se cache derrière les images (guidés par des motifs sublimes qui en découlent, par les jugements de valeur justes déterminant l'activité), ont pu former une communauté culturelle qui a évolué vers l'époque de la floraison. Ce n'est qu'au moment où les symboles ont été pris pour des réalités plates, que la culture a été vouée au déclin. Néanmoins, il faut se rendre compte que dès l'origine de chaque culture, le sublime et le pervers existent : l'imagination sublime qui crée et comprend les mythes et l'imagination perverse qui les transforme en superstition. Ainsi chaque culture, précisément parce que ses valeurs ne sont formulées que symboliquement, porte en elle dès l'origine le germe du déclin, germe qui se développera fatalement. La foi dès son origine est l'amour du mystère surconsciemment rêvé, analogiquement entrevu à travers les symboles et les images. L'amour actif qui préfère la joie, l'harmonie des motifs et des actions, à l'exaltation imaginative, aux jouissances. La superstition se définit par l'amour exalté des images. Déjà le primitif ne se fait pas seulement des images verbales mais aussi des images figurées, des statues. Il implore la statue pour qu'elle le protège contre l'effroi, contre la désorientation essentielle, et il lui apporte ses offrandes, symboles de son intention de sacrifier les dons terrestres, les désirs attachés aux biens terrestres. L'imploration et le sacrifice sont donc pleins de sens symbolique, tant que la statue conserve sa signification symbolique. Mais le risque est immense que la signification s'inverse, que l'offrande ne soit plus comprise que sous la forme d'un commerce : l'achat de la grâce, que la prière, adressée à une statue dépouillée de sa signification mystérieuse, ne réclame plus autre chose que la protection contre les vicissitudes de la vie et que les bienfaits revendiqués ne soient plus que les jouissances. Puisque les vicissitudes de la vie alternent avec les jouissances, il est toujours loisible de croire que la prière a été exaucée. La croyance s'aveugle, s'attache à la statue, à l'image, et en fait une idole.

L'effondrement de la foi entraîne l'effondrement de l'activité sensée. Les activités se perdent dans des directions multiples et insensées, inverses et perverses. Des idéaux erronés se forment. Les idéologies se contrecarrent et s'échauffent jusqu'au fanatisme. Les activités faussement motivées et désorientées s'inhibent et s'exaltent mutuellement. L'effroi sacré primitif et salubre dégénère en effroi panique. L'effarement de la vie désorientée disloque la vie des sociétés et l'intégrité des individus. La désorientation spirituelle s'accompagne de la désorientation éthique et provoque l'effondrement des valeurs. Le désarroi et sa panique atteignent plus ou moins tous les membres de la société, leur donnant le sentiment de tomber hors du sens de la vie, trait caractéristique des époques de déclin. L'effarement se décompose en angoisses multiples et soucis innombrables qui ne sont que le négatif des désirs exaltés, dont les affectivités, en aveuglant l'esprit, se dégradent en angoisses inhibitives. Cette menace inévitable de retomber dans l'effroi pathologiquement aggravé, en la panique de désorientation, est la preuve vivante et douloureusement vécue de la vérité immuable. Les valeurs et les non-valeurs — les possibilités d'harmonie et de disharmonie — président à tout ce qui existe, indépendamment de l'esprit humain. Mais la fonction de l'esprit est de les découvrir. La tâche de l'esprit est de les formuler et de les reformuler de manière toujours plus précise jusqu'à la compréhension de leur légalité surconsciemment et subconsciemment immanente. La légalité n'a rien de théorique : elle préside au destin de chaque homme jusque dans les moindres détails de sa vie journalière. Les détails dépendent essentiellement de la motivation intime de chacun, anciennement préfigurée par la symbolique des mythologies, sans quoi la vie humaine dès sa naissance biogénétique se serait effondrée sans remède dans l'effroi devant l'inexplicable et l'effroi devant l'ambiance inexplicquée. A l'heure actuelle, l'effroi devant l'ambiance est avant tout l'effroi devant les causes inexplicquées du désordre de la vie sociale et de ses interréactions subconsciemment motivées. La cause essentielle du désordre social est la perte de l'effroi sacré : le désespoir d'une vie qui par dérision a perdu son sens et sa valeur.

L'homme sur-intellectualisé de notre époque est enclin à méconnaître le fondement surconscient de la vie. Vacillant entre croyance aveugle et raisonnement intellectuel, il a perdu la profondeur de la foi mythique, sans retour possible. Il ne saura retrouver la profondeur de l'émotion mythique que par l'approfondissement de la rationalisation des symboles. Seule la rationalisation complète de la pré-science symbolisante — la compréhension du symbolisme — pourra le ramener au vrai sens de la foi : la spiritualisation de l'effroi devant le mystère de la vie et de la mort.

La raison n'est pas l'intellect.

Le rationalisme est autre chose que l'intellectualisme, et seul l'intellectualisme est incapable à jamais d'une vision du mystère, d'une compréhension de la foi. La vraie rationalisation, au contraire, se trouve en parallélisme analogique avec la foi. Tandis que le but de la foi est la sublimation de l'effroi, le but de la raison est sa spiritualisation. La spiritualisation du raisonnement veut aboutir au raisonnement qui ira jusqu'à saisir le sens de la vie, n'ayant plus besoin de le rêver primitivement et symboliquement. Le rationalisme est la confiance scientifique en la force de la raison humaine et en sa capacité d'éliminer progressivement tout l'inconnu et son effroi en tant que provenant du monde extérieur (l'inexpliqué) et du monde intérieur (l'inextriqué). Il trouve sa force dans la confiance que la raison est en principe capable d'explicitier tous les modes de l'existence : la vie intérieure et le monde extérieur. Sa lucidité inclut la compréhension de la limite de la raison. Mais cette limite n'est point « Dieu », cette limite est le mystère. Dieu est le symbole du mystère et c'est précisément la tâche suprême de la raison de comprendre la signification de ce symbole qui lui-même n'est qu'un mode du monde intérieur. Le vrai rationalisme combattra toute fausse métaphysique, toute métaphysique explicative et dogmatisante. Il ne nie pas le mystère et il ne l'explique pas. Mais il nie Dieu réel en expliquant Dieu-symbole. Il combat la croyance morte pour étayer la foi vivante. Il laisse sa place à son complément culturel, la vraie religiosité. Le doute de l'intellect, par contre, n'est que le complément ambivalent de la fausse religiosité. Voulant éviter la métaphysique dogmatisante, il y échoue; car il aboutit à une affirmation spéculative sur le mystère : l'affirmation

de sa non-existence. Il soutient que l'existence de la vie n'est pas un mystère. Ou, du moins — puisque cette affirmation est trop insensée — il prétend que l'évidence la plus effrayante de la vie, le mystère de son existence et de sa légalité, est sans aucune importance pour la vie. Ce qui n'est pas moins insensé.

Le mystère de l'existence et son effroi à spiritualiser ne se dévoilent qu'à l'être humain, avide d'une sûreté qu'il ne peut trouver que par voie d'explication. Mais la vie entière se trouve pénétrée du mystère et de son effroi et déjà la vie animale est forcée de surmonter l'effroi et sa souffrance, par une sorte de spiritualisation : l'instinct. Le véhicule de toute évolution est la souffrance qui ne peut être surmontée que par l'adaptation aux exigences de la vie. L'adaptation satisfaisante (qui rend apte à vivre) est le phénomène biologique le plus élémentaire, commun à la vie animale et à la vie humaine. Elle est le pont qui, par voie d'évolution, lie la vie humaine à la vie animale (on verra ultérieurement quelle importance capitale est prêtée par la symbolisation mythique à cette liaison évolutive). L'adaptation instinctive de l'animal peut être définie comme une préfiguration de l'esprit, étant donné qu'elle implique une « finalité » encore inconsciente mais déjà vitalemment sentée. Parce qu'elle est préfiguration inconsciente de l'esprit, l'adaptation préconsciente permet de surmonter évolutivement les dangers de la vie qui sans elle seraient mortels. Elle conduit vers la vie intellectuelle et consciente, car les formes intellectuelles de l'esprit, elles aussi, ont pour tâche de surmonter l'effroi devant les dangers vitaux qui, sans cette adaptation compréhensive, pourraient devenir mortels. La fonction la plus évoluée de la psyché, la spiritualisation de l'effroi métaphysique, la création du symbole « divinité », est une forme d'adaptation surconsciente non plus seulement aux accidents, mais au sens de la vie.

En dehors de la symbolique métaphysique concernant le mystère de la création, le thème de tous les mythes est la situation biogénétique de l'être humain dans la vie et cette situation est déterminée par le fait que l'être conscient, l'homme, se trouve suspendu entre la vie inconsciente et la vie surconsciente. Il est parti de la vie inconsciente et il doit



évoluer vers une vie consciente et surconsciente toujours plus lucide.

La situation biogénétique de l'homme dans la vie se laisse ainsi définir : le trait distinctif entre vie animale et vie humaine, l'intellect, est une forme intermédiaire entre le moyen d'orientation de l'animal (l'instinct) et le moyen d'orientation humain le plus évolué : l'esprit surconscient qui lui-même doit devenir conscient. L'homme a perdu la sûreté instinctive (ce qui est la cause de son effroi) et doit chercher la certitude spirituelle qui ne se trouve que dans la vérité légale. Par l'instinct, l'animal est adapté aux exigences inéluctables de son ambiance; par l'intellect, l'homme modifie l'ambiance, il l'adapte à ses besoins, ce qui inclut le danger de l'exaltation des besoins, méfait de l'intellectualisation. Aussi, l'homme doit, par son esprit, adapter ses besoins — non plus seulement à l'accident ambiant — mais à la légalité mystérieuse, à l'essence de la vie, au sens de la vie.

L'animal, contrairement à l'homme devenu conscient, est biologiquement incorporé dans le sens de la vie. Il y repose. Guidé par son instinct, il n'a pas à choisir; il ne peut pas s'égarer. L'animal participe imperturbablement à la vie de l'esprit, bien que l'esprit ne s'exprime qu'inconsciemment en lui par la capacité d'adaptation instinctive (pulsion évolutive) et par toute son organisation corporelle. Contrairement à l'animal, l'homme peut trahir l'esprit. L'intellect contient la tentation néfaste d'abandonner la direction sensée de la vie, de s'abandonner au contresens, de ne plus entendre « l'appel » de « l'esprit ». L'homme doit choisir entre « l'esprit » et la terre, entre le désir essentiel et les désirs multiples, entre l'essence et l'apparition. C'est sa dignité périlleuse : sa responsabilité.

Les mythes expriment symboliquement l'histoire essentielle de l'être humain, de l'espèce humaine, de l'humanité : son départ du repos instinctif dans l'esprit préconscient de l'animalité (paradis) et son but idéal, la réunion surconsciente avec l'esprit inhérent à la vie, avec le sens légal et mystérieusement évident de la vie : la joie, contraire de l'effroi (Ciel). Les mythes racontent également toutes les souffrances, dérivées de l'effroi (symboliquement parlant : le châtement infligé par « l'esprit »), dues à l'égarement, aux erreurs, commises

par l'homme, par l'humanité, durant son voyage à travers la vie et son évolution, à travers le temps, à travers le temporel.

Mais en dehors de cette signification morale, biologiquement fondée, les mythes possèdent une signification métaphysique. Il y a deux manifestations du monde et de la vie, qui sont susceptibles de réveiller, du moins passagèrement, en chaque être humain, même en l'homme spirituellement le plus aveuglé, le sentiment de l'évidence du mystère, l'effroi métaphysique : le ciel étoilé et la mort. Il n'est pas d'homme à qui (à travers les préoccupations immédiates et les sécurités conventionnelles) le firmament et la mort n'aient — si vaguement que ce soit — inspiré l'effroi mythique, source des questions métaphysiques qui visent le principe créateur et le principe de l'animation : la responsabilité de l'être animé devant le principe créateur.

Après avoir étudié l'origine immanente du symbole « divinité » inséparable de l'origine de la symbolisation mythique dans son ensemble, après avoir établi le principe, voire la nécessité de la traductibilité des mythes fondée en l'esprit humain et son fonctionnement, après avoir démontré que la symbolisation mythique cache un sens définissable, il importe d'étudier l'évolution historique du symbole central « Dieu ».

Cette partie historique du présent travail exige une incursion dans le domaine de l'ethnologie et de la sociologie. Ces disciplines ont accumulé une multitude de détails sur la vie des peuples qui ont formé les mythes. Elles ont également essayé de trouver des cadres pour grouper les détails. Pour ne pas se perdre dans le dédale des détails, il sera nécessaire d'éviter toute polémique à l'égard de ces théories, non qu'il puisse être permis de les négliger et de méconnaître leur importance, mais pour des raisons qui découlent du thème du présent travail et de sa méthode.

Le thème n'est pas en premier lieu d'ordre historique, mais de nature psychologique. La méthode ne consiste pas dans le rapprochement des détails historiques (et non plus dans la critique des rapprochements faits par d'autres).

Pour la psychologie de l'intimité motivante, clef de la symbolique, il n'existe qu'un seul principe qui puisse permettre

d'ordonner légalement les détails de la vie en général et aussi les détails de la vie des peuplades et des peuples ayant créé les images significatives, culminant dans le symbole « divinité ». Ce principe ordonnateur est l'effroi devant le mystère. Il importe de démontrer que l'évolution historique de l'humanité et ses étapes passées sont essentiellement caractérisées par la production d'une symbolisation, toujours plus lucide, concernant le mystère évident de la vie, figuré imaginativement par la divinité. L'évolution conduit de l'animisme et de ses « esprits » multiples, aux divinités multiples des mythes païens, pour aboutir à la conception du symbole « Dieu unique », « Esprit » de la vie.

## 2. L'évolution du symbole « Dieu »

### A) PÉRIODE PRÉ-MYTHIQUE : L'ANIMISME

La spiritualisation parfaite de l'effroi ne devient possible que dans la période la plus évoluée de l'époque mythique. Au début, l'effroi n'est point encore sublimé-spiritualisé; il n'est que conjuré. Cette conjuration de l'effroi se présente comme trait marquant de la période de l'animisme pré-mythique et magique.

L'animisme peut être considéré comme une vision théorique (quoique entièrement fondée sur le sentiment d'effroi) et la magie se présente comme application pratique de cette vision. Ce que l'animisme vise, c'est la cause des événements, c'est-à-dire : leur explicabilité. Ce qui fait surgir avec nécessité la vision causale, même la plus primitive — où les causes sont imaginées comme intentions secrètes — c'est l'organisation mystérieuse du monde et sa stabilité qui se manifeste même à travers les changements temporels des objets et des situations, phénomène que nous appelons : causalité.

Déjà la vie animale est fondée sur la stabilité causale du monde et des changements (des événements). L'animal agit comme s'il connaissait la causalité. Lorsque, par exemple, il sort de son gîte, il est sûr de retrouver la même forêt inchangée avec tous ses détails connus, et lorsqu'il constate un changement, lorsqu'il flaire, par exemple, une certaine odeur, il devient peureux ou agressif, il cherche inconsciemment la cause de ce changement.

L'homme primitif se différencie de l'animal, en ce qui concerne la recherche des causes, par le fait qu'il ne vit plus seulement d'excitation en excitation; il se rend compte que chaque nouvelle excitation arrive à un même être, à cet être foncièrement interchangeable qu'il est, et que les réactions ressortent de ce même être et demeurent pourtant comme liées en lui grâce à la mémoire.

Excitation et réaction — contenu de la vie subjective — deviennent le prototype de l'explication des causes et des effets objectivement perçus. Le primitif croit que les objets réagissent (produisent des effets) parce qu'ils sont excités. Les causes et les effets perceptivement constatés, sont interprétés comme s'ils étaient des excitations et des réactions intentionnelles. L'homme primitif projette ses propres intentions motivantes non seulement dans les animaux, mais encore dans les objets inanimés. C'est surtout l'intention individuellement motivée qui différencie l'être humain de l'animal. Par cette intention, excitations et réactions, inconscientes et instinctives chez l'animal (vécues sous la forme globale d'une situation inéluctable) se trouvent chez l'homme liées d'une nouvelle manière plus raffinée, moins inéluctablement compacte : elles se réfléchissent dans la psyché. L'homme n'est plus seulement préconsciemment animé comme l'animal (animal : être animé). L'HOMME SE SENT ANIMÉ. Ce sentiment d'animation est le pas décisif séparant évolutivement la vie humaine de la vie animale. Pour vague que le sentiment essentiel d'animation soit à l'origine de la vie humaine, déjà l'homme primitif réfléchit sur ses intentions intimes, il les pense, il délibère intimement avant d'agir. Toute l'évolution de l'être pensant consistera à penser de plus en plus clairement les intentions qui l'animent mi-consciemment, à rendre les intentions motivantes de plus en plus conscientes. Mais déjà l'homme primitif est un être mi-conscient : il est devenu un « moi ». Il oppose ce moi au monde et à ses excitations; il se trouve en opposition avec le monde et oppose au monde ses réactions. Grâce à ses intentions motivantes, il peut produire des changements dans le monde et il n'est plus étonnant que le primitif ait tendance à croire que toute modification du monde, même extérieure, soit opérée par des intentions. L'intention est ce qui l'anime et il croit que tout

est — comme lui — animé d'intentions bonnes ou mauvaises.

L'animal ne peut que subir les variations de l'ambiance; l'homme le plus primitif commence à chercher plus ou moins consciemment les causes, afin de prévoir les changements causals et pouvoir les diriger à son avantage. Il possède une notion vague et subjective de causalité, mais il ignore la légalité (du moins la légalité mécanique). Étant donné que pour lui toute cause est intentionnelle, tout devient pour lui caprice. Les intentions qui l'entourent énigmatiquement (les « esprits ») peuvent s'emparer et animer n'importe quel objet (ce sont surtout les objets pourvus de mouvements physiques inexplicables, qui lui paraissent animés : l'éclair, le nuage, le vent, l'eau qui coule, etc.). Les intentions que le primitif suspecte partout — comme elles peuvent accaparer n'importe quel objet — peuvent se servir aussi bien de lui-même, de son propre corps; il n'est jamais complètement sûr d'être lui-même. (C'est la première racine de son effroi; mais ce n'en est pas la racine la plus profonde. Ce n'est qu'un effroi individuel et affectif, mais d'où naîtra l'effroi émotivement profond, l'effroi métaphysique.) C'est de L'EFFROI AFFECTIF QUE NAÎTRA LA MAGIE ET C'EST DE L'EFFROI MÉTAPHYSIQUE QUE NAÎTRA LA RELIGIOSITÉ. Parce que les deux formes de l'effroi (devant l'ambiance et devant le mystère) sont inséparables, magie et religiosité se trouvent liées entre elles et c'est surtout la croyance religieuse sous sa forme superstitieuse et culturellement régressive, qui, au cours de l'évolution, demeurera pénétrée d'éléments magiques. La raison en est que — suivant ce qui vient d'être dit — l'homme primitif n'entrevoit pas la légalité physique et ne croit qu'à des intentions capricieuses. L'homme de notre époque conçoit la légalité physique; par contre, la légalité des intentions, des motifs, lui échappe. Il projette l'intentionnalité non plus dans les objets environnants mais dans l'au-delà et demeure enclin à croire à une intention suprême, quelque peu capricieuse, pourvue de sentiments d'approbation et de désapprobation, qui surveillerait l'activité humaine, distribuant récompenses et châtements. Ou alors, il est porté à croire — autre superstition — à l'absence de tout sens légal de la vie et, par là, de toute responsabilité. Dans ce dernier cas, l'individu hypostasie consciemment et banalement — et non plus inconsciemment et

magiquement comme l'a fait le primitif — ses propres intentions désorientées, ses propres caprices.

Parce que le primitif n'est jamais absolument sûr de lui-même, parce qu'il craint plus ou moins constamment que des intentions étrangères s'emparent de son corps, de son âme, rien n'est plus important pour lui que d'asservir à ses propres intentions les intentions étrangères dont il croit le monde peuplé. Parce que, en raison de son effroi sous-jacent, de son imagination effarée, il est au plus haut degré suggestible jusque dans ses intentions les plus intimes, il croit que les « intentions » étrangères à sa nature — les causes et les effets objectifs — sont, eux aussi, suggestibles et influençables. Il tâche de les asservir par le rite et le cérémonial magique.

Pour l'effort explicatif du primitif, les intentions dont il croit le monde peuplé deviennent de bons et de mauvais « esprits », résultat de la projection dans les objets et dans les êtres, de son propre esprit, de sa force et de sa faiblesse. Il s'évertue à influencer les esprits ainsi projetés, par le moyen des incantations et des menaces, afin de stimuler sa propre force et d'apaiser son effroi. Ce procédé magique provoque précisément le résultat convoité. Les rites et les cérémonies exercent — métaphoriquement parlant — une influence sur les esprits bons ou mauvais, car tous ces esprits n'étant que des projections de sa propre psyché, le primitif, en s'exaltant lui-même par les rites, incite son propre esprit à croire si fermement au pouvoir et à la réalité de ses projections que l'influence, en vertu de la suggestibilité de son esprit, ne tarde pas à se manifester réellement et que, par exemple, des maladies peuvent se déclarer ou disparaître comme envoyées ou guéries par de mauvais ou de bons esprits (de la même façon, les hystériques peuvent s'imaginer, se suggérer, des maladies réelles, les phénomènes psychopathiques étant, à certains égards, une régression vers la vie primitive). L'influence, devenue réalité psychique, trouve chez le primitif une explication qui demeure imaginative. Mais cette explication imaginative se trouve fondée sur une vérité psychique : la suggestibilité. L'explication n'est pas objectivement vraie, mais elle est subjectivement véridique. Comme toute explication véridique, elle contribue à surmonter l'effroi. Elle n'est pas de nature à

objectiver, à sublimer l'effroi, mais elle le conjure, elle revêt finalement une valeur réelle, un pouvoir transformateur sur la constellation motivante du psychisme. C'est la définition même du pouvoir imaginatif, imagique, magique. Cette culture, si primitive qu'elle soit, est donc conséquente, stabilisée, fermée en elle-même.

L'animisme est un premier effort pour vaincre l'effroi par la compréhension, qui, toute illogique et imaginative qu'elle soit, est pourtant déjà psychologiquement véridique, parce qu'elle agit sur les motivations intimes.

Dans l'animisme et dans la magie se trouve un élément d'explication utilitaire, primitivement conscient (recherche des causes), amalgamé à un élément d'explication surconscient (combat contre l'effroi).

On ne saurait assez insister sur la distinction nécessaire entre l'intellect utilitaire et l'esprit, principe culturel, sur la différence entre la fonction consciente et la fonction surconsciente. Déjà la première manifestation culturelle de l'être humain, l'animisme, ne peut être comprise selon sa vraie signification, sans cette distinction. Si la vie ne progressait que par évolution successive de l'inconscient vers le conscient à l'exclusion de la surconscience éthique, le premier homme ne serait qu'un singe supérieur, mieux adapté à l'ambiance que les primates. Ni la station debout, ni la libération de la main et la manipulation des instruments, signe de l'intellect utilitaire en éveil, ne le distingueraient définitivement de l'animalité. L'homme de Néanderthal n'est pas encore un homme véritable, bien qu'il soit un ancêtre de l'homme. Le premier homme apparaît à l'âge du renne (Magdaléniens). Ce qui le définit comme homme, n'est pas le surgissement du conscient, mais l'éclosion de la conscience : la fonction surconsciente, l'adaptation non plus seulement à l'ambiance, mais au sens de la vie : la vision d'un univers de l'esprit (bien que cette vision ne soit encore autre chose que celle d'un monde peuplé par des esprits, la vision animiste et son complément : la technique magique). *C'est uniquement avec la vision surconsciente, avec la vision d'un sens de la vie, avec l'éclosion de la conscience (donc de la culpabilité) que la naïveté de l'animal se mue en responsabilité et qu'apparaît l'être qui se sent sur-*



*consciemment responsable devant le sens de la vie : l'être humain.*

Sans doute la tendance évolutive pour créer n'importe quelle espèce animale se sert-elle de la mutation : mais la mutation qui fait surgir de la tendance évolutive la vie surconsciente, se trouve être d'une importance unique, comparable seulement à celle qui tend à séparer la vie animale de la vie végétale. Ces deux mutations décisives creusent des abîmes profonds entre les manifestations vitales, ce qui n'empêche que l'évolution successive demeure le pont qui les unit toutes. La vie animale sort de la vie végétale par la nécessité de s'adapter aux circonstances ambiantes à l'aide de la locomotion, et c'est la locomotion jointe à son corrélat, la perception à distance, qui prépare l'évolution vers l'aperception, caractéristique de la vie consciente. L'être conscient sort de l'animalité par la nécessité de s'adapter, non plus seulement aux circonstances, mais au sens de la vie. Le pont évolutif unit la vie végétale et la vie animale jusqu'à l'animal pensant. Aussi existe-t-il des formes de vie primitive qui ne permettent guère de dire, par la seule distinction morphologique, s'il s'agit d'un végétal ou d'un animal; de même le pont évolutif unit la vie humaine et la vie animale et il est des formes de vie supérieure qui rendent difficile à dire, par la seule distinction morphologique (des crânes fossiles), s'il s'agit d'un homme ou d'un animal. (L'homme de Néanderthal n'est plus un animal et il n'est pas encore un homme.)

Ce n'est pas la composante utilitaire de la vie consciente, le progrès de la technique instrumentale, qui pourrait causer la mutation décisive de l'animal en l'homme, mais l'explosion — nécessitée par la vie consciente — du problème métaphysique : L'IDÉE DE LA MORT, INSÉPARABLEMENT LIÉE AU MYSTÈRE DE LA VIE. A part les objets qui entourent le primitif et qui peuvent devenir magiquement effrayants, la mort, source inépuisable d'effroi sacré, ouvre déjà à l'imagination magique, un plan métaphysique. Dès que la vie commence à se refléter dans la psyché devenue consciente, la limite de la vie, la mort, devient consciente, prévisible. La psyché primitive s'effraie si profondément devant le mystère de la vie parce que le mystère de l'animation inclut inéluctablement le mystère de la mort. C'est la prévision de la mort qui force l'être devenu

conscient à éprouver toute la profondeur-hauteur de la vie et de son mystère. Seul cet événement extraordinaire, l'irruption de la mort dans la vie consciente, a pu déclencher le bouleversement complet, la mutation la plus décisive : le besoin d'orientation vers le sens de la vie.

Tout effroi, même l'effroi devant l'accident ambiant, trouve sa source dans l'émotion devant le danger mortel. Son surgissement subit peut déjà, au niveau animal, provoquer la perte panique des moyens de défense. L'effroi métaphysique de l'homme ne se déclenche plus devant l'accident ambiant, mais devant le danger mortel permanent, mystérieusement inhérent à la vie. L'effroi métaphysique est un effarement émotif, capable de faire perdre à la vie devenue consciente, le bénéfice de l'évolution, capable de paralyser la défense adaptative qu'est l'intellect grâce à ses moyens utilitaires. La mutation du conscient en conscience est la réplique évolutive à ce danger qui se manifeste au moment le plus décisif de l'évolution. *La mutation du conscient en conscience crée l'homme*, l'être capable non plus seulement de sentir l'effroi sacré, mais de le vaincre par voie de spiritualisation-sublimation dont la première manifestation historique est l'animisme, forme la plus primitive de religiosité.

L'animisme projette l'animation — son seul moyen d'explication — non seulement dans l'ambiance réellement existante, mais encore dans l'inexistence après la mort. Suivant le procédé de toute explication magique, même l'homme mort demeure réellement animé. Cette compression magique et animiste concernant le mystère de la vie et de la mort — problème central de la religiosité — se montre le plus difficilement déracinable de la psyché humaine. Elle demeure le danger de l'interprétation dogmatique de toutes les religions évoluées bien que celles-ci soient basées sur la pure expression symbolique des mythes, qui, elle, selon son sens caché, a su dépasser le réalisme magique.

Pour l'animisme, les morts continuent à vivre corporellement. Ils mènent hors du monde une vie d'ombres. Ils peuvent revenir et hanter les vivants sous la forme de revenants. Ils sont des esprits intentionnels vivant dans l'au-delà, qui peuvent prendre corps et redescendre sur terre afin de réaliser leurs intentions : se montrer bienveillants ou hostiles. Pour s'as-

surer la bienveillance des défunts, les vivants doivent demeurer en contact sympathique avec les ancêtres morts, ils doivent continuer à les nourrir, ils doivent les apaiser par le sacrifice. Il est historiquement prouvé que l'expression magique du mystère de la mort, LE CULTE DES ANCÊTRES, se trouve sans exception chez les peuples les plus primitifs; il est à l'origine des religions. Il ne peut manquer chez aucun peuple, si primitif soit-il, car il est le centre cristallisateur de la vie sociale et culturelle. L'homme des hordes et des tribus primitives se distingue essentiellement de l'animal par l'effroi devant le mystère de la vie et de la mort. Déjà à l'époque préhistorique et pré-mythique de l'animisme, l'effroi devant la mort fut à l'origine des croyances religieuses et ces croyances furent inséparablement liées à l'impératif éthique.

La première image d'une divinité fut l'ancêtre-père divinisé après sa mort. D'après la croyance animiste, les ancêtres — et surtout les Patriarches des tribus (dont tous les membres étaient unis par des liens parentaux) — continuaient après leur mort à vivre de corps et d'esprit dans l'au-delà d'où ils surveillaient intentionnellement leurs enfants, les membres de la tribu. L'ancêtre-père divinisé et immortalisé représentait la personnification de l'idéal éthique. L'image de l'ancêtre défunt paré de toutes les vertus (forces d'âme) survivait dans la mémoire de chaque membre de la tribu et exerçait ainsi sur la vie de chacun (reconnue éphémère) une influence suggestive surconsciemment motivante. Les membres de la tribu unis dans une commune croyance devaient se montrer dignes des ancêtres divinisés dans l'espoir d'être eux aussi, après leur mort, admissibles dans la demeure céleste. Or, l'impératif éthique surconsciemment motivant et lié à l'image de l'ancêtre-père divinisé avait pour l'homme primitif de l'époque animiste une signification très précise.

L'animisme est la croyance en des intentions bonnes ou mauvaises répandues à travers toute la nature et finalement projetées dans la sphère surnaturelle d'une vie après la mort. Les intentions animantes étaient considérées bonnes ou mauvaises selon qu'elles étaient favorables ou défavorables à l'existence de la tribu entourée de toute part de menaces mortelles, exigeant fréquemment le sacrifice de la vie dans les combats contre les tribus ennemies, contre des animaux

monstrueusement dangereux, comme par exemple les bisons que la tribu doit chasser pour assurer la nourriture quotidienne. L'ancêtre était divinisé parce qu'animé du courage de mourir plutôt de corps que de l'âme. La fuite dans le combat — et même le moindre signe de lâcheté — étaient considérés comme la preuve de mauvaises intentions secrètes qui font préférer les jouissances de la vie corporelle à la survie de « l'âme immortelle ». La légende raconte les exploits des ancêtres fabuleusement idéalisés. Les fils doivent de génération en génération obéir aux volontés des ancêtres, racontés et finalement hypostasés par les légendes, pour entrer à leur tour après la mort dans la légende de l'immortalité.

Le culte animiste des ancêtres divinisés est le fondement de la religiosité. L'ancêtre-père divinisé de l'animisme deviendra à l'époque mythique le Père-Esprit, Dieu-Père, dont tous les humains sont les fils dignes ou indignes selon les intentions motivantes qui les animent. Les légendes fabuleuses de l'animisme sont la préfiguration des fables mythiques. A l'ère mythique, l'accent d'importance n'est plus mis sur le courage physique qui pourtant, déjà à l'époque animiste, était soutenu de courage éthique. C'est le sous-jacent courage éthique, le combat intrapsychique contre les motivations subconscientes, opposées aux intentions surconscientes (symbolisées par les divinités) qui deviendra à l'époque mythique le sens sous-jacent, non plus seulement légendaire mais symboliquement véridique. Les thèmes des mythologies de tous les peuples sont les conflits des motivations intimes, symboliquement figurés par la façade des combats héroïques.

A cet égard, il sera hautement instructif de souligner que le thème central « vie et mort de l'élan animant » en tant qu'appartenant à l'animisme qui marque l'enfance de l'humanité, reste également le thème symbolique du mythe biblique de la genèse évolutive de l'être pensant, mythe qui appartient à l'époque tardive du monothéisme, sommet de la pensée symbolique.

Le mythe biblique symbolise le thème « vie et mort de l'élan animant » par l'image d'un Dieu-Père qui se dévoile à Adam en lui indiquant — symbole de la surconscience humaine — le péril à éviter. Adam, le premier homme, vivant encore dans le Paradis de l'innocence animale bien que déjà

doué d'intelligence prévoyante et, par là, exposé au choix responsable, devrait se garder de manger « le fruit de l'arbre de la connaissance ». Le « fruit défendu » symbolise la conséquence, en tant que néfaste, de la vie devenue consciente qui incline à oublier l'esprit par amour excessif des « fruits terrestres » : l'exaltation imaginative des désirs terrestres, danger de l'intellectualisation. Adam, symbole de l'humanité naissante, avait à choisir entre l'esprit et la terre. Il choisit la terre, les désirs terrestres, figurés par la pomme. L'humanité aura toujours tendance à préférer la satisfaction des désirs terrestres à l'appel de l'esprit surconscient, tendance que le mythe appelle « péché originel de la nature humaine ». Or, ce péché, héréditaire, parce que transmis de génération en génération (le péché contre l'esprit surconscient), est psychologiquement parlant « la banalisation de l'esprit humain » qui — mythiquement parlant — est « la mort de l'élan surconsciemment animant » (mort de l'âme). Il s'agit là du thème central de toutes les mythologies et qui est encore thème central du nouveau Testament : de cette chute banale, l'homme devrait se relever. Il devrait s'élever, se redresser, ce qui est symboliquement « la résurrection » de l'élan. De la « mort de l'élan animant », l'homme devrait renaître durant la vie et non point après la mort. Il devrait renaître de la tentation adamique.

Le but du déchiffrement de la symbolique est l'élimination de toute spéculation métaphysique. La mort corporelle appartient à la sphère du mystère impénétrable autant pour la pensée symbolique que pour la pensée conceptuelle qu'elle soit logique ou analogique. Le symbole « âme » est la personification mythique de l'élan animant. La croyance en l'immortalité de l'âme a la même portée que la légende animiste concernant la vie après la mort du corps. Toutes ces constatations préliminaires exigent une explication plus détaillée qui sera le thème de la deuxième partie de l'ouvrage. Il importe, par contre, de souligner dès maintenant que l'erreur la plus capitale de l'exégèse dogmatique repose sur la confusion entre le « mystère âme » et le symbole « vie et mort de l'élan animant » qui — comme tous les symboles mythiques — appartient à la sphère de la motivation intime et de la biogenèse du psychisme humain. Le fait est clairement indiqué par le mythe

de la biogenèse (histoire d'Adam), qui indique, non moins clairement, que la genèse évolutive de l'homme ne concerne pas en premier lieu l'évolution de la morphologie somatique, mais avant tout la genèse évolutive de l'intime fonctionnement motivant du psychisme.

Du point de vue de la mutation évolutive de l'espèce pensante, la chute adamique est condition d'élévation. La chute rend manifeste l'insuffisance adaptative de l'intellectualisation et exige ainsi la spiritualisation, seul moyen de surmonter la souffrance exaltée et son effroi. Le conscient, l'intellect, biologiquement insuffisant (ou — ce qui revient au même — spirituellement coupable) exige l'éclosion de l'instance sublime : de la conscience éthique et de son désir de se réaliser (désir essentiel). Opposé aux désirs exaltés et multipliés, seul le désir essentiel peut définir le sens de la vie : la morale immanente, laquelle n'est que l'effort — biologiquement fondé — de cette réalisation essentielle, l'harmonisation des désirs. Le châtement mythique (l'expulsion hors du repos paradisiaque) symbolise le fait biologique : l'apparition de l'être conscient, subconsciemment tenté et surconsciemment appelé à évoluer vers la maîtrise des désirs.

(La difficulté spécifique de cet ouvrage consiste dans la nécessité d'employer, pour combattre l'erreur, le langage de l'erreur. Des symboles comme « Dieu », « Paradis », « péché originel » possèdent une signification profonde. Mais l'usage, prenant les symboles pour des réalités, a conféré à ces termes une signification erronée, devenue persistante et qui menace de s'infiltrer dans l'effort de rectification lui-même et de le troubler. Étant donné l'impossibilité de combattre ce danger de la confusion par l'introduction d'une nouvelle terminologie, il sera inévitable de prévenir toujours à nouveau du danger, même au risque de donner l'impression de commettre des répétitions.)

Déjà pour l'animisme, précurseur de l'époque mythique, le FONDEMENT BIO-PSYCHIQUE qui caractérise le symbolisme mythique — le rapport essentiellement évolutif et mutatif entre l'homme et l'animal — est d'une importance fondamentale.

L'homme primitif ne sait pas encore clairement se distinguer de l'animal. L'animal est — biogénétiquement considéré — l'ancêtre de l'homme (totémisme). La conception animiste reflète cette vérité que l'être humain est le descendant évolué de l'animal, mais qui a perdu la sûreté instinctive, le repos instinctif dans le sens de la vie (paradis), qui est exposé à l'effroi. L'ancêtre animal devient le simulacre magique du divin, c'est-à-dire du contraire de l'effroi, le signe magique de la vie satisfaite en elle-même. La divinisation magique et totémiste de l'animal-ancêtre (culture des chasseurs) sera finalement remplacée par la divinisation magique de l'homme-ancêtre, par le culte des morts (culture des bergers) pour évoluer, à l'époque mythique, vers la divinisation symbolique de l'homme, héros combattant (culture des agriculteurs). L'idéal, se précisant de plus en plus, finit par ne plus être cherché dans le passé préconscient de l'évolution, mais dans l'avenir surconscient. Parce que l'homme est devenu l'être raisonnable, il doit devenir l'être raisonnable. Ayant perdu la sûreté inconsciente, l'être conscient est voué à l'inquiétude. C'est à la fois une condamnation et un privilège. Il est expulsé du paradis et il est appelé par l'esprit : il doit chercher les raisons, les causes des phénomènes et des événements. Parce que la possibilité de trouver la liaison entre les causes et les effets s'est ouverte à l'être raisonnable, il peut parvenir à vivre dans la vérité, support de la joie. Mais les causes sont multiples et difficiles à déceler, elles ne sont souvent que supposées et la supposition ouvre la possibilité à l'erreur, source d'effroi. L'homme primitif, dont le raisonnement est encore faible, s'effraie devant les dangers de sa vocation, devant la difficulté de se frayer son chemin à travers ce nouveau monde de l'esprit qui s'est ouvert à lui, à travers le monde des causes et des effets. En raison de son effroi, le monde de l'esprit lui semble magiquement animé et menaçant; il prend les causes agissantes pour des esprits. Dans une toute première phase de l'animisme où la société à peine formée se groupe encore en familles isolées, le primitif esquisse une attitude qui témoigne de son désir de se réfugier dans l'état de sûreté instinctive dont il a été expulsé. Il n'idéalise et ne divinise pas seulement l'animal; il s'identifie à l'animal divinisé, il mime l'animal, croyant par sympathie magique, acquérir, récupérer, la force

sereine de l'esprit instinctif qui anime l'animal. La magie mimétique précède la magie conjurative.

Mais en dehors de l'apaisement et de l'encouragement d'ordre suggestif que déjà procure cette forme de la magie la plus primitive, elle demeure réellement inopérante. L'animal, bien qu'imaginativement divinisé, est en réalité souvent mortellement dangereux; il devient lui-même une source d'effroi. L'identification régressive avec l'animal divinisé n'est encore que pré-religiosité. Elle a pu aider à enrayer l'effroi sacré, mais elle ne peut préserver de l'effroi devant l'ambiance, qui, pour être moins profond, n'en est que plus proche et plus pressant. Certes, le primitif se défendra contre ce danger trop immédiatement réel par des réalisations de son intellect naissant qui lui enseignera des moyens d'attaque et de défense, mais l'effroi métaphysique, l'effroi devant la mort, demeurera associativement lié à l'animal réellement dangereux et l'obligera à recourir à une nouvelle forme de défense magique. Il combat le danger par des cérémonies de conjuration ou par la défense taboutique, par exemple de toucher l'objet magiquement effrayant, de tuer l'animal sacré, ou de toucher l'animal mortellement dangereux avec des armes non magiquement consacrées. Mais les défenses taboutiques concernent souvent moins encore les dangers réels plus ou moins susceptibles d'observation et de prévision, que des dangers imaginativement exaltés. Le tabou par voie d'association, par transfert, peut se trouver projeté sur n'importe quel objet, dans n'importe quelle situation, qui deviennent à leur tour effrayants. Les objets les plus inoffensifs, les situations les plus naturelles, ne tardent pas à devenir des tabous, signe de l'effacement qui ne sait pas où gît le danger par lequel l'homme se sent plus ou moins constamment guetté. Le danger devient profus et se trouve partout. Ce n'est plus l'aspect des objets qui réveille la crainte, mais la qualité cachée, invisible, le pouvoir magique, projeté dans les objets, dans les situations, dans les hommes. Les complications naturelles de la vie, n'étant qu'imaginativement conjurées, se trouvent augmentées par des complications d'ordre superstitieux. Par exemple certains individus peuvent être déclarés intouchables — réellement ou sexuellement — si le tabou se greffe sur une différence imaginée, de



nature totémique. Le tabou lui-même, par la peur de transgression qu'il inspire, devient source d'un effroi superstitieux nuisible à la vie sous ses formes les plus quotidiennes.

La culture animiste, si fermée en elle-même et conséquente qu'elle soit, tombe en décadence par l'accumulation de superstitions et s'avère insuffisante pour bannir l'effroi. Elle doit se surpasser et elle ne le peut que par l'évolution de son principe fondamental : la conception des « esprits » multiples et leur divinisation.

Le réalisme magique doit évoluer vers le symbolisme mythique. L'animisme serait condamné à se perdre en une technique rituelle qui — dans la mesure où la foi magique s'affaiblit à force d'excès et d'abus — ne serait même plus subjectivement motivante si la croyance animiste n'avait pas expliqué le monde par le principe de la vie, par l'essentiel que tout homme porte en lui, par le principe mystérieux de l'animation. C'est pourquoi son explication la plus primitive contient néanmoins le principe originel d'une vérité analogique, métaphorique, qui deviendra le point de départ de la symbolisation mythique. Pour comprendre la création du mythe, il est indispensable de considérer sous un nouvel aspect la société primitive, caractérisée par l'animisme et la magie.

« Créée » par l'effroi métaphysique, la vie humaine se déploie sur trois plans qui doivent être distingués : le plan individuel, le plan social et le plan culturel.

Ces plans s'interpénètrent, car la société est l'ensemble des individus et de leurs traditions, et la culture, l'orientation vers le sens de la vie, est la condition essentielle qui fait que les individus peuvent s'unir en une société. (Une source fréquente d'erreur se crée du fait que le terme « société » signifie tantôt la société vivante (l'ensemble des individus) qui se renouvelle de génération en génération, tantôt la tradition culturelle qui unit les générations.)

L'évolution de l'être humain ne peut s'épanouir qu'à condition que les institutions sociales permettent de devenir, non seulement un *individu* civilisé, mais une *personne* cultivée (dans le sens mythiquement profond). Encore de nos jours, l'individu civilisé est formé par le milieu social; mais ce qu'il

ne faut pas oublier, c'est que l'évolution essentielle des sociétés, leur culture (à distinguer de la civilisation utilitaire) est due aux créations spontanées (les idées et les idéaux) des personnalités surconsciemment inspirées. La sociologie, basée sur l'étude des peuples primitifs — où la distinction entre l'individu et la personne n'est pas encore de rigueur — incline à effacer la différence entre civilisation et culture et à présenter l'être humain comme de toutes pièces déterminé par le milieu social. Pourtant déjà la vie des peuples les plus primitifs demeure incomprise sans cette distinction, destinée à faire valoir sur le plan social, la vérité essentielle, le discernement des instances consciente et surconsciente : intellect et esprit. Ce discernement fondamental exige que l'étude de la vie humaine soit basée sur l'instance inconsciente de l'animal, et qu'elle soit complétée par l'étude des motivations surconscientes et subconscientes. Pour comprendre la vie sociale — ne serait-ce que sous ses formes les plus primitives — il faut tenir compte du fait biologique qu'elle est une conséquence évolutive de la vie grégaire des animaux supérieurs et du fait psychologique que la société humaine doit être non seulement civilisée mais surtout cultivée sous peine d'échouer dans le banalisme décadent. En laissant de côté, pour le moment, cette possibilité de pervertissement, il peut être dit : la civilisation est une formation intellectuelle; la culture est une formation de l'esprit. La civilisation est l'organisation du monde extérieur (vie sociale); la culture est l'organisation du monde intérieur (vie personnelle). La civilisation tend à satisfaire les désirs multiples; la culture tend à satisfaire le désir essentiel. (Il existe des sociétés animales, instinctivement civilisées (abeilles, fourmis); ce qui est complètement étranger à la vie animale, c'est la culture.)

L'homme primitif n'est que membre de la famille ou de la tribu (comme l'animal n'est que membre de l'espèce). Il est individu, mais il ne possède pas encore une importance personnelle. Sa pensée, encore embryonnaire, est imaginative. A l'imagination du primitif correspond sa suggestibilité. Elle ne se manifeste pas seulement par l'auto-suggestion, principe de la magie, mais aussi par l'hétéro-suggestion. La suggestibilité unifie les membres de la tribu comme l'instinct unifie les membres de l'espèce. Les opinions qu'expriment

les autres membres de la tribu, ainsi que leurs actions — et surtout leurs actions culturelles — n'éveillent pas en l'homme primitif la critique et le doute, mais la certitude et le plaisir du repos dans les croyances et les opinions publiques.

La suggestibilité imaginative unit non seulement les membres contemporains, mais encore les générations passées et futures.

Pour pouvoir former la société culturelle (la société humaine), la suggestibilité doit se grouper autour d'une imagination assurée de la résonance commune la plus profonde, et c'est l'effroi sacré et son apaisement, cherché dans l'imagination sur le sens de la vie et de la mort, qui forme ce point cristallisateur. En lui se trouvent unies l'auto-suggestion de l'individu et la suggestibilité sociale. Ce que le sujet se suggère, par intuition surconsciemment imaginative, est conforme à l'intuition de l'autre, de tous les autres. Les imaginations concrètes, les images ainsi émises, impressionnent la psyché de chacun.

C'EST A PARTIR DU FONDEMENT CULTUREL QUE SE DÉPLOIE L'HISTOIRE ESSENTIELLE DE L'HUMANITÉ.

L'effroi sacré à l'égard du mystère de la vie et de la mort, fonde, en première formation culturelle, la cellule-mère de la société : la famille qui sacrifie aux ancêtres. Devenus ainsi cellules culturelles, les diverses familles liées à leur tour par parenté, s'unissent autour du patriarche, représentant vivant des ancêtres morts et divinisés qui sont imaginés comme appartenant encore au clan ainsi formé, lui assurant secours et protection (le matriarcat n'en est qu'une variante). Tous les clans finissent par être unis en un même culte et le chef de la tribu issu de la fusion des clans n'est plus le patriarche, mais le magicien-prêtre, détenteur des formules par lesquelles on peut conjurer les esprits bons ou mauvais, exécuteur des rites par lesquels on peut entrer en contact avec les ancêtres morts et divinisés.

Mais passagèrement calmé par les rites traditionnels, par le culte commun, l'effroi ne manquera pas de resurgir. Le culte crée les institutions sociales. Dans la mesure où le culte se fige en superstition, les institutions religieuses deviennent rigides et dogmatisantes. Perdant le sens de leur vision culturelle, elles se montrent insuffisantes pour le maintien de la vie collective. La société croissant en nombre, et culturelle-

ment influencée par le contact avec des tribus étrangères à ses mœurs, ne peut survivre qu'en transformant ses institutions devenues insuffisantes. Puisque ce sont les imaginations métaphysiques concernant la survie des ancêtres et les institutions du culte qui ont formé l'ensemble des institutions sociales, celles-ci ne peuvent subsister que par de nouvelles interprétations dogmatiques de plus en plus rigidement imposées. Les cultes s'amplifient et le magicien primitif est remplacé par toute une caste de magiciens et de sacrificateurs. Ils sont les détenteurs de la volonté secrète des esprits conjurés devenus des divinités tutélaires, et ils sont les explicateurs de la croyance en une survie après la mort dont chaque membre de la société devrait se montrer digne par sa croyance inébranlable en l'efficacité des cérémonies cultuelles, d'où naît l'idée que chacun sera jugé par les divinités selon sa croyance aux tabous, peu à peu insensément multipliés.

Le mérite de l'individu n'est plus personnel (vaillance et combativité de l'élan animant) et il n'est pas encore conforme à la conscience essentielle : il n'est pas l'harmonisation des désirs, ultérieurement entrevue à travers le sens caché du mythe. Le mérite individuel de l'époque animiste en déclin n'est que la conformité aux traditions, à la conscience historique, qui, par suite du transfert magique et de l'importance minime attachée à l'individu et sa vie, peut se trouver en opposition complète avec la conscience essentielle, pourtant déjà indiquée par l'effroi métaphysique. La primitive métaphysique animiste des esprits multiples à peine divinisés, va de pair avec la primitivité morale du rite magique (le sacrifice humain, l'anthropophagie, etc.).

Déjà dans l'époque animiste, à mesure qu'elle vieillit et s'achemine vers sa fin, apparaît, de plus en plus clairement, le danger intrinsèque de la vie sociale, conséquence du conflit entre la civilisation et la culture : la superstructure culturelle tombe en ruine, la vision métaphysique se fige en supersaturation et rien ne subsiste qu'une infrastructure traditionnelle devenue pure convention. Si, au début, le sentiment métaphysique a su se créer un cadre institutionnel, les institutions finissent par s'emparer du pouvoir, étouffant ainsi l'émotivité et la motivité dont elles procèdent. Les deux représentants du pouvoir et du règne apparaissent : le représentant du

pouvoir qui s'exerce sur la vie extérieure et qui assure le maintien des institutions sociales, le roi; et les représentants du pouvoir qui domine la vie intérieure et les imaginations de la croyance : les prêtres. Leur fonction est justifiée tant que les lois qu'ils imposent demeurent le centre cristallisateur de l'effort vers la spiritualisation-sublimation qui combat l'effroi, l'axe des idées métaphysiques et des idéaux moraux, support de la culture. Mais les deux institutions ainsi établies deviennent le cadre d'une domination insensée. Oublieuse de la signification du pouvoir (moyen d'atteindre le but essentiel qui est de bannir l'effroi), elles finissent par transformer le moyen en but ultime, elles ne veulent plus que le pouvoir pour le pouvoir et si possible illimité. Les deux formes du pouvoir insensé apparaissent : la domination perverse extérieure, la tyrannie; et la domination perverse intérieure, le préjugé sous toutes ses formes et surtout le préjugé religieux, la superstition. Cherchant chacune le pouvoir illimité, ces deux formes de domination perverse ne tardent pas à se combattre entre elles, ce qui les oblige de plus en plus à s'accommoder de compromis à l'égard du sens profond de leur institution. Leur rivalité, ébranlant les assises de la vie sociale, détruisant son sommet (la vision culturelle), sème la désorientation, fait renaître l'effroi; cependant cet effroi ne peut devenir que le stimulus de nouveaux efforts d'orientation. L'époque animiste évoluera vers la vision mythique. A son tour l'époque mythique subira la même involution. Tyrannie et superstition demeurent encore de nos jours les dangers capitaux de la vie sociale. Les mythes les plus anciens entrevoient ce danger et en parlent en leur langue symbolique. Ils réservent une large place à la perversion dominatrice et au déchaînement de l'effroi vers lequel elle fait régresser la société.

Après ce qui vient d'être exposé, le pas évolutif qui conduit de la culture animiste vers la culture mythique se laisse clairement définir : l'individu se personnalise. L'effroi est surmonté par les combats des héros mythiques symbolisant la tâche éthique d'harmonisation à assumer durant la vie. Les motivations surconscientes sont figurées sous forme de

divinités, les motivations subconscientes sont symbolisées par des monstres. Les esprits secourables ou hostiles — répandus selon l'animisme à travers toute la nature — sont remplacés par l'esprit qui anime l'homme : sa propre intentionnalité vitalement sentée ou insentée.

La force suggestive des traditions est le fondement des croyances, dès l'animisme. Mais la transmission suggestive, si elle agissait seule, mènerait à la croyance inébranlable en n'importe quelle affirmation vraie ou fausse. Pour ne pas être d'emblée une superstition, la foi la plus primitive doit être déjà caractérisée par une autre composante, opposée à la croyance suggérée et impersonnelle. Or, l'animation magique des objets est précisément une personnification. Ce que l'animisme et sa personnification des objets suggèrent à l'individu est en réalité ce que chaque individu porte en lui-même, qu'il éprouve le plus intimement, ce qui fait de lui un personnage vivant et actif : ses propres désirs et leur tension intérieure vers la satisfaction origine des motifs d'actions sentées ou insentées. La primitive personnification magique des objets fut, à cet égard, un transfert psychique dont l'intention secrète était, dès l'animisme, l'exigence de mise en ordre des désirs sous peine de culpabilité devant l'intentionnalité de la nature ambiante (l'angoisse de réveiller l'hostilité des esprits projetés dans les objets).

L'important est ici de comprendre à fond l'évolution de la religiosité qui s'annonce déjà à l'ère animiste du fait que l'intentionnalité n'est pas seulement projetée dans la nature ambiante, mais également et surtout dans l'ancêtre divinisé qui, juge transcendant et surnaturel de ses fils et de la communauté tribale, est une première annonce de la divinité-juge, symbole commun à toutes les mythologies. Les croyances — quel que soit leur fondement imaginatif — ne peuvent jusqu'à nos jours assumer leur fonction directive qu'à condition de préfigurer l'exigence éthique : l'auto-harmonisation de l'intentionnalité secrète de chacun à réaliser durant la vie, exigence essentielle déjà sous-jacente à l'animisme. La pensée magique de l'enfance de l'humanité confond encore l'objet et le sujet : il fait de l'objet un sujet personnifié. Tout le sens de l'évolution consiste à faire du sujet, un objet, un être objectif, personnifié non plus seulement imaginativement mais

réellement, activement, ce qui n'est autre chose que l'effort intrapsychique de spiritualisation-sublimation.

Cette transformation de la personnification imaginative de l'objet, en exigence d'auto-personnalisation active du sujet, fera évoluer la culture magique vers la culture mythique. Pour ce faire, la personnalisation imaginativement projetée dans les objets par l'animisme, se retire de l'objet et se reconcentre dans le sujet. Forme primitive d'explication de la vie et de son activité, la projection magique se scinde grâce à cette reconcentration dans le sujet, en une forme d'explication imaginative, purifiée de la confusion magique, qui ne sera plus que pure image, symbole, et en une forme d'activité vitale qui ne sera plus conjuration de l'objet personnifié, mais formation légale du sujet.

La personnification reste, même dans les cultures les plus élevées, la racine de toute vérité métaphorique, de toute poésie. Pour la pensée prélogique et symbolique, elle se présente comme moyen unique de l'expression de la vérité surconsciente. Elle forge la vision à la fois poétique et religieuse de l'ère mythique. Pour qu'elle puisse devenir l'instrument de la pré-science mythique à l'égard des intentions, elle doit dépasser le stade de la projection animiste qui fait de la personnification une réalité magique. (La tendance à prendre la personnification poétique, magique ou symbolique pour une réalité, n'inhère pas seulement à la psyché primitive mais aussi à la psyché enfantine et à la psyché malade.)

L'évolution du réalisme de la formule magique vers le symbolisme de l'image mythique commence à s'indiquer déjà vers la fin de l'époque animiste.

Dans les origines les plus reculées de l'époque animiste, l'être à peine devenu conscient, affronte l'ambiance la plus banale comme un mystère. Forêt et plaine sont comme animées par des bruits, par des cris d'animaux qui exaltent l'imagination désorientée. Il a été souligné que peu à peu, le primitif sort de cette première torpeur due à la personnification magique. Dans la mesure où l'ambiance devient une réalité connue, l'imagination commence à se purifier de son réalisme personnificateur. L'homme-chasseur sait interpréter chaque trace et chaque bruit; il les relie à leurs causes réelles.

Pourtant, parmi les forces hostiles dont il se sent entouré, même si elles deviennent de plus en plus évaluables, il y en a beaucoup dont le danger dépasse les moyens de défense. Même si ces dangers se trouvent liés à leurs causes réelles, l'imagination n'arrive pas à se libérer de leur emprise angoissante; elle brode sur cette trame riche en suggestions. Les serpents par exemple, dont la morsure cause la maladie, voire la mort, ne sont plus pris d'emblée pour de mauvais esprits. La régularité qui lie les conséquences de la morsure au fait réel d'une rencontre avec l'animal serpent est comprise et les conséquences de la morsure ne sont plus conçues comme un fait inexplicable, infligé par un mauvais esprit en guise de châtiment (par exemple pour un tabou transgressé). En revanche, c'est le fait de la rencontre avec le serpent qui se trouve imaginé comme châtiment. L'esprit hostile a envoyé le serpent, animal réel. Le serpent restera partiellement une création imaginative. Il se trouve comme partagé entre une image et une réalité. De là, il n'y aura plus qu'un pas pour que cette séparation du magique et du réel devienne image mythique, pour que le serpent soit pris pour symbole du mauvais esprit dans l'homme.

Au niveau de l'évolution mythique qui se prépare, le symbole « serpent » n'a plus rien à voir avec le fait d'une morsure réelle et de ses conséquences, maladie ou mort. Le serpent figure la vanité et la morsure symbolise la culpabilité refoulée, le remords dont les conséquences sont les maladies de l'esprit ou la « mort de l'âme ». Ces châtiments psychiquement immanents ne concernent plus la faute accidentelle — la transgression d'un tabou social — mais la faute essentielle de la nature humaine : la fausse motivation dont le principe est la vanité coupable. Afin d'être à même de figurer les détails des motivations justes et fausses, le langage symbolique inventera des êtres fabuleux en réalité inexistant, mi-animal mi-homme ou mi-homme mi-dieu.

Mais pour que la personnification magique de l'animisme devienne la personnification symbolique du mythe, pour que l'attention se détache de l'extérieur et se dirige vers l'intérieur, des conditions complexes doivent être remplies.

Il est un fait qui mérite d'être relevé.



Déjà dans la phase terminale de l'animisme apparaît toute une floraison de confabulations concernant les esprits bons et mauvais et qui contiennent des germes et des éléments mythiques. Mais ces histoires sont encore trop pénétrées d'accidents purement subjectifs, liés à certains lieux ou à certains événements qui n'ont eu d'importance que pour telle ou telle tribu. Le mythe n'emploiera la symbolisation et la personnification qu'en vue d'exprimer la vérité objective touchant le sens de la vie.

## B) L'ÉPOQUE MYTHIQUE

### I. LE POLYTHÉISME

#### a) *De l'animisme au polythéisme.*

Dans l'époque mythique, la compréhension dépassant sa forme magique se scinde en symbole manifeste et signification sous-jacente. Les significations englobent toutes les motivations subconscientes et surconscientes affectives et émotives, parce qu'elles sont toutes liées dans l'émotion devant le mystère. L'effroi sacré est motif éthique de spiritualisation-sublimation, sans quoi l'effroi n'est qu'esprit négatif, angoisse vitale. Parce que le sens caché du mythe vise l'effort éthique, le combat contre le mauvais esprit en l'homme — les intentions faussement motivantes — la symbolique devient apte à comparer la faiblesse de l'esprit humain avec l'image de la clairvoyance parfaite, bien que celle-ci soit pure idéalité, pur symbole : les divinités en tant que personnifications des qualités positives immanentes à l'âme et à l'esprit de l'homme. Le mythe, par cette confrontation de l'état malsain et de l'état idéalement parfait, détient la possibilité de parler symboliquement de ce qu'est l'homme et de ce qu'il devrait être. Dans l'intention de la symbolique devenue description des conflits intrapsychiques, l'homme devrait — pour son propre bien essentiel — combattre à l'aide de ses propres intentions positives, figurées par les divinités, ses propres intentions perverses, mauvaises parce que disharmonisantes, figurées par les démons et les monstres. La réalisation devient une tâche

naturelle, symboliquement imposée par les divinités. L'animisme a voulu se défaire du mauvais esprit, de l'effroi, de l'angoisse vitale, par la projection et la conjuration. Le mythe — tout en ne s'exprimant que symboliquement — vise l'angoisse, l'inquiétude, dans le for intérieur de l'homme, son vrai gîte. L'inquiétude, et son tourment souvent effrayant, devient la coulpe de l'homme, due à la non-réalisation de l'état idéal. Symboliquement exprimé : l'inquiétude, le châtiement de la coulpe, est présenté comme infligé par le principe « divin ». Pour se purifier de la coulpe, du mauvais esprit, pour se défaire du tourment effrayant, l'homme doit accomplir un travail intérieur, l'objectivation de l'affect aveuglant de l'effroi : sa spiritualisation-sublimation.

L'époque mythique se différencie donc de l'époque animiste du fait que la conjuration magique se trouve remplacée par la symbolisation d'un effort intrapsychique, destiné à surmonter plus efficacement l'effroi. Cet effort trouve son expression mythique sous la forme de combats héroïques contre les dangers effrayants, les monstres des ténèbres, symbolisant les affres de l'obscurcissement affectif. La divinisation symbolique de l'état idéal est donc complétée par l'autre symbolisation typique des mythes : le héros et son combat contre les monstres figurant ses propres tentations subconscientes.

Mais cette différenciation essentielle de l'animisme et du mythe trouve sa condition préalable dans un autre trait distinctif, qui confère à la symbolisation toute son ampleur. L'effroi magique de l'époque animiste et sa conjuration visaient les dangers de l'ambiance terrestre subjectivement interprétés, tandis qu'à l'époque mythique, l'effroi s'objective. L'attention émotive surmonte l'effroi devant l'ambiance immédiate. En s'en libérant, elle se dirige vers une ambiance plus vaste et plus lointaine. Ce n'est plus seulement la terre avec son grouillement, c'est le firmament avec ses manifestations rythmiquement réglées, légalement ordonnées, qui s'impose comme l'inconnu impressionnant. Ce n'est plus seulement l'effroi métaphysique sous sa forme plus ou moins désorientée, l'effroi devant la mort déjà caractéristique de l'animisme, c'est le mystère de la légalité effrayante qui se

dévoile par l'harmonie cosmique. Spirituelle et sublime, l'émotion inspirée par cette nouvelle et immense forme de l'inconnu, se trouve être la condition de toute culture élevée, qui dépasse l'animisme : l'adoration religieuse, l'émerveillement esthétique et l'étonnement scientifique. L'adoration, l'émerveillement et l'étonnement sont les formes sublimées de l'effroi.

Pour l'affabulation métaphoriquement véridique des mythes, la personnification et la symbolisation ne sont plus que l'instrument propre à exprimer cet effroi sublimé, transformé en adoration.

La fixation de l'attention sur l'ambiance cosmique se trouve préparée par des changements périodiques qui se manifestent dans l'ambiance directe, mais qui sont dus aux évolutions des astres : les saisons de l'année. Phénomènes terrestres qui influencent, déterminent même, toutes les conditions de la vie humaine, et en même temps conséquences du mouvement astral, liant ainsi l'ambiance directe à l'ambiance cosmique, ces changements périodiques et saisonniers forcent l'esprit primitif à effectuer le pas évolutif qui conduit de l'explication animiste vers l'explication mythique. Cette évolution culturelle se trouve accompagnée sur le plan social par la transformation des tribus de bergers en peuples d'agriculteurs.

Dans les pays orientaux berceau de la culture, l'année se partage en une période de sécheresse, suivie d'une période de pluie. Dans la langue symbolique des mythes, la sécheresse est imaginée comme une divinité hostile. Pour vaincre cette divinité malfaisante, ciel et terre, personnifiés en divinités, doivent s'unir, « s'épouser ». La pluie acquiert la signification d'une semence; elle symbolise la fécondation de la terre-mère par le ciel-père. Le soleil, apparaissant comme rajeuni après la période pluvieuse, est imaginé comme divinité bienfaisante, qui fait épanouir la végétation et lever la semence de l'agriculteur. Le blé, le pain, deviennent symbole du don du « ciel » et acquièrent la signification de « nourriture de l'esprit ». L'année entière, le cycle « semence-récolte » se trouve imaginativement représenté comme le combat entre une ancienne divinité hostile (sécheresse) et la divinité solaire rajeunie (réapparaissant après la période pluvieuse, après la liaison

entre ciel-père et terre-mère). Fils de la liaison entre ciel et terre, le soleil est fêté comme divinité victorieuse. Mais le soleil rajeuni meurt annuellement et le combat recommence année par année. (Les institutions se réfèrent souvent au symbolisme saisonnier. Dans certaines cultures primitives, le roi, représentant de la divinité solaire, est destitué ou mis à mort chaque année et remplacé par un roi, vénéré comme divinité pour l'année de son règne.)

Dans une période mythique plus évoluée, le « ciel » devient symbole d'élévation spirituelle et la pluie tombant du ciel, symbole de fécondation de l'esprit. Même le nuage est englobé dans le symbole de l'esprit. Les symboles commencent à revêtir leur signification morale qui dépasse la signification cosmique et saisonnière. Aussi les mythes d'une période plus évoluée ne peuvent-ils plus être compris si l'on néglige cette transfiguration de l'événement cosmique en sens moral.

La signification morale une fois acquise, il s'y surajoute une signification complémentaire et inverse, celle du châtiment de la terre par l'esprit outragé à cause de l'immoralité répandue sur terre. La terre est purifiée, les fils de la terre sont châtiés par le déluge.

La portée spirituelle de cette symbolisation anciennement saisonnière atteint son apogée par l'image d'une vierge-mère (compression des images symboliques : « terre-mère » et « terre-désir »). L'image ajoute au caractère de la fertilité végétative — par l'intermédiaire du symbolisme « fruits terrestres : moyen de satisfaction du désir naturel » — le caractère moral de la pureté innocente, contraire de l'exaltation des désirs. Fécondée par le soleil devenu esprit-père, la terre-mère vierge ne donne plus seulement naissance à la vie végétative, mais à la vie de l'être spiritualisé : le héros vainqueur des mythes. La symbolisation se concentre finalement dans le symbole d'une femme terrestre (dans le mythe chrétien : Marie) qui, symboliquement « fécondée » par l'esprit (sous la forme d'un nuage), donne naissance à l'homme unique, entièrement purifié (incarnation de l'esprit), illuminateur du monde. Tout en étant sur le plan de la réalité « fils de l'homme », c'est-à-dire homme réel (fils d'Adam), il est sur le plan du symbolisme « fils de Dieu ». Le tout est de ne pas confondre les deux plans.

Son surnom « lumière du monde » indique qu'il est une transfiguration symbolique de l'ancienne divinité solaire qui, antérieurement, ne présidait qu'à la végétation. Étant donné que la divinité solaire sous sa forme primitive avait à combattre la sécheresse de la terre, le symbole divinité, transposé sur le plan évolué, invitera à combattre l'impureté morale, la sécheresse de l'âme. (Cette même symbolisation se retrouve dans différents mythes païens sans que le fils de la femme terrestre et de la divinité solaire devenue « Dieu-esprit » soit déclaré « dieu-réel ». L'union est un symbole et le symbolisme signifie que le fils de l'union mythique sera un héros exceptionnel, non pas seulement — comme bien d'autres — combattant de l'esprit, mais vainqueur mythique. Le parallélisme entre les différentes fabulations mythiques a été depuis toujours souligné par les mythologues. Ce qui est bien plus important, c'est de comprendre la signification sous-jacente qui traverse la mythologie du polythéisme au monothéisme, preuve d'un commun langage surconscient. Déjà dans le mythe grec, le héros-vainqueur, Persée, est fils d'une femme terrestre, Danaé, fécondée par la divinité-esprit. Zeus adopte la forme d'un nuage et la semence fécondatrice se trouve symbolisée par une pluie d'or. L'or souligne la signification spirituelle des symboles nuage et pluie. L'or, couleur-soleil, est symbole de spiritualisation-sublimation. (Il n'est pas superflu d'ajouter que c'est seulement l'or-couleur qui possède cette signification. Comme presque tous les symboles, l'or peut avoir une signification inverse : l'or-trésor matériel, signifie le contraire de la spiritualisation, l'attachement aux désirs terrestres et leur exaltation imaginative.)

L'évolution qui finit par élever la symbolisation saisonnière au niveau du plan moral ne peut être comprise dans toute sa nécessité inévitable, qu'en s'avisant que le soleil, centre de la symbolisation (parce que phénomène prédominant des manifestations astrales et de leurs conséquences), ne détermine pas uniquement le cycle des saisons par lequel il préside à la végétation ; le soleil, de plus, GOUVERNE LE CYCLE JOUR-NUIT, CE QUI LUI CONFÈRE SA FONCTION ILLUMINATRICE, SA SPÉCIFICITÉ A SYMBOLISER L'ESPRIT, FONCTION ILLUMINANTE DU PSYCHISME HUMAIN.

Les phases successives de l'évolution mythique se montrent caractérisées par la prédominance croissante du symbolisme « soleil-esprit », figuration de la surconscience, donc par un arrière-plan de plus en plus spirituel et, par là même, en une prévalence progressive de la portée éthique. L'interprétation des mythes a toujours fait preuve d'une certaine tendance assez prononcée à surestimer l'importance du cycle saisonnier au détriment du cycle journalier. Ceci n'a rien d'étonnant. En effet, si la symbolisation en se servant de la fonction illuminatrice du soleil, ouvre l'accès à la signification la plus profonde de l'analogie « soleil-esprit », la signification morale, ce nouvel aspect conduit en revanche vers le danger de se heurter à une difficulté de compréhension qui reste insurmontable tant que la psychologie n'a pas forgé l'instrument de la traduction : l'analyse des différentes instances psychiques.

b) *Les deux phases du polythéisme.*

1) Prévalence de la signification agraire

En vertu du fait que le soleil symbolisera toujours plus clairement la surconscience humaine au point que le soleil réel sera finalement complètement supplanté par le symbole de l'esprit idéalisé, par le symbole « Esprit », l'époque mythique se scinde en deux périodes principales : polythéisme et monothéisme.

La période monothéiste se partage à son tour en deux phases, caractérisées par une différence d'évolution du symbole « esprit », phases clairement différenciées (du moins en ce qui concerne les cultures qui ont influencé l'occident) par les cycles de mythes rapportés par l'Ancien et le Nouveau Testament.

D'après ce qui vient d'être dit, il est inévitable de discerner dans la période polythéiste également deux phases, caractérisées par des différences considérables.

Le sens agraire de la première phase est plutôt un allégorisme. La signification éthique de la deuxième phase, concernant les conflits de l'intime fonctionnement motivant, est le trait le plus caractéristique de la symbolique. Ceci justifie le souci de souligner, en le résumant, le fait historique de la

**transformation de l'allégorisme agraire en symbolisme éthique.**

Les divinités solaires, centre et sommet des mythes païens, symbolisent dans une première phase — ainsi qu'il vient d'être exposé — les bienfaits réels et saisonniers du soleil : la fécondation de la terre ; et elles symbolisent dans une seconde phase, qui prépare le monothéisme, les bienfaits journaliers du soleil illuminant devenu symbole de l'esprit illuminant : la fécondation de l'âme et de l'esprit par les divinités solaires, devenues entièrement symboles surréels, symbole de la fonction surconsciente (sublimation-spiritualisation).

Le discernement des deux phases du polythéisme est trop important pour ne pas mériter une illustration plus détaillée.

La mythologie grecque, par exemple, parvient à créer un culte d'une haute signification symbolique : les mystères d'Éleusis. Les deux phases de la culture païenne agraire et éthique s'y sont interpénétrées, mais elles restent pourtant discernables. Au centre des mystères d'Éleusis se situe l'histoire mythique du rapt de Perséphoné, fille de Déméter, par Hadès. Déméter (terra-mater) est la divinité qui préside à la fécondation terrestre et saisonnière, c'est-à-dire au cycle annuel de la semence à la récolte : le grain doit être enseveli dans la terre pour devenir épi et pain, don de Déméter. C'est le cycle saisonnier entre semence et récolte qui devient le centre des mystères d'Éleusis, du fait qu'il se prête à symboliser le sort du désir terrestre : son refoulement et sa sublimation.

Voici ce que le mythe raconte : Hadès, divinité des enfers, entraîne Perséphoné au moment où elle écoute le chant des Sirènes (symbole de l'exaltation imaginative) dans sa demeure souterraine : le subconscient. A partir de cette signification doublée — grain enterré et désir refoulé — les images agraires et psychologiques s'entremêlent pour laisser finalement la place à la signification éthique, sens et but de l'initiation aux mystères.

Sur l'intervention de Zeus (Soleil), Hadès se voit contraint de renoncer partiellement à sa proie. Perséphoné (au niveau du mythe agraire, le grain enseveli) quitte pour une moitié de l'année sa demeure souterraine : protégé par la terre-mère et le soleil-père, le grain devient l'épi qui procure aux hommes la nourriture terrestre, satisfaisant le besoin le plus naturel. Le mythe symbolise — sous cette signification la plus primi-



tive qui correspond à une première phase agraire — les bienfaits matériels, il fête les dons que l'homme reçoit de la terre-mère et du soleil-père. Mais aucun mythe ne se contente de symboliser la matérialité de la vie qui d'ailleurs contient d'une manière sous-jacente l'aspect moral : la gratitude pour la satisfaction des besoins corporels étant le contraire parfait du principe immoral : l'exaltation insensée des désirs.

Si ce rapport sous-jacent est de nature à avertir que la traduction complète du mythe doit s'efforcer de dégager une signification plus profonde, il importe — avant de la développer — d'insister sur un aspect significatif complémentaire d'une plus haute portée : déjà cette version (la plus primitive) se trouve doublée du symbole métaphysique, inséparable du sens moral de la vie : du mystère de la mort. Comme le grain, l'homme est enseveli après sa mort et comme le grain, il « ressort » — selon la croyance la plus ancienne — de cet ensevelissement. Le mythe symbolise la croyance en l'immortalité. Hadès, frère de Zeus, est le juge des morts (la signification du symbole de l'immortalité trouvera ultérieurement sa traduction). Or, cette symbolique métaphysique conduit également vers la signification morale, c'est-à-dire psychique, psychologique : il n'y aurait aucun sens à s'imaginer un jugement des morts, si l'homme durant sa vie n'avait aucune autre tâche à remplir que celle de se nourrir du pain terrestre. Il doit précisément assumer la tâche de ne pas vivre uniquement pour « le pain terrestre », ou — ce qui revient à la formule centrale (symbole du « péché originel ») — de ne pas exalter de manière insensée le besoin matériel. Il semble ainsi indiscutable qu'outre sa signification immédiate touchant la nécessité la plus urgente de la vie (son soutien matériel, le pain), et en plus de sa signification lointaine et métaphysique (le mystère de la mort), le rapt de Perséphoné — pour revenir au mythe central autour duquel la religion grecque finit par se cristalliser — doit (ou devrait du moins en principe) renfermer une signification morale et psychique. Seule cette signification psychique — caractéristique d'une deuxième phase de la culture païenne — pourra assurer aux mystères d'Éléusis leur importance prédominante. Or, le grain, le blé, le pain, nourritures terrestres réelles, se trouvent être, dans tous les mythes et dans tous les cycles de mythes, symboles de la nourriture de l'âme et de

l'esprit, c'est-à-dire qu'ils symbolisent la condition de la productivité (fécondité) de l'âme et de l'esprit; la condition (nourriture) de la sublimation et de la spiritualisation. (Le héros du mythe chrétien s'appelle lui-même « le pain de la vie » parce que sa vérité nourrit l'âme et l'esprit.) Le grain devenant épi, symbolisé par le sort de Perséphoné, possède également cette signification spirituelle.

Le sens moral se trouve renfermé dans le mythe du rapt, du fait que Déméter symbolise non seulement la fécondité saisonnière de la terre mais aussi le désir terrestre. Le mythe devient ainsi capable d'exprimer les deux « aventures » fondamentales du désir : l'exaltation-inhibition allant jusqu'au refoulement (figuré par le rapt) et la sublimation-spiritualisation allant jusqu'à la libération. Les attributs de Déméter sont non seulement le blé, mais tous les fruits terrestres. Comme la pomme dans le mythe de la Genèse, les fruits de la terre sont le symbole de la satisfaction du désir terrestre. Cette satisfaction peut être perverse ou sublime. La signification s'étend sur Perséphoné, elle-même « fruit » de Déméter, fille de Déméter. Le sort de Perséphoné devient de ce fait le symbole du phénomène central de la vie humaine, le symbole des désirs conscients et multiples et de leurs transformations dues à l'inter-influence des différentes instances psychiques. Du désir-principe (Déméter), caractéristique de toute vie même inconsciente, naît le désir conscient trop facilement multiplié et exalté « Perséphoné » qui, de ce fait, se trouve exposé au perversissement subconscient (rapt), ce qui inclut la virtualité de parer au perversissement par la réaction opposée : la sublimation surconsciente. L'aventure de Perséphoné contient ces deux possibilités : le rapt symbolise le refoulement; la renaissance (résurrection) de Perséphoné (l'épi) symbolise le désir qui surgit du refoulement grâce à la réaction spirituelle (grâce à l'aide de Zeus) : la prise de conscience de l'erreur et de la coulpe.

Afin de comprendre parfaitement ces relations, fondamentales aussi bien pour le mythe que pour la vie, il est indispensable de tenir compte du fonctionnement psychique : le désir humain n'est conscient que par rapport à l'objet convoité (l'homme sait qu'il désire ceci ou cela), le désir n'est pas conscient — du moins la plupart du temps — par rapport

à ses causes, qui, étant elles-mêmes des activités psychiques, sont des motifs (à distinguer des mobiles qui sont les excitations ambiantes). Rendre conscient (en dehors de la convoitise dirigée vers l'objet) le motif du désir, c'est le rendre plus-conscient, surconscient, c'est se rendre maître du désir grâce à la spiritualisation. En revanche, par le refoulement, l'homme redevient inconscient même de l'objet du désir. Celui-ci peut se trouver interdit par la force de la culpabilité qui s'attache au désir exalté et l'inhibe. L'énergie du désir d'une part exalté, d'autre part inhibé-refoulé, peut se trouver transférée sur un objet en soi sans attrait et souvent même angoissant (en raison de l'ambivalence « attrait-culpabilité », c'est-à-dire : exaltation-inhibition). Le désir est devenu subconscient, ayant perdu de vue, non seulement ses vrais motifs, mais encore son objet réel. Or, l'objet — succédané du désir subconscient — l'objet faussement convoité pour angoissant qu'il soit (du fait de la culpabilité) n'est pas moins attrayant que l'était l'objet réel; il est au contraire obsédant (à cause de l'énergie transférée et devenue incontrôlable). L'obsession (l'insatiabilité) se trouve ainsi à la base de toute déformation subconsciente. On entrevoit, d'une part, le tourment (châtiment) qui peut résulter de la transformation subconsciente du désir, et, d'autre part, la satisfaction maîtresse qui sera la récompense de sa transformation surconsciente. On conçoit également toute l'importance de la représentation symbolique de ces rapports psychiques. Le symbolisme, bien qu'insuffisant pour atteindre et pour fortifier le conscient, n'en était que plus capable de frapper et d'inspirer le surconscient de la psyché plus primitivement, mais aussi plus sublimement suggestible.

A Éleusis, trois épis étaient montrés à l'initié préparé par l'enseignement des prêtres. L'enseignement concernait, de toute évidence, le sens du mythe de Perséphoné, lequel, d'ailleurs, se trouvait entouré de toute une floraison d'épisodes mythiques, variantes du thème central (1). L'ostentation des 3 épis n'aurait eu aucun sens, si elle n'avait été une concentration symbolique du sens de l'initiation, sens qui (abstraction faite de la dogmatisation que subit toute religion officielle) ne pouvait concerner que la transformation symbo-

(1) Voir : *Le Symbolisme dans la Mythologie grecque*, première édition, chapitre : « Les Mystères d'Éleusis ». Payot, 1954.

lique : blé — pain — nourriture de l'âme et de l'esprit. Le 3 est le nombre sacré, symbole de l'esprit, et le grain sorti de l'ensevelissement (mort de l'âme), devenu épi, symbolise la sublimation. Symboliquement résumé par l'ostentation des 3 épis, l'enseignement des prêtres et l'initiation aux mystères d'Éleusis, concernaient le mystère métaphysique et la réalité morale : la sublimation-spiritualisation des désirs grâce à laquelle l'homme doit devenir lui-même fécond (épi).

Dire que le mythe « gagne » de plus en plus une signification morale pourrait donner lieu à une méprise sur le phénomène mythique en général. Il est important de se rendre compte que la signification morale est sous-entendue dès l'origine de la création mythique, sans quoi elle ne pourrait pas être renfermée déjà dans cette version primitive du mythe de Perséphoné dont la traduction vient d'être esquissée. Mais la prédominance croissante du sens moral fait souvent subir aux mythes des transformations — ne serait-ce que l'adjonction de détails — extrêmement significatives et qui imposent à la traduction d'en chercher le sens moral car, dans l'interprétation saisonnière et même métaphysique, les adjonctions ne seraient que des arabesques dépourvues de signification. Dans le mythe en question, par exemple, Perséphoné est enlevée en écoutant le chant des sirènes; d'après une autre version : en cueillant des narcisses. Les sirènes symbolisent l'aspect séduisant de l'imagination exaltée; les narcisses sont un des symboles de la vanité. Ces symboles n'acquièrent un sens véridique que si l'on interprète psychologiquement : le désir (Perséphoné) subit le refoulement (le rapt) lorsqu'il se laisse séduire par l'imagination exaltative et vaniteuse. Cette signification se trouve soulignée et justifiée par tout un ensemble d'autres détails. Perséphoné enlevée, le désir exalté et refoulé, devient l'épouse de Hadès, divinité-roi, symbole de la légalité du subconscient. (Hadès porte le casque qui rend invisible, symbole du refoulement.) Les enfants de Perséphoné, épouse d'Hadès, sont les Érinyes, symbole de la culpabilité refoulée. Il serait absurde de dire qu'un phénomène psychique (culpabilité) descend de Perséphoné et d'Hadès, si ceux-ci ne symbolisaient pas eux-mêmes des phénomènes psychiques. Et en effet, ils symbolisent les phénomènes psychiques dont la

conséquence est la culpabilité, qui « enfantent », mythiquement parlant, la culpabilité. Suivant la légalité du fonctionnement subconscient symbolisée par Hadès, la culpabilité exaltée et obsédante (Érinnyes) est la conséquence du refoulement du désir (Perséphoné). Mais la signification psychologique se laisse poursuivre bien plus loin encore et jusqu'à sa conséquence extrême qui complète la légalité du subconscient par celle du surconscient : l'homme poursuivi par les Érinnyes (en proie à la culpabilité) ne trouve refuge que dans le temple d'Apollon, dieu de l'harmonie (libération sublime). Sur le fronton du temple est écrit : « Connais-toi toi-même » (défoule ta coulpe).

Cette signification morale des mystères est clairement assumée dans une deuxième phase (la première phase étant le sens agraire). Les mystères d'Éleusis deviennent — selon leur sens le plus profond et complet — une vraie préfiguration païenne du mythe monothéiste et chrétien qui, lui, exprimera le contenu commun d'une manière beaucoup plus profonde, ample et claire. Cette parenté des deux significations est historiquement documentée : les premiers chrétiens ont établi une liaison entre les mystères d'Éleusis et leur nouvelle croyance. Le réformateur des mystères d'Éleusis, celui qui en a amplifié la signification morale, est une figure symbolique : Orphée. Les anciens ont établi une liaison tellement étroite entre Orphée et Jésus que les deux personnages ont été même parfois confondus. Suivant la fable mythique, Orphée a été au début un adorateur de Dionysos, symbole de la frénésie désordonnée, de l'ivresse insatiable des désirs, symbole du déchaînement de l'instance subconsciente, contraire ambivalent du refoulement (Hadès). Dionysos devient en effet une figure centrale des mystères d'Éleusis; il finit même par remplacer Hadès, remplacement rendu possible par la complémentarité de la signification symbolique. Or, il est dit d'Orphée qu'il s'est finalement réconcilié avec Apollon (qu'il a abandonné l'idéal erroné du déchaînement banal pour l'idéal de la libération sublime, ou, comme le mythe chrétien le dira : qu'il est ressuscité de la mort de l'âme). La liaison Orphée-Jésus est donc à la vérité une liaison Orphée-Apollon-Jésus. Jésus, la lumière (spirituelle) du monde, se trouve mis en rela-

tion avec Apollon, la divinité solaire qui dans la mythologie grecque assume le même rôle d'illuminateur.

## 2) Prévalence de la signification éthique

Après l'illustration par des exemples, il convient de tracer un développement théorique des étapes les plus marquantes de cette évolution des symboles mythiques, vraie clef de voûte de la compréhension du symbole « divinité ».

Il a été précédemment montré que dans une première phase de la culture païenne, l'attention imaginative, à peine détachée de l'ambiance directe, n'est pas encore contemplation objective visant la loi de la nature, harmonie, sens immanent de la vie. Le trait marquant de cette première phase réside dans le fait que l'effroi est insuffisamment spiritualisé. La vie cosmique n'impressionne pas encore par son ordre objectif. L'attention se dirige vers les évolutions astrales uniquement à cause de leur influence sur la vie terrestre (les saisons de l'année) et leur conséquence pour la vie corporelle de l'homme (le cycle de la semence à la récolte). Le soleil se trouve élevé au rang de divinité grâce au bienfait réel : la fécondation de la terre. A cet égard le soleil est adoré, chez les Grecs, sous la forme de l'ancienne divinité : Hélios.

Mais peu à peu Hélios perd de son importance. Il est supplanté par Apollon. Hélios symbolise le soleil fertilisant; Apollon signifie l'ordre et l'harmonie. D'abord l'ordre cosmique et finalement l'harmonie de l'âme. Il n'est plus le fécondateur, il est l'illuminateur. C'est d'abord l'illumination réelle par le soleil (Hélios) et c'est finalement l'illumination symbolique : l'esprit.

La succession rythmique entre jour et nuit, si importante soit-elle pour la vie corporelle, ne pourrait pas inspirer la création mythique, si elle ne se trouvait en relation avec la source la plus profonde de l'imagination symbolisante : l'effroi sacré devant l'inconnaissable et l'effroi devant l'inconnu à combattre par l'esprit élucidant.

L'harmonie des mouvements des astres inspire autant l'effroi métaphysique devant l'inconnaissable des origines, qu'elle incite l'esprit à chercher les lois qui président à l'harmonie manifeste. A cet égard, l'harmonie astrale invariable

ment établie, devient symbole de l'harmonie psychique à établir. L'astre du jour et l'astre de la nuit deviennent symbole des conflits intérieurs entre lucidité de la surconscience et aveuglement de la subconscience.

Le soleil apporte réellement et symboliquement le jour, la lumière, il chasse l'inconnu et l'effroi. La lune amène la nuit (pour l'imagination primitive). Sa lumière insuffisante enveloppe les objets d'une lueur imprécise qui leur confère un aspect fantasmagorique. La lune symbolise la signification diamétralement opposée à celle du soleil : elle devient un mauvais esprit, une divinité hostile.

Les esprits terrestres et multiples de l'animisme commencent à se concentrer en deux groupes de divinités solaires et lunaires, bienveillantes et malveillantes, ce qui prépare le monothéisme, caractérisé par la dualité « Dieu-Satan », principe du bien et du mal.

A l'origine de cette transfiguration progressive, il s'agit en vérité d'une constellation triplée : soleil, lune, terre, car il est évident que la terre, demeure de l'homme, est incluse dans la symbolisation qui figure le destin de l'homme. Le dualisme, imposé par le contraste « bienfaisant-malfaisant », demeure prédominant, car lune et terre ont symboliquement une signification apparentée. Lune et terre seront pareillement opposées au soleil, car le pervertissement se caractérise précisément par l'attachement exalté aux désirs terrestres. Le symbole « lune » se trouve souvent remplacé par le symbole « terre », la terre étant mythiquement imaginée comme engendrant des êtres révoltés contre le principe solaire. (Dans la mythologie grecque, par exemple, d'abord les Titans, symbole des forces sauvages de la nature, et finalement l'être intellectuellement révolté, l'Homme (fils du Titan Prométhée).) Mais, suivant la profondeur de la vérité symbolique, le principe malveillant n'est jamais entièrement et irrémédiablement opposé au principe bienfaisant qui est prédominant au point de pénétrer même son principe opposé, qui, à ce titre, demeure fécondable et, par là même, vaincible. C'est ainsi que le symbole « soleil-père » se trouve à la fois opposé et lié au symbole « lune-mère », celui-ci ayant la même signification que le symbolisme « terre-mère », de sorte que les deux symbolismes ne font plus

qu'un ou, du moins, sont-ils susceptibles de se remplacer mutuellement. Ainsi, les divinités lunaires deviennent-elles finalement des divinités souterraines (infernales).

Le polythéisme est caractérisé par le fait que les divinités de la lumière tout comme les divinités des ténèbres engendrent toute une généalogie d'enfants figurant la diversité des qualités surconscientes ou des perversions subconscientes de l'âme humaine. Le symbolisme « filiation » donne lieu à indiquer de manière claire et détaillée le fait psychique que sur le plan des motivations intimes les qualités positives ou négatives « s'engendrent » par voie de conséquence. Ainsi, la force de spiritualisation a pour conséquence l'harmonie des désirs : Apollon est fils de Zeus. L'harmonie des désirs, pour ne pas succomber aux tentations disharmonisantes du subconscient, doit être soutenue, complétée, par la combativité de l'élan, dont le symbole est Athéné, elle aussi engendrée par Zeus. Le mythe figure donc l'indispensable complémentarité psychique de l'harmonie et de l'élan combatif en faisant d'Athéné la sœur d'Apollon. Les diverses formes de parentés symboliques sont significatives pour les diverses constellations caractérielles, conséquences de la légalité qui régit le fonctionnement motivant du psychisme. Hadès, symbole de la légalité subconsciente, est analogiquement apparenté à la légalité du fonctionnement surconscient figuré par Zeus : Hadès est frère de Zeus. Le symbole le plus fréquent est la filiation. L'homme, fils d'une femme terrestre, peut être symboliquement « fils d'une divinité » si le trait dominant de son caractère est telle ou telle qualité symbolisée par telle ou telle divinité. Le vainqueur de la mythologie grecque, Persée, est fils d'une femme terrestre « Danaé » fécondée par l'esprit Zeus. La fécondation est symbolisée par la pluie qui tombe du ciel. Il s'agit d'un des plus anciens symbolismes : Ouranos, esprit-père, féconde Gaea, terra-mater, par la pluie qui tombe du ciel. Comme toutes les anciennes figurations cosmiques ou agraires, la fécondation de la femme terrestre par la divinité esprit acquiert finalement une signification à portée psychologique. Dans cette acception symboliquement profonde, la naissance, et l'accomplissement du héros Persée fils de Zeus et vainqueur de Méduse (vanité), est analogiquement comparable à la naissance de Jésus, symboliquement « fils de Dieu ».



Étant symboles des qualités intrapsychiques, les divinités sont invisibles. Elles habitent une demeure, située imaginativement « derrière » le firmament. L'image d'une demeure invisible a la même signification lorsque celle-ci se trouve placée — comme c'est fréquemment le cas — sur le sommet des montagnes. C'est la première indication de « l'au-delà », du « Ciel » symbolique.

Mais précisément parce que les divinités figurent les motivations humaines, l'imagination symbolisante peut s'enhardir à les anthropomorphiser. Toutes ces divinités, projetées dans une demeure lointaine, possèdent, surhumainement agrandis, les traits de caractère de l'homme. Justement parce que leur raison d'être est la symbolisation du conflit entre les instances psychiques — la personnification des qualités et des défauts de l'homme — les divinités se trouvent symboliquement dotées d'un corps humain tandis que les esprits animistes étaient des forces occultes de la nature, ayant le pouvoir de s'emparer d'un corps.

Déjà selon la symbolisation des mythologies païennes, les divinités prenant forme humaine, peuvent descendre sur terre pour porter aux mortels leur aide et leur message.

L'homme, de son côté, peut aussi entrer en contact avec les divinités et le SEUL CONTACT RÉELLEMENT VALABLE EST LA RÉALISATION — DANS LA MESURE DE SA FORCE — DES QUALITÉS SYMBOLISÉES PAR LES DIVINITÉS. Du fait de la faiblesse de la nature humaine, le contact a été depuis les temps les plus reculés de l'animisme cherché dans les rites et les cérémonies du sacrifice. A l'époque païenne aussi l'homme implore les divinités bienfaitantes et il tente d'apaiser les divinités malveillantes, en sacrifiant les prémisses des biens terrestres ; mais il offre, en signe de gratitude, les prémisses de la récolte et ce sacrifice n'a plus la signification du rite animiste : la conjuration magique. Le sacrifice, prenant un sens bien plus profond, se mue en action symbolique. Certes, nulle part ailleurs, le sens véridique ne se déformera aussi facilement ; n'empêche qu'à travers toutes les superstitions, l'offrande symbolisera le renoncement aux biens terrestres (la promesse de ne pas exalter les désirs), expression de la préférence accordée au principe « divin ». C'est ainsi que l'homme peut espérer se

montrer digne de la profusion des biens (fécondité), imaginés comme répandus sur terre grâce aux divinités secourables. L'expression symbolique du sacrifice n'a de sens que si la gratitude symbolisée par les cérémonies influe sur les complications de la vie journalière : si elle implique, à la fois, l'acceptation d'un refus des dons (mauvaise récolte) et la gratitude pour l'abondance accordée. Ce n'est pas le bien-être individuel (qui, trop facilement, excède le besoin naturel et nécessaire) qui est sollicité par le sacrifice de l'époque animiste, et même par les cérémonies de la première phase du monothéisme, mais le bien-être du peuple entier, la base matérielle indispensable à son existence. D'abord la récolte, mais aussi la paix, la victoire dans les combats entre voisins, etc. Un objet très important de ces implorations pour le bien-être général est la santé publique, la protection contre les épidémies. C'est ainsi que la signification du sacrifice commence à s'individualiser. L'appareil religieux est dès lors mis en branle pour obtenir la guérison de tel ou tel malade. D'abord la guérison des malades dont la vie est d'une importance publique, et finalement la santé de chacun; d'abord la santé corporelle et finalement LA SANTÉ PSYCHIQUE, CE QUI CARACTÉRISE LA SECONDE PHASE DU POLYTHÉISME. Au départ, la santé physique et la santé psychique ne sont pas conçues comme strictement distinctes. L'harmonie de la vie psychique est considérée comme condition de santé physique. (C'est ainsi que la divinité solaire qui n'a présidé qu'au bien-être matériel et public (Hélios), devient la divinité de la santé et de l'harmonie (Apollon).) Le sacrifice lui-même accuse un nouvel approfondissement de signification : l'offrande symbolique des biens terrestres commence à signifier que l'homme, chaque homme pour soi, doit se préserver de l'exaltation des besoins, qu'il doit purifier d'exaltation ses propres désirs, afin de devenir digne d'approcher la divinité, symbole de la satisfaction sensée des désirs. LA DIVINITÉ N'EST PLUS EN PREMIER LIEU LA DISPENSATRICE DU BIEN-ÊTRE COLLECTIF ET DE LA SATISFACTION MATÉRIELLE DE LA SOCIÉTÉ, ELLE DEVIENT DE PLUS EN PLUS LE SYMBOLE DE LA SATISFACTION ESSENTIELLE DE L'INDIVIDU, LA SATISFACTION DU DÉSIR ESSENTIEL DE CHACUN.

Dans la première phase du polythéisme, les deux principes moraux, le bien et le mal, ne s'étaient pas encore clairement constitués en tant qu'implication d'une attitude de l'homme envers la divinité. Bon ou mauvais n'exprimaient encore que l'intention secourable ou hostile des divinités à l'égard de l'homme. Ou, plutôt, à l'égard de la communauté dont l'individu n'est encore qu'un membre plus ou moins indistinct ayant à participer à l'assurance des conditions matérielles de la vie sociale.

*Dans la seconde phase du polythéisme*, le trait essentiellement différentiel est que le rapport entre l'individu et la société commence à se renverser. La soumission complète de l'individu aux tabous conventionnels n'est en somme qu'un résidu de l'enfance de l'humanité (proche de l'animalité où l'individu n'est qu'un membre indistinct de l'espèce). Il est bien évident que le sort des sociétés évoluées composées d'un nombre croissant d'individus dépend en premier lieu de l'intégrité de la vie intime de chaque individu et de tous les individus. Dans la seconde phase du polythéisme annonçant le monothéisme, la culpabilité commence à s'individualiser. Avec le renversement du rapport entre la société et l'homme, se renverse le rapport de l'homme avec la divinité. L'HOMME NE SE SENT PLUS TOTALEMENT DÉPENDANT DES BONNES OU DES MAUVAISES INTENTIONS DES DIVINITÉS A SON ÉGARD ; L'ESSENTIEL EST QUE SES PROPRES INTENTIONS MAUVAISES SE TRANSFORMENT EN BONNES INTENTIONS A L'ÉGARD DES DIVINITÉS. Cette transformation sublime à force libératrice dépend de la propre volonté de l'homme, de sa propre délibération intime. La culpabilité individualisée concerne les motivations intimes de l'homme. La projection des intentions motivantes en l'image « divinité providentielle » — qui a encore persisté dans la première phase du polythéisme — commence à se reconcentrer ainsi en sa source émotive, créatrice d'images : la surconscience éthique.

Ce processus évolutif est loin d'être conscient. La naïveté des croyances populaires persiste. La nouvelle dimension éthique est cependant clairement indiquée et historiquement documentée par le fait que dans toutes les cultures païennes apparaissent les institutions d'un culte nouveau, « les mystères » chargés d'un enseignement qui — pour rester symboliquement

voilé — tente de réveiller chez l'initié le sentiment de la propre responsabilité éthique face à son propre destin.

Les cultes des Mystères avaient tous comme but commun l'initiation dans le mystère de la vie. L'initié devait parvenir à entrevoir l'immanence de la justice, symboliquement projetée en les divinités. Les cérémonies cultuelles des Mystères avaient pour but de réveiller en l'initié l'élan animant de son endormissement dans le conventionnalisme des croyances populaires, afin qu'il devienne apte à réaliser, pour son bien essentiel, l'harmonisation de ses propres intentions motivantes.

C'EST ICI LE MOMENT DE SOULIGNER AVEC FORCE QU'IL N'EST NULLEMENT OCCULTE DE PARLER D'UN ÉLAN MYSTÉRIEUSEMENT ANIMANT.

A cet égard, il convient de définir clairement les termes « âme, animation, élan », afin d'éviter le confusionnalisme, tout aussi bien spiritualiste que matérialiste. « L'âme et son sort après la mort » ne sont pas des réalités, mais des imaginations personnifiantes comme le sont toutes les figures mythiques. Elles sont les symboles métaphysiques appartenant au mystère de la vie et de la mort. L'animation et l'élan individuel, par contre, sont des réalités existantes, des phénomènes psychiques, vérité sous-jacente au symbole « âme ».

L'élan évolutif d'harmonisation et de réharmonisation, est naturellement immanent, immanent à la nature entière, immanent à la vie sous toutes ses formes, immanent à la vie humaine sous la forme de la surconscience éthique et de son élan individuellement évolutif, mythiquement symbolisés par « l'appel de l'esprit » à combattre la perversité de l'involuntion subconsciente.

Les mythologies ne sont pas de vaines spéculations, mais des explosions de la vérité. Face à cette vérité explosive, ce n'est plus que vanité, échec de l'esprit subconsciemment motivé, de chercher refuge dans les spéculations métaphysiques (esprit absolu ou matière absolue), l'une faisant du symbole « âme » une réalité, l'autre niant l'existence réelle de l'élan animant. L'absolu n'existe pas et toute référence à l'absolu est spéculation métaphysique. Ni le spiritualisme théologique ni le matérialisme des sciences de la vie ne peuvent apporter au problème éthique une solution valable. L'un échoue dans le moralisme, l'autre dans l'amoralisme.

L'apparition du problème éthique de plus en plus clairement — quoique symboliquement — formulé par le polythéisme de la *deuxième phase* est un degré évolutif faisant disparaître la naïveté de la *première phase* qui ne tient pas suffisamment compte de la culpabilité vaniteuse de l'individu. La culpabilité individualisée sous sa forme essentielle, qu'est-elle sinon émotion devant la mystérieuse légalité du fonctionnement motivant de la propre psyché de chacun? L'effroi devant le mystère de l'univers cosmique s'oriente vers l'univers intrapsychique et devient effroi coupable devant les propres abîmes et les propres ténèbres de la vie psychique de chacun.

Du fond de la vie mythique se détache, dans la seconde phase polythéiste, l'explication compréhensive dépassant l'imagination symbolisante : l'astronomie. La science en évoluant cherchera la loi impersonnelle. Mais cette loi objectivement formulée, qu'est-elle en somme sinon une autre forme d'expression du principe que le mythe appelle « divinité »?

L'adoration mythique ne met pas — comme l'astronomie naissante commence à le faire — l'accent sur la recherche et la formulation objective des lois; elle le met sur l'émotion personnelle, en même temps écrasante et rassurante devant la grandeur incommensurable de l'esprit organisateur mystérieusement « surhumain » qui crée et entretient ce rythme immense de l'harmonie de l'univers matériel complémentaire à l'univers des désirs et des motifs intimes, où l'harmonie sans cesse dérangée impose néanmoins sa loi. Elle l'impose sous la forme d'une culpabilité plus-que-consciente, encore vague et indéfinissable, mais d'autant plus contraignante qu'elle englobe l'existence entière de l'individu. Depuis que l'être pensant a vécu et tant qu'il vivra, il sentira l'émotion devant le mystère de la vie et de la mort en contemplant le ciel étoilé. Dans ces moments trop fugaces, l'élan se réveille de son endormissement. Saisi d'effroi sacré, l'homme mis devant l'évidence de son existence éphémère, sent le mystère face à la manifestation perceptible du mystère dont il est animé lui-même, il sent la vanité coupable de sa vie quotidienne dépourvue d'élan.

Mais la culpabilité individuelle et authentique est trop facilement oubliée, débordée par les culpabilités collectives

du moralisme et de ses trop bonnes intentions vaniteuses et faussement justificatives, ou étouffées par la vanité des trop mauvaises intentions du banalisme qui cherche la supériorité dans l'absence de tout scrupule. Dans les deux cas, l'émotion devant la profondeur de l'existence qui implique sa dimension en hauteur — thème de la religiosité authentique des mythes — est perdue au point qu'elle ne peut plus se réveiller, ni par la contemplation de l'harmonie astrale, ni même par la culpabilité essentielle de l'individu devant les disharmonies de sa propre vie.

La culpabilité essentielle et authentiquement individualisée (qui pour être authentique doit être surconsciemment immanente à chaque individu) se manifeste sur le plan religieux du rapport avec la divinité ou, plutôt, avec l'image de la divinité, par l'influence surconsciemment motivante qui est l'élan animant. L'individu, dans la mesure de son élan, porte en lui l'émotion devant le mystère et sa constante présence préside à son activité. L'émotion sacrée le meut jusque dans les détails quotidiens de sa manière d'agir : elle s'incarne. La prière adressée à l'image divinité surconsciemment immanente est donc en vérité adressée à soi-même, à son propre moi supérieur, à son propre élan animant, à sa propre surconscience éthique. Dès l'origine de l'humanité, la prière était une auto-imploration, suggestion de rester vaillant face aux inévitables tentations de la vie courante. L'activité cérémonielle n'est qu'un moyen de renforcer la force auto-suggestive de l'image du mystère qu'est la divinité. La perte de la culpabilité surconsciemment individualisée — la perte essentielle — est la conventionnalisation de l'image mythique, projetée hors du psychisme dans un au-delà pris pour réalité. La divinité n'est plus implorée pour le bien essentiel de l'individu (harmonie des motifs); elle est finalement implorée par chaque individu pour son propre bien-être matériel. Au lieu de se personnaliser, c'est-à-dire de se conformer de son propre gré à la légalité psychique symbolisée par la divinité — plus clairement exprimé : au lieu d'harmoniser les instances psychiques et, par là même, les désirs — l'homme inclinera toujours à ne vouloir que s'individualiser d'une manière conventionnelle et excessive, à exalter ses désirs. Il attendra de la divinité la satisfaction de ses désirs individuellement exaltés.

DANS LA SECONDE PHASE DE L'ÉPOQUE PAÏENNE, la cause motivante de la DÉCADENCE CULTURELLE repose précisément sur le fait de l'individualisation de la culpabilité qui, comme toute progression évolutive, comporte le risque d'involution, ou — comme dit le mythe — la chute est conséquence de l'élévation lorsque celle-ci devient vaniteuse. Cette vérité mythique est fondée sur le fait psychologique de la légalité du fonctionnement motivant, légalité qui se résume par le rapport entre culpabilité et vanité. Surélévation égocentrique, la vanité est le produit du refoulement de la culpabilité et elle est, en cercle vicieux, moyen de refoulement par sa tendance à l'auto-justification. SENTIMENT D'AUTO-INSATISFACTION, LA CULPABILITÉ SOUS SA FORME INDIVIDUALISÉE IMPLIQUE UNE AUTO-INSATISFACTION INTENSIFIÉE POUVANT DEVENIR MOTIF D'ÉLÉVATION SENSÉE DANS LA MESURE EXACTE OÙ LA CULPABILITÉ EST CONSCIEMMENT COMPRISE COMME INSATISFACTION DE LA SURCONSCIENCE ÉTHIQUE, MAIS QUI — PAR CONTRE — DEVIENT MOTIF D'AUTO-ÉLÉVATION VANITEUSE — AUTANT DIRE MOTIF DE CHUTE — DANS LA MESURE MÊME OÙ L'AFFRANCHISSEMENT EST CHERCHÉ DANS LA SATISFACTION FALLACIEUSE DE LA TENDANCE AU REFOULEMENT.

Cependant, dans le processus évolutif, l'élévation reste le but essentiel. La chute n'est qu'un accident. Sa conséquence terrifiante offre la chance de redevenir motif d'un effort intensifié d'élévation évolutive.

Le trait le plus caractéristique de la décadence successive des cultures n'est pas la destruction spectaculairement manifeste de l'assise culturelle surannée. Le trait essentiellement caractéristique est le fait que le vieillissement des cultures et les affres de l'agonie deviennent cause motivante d'un lent effort à cheminement secret en vue de récupérer — à l'aide d'une nouvelle formulation plus évoluée — l'immuable vérité éthique : l'exigence d'harmonie, biogénétiquement fondée et, par là, surconsciemment immanente au niveau humain. Elle est l'immuable sens de la vie, MYTHIQUEMENT APPELÉ « VÉRITÉ ÉTERNELLE ». Tout comme l'individu « mort de l'âme » doit renaître, les cultures dont l'âme est morte doivent renaître, elles aussi, à la « vie éternelle » : à la vie conforme à l'éternelle vérité éthique. Tout comme le mystère, l'immuable vérité éthique n'est pas soumise à la loi de la vie

temporelle qui — en dépit des possibilités d'aberration — précisément parce que fondée en le mystère, est essentiellement positive et évolutive PAR SES FORMES D'EXPRESSION. La foi mythique évolue en une nouvelle formulation symbolique de la vérité mystérieusement immanente à l'existence. Elle évolue vers la foi en Dieu unique, appelé dans l'Ancien Testament « L'ÉTERNEL » PARCE QUE SYMBOLE DE L'ÉTERNELLE VÉRITÉ ÉTHIQUE IMMANENTE AU FONCTIONNEMENT PSYCHIQUE.

Afin de préparer l'approche à l'apogée de l'évolution mythique, s'impose en une sorte de récapitulation, le rappel succinct des étapes conduisant au sommet de la symbolisation.

Des deux phases du polythéisme, il importe de distinguer clairement les trois époques de l'histoire du symbole « divinité » : animisme, polythéisme, monothéisme.

L'être pensant qui, au début de son évolution mythique, n'a été qu'un être abandonné et tremblant au milieu d'une ambiance incomprise et effrayante, est devenu, à mesure que l'esprit s'est réveillé en lui, le centre de la nature et de la mythologie : centre compréhensif, reflet de l'univers entier, miroir dans lequel vie et univers tâchent de parvenir à leur propre compréhension. L'être vivant, perdu et insignifiant dans l'univers, devient, en évoluant, l'axe sensé autour duquel l'univers gravite. C'est la dignité la plus haute de l'homme. Au combat contre l'adversité de la nature ambiante s'est ajouté le combat intérieur contre la propre nature de l'homme et son obscurcissement affectif, le combat en vue de la réalisation évolutive de sa dignité suprême, combat dans lequel, à nouveau, le soleil intérieur — l'esprit — et la lumière intérieure — l'éclaircissement compréhensif — se trouvent être son meilleur guide et protecteur.

## II. LE MONOTHÉISME

La troisième époque de l'histoire du symbole divinité parachève l'évolution mythique.

Le monothéisme se compose lui aussi de deux phases, marquées par l'Ancien et le Nouveau Testament.



Les deux testaments se complètent. Ils renferment symboliquement figurée l'histoire essentielle du genre humain, les évolutions et les involutions de la vie psychique devenue mi-consciente : les victoires et les défaites dans les conflits de l'intime délibération motivante, thème commun à l'anémisme, au polythéisme et au monothéisme. La différence radicale est que le monothéisme condense les conflits en la loi d'harmonie surconsciente (Dieu unique) et la loi de disharmonie subconsciente (Satan).

L'Ancien Testament raconte l'histoire du peuple symboliquement élu par Dieu unique (réellement élu parce qu'il fut le premier à concevoir la vision monothéiste). Le texte raconte l'histoire réelle parsemée de symbolismes : l'alliance avec l'Éternel (la vision de l'éternelle vérité) et les incessantes rechutes.

Le Nouveau Testament montre qu'au milieu de la décadence des peuples et de leur culture, l'individu peut « renaître » au sens de la vie.

L'avènement du monothéisme est codéterminé par un fait accidentel et extérieur : le progrès des civilisations. Les peuplades agraires du polythéisme se sont transformées en peuples fondateurs de royaumes puissants. Cette transformation s'est opérée longtemps avant qu'Israël à son tour soit devenu, après l'esclavage en Égypte, un royaume. Il n'est pas impossible que la culture monothéiste des Hébreux ait été influencée par les Égyptiens qui connaissaient déjà une divinité suprême : Amon Rashunter. Quoi qu'il en soit, l'influence n'aurait pu être que codéterminante car le mythe de l'alliance date de l'époque d'Abraham. Le fait est que seuls les Hébreux ont créé un véritable mythe monothéiste, fixé déjà au temps de Moïse et transformé en système théologique au temps de la puissance du royaume d'Israël (pourtant relativement faible et sans cesse menacé par les grandes puissances d'alors : Égyptiens, Assyriens, Babyloniens). Dans les métropoles s'accumulent des richesses multipliant les tentations de jouissances banalisantes, mais un nouveau fléau apparaît : l'affrontement belliqueux entre les cités qui s'envient mutuellement leurs richesses, ce qui a inspiré aux Prophètes de rappeler aux peuples rebelles le sens de l'alliance, les conséquences prévisibles de la rupture : la perte essentielle, la perte de l'élan

et le danger de perdre la force et le courage de résister à l'assaut ennemi. « Dieu donnera le peuple oublieux de l'alliance dans la main des ennemis », prophétie qui s'est réalisée et qui — autant sur le plan historique que sur le plan essentiel — a favorisé la venue du prophète Jésus. Mais le peuple n'attendait que le messie de la chair qui le libérerait du joug romain, alors qu'il était le messie selon l'esprit dont le royaume n'est pas de ce monde (banalisé).

Du fait de l'absence des divinités multiples et des monstres multiformes, les conflits des motifs ne sont plus figurés par les combats extériorisés des héros des mythes païens.

Déjà les Prophètes de l'Ancien Testament, tout en se référant au symbolisme « alliance et rupture », expliquent clairement et verbalement les causes et les effets de la banalisation du peuple. Vanité des vanités, tout est vanité ! s'écrie l'Ecclésiaste. Les Prophètes n'imputent pas la faute vaniteuse à une société plus ou moins abstraite, leurs avertissements, tout en concernant le peuple entier, s'adressent à chaque individu en particulier afin qu'il ne prenne pas la perversion généralisée comme excuse et pour une justification vaniteuse de sa propre participation à la coulpe commune. Cette individualisation de la culpabilité s'exprime le plus clairement dans les psaumes de David.

Dans LE MYTHE CHRÉTIEN, l'individualisation de la culpabilité atteint son apogée.

(Dans les mythologies polythéistes — surtout dans la mythologie grecque — les nuances des tentations sont spécifiées par la multitude des héros dont chacun combat sa propre tentation prédominante figurée par tel ou tel monstre. La plupart des héros périssent, ce qui montre la difficulté de la victoire dans les conflits intrapsychiques.) Le héros chrétien ne s'attaque pas à telle ou telle tentation mais au principe de toutes les tentations individuelles : la coulpe vitale, la faiblesse innée de la nature humaine, le péché adamique qui, parce qu'individualisé en chacun, devient la coulpe du monde et la responsabilité de chacun pour la coulpe et la souffrance commune. En combattant la coulpe du monde en lui et en parlant ouvertement du combat intrapsychique, le héros chrétien dévoile le sens que cachaient les combats symboliques du polythéisme. Mais bien plus encore : en

parlant ouvertement de son propre combat et de sa victoire, il dévoile le principe de la méthode introspective : « veillez sans cesse, car il (Satan, la vanité) rôde sans cesse autour de vous ». Il rôde sans cesse parce que le monde entier néglige le combat essentiel, d'où il vient que chacun individualise la coulpe commune et la rend inattaquable en se justifiant vaniteusement par l'état pervers du monde dont il se croit la victime innocente. « Nous voyons » — comme il est dit — « plutôt la paille dans l'œil de l'autre que la poutre dans nos propres yeux » (dans notre regard introspectif).

A cet égard, rien n'est plus important que de comprendre clairement la différence entre la coulpe vitale, la coulpe du monde entier, et la coulpe individualisée, la culpabilité vaniteuse de chacun. Cette distinction est la clef du langage symbolique parce qu'elle est la clef de la compréhension de l'intime fonctionnement motivant.

La *coulpe vitale* est l'exaltation imaginative des désirs (matériels et sexuels) — le fruit défendu de l'arbre de la connaissance — l'avidité banale des désirs faisant de l'homme l'ennemi de l'homme. La *coulpe individualisée*, la vanité coupable de chacun réside en les incessantes fausses auto-justifications de la propre coulpe vitale, des propres exaltations imaginatives des désirs, que ces imaginations soient banalement réalisées ou hypocritement cachées, refoulées par le moralisme des pharisiens. Ce que le mythe chrétien dévoile, c'est l'immanente sanction de la faute commune : chaque sentiment de culpabilité est par voie de fausse auto-justification vaniteuse projeté en accusation sur autrui qui, en effet, parce que faux motivateur à son tour, est inclus dans la coulpe vitale commune à tous. Mais l'accusation des autres est utilisée par chacun comme auto-excuse sous prétexte qu'il serait parfait et sans faute si les autres n'étaient pas injustes à son égard. L'auto-justification devient finalement auto-glorification. Chacun a tendance à se prendre pour le seul juste dans un monde injuste. Quoi de plus naturel que finalement l'ensemble des hommes prétendent justes, en s'accusant mutuellement d'être injustes en viennent à s'agresser non plus seulement imaginativement, mais réellement et activement. Le prétexte justificateur sera tantôt le principe du banalisme (abuser des autres pour ne pas être la proie de leurs

abus), tantôt le prétexte de l'idéalisme inquisiteur (attaquer les autres, éliminer les injustes, afin de purifier et d'améliorer ainsi le monde). Il se pourrait que le message de salut du Nouveau Testament — compris selon sa véritable signification — soit la seule solution sensée.

Si le problème moral trouve dans les textes bibliques sa solution exemplifiée et explicitée, le problème métaphysique, par contre, le mystère, continue à être symbolisé par Dieu, continue à être personnifié, à être surconsciemment rêvé. Le mythe, tout en exprimant réellement et non plus symboliquement le sens moral, par le prophète Jésus, réserve l'expression symbolique au mystère impénétrable de la vie et de la mort. Fait unique dans l'histoire des mythologies, le héros chrétien raconte lui-même en termes symboliques « les intentions de Dieu » à l'égard des mortels, symbole des intentions réelles dans l'âme humaine.

Voici le mythe raconté par Jésus, absurde selon la façade comme dans toutes les anciennes mythologies. « Je suis le fils de Dieu-Père descendu des Cieux pour apporter aux mortels le message de joie et de salut. » Ce message faussement, textuellement compris et proposé, est connu de tous, croyants et mécréants. Il est même la cause principale de mécréance car il concerne la promesse d'une vie après la mort. Dieu en personne aurait décidé d'accorder grâce et pardon aux fils d'Adam. Dorénavant, les hommes continueront à vivre éternellement au-delà de la mort, les uns au Ciel, les autres dans l'Enfer, selon les mérites ou les démérites de leur vie terrestre.

Si Dieu est symbole, si la filiation est symbole, les intentions de Dieu à l'égard des hommes sont aussi symboles, la grâce est symbole et le message de joie aura également une signification symbolique. Pour en trouver le sens caché, il suffirait d'introduire à la place de la mort corporelle et de la survie éternelle des individus, le symbole de la « mort » de l'élan animant durant la vie et la renaissance durant la vie à l'éternelle vérité éthique. Il semble bien que ce soit la seule solution sensée, car si la mort — comme il est dit — est apparue à cause du péché adamique et si cette « mort » avait été la mort du corps, force serait de croire que sans la désobéissance au commandement de Dieu, Adam aurait été immortel.

Il s'ensuivrait que Dieu, en pardonnant aux fils d'Adam le péché de l'ancêtre, aurait dû rétablir l'immortalité terrestre. Mais le raisonnement humain — on le sait — est impuissant à ébranler des croyances trop solidement établies.

Il faudrait donc voir s'il n'existe pas une preuve irréfutable de l'erreur du raisonnement théologique.

La réplique est d'ailleurs déjà implicitement contenue dans tous les développements précédents concernant l'histoire évolutive du symbole divinité. Il faudra donc tâcher de rendre plus explicites les implications symboliques jusqu'ici développées, afin d'aboutir à la conclusion qui aura à démontrer de quelle manière le destin évolutif de l'humanité est exprimé par la symbolique du monothéisme, ce qui apportera nécessairement des éléments nouveaux.

Face à l'importance du thème, il convient de rassembler et d'amplifier les éléments symboliques déjà dégagés par l'histoire évolutive ayant conduit de l'animisme et du polythéisme jusqu'au monothéisme.

Le but des développements précédents a été l'élimination de la spéculation métaphysique due à l'interprétation littéraire des textes, afin de la remplacer par l'immanence biogénétique du problème éthique et par l'immanence surconsciente de l'émotion devant le mystère.

L'homme a créé son image idéalisée, nommée « Dieu », et le mythe dira que l'homme est créé selon l'image de Dieu. Le mythe a raison de le dire, car l'esprit a analogiquement, légalement, développé l'image surconsciente exigée par le mystère de toute existence : la vision d'un seul Dieu conçu sous l'image de l'esprit de la vérité ultime, symbole du sens de la vie, symbole de l'essence de la vie.

Tout comme les anciennes divinités n'étaient pas des réalités, mais des symboles, Dieu unique n'est pas une réalité. Il est symbole. Son origine symbolique dépasse le polythéisme et se perd dans l'obscurité ancestrale de l'animisme : il est l'ancêtre-père devenu le père-créditeur de tous les hommes.

La signification véridique du symbole « Dieu unique » demeure la même que celle des anciens symbolismes. Mais la vérité s'y cache sous sa forme la plus évoluée.

Les esprits multiples que l'animisme a projetés dans chaque être et dans chaque objet sont condensés en un seul Esprit, créateur et organisateur de l'univers. C'est toujours encore, comme au temps de l'animisme, la projection de l'esprit et de l'intentionnalité humaine, c'est-à-dire une explication anthropomorphe de la mystérieuse intentionnalité organisatrice répandue à travers toute la nature, qui préside à tous les phénomènes naturels.

Dans le symbole Dieu unique, s'unissent la signification morale et la signification métaphysique. Symbole de la création manifeste, Dieu est métaphysiquement personnalisé et devient symboliquement « le Créateur ». Il préside au fait inexplicable et mystérieux (uniquement exprimable sous forme de rêve et d'image), au fait évident que le mystère est devenu apparent; qu'un monde en est « émané », s'est séparé du mystère et qu'il porte en lui le stigmate de ce divorce : la discorde initiale entre esprit et matière, à transformer en accord et harmonie. L'aspect moral concerne l'opposition fondamentale entre le désir essentiel de réunion et les désirs charnels et multiples trop souvent imaginativement, vaniteusement exaltés, principe du mal figuré par le contre-dieu « Satan ». Il ne préside point à la création, il ne participe pas à « l'acte créateur », Dieu n'a pas créé le mal : le mal est l'indispensable condition de la dualité de l'existence, de la discorde initiale qui définit l'existence. Tout le problème de l'existence est de surmonter la discorde, ce qui ne peut se faire que par l'interpénétration de l'esprit et de la matière chair. L'interpénétration progressive est principe d'évolution. L'opposition entre l'esprit et la chair sera évolutivement surmontée par le fait manifeste que l'esprit se matérialise ou — ce qui revient au même — que la matière se spiritualise, ou — comme le dit le mythe chrétien — : L'ESPRIT SE FAIT CHAIR; L'ESPRIT S'INCARNE.

C'est là un symbolisme entièrement nouveau, exclusivement propre au mythe chrétien. L'erreur capitale du dogmatisme est ancrée dans la mécompréhension du symbole « incarnation ».

Le symbole « incarnation » et sa mécompréhension président à tous les rites sacramentaux : baptême, communion, confirmation, et — surtout — à la messe et sa prétendue trans-

formation du pain en esprit, de l'hostie en le corps réel de Jésus.

Survivance des rites magiques de l'animisme et des cérémonies de purification du polythéisme, les sacrements restent fondés sur le très ancien symbolisme : pain et vin, nourriture de l'esprit et de l'âme. Au moment de la Cène, le sens du symbole utilisé par Jésus en signe de legs ultime, n'en devient que plus profondément émouvant. Ce n'est pas pour avoir bu du vin et mangé du pain que ses disciples auraient pu entrer en état de grâce. Ils le furent uniquement par l'enseignement reçu et grâce à leur propre élan qui les a conduits à suivre — dans la limite de leur force — l'exemple de leur maître : LA PURIFICATION DU MOI APPARENT EN VUE DE RÉALISER LE MOI ESSENTIEL. Ce sacrifice actif de soi-même est la seule condition qui puisse ouvrir l'accès au « royaume des Cieux », lieu imaginaire où tout effroi est vaincu, où ne règne plus que la joie impérissable, symboliquement appelée « éternelle ».

Couronnement de la vie mythique, le mythe chrétien repose sur le symbole de l'incarnation de l'esprit. Jésus, homme unique, illustre par sa vie réelle la vérité symbolique du mythe. Le héros sacrifie réellement et totalement son moi apparent à son moi essentiel par lequel il est uni à l'essence de la vie, symboliquement parlant : au « Père ». La vie entière du héros n'est que cette consécration essentielle et sublime. Par ce sacrifice complet, par la purification sublimative conforme à l'élan quasi surhumain, le sens de la vie devient manifeste, l'essence légale entre en apparition. L'esprit de la vie, c'est-à-dire : la plus claire expression du mystère, symboliquement parlant : le « Verbe » de Dieu, s'incarne, apparaît à travers l'activité d'un être humain. « Dieu se fait homme. » Mais ces affirmations symboliques perdent toute leur vérité profonde, si on les prend pour des réalités. Le héros de ce mythe vécu est — comme le mythe le dit — fils de Dieu et fils de l'Homme : fils d'Adam. Il est l'homme devenu « fils de Dieu », l'homme qui a vaincu la tendance démoniaque (subconscient), et qui a réalisé la tendance divine (surconscient) de la nature humaine. Il est l'homme symboliquement « divinisé ». « l'homme-dieu ». Il « descend du Ciel », c'est-à-dire qu'il quitte la concentration solitaire, la contemplation surcons-

ciente (Ciel), la plénitude grâce à laquelle il pourrait se suffire à lui-même, et il se livre aux autres hommes restés en proie à la tendance démoniaque. Il se livre au monde apparent et à sa souffrance apparente, aux erreurs, aux ténèbres. Il prend à sa charge toute la souffrance, tout l'effroi, que le monde peut infliger. Il supporte, porte, toute la coulpe du monde. Mais toute la souffrance par laquelle le monde en proie au démon voudrait l'atteindre, ne peut essentiellement troubler son repos dans le sens de la vie, sa joie sublime. Il reste la confiance vivante, l'amour qui embrasse l'essence et l'apparition, le mystère et les hommes, la vie entière. Il vainc les ténèbres et son démon, l'effroi. Il est la lumière mythique qui chasse les ténèbres. Parce qu'il est homme réel il est le héros mythique devenu exemple réel, symboliquement « l'envoyé » et le « fils » de Dieu, celui qui, grâce au sacrifice de tous les désirs terrestres, vainc toute l'angoisse terrestre, qui par le sacrifice entier de sa vie apparente, réconcilie l'apparition égarée avec le sens ultime de la vie, avec l'essence de la vie, avec le principe symboliquement « divin ». Il réconcilie l'homme avec Dieu. Il montre que toute source d'effroi demeure impuissante si l'individu écoute l'appel surconscient, s'il sait satisfaire le désir essentiel, poursuivre la satisfaction essentielle, la joie la plus intense, s'il est inspiré par la confiance parfaite en la vie, par la foi inaltérable en le mystère. L'esprit de Dieu (le sens de la vie) s'est incarné en lui : est devenu force motivante. Le héros mythique qui n'est plus seulement une fiction symbolique, le héros réellement exemplaire, personne réelle, fait entrevoir le chemin du salut et la possibilité de ce chemin. Vainqueur définitif de la vie et de la mort (de l'âme), vainqueur des vanités humaines, vainqueur des ténèbres et de l'effroi, il fait pressentir que la victoire est une virtualité surconsciente, immanente à la vie, tout autant que la faiblesse initiale figurée par le mythe d'Adam.

Le sens et le but de l'analyse du symbole divinité aboutissant à l'analyse du symbole « Dieu unique » dépasse de loin l'indispensable polémique contre les croyances établies.

Le but est la mise sous preuve de la puissance du langage symbolique et de sa pré-science psychologique.



En vue de ce but l'analyse de la symbolique du mythe chrétien n'est qu'un cas spécial et la polémique qui sous-tend tout l'ouvrage n'a, pour ainsi dire — en comparaison du but essentiel — qu'une importance accidentelle due au fait que la dogmatisation du mythe chrétien est le fondement actuel de la culture occidentale.

L'analyse du langage symbolique et de son évolution ont été jusqu'ici fondées sur l'histoire passée du symbole central « divinité » aboutissant au symbole « incarnation » exclusivement propre au mythe chrétien, symbole central des évangiles.

Dans la poursuite de la recherche du sens psychologique du langage mythique, il sera donc indispensable de concentrer l'attention sur le symbole « incarnation », symbole le plus évolué, afin de démontrer qu'il renferme comme tous les autres symboles une référence secrète à l'intime fonctionnement motivant du psychisme. De prime abord il semble être évident que si le symbolisme « incarnation de l'esprit divin en l'homme » renferme un sens caché, ce sens exprimé en terminologie psychologique ne saurait être qu'incarnation en l'homme du sens évolutif : (harmonie), accomplissement dû à l'élan authentique d'un homme exemplaire capable de vaincre la faiblesse adamique (la tentation vaniteuse); suprême force spiritualisante dont l'aboutissement est figuré par le symbole « sanctification » (le héros ne dit-il pas « je me suis sanctifié pour vous! »).

S'il se laissait démontrer que tel est le sens du symbole « incarnation » force serait d'admettre que l'étude des motivations est la clef de compréhension du langage symbolique : que le langage symbolique renferme une pré-science de l'intime fonctionnement motivant dès l'époque pré-symbolique de l'animisme jusqu'à l'aboutissement terminal de l'époque mythique.

Le fait historique est que la création surconsciente du symbolisme « incarnation de dieu unique dans l'homme unique » clôt l'époque mythique, car il est impossible d'atteindre un plus haut degré d'intensité expressive du langage symbolique.

L'incarnation est le symbole central du mythe DE LA TRINITÉ DIVINE, forme la plus évoluée du symbole « divinité ».

L'époque post-mythique est essentiellement caractérisée par le règne du dogmatisme, systématisation fondée sur l'interprétation verbale du mythe de la Trinité, Prologue de l'évangile de Jean.

Pour saisir dans toute sa plénitude le sens du symbole « incarnation », il sera indispensable de déchiffrer phrase par phrase le mythe de la trinité, entreprise longue et difficile mais combien instructive.

L'unique but est de rendre concluante la thèse du présent ouvrage : la pré-science psychologique du langage symbolique des mythes démontrée par l'analyse de l'évolution du symbole divinité.

L'analyse du symbole divinité resterait incomplète sans le déchiffrement du symbolisme le plus évolué : la divinité trinitaire du Nouveau Testament.

Il sera impossible — pour regrettable que cela puisse être — de procéder au déchiffrement sans amplification de la polémique contre les croyances établies. Pourtant, même le déchiffrement du symbole « divinité trinitaire » et sa confrontation avec la dogmatisation — erreur essentielle qui traverse toutes les époques post-mythiques — ne saura épuiser la profondeur significative du symbole « Dieu unique ». Il sera indispensable de consacrer, à son déchiffrement détaillé, un chapitre spécial, réservé à la deuxième partie de l'ouvrage.

### 3. L'époque post-mythique

#### A) LA SYSTÉMATISATION DOGMATIQUE

Au lendemain même de l'accomplissement de la vie mythique par le héros du mythe chrétien, la vérité secrète de la symbolisation commence déjà à se perdre. Dès lors, la vie et la culture humaine — surtout la culture occidentale, directement influencée par le mythe chrétien — ne sont que l'histoire de l'effroi dû à l'incertitude métaphysique et morale que le dogmatisme tente vainement d'endiguer, et de l'incessant combat spirituel contre l'erreur des dogmes, combat par lequel s'assume l'histoire essentielle de l'Occident.

Après la mort du héros-vainqueur, il fallut sauvegarder et la tradition de l'exemple et le mythe métaphysique : donc l'histoire de la vie réelle et l'explication symbolique de la signification de cette vie, explication symboliquement voilée, racontée et léguée par le héros lui-même et rapportée par les textes bibliques. Les institutions qui se sont formées dans ce but, les églises, voulant écarter la possibilité d'erreurs individuelles, voulant éviter que les symboles ne soient interprétés au gré des fantaisies de chacun, n'ont vu qu'un seul moyen d'y parvenir : nier la signification symbolique et comprendre les textes verbalement et à la lettre. Cette exigence n'était pas de nature à se réaliser sans oppositions considérables; elle fut longtemps en conflit avec des essais tâtonnants, sans méthode, cherchant un sens plausible aux énigmes des textes. Ces tentatives furent supprimées par les moyens que l'on sait. L'exégèse verbale l'emporta. Il faut bien admettre que faute d'une

compréhension de l'intime fonctionnement motivant — indispensable pour le déchiffrement des symboles — la dogmatisation fut l'unique moyen de couper court aux querelles d'interprétation. Seulement, le moyen, insuffisant pour la sauvegarde de l'unité de l'église en tant qu'institution sociale, fut périlleux pour l'église en tant que gardienne de la vérité essentielle. Afin de masquer le non-sens et l'incohérence de l'acception verbale, il fallait recourir à l'invention de dogmes, transgressant considérablement le principe de fidélité aux Écrits, ce qui finit par aboutir au schisme entre l'église romaine et l'église orthodoxe. Au sein même de l'église romaine, les querelles qui concernaient auparavant la manière d'interpréter les Écrits, se transformèrent de plus en plus en des disputes sur la validité de tel ou tel dogme, ce qui nécessita, en vue de sauvegarder l'unité de l'institution, de prescrire par décrets ce qu'il fallait croire pour ne pas être frappé d'anathème, arme redoutable de l'église et de sa puissance croissante. Dans son zèle en vue d'obtenir la croyance aveugle, la hiérarchie ecclésiastique se laissa pousser jusqu'au fanatisme, jusqu'à la cruauté la plus extrême, se mettant ainsi en contradiction flagrante avec le fondement moral de l'enseignement mythique. La mécompréhension du message fournissait une justification suprême : torture et mise à mort étaient prétexte de la sauvegarde de l'« âme immortelle » du supplicié. La conséquence tardive de l'intolérance dogmatique et de ses promesses d'une vie immortelle finalement achetable (indulgences) fut une nouvelle cause de protestation au sein de l'église : le protestantisme luthérien aboutissant rapidement à la création de nouvelles églises nombreuses, indépendantes les unes des autres et toutes indépendantes de l'église de Rome.

Ces faits sont connus. Il n'est cependant pas superflu de les rassembler en un bref résumé, afin d'en faire ressortir la cause commune : la mécompréhension du mythe de la trinité et de son symbole central « l'incarnation ».

Ce qui unit toutes les églises issues de Rome en dépit de la diversité de leurs théologies, c'est l'interprétation erronée du message du salut, pris pour promesse d'une résurrection individuelle après la mort, où l'injustice régnant sur terre (« vallée de larmes ») sera effacée par une justice transcendante, n'ayant plus rien de commun avec l'idée de justice humaine,

car aussi bien récompense que châtement se trouvent démesurément exaltés en une vie éternelle au Ciel ou dans le feu de l'Enfer.

La décomposition des croyances dogmatiques se manifeste à l'heure actuelle par l'existence d'innombrables sectes ou groupuscules, chacun armé de sa propre théologie. Ce n'est pas le nombre de croyants de telle ou telle secte qui décide de la vérité, car la vérité existe toute indépendamment du vote des minorités ou des majorités.

Le doute n'a jamais cessé de s'opposer aux croyances aveugles, tant au sein des églises qu'en dehors de leurs doctrines; mais ce qui n'a non plus cessé, c'est l'espoir d'un avenir, affranchi de l'obscurcissement dogmatique. N'est-il pas vrai que les époques décisives de la recherche d'un affranchissement s'expriment dans la mémoire de l'histoire par des noms qui témoignent de l'espoir d'un éclaircissement : Renaissance, Réforme, siècle des Lumières. Nulle part, l'espérance — qui existait avant la dogmatisation et qui persiste — n'a trouvé une expression aussi frappante que dans le Nouveau Testament : « Que la lumière (de la surconscience) luise dans les ténèbres (du subconscient). » (Cette même signification se trouve préfigurée par l'inscription au fronton du temple d'Apollon, divinité d'harmonie et de santé psychique : « Connais-toi, toi-même. » Se connaître soi-même, qu'est-ce sinon se connaître jusque dans les motifs secrets des multiples formes d'obscurcissement vaniteux.)

L'institution, historiquement nécessaire, des religions officielles a contribué à conserver la mémoire de l'exemple vécu et à tenir en éveil l'intérêt pour les textes qui racontent le mythe authentique. Ainsi, malgré la dogmatisation, la vérité mythique a pu atteindre et toucher les âmes pourvues d'une vraie force religieuse, car au sein des églises, la vraie foi ne s'est jamais entièrement éteinte. Néanmoins, la dogmatisation a manqué son but capital qui demeure l'unification, ayant finalement provoqué non seulement des systèmes théologiques contradictoires, mais le doute débordant de l'époque actuelle.

Pour historiquement nécessaire que fut la dogmatisation des textes bibliques du fait même de l'impossibilité d'alors d'entre-

voir l'existence d'un langage symbolique, la lutte contre l'égarement dogmatique est non moins — et plus encore — une nécessité historique. Il serait peut-être plus juste de constater que ce n'est pas tant l'existence de la symbolique qui fut imprévisible, mais la possibilité de trouver une solution valable à son énigme. Des tentatives d'y parvenir jalonnent l'histoire et furent toujours fondées sur la supposition que le sens caché devrait être de signification psychologique. L'idée cependant que les divinités aussi pourraient être des figures symboliques a été presque toujours radicalement exclue. Le but n'est pas ici d'entrer dans le détail de ces tâtonnements dont les résultats furent décevants à tel point qu'ils ont fini par discréditer les fables mythiques. Ce qu'il importe par contre de souligner avec force et admiration, c'est le fait que le sommet de la philosophie grecque, l'œuvre de Platon, a pour but principal de démontrer que les divinités sont le symbole des qualités psychiques surhumainement idéalisées. C'est à se demander par quel motif caché il a pu être possible que la constatation de cette vérité essentielle par un des plus grands philosophes de l'antiquité — dont l'œuvre a été jusqu'à nos jours étudiée dans les moindres détails — n'ait pas suscité pour le problème tout l'intérêt que l'existence de la symbolique impose à l'esprit humain. Ceci d'autant plus que sans la moindre tentative d'approfondissement, la signification psychologique des divinités est indiscutable en mythologie grecque. Pour ne citer que quelques exemples : Zeus symbole de l'esprit, Héra symbole de l'amour, Athéné symbole de sagesse et de combativité de l'élan, Apollon symbole de l'harmonie. Sans insister sur le motif qui a empêché de tenir compte d'une pareille évidence (l'impossibilité d'approcher la pré-science symbolique sans étude préalable de l'ensemble des fonctions psychiques), il convient de souligner à l'honneur de certains théologiens, qu'il est devenu à l'heure actuelle presque usuel d'admettre que certains passages des textes — comme par exemple le serpent parlant — pourraient bien être d'expression symbolique. Seulement, si une image pouvait être à sens symbolique, ne se pourrait-il pas que tant d'autres détails difficiles à admettre comme réalité soient également des symboles? Encore ne suffit-il pas d'admettre — ne serait-ce qu'un seul symbole — sans savoir avec précision ce qu'est un symbole en

général et sans être à même de dire ce que signifie tel symbole en particulier.

Mais la difficulté majeure de la démonstration de l'existence d'un langage symbolique se heurte à une complication d'un tout autre ordre : l'obligation d'une polémique contre deux fronts solidement établis. Il faut en parler car le sens caché du mythe de la trinité s'oppose autant au théisme théologique qu'à l'athéisme des sciences de la vie et à leurs théories de l'évolution. Le sens sous-jacent du mythe est précisément l'histoire de l'évolution des organismes psychosomatiques et non seulement de la matière-soma, comme le prétend le matérialisme des sciences de la vie qui — pour s'opposer le plus radicalement possible à la croyance en un dieu réel et ses intentions à l'égard de l'homme — se fait fort de nier toute intentionnalité, non seulement la mystérieuse intentionnalité finaliste de la nature entière évolutivement manifeste, mais encore la non moins manifeste intentionnalité motivante de l'espèce pensante, dégradant ainsi l'évolution en un jeu de hasard et faisant de l'homme un automate.

Ces constatations préliminaires sont indispensables, car la nécessité d'analyser le symbole de la divinité trinitaire apportera la possibilité d'une amplification décisive de l'étude du symbole « divinité », jusqu'ici nécessairement fondée sur l'étude des origines historiques. Tous les développements précédents avaient pour but de réveiller le sentiment de l'importance de la symbolique pour l'histoire des cultures. Mais en vérité, l'explosion surconsciente et préscientifique de la vérité essentielle ne concerne pas seulement les mythologies des temps passés. Elle dépasse tout ce qui est imaginable. Nous connaissons tous — surconsciemment — la signification des rêves mythiques des temps passés car nous en employons les symboles les plus ancestraux dans nos rêves nocturnes. Nos rêves sont des avertissements surconscients, des mythes individualisés, où nous sommes le héros combattant, en lutte contre les faux motifs de nos égarements diurnes. Tout comme les héros mythologiques (en lutte contre leurs intentions perverses figurées par les monstres et les démons) périssent fréquemment, subissant — symboliquement parlant — la « mort de leur élan animant », nous aussi pouvons être héros défaillant dans nos rêves qui deviennent cauchemars si dans la vie

de tous les jours nous succombons aux « tentations monstrueuses » du banalisme conventionnel (péché adamique), tout en refoulant la culpabilité. Qui sommes-nous? Insondable mystère : dans les rêves nocturnes, nous vivons hors de la temporalité. Non seulement les symboles les plus ancestraux sont utilisés par le rêveur, mais encore tous les détails longtemps oubliés de sa propre vie passée lui sont présents. Tout le refoulé est démasqué par le regard introspectif. Spectateur de ses défaites et en en connaissant les motifs les plus cachés, le rêveur est à la fois le coupable jugé et son propre juge, exécuteur des lois de la justice immanente. S'il en est ainsi, l'autre moitié de la vie éphémère, l'état de veille et son activité souvent subconsciemment motivée, qu'est-il sinon conventionnalisme banal, endormissement par les rêveries diurnes, obscurcissement par l'incessante fausse justification?

Peut-il être vrai que dans l'état de rêve nocturne nous nous trouvons hors de la temporalité, unis au mystère, dans un état surconscient quasi surnaturel et pourtant naturel parce qu'inclus dans le secret de l'intime fonctionnement psychique. Le symbole de la trinité divine en contient la réponse, comme il contient — sommet de toute la symbolisation mythique — la réponse à tous les problèmes de l'existence, condensée dans le symbolisme « incarnation de l'esprit ». Son interprétation dogmatique est le nœud central du système théologique. Le dénouement est impossible sans l'amplification de la polémique en soi pénible, mais salutaire en vue de rechercher la vérité.

### *Le mythe de la Divinité trinitaire.*

Le symbole trinitaire est le thème du prologue de l'évangile de Jean. Compris selon sa véritable portée symbolique, le prologue renferme tous les aspects du mythe chrétien. Le déchiffrement facilitera tous les développements ultérieurs de l'analyse du symbole « Dieu unique ».

Le symbole se compose de trois personnes : Dieu-Créateur, le Verbe et le Verbe incarné, prises par la dogmatique pour des personnages réels et surnaturels. En conformité avec les développements précédents, le déchiffrement aura à démontrer, qu'ici comme partout, le surnaturel est pur symbole métaphy-



sique auquel correspond comme sens caché *le sens naturel, immanent à l'existence temporelle*. Le travail de déchiffrement sera nécessairement long car il ne s'agit pas d'avancer des affirmations, mais de les contrôler pas à pas par une confrontation constante avec des passages du texte biblique à leur tour incompréhensibles sans la référence au sens caché du mythe central de la trinité divine. Le sens du mythe trinitaire est plus spécialement condensé en le symbole « incarnation » qui jusqu'ici n'a pas encore été rencontré. Il convient donc de signaler que le terme « incarnation de l'esprit » utilisé au cours du déchiffrement ne signifiera absolument rien autre que : organisation manifeste de la matière, autant dire division du travail entre les organes somatiques : harmonie. Au niveau humain, « incarnation » signifie : exigence d'auto-organisation, d'auto-harmonisation du psychisme par l'esprit humain. La cause essentielle des actions étant les tensions intérieures, les intentions motivantes surconscientes ou subconscientes, incarnation de l'esprit signifie : harmonisation du conflit des motifs, impossible sans autocritique élucidante.

Sous le bénéfice de ses définitions, il sera possible de développer l'exégèse symbolique. La méthode consiste à chercher le sens caché par la façade surnaturelle. Si tant est que le surnaturel est pur symbole métaphysique, il faut bien que le sens caché soit *le sens naturel, immanent à la vie*.

Les personnages surnaturels du mythe de la trinité figurent — en conformité avec la signification sous-jacente de tous les symboles mythiques — des *fonctions* immanentes à l'existence manifeste. La différence en est que les personnes symboliques de la « trinité divine » sont des images métaphysiques, c'est-à-dire qu'elles ne concernent pas, comme la plupart des figures symboliques, le fonctionnement motivant du psychisme humain, mais *le mystère de l'existence entière et de son déploiement évolutif aboutissant à l'apparition de l'espèce pensante*. La dogmatique parle d'un processus de filiation supposé réellement immanent à la nature de « dieu réel » et elle introduit Jésus, homme réel, dans le sein de dieu, d'où il serait sorti — deuxième personne trinitaire — dès l'origine du monde créé, assis auprès de son père et descendant finalement sur terre pour apporter aux mortels la promesse d'immortalité.

Qu'on ne veuille voir dans ce résumé succinct aucune ironie, mais uniquement la constatation d'une erreur dont les conséquences s'étendent jusque dans le moindre détail de la dogmatisation des textes.

Voici le résumé de l'exégèse symbolique

I — Dieu est le sens mystérieux de la vie, *première personne de la Trinité*. Mais il n'est pas la vie temporelle caractérisée par des modifications incessantes. Il est la « substance interchangeable » ou, pour éviter ce terme qui fait trop penser à une existence matérielle, il est « l'essence » de la vie, mais il n'est pas l'essence logique ou physique qui serait encore une partie de l'existence manifeste. Il est l'essence mystérieuse, métaphysique et symbolique. Le terme « Essence » (Essence-Ame, Essence-Père) aura partout le sens ici défini. De même le terme « Créateur » est un symbole, formé à l'aide d'une comparaison symbolique idéalisante avec les causes intentionnelles des activités volontaires de l'homme.

II. — Pourtant, le mystère « existe ». Il existe pour l'esprit humain sous la forme manifeste de l'univers. L'existence universelle est *l'apparition* du mystère, symboliquement : la création du « Créateur ». De même que l'homme réfléchit, pense, avant de créer, de façonner un objet matériel, de même « Dieu-Créateur » est imaginé comme ayant pensé avant la création de l'univers matériel. L'esprit de Dieu y est incarné, matérialisé. L'apparition manifeste est ainsi « l'Esprit de Dieu : l'Esprit-Saint » : symbole de la manifeste et mystérieuse intentionnalité organisatrice répandue à travers toute la nature. Étant donné que tous les symboles sont formés au moyen d'idéalisation des qualités humaines, la symbolisation exclut de Dieu l'imperfection du désir humain, qui lui, est contraint d'attendre la satisfaction. Dieu prononce son intention créatrice : « Que le monde soit », et le monde est. Le monde existant est le « *Verbe prononcé* » par Dieu Créateur. En Dieu — suivant la symbolisation — l'intention créatrice (l'Esprit), l'acte créateur (le Verbe) et la réalisation de l'intention (l'apparition, l'univers manifeste) ne font qu'un. Toutes ces significations se trouvent incluses en le symbole de la

*deuxième personne trinitaire* : le Verbe prononcé, la Parole dont il est dit qu'elle était dès le commencement avec « Dieu » parce que dans la conséquence du symbolisme, le monde temporel, le « Verbe » commence à exister avec et par la « Parole de Dieu ».

Le trait le plus caractéristique du monde existant est la temporalité et sa dualité : apparition-disparition, vie-mort, composition-décomposition, harmonie-disharmonie. Mais dans toutes les modifications temporelles, « l'Esprit de Dieu », l'Esprit-Saint incarné (principe d'organisation et d'harmonisation), se réincarne toujours à nouveau à travers toutes les étapes de l'évolution manifeste et continuera à se manifester dans les temps à venir. Monde et vie se résument par la poussée évolutive, par la spiritualisation progressive des êtres vivants, spiritualisation objectivante qui va de l'inconscient animal au conscient et à la surconscience de l'homme. « Esprit », « Verbe », ou (ce qui revient au même) « Parole incarnée », signifie donc : aspect mystérieux de la poussée évolutive manifeste : *l'élan animant*, mystérieusement actif et évolutivement motivant à travers le temps, à travers le temporel : la création continue. L'esprit, organisateur et harmonisateur préconscient, « incarné » dès l'origine, « allume » la vie et, finalement, « l'illumine ».

Or, suivant le mythe chrétien, le « Verbe incarné » en constant état d'incarnation — l'évolution — reconduira la création vivante, la créature, vers le principe créateur, vers « L'Essence-Père » dont elle est « émanée ». Sous cet aspect — évolution future — « le Verbe », « l'Esprit-Saint », devient le Paraclet (clef protectrice, clef de la vérité), symbole de l'effort de l'humanité vers toujours plus de lucidité compréhensive à l'égard de la vérité surconsciente appelée « vérité éternelle » dont le lieu symbolique est le « Ciel ». Le Ciel mythique n'est certes pas un lieu réel. Il est le lieu symbolique de réunion finale de la création avec la « cause première » (encore que l'union finale n'est imaginable que par l'hyperbole qui suit sa ligne directive sans jamais l'atteindre).

III. — Dans la création et au cours de l'évolution apparaît l'être conscient, l'être partiellement illuminé, mais dont l'illumination peut s'éteindre (subconscient dont le symbole inverse au Ciel, est l'Enfer). Mais, parmi les êtres conscients,

parmi les hommes, se révèle un homme unique qui se montre pleinement évolué, qui a vaincu les tentations subconscientes. Ayant vaincu l'enfer subconscient et son tourment coupable, il est symboliquement « monté au ciel » (le surconscient) d'où il descend symboliquement sur terre pour apporter aux hommes le message de son accomplissement et de la joie qui l'anime. L'esprit évolutif de la création, le « Verbe de Dieu », est devenu pleinement apparent en lui, s'est incarné. Parce que le « Verbe », la « Parole », est incarné en lui, sa propre parole, son message, est « Parole de Dieu ». Il exécute tout ce que son père (la Parole de Dieu en lui) lui dicte : il fait — comme il le dit — un avec le Père. Il est la « lumière du monde » parce que l'Esprit incarné l'illumine. Mais l'esprit n'est qu'individuellement incarné en Jésus. *La troisième personne trinitaire n'est pas Jésus, mais la valeur universelle de son accomplissement* : le Christ, le Verbe (l'élan évolutif répandu à travers toute la nature), l'« Esprit-Saint » (la progression évolutive vers toujours plus de spiritualité) peut devenir au niveau humain, effort de spiritualisation-sublimation. Au plus haut degré d'intensification, la « Parole incarnée » en l'homme Jésus — la vérité éternelle qu'il a exemplifiée — deviendra *idéal-guide de l'humanité, idéal évolutif* uniquement directif, mais à force motivante surconsciemment active : *la troisième personne trinitaire est le Christ, le Messie, la personification du message de l'homme Jésus. L'image opposée au dogme de la trinité exige une plus ample vérification.*

La polémique n'est ici que le moyen indispensable de faire valoir malgré le règne des dogmes le sens symbolique émouvant et sublimement motivant des textes, autant dire : le message de joie, sens des évangiles.

Le plus grand obstacle étant l'interprétation dogmatique systématisée en théologies, le déchiffrement cherche le sens caché du message de joie qui ne saura être que le destin essentiel de chaque homme et, plus généralement encore, le destin de l'espèce pensante dont le seul SALUT NE SAURAIT ÊTRE QUE LA PENSÉE VÉRIDIQUE SUR LA VIE : LA COMPRÉHENSION DE LA « VÉRITÉ ÉTERNELLE » (1).

(1) Le destin humain symboliquement figuré par les divinités trinitaires se trouve également dans la Théogonie de la mythologie grecque : le

D'après ce qui vient d'être démontré, le mythe de la divinité trinitaire annonce la voie directive des évolutions à venir, dépassant le niveau actuellement atteint par l'espèce pensante. Le sanctifié apporte — comme il est dit — l'apparition purifiée à son père. Mais ce retour symbolique de l'apparition n'est — pour éliminer tout sentimentalisme — qu'un espoir, qu'une approche dans l'infini : il n'est ni parfait, ni absolu. Le sanctifié, n'étant pas dieu mais homme, n'est pas absolument parfait malgré son élan quasi surhumain. L'apparition, elle non plus, ne le sera jamais. L'absolu n'existe pas dans le temporel qui est principe même de relativité. Son idéal directif est le perfectionnement : l'évolution continuelle. *La troisième personne trinitaire est l'espérance.*

L'espérance symbolisée par la troisième personne trinitaire est la possibilité de renaissance de l'élan animant durant la vie du corps. Renaissance de qui et à quoi?

JÉSUS MEURT DU CORPS POUR NE PAS MOURIR DE L'ÂME : Il résiste « aux puissances du monde » jusque dans la mort. Et il résiste pour la vie de la vérité unique et non point pour un fanatisme quelconque. Exemple à valeur éternelle, exemple « immortel » dont l'accomplissement, symboliquement personifié, « le Christ », vit à jamais dans la mémoire humaine, bien que périodiquement oublié du fait de la mécompréhension.

Homme mortel, Jésus est réellement mort et son corps inanimé se décompose. Mais l'élan qui l'a animé, le Christ — la vérité enseignée — renaîtra du tombeau selon les textes au « troisième jour ». Le chiffre « trois » est, d'après la symbolique des nombres, symbole de l'esprit : la vérité se fera jour dans un avenir lointain où les hommes, comprenant le message de joie, en faisant « renaître le Christ » en eux-mêmes, renaîtront (de la « mort » de l'âme et de l'esprit, de l'incapacité de comprendre), du conventionnalisme banal, cause de la « mort » des élans. Plus profondément significatif encore : la « mort de l'âme » est le péché adamique, symbole

Chaos, symbole du mystère; Ouranos, Dieu créateur; son fils Cronos (le temps) figurant le règne animal, la vie préconsciente; Zeus, fils de Cronos, symbole de la loi qui règne sur le destin humain. (Voir : *Le Symbolisme dans la Mythologie grecque*, chapitre « Théogonie », Payot, 2<sup>e</sup> éd., 1966.)

de la séductibilité perverse de la nature humaine : Chaque homme peut, durant sa vie, renaître de la « mort de l'âme ». (Épître aux Romains, VI/13 : « ... donnez-vous vous-mêmes à Dieu comme étant vivants, de morts que vous étiez ».)

Le « troisième jour » : la renaissance de l'humanité entière est symbolisée par le mythe de la Parousie. Il est selon la symbolique des textes le « dernier jour » (du monde en tant que perverti) : le jour où le « Christ », la vérité, apparaîtra à travers les nuages (de l'obscurcissement), le jour où le « Ciel » (la joie) descend sur terre où les « morts de l'âme » ressusciteront à la vie dans la vérité éternelle.

Le mythe de la Parousie annonce le jour lointain où l'humanité renaîtra de la banalisation qui est la conventionnalisation des esprits. Paul, première Épître aux Corinthiens, versets 54, 55 : « Lorsque ce corps corruptible (soumis aux tentations perverses) aura revêtu l'incorruptibilité (la force de résister aux tentations) et que ce corps mortel (exposé à la « mort de l'élan qui devrait l'animer ») aura revêtu l'immortalité (la vie dans l'éternelle vérité), alors s'accomplira la parole qui est écrite : « La mort (de l'âme) a été engloutie dans la victoire, ô mort, où est ta victoire » (la victoire sur les âmes : la victoire sur le corps n'étant point abolie) « Ô mort, où est ton aiguillon ! » (verset 56) « *l'aiguillon de la mort, c'est le péché* ». Quelle erreur de croire qu'au « dernier jour » les défunts pourris depuis des millénaires sortiront tout en chair de la terre où ils furent ensevelis. C'est une double erreur : car — selon la mécompréhension du message de joie — l'âme quitte le corps au moment même de la mort et monte directement et instantanément au Ciel imaginé au-dessus des nuages. C'est même une triple erreur. Car il semble bien que, selon la promesse faite par le dogme, non seulement l'âme, mais l'individu réel tel qu'il a corporellement vécu sur terre, continuerait à vivre éternellement au « Ciel transcendant » ou dans « l'Enfer » imaginé exister au sein de la terre.

Il est superflu d'ajouter des preuves à ce qui est déjà prouvé. Mais du fait du pouvoir extraordinaire de condensation exclusivement propre au langage symbolique et vu la complexité des thèmes, il sera utile d'en résumer et d'en amplifier les significations.

Homme réel, Jésus ne peut être une personne du symbole trinitaire. Il meurt et ne sort pas du tombeau. Ce qui renaît du tombeau — non pas du tombeau de Jésus, mais du TOMBEAU DE LA MÉCOMPRÉHENSION DE SON MESSAGE : C'EST LA COMPRÉHENSION DU MESSAGE. Le sens de son message de joie est qu'*au milieu de la décadence d'un peuple (du peuple « élu »), chaque homme peut individuellement et durant sa vie sur terre, renaître de la faillibilité de la nature humaine symbolisée par le péché adamique : ressusciter de la chute, se redresser.*

Jésus, homme réel, fut lui-même exposé à la tentation diabolique, ce qui est symboliquement attesté par le mythe de la tentation dans l'évangile de Jean. Sa renaissance de la tentation adamique est symboliquement figurée par le baptême dans le Jourdain. Ce symbole de purification est — selon sa sous-jacente signification — identique au symbole « incarnation du Verbe ». L'identité est symboliquement attestée : le Verbe, deuxième personne ou — ce qui revient au même — la spiritualisation sublimative, le « Saint-Esprit », apparaît sous la forme d'une colombe (symbole de pureté et de purification) pour attester que Jésus est son fils préféré : que l'intensité de son élan de purification dépassera celle des autres hommes. « LE SAINT-ESPRIT », le Verbe manifeste, la Parole de Dieu, deuxième personne, *le désigne ainsi comme étant son fils : « C'est mon fils bien-aimé. »* Si Jésus était deuxième personne — comme le prétend la dogmatique — le Verbe deviendrait fils de Jésus. Jésus n'est ni deuxième, ni troisième personne de l'image trinitaire. Il est « fils préféré de l'Esprit » parce que HOMME PARMIS LES HOMMES, IL SE SANC-TIFIE PAR L'EFFORT DE SON PROPRE ÉLAN, sans quoi l'accomplissement ne serait d'aucune valeur exemplaire. La dogmatique met l'importance non pas dans la vie de Jésus, exemple inégalable, de valeur directive tant que l'humanité existera, mais dans la mort d'un Dieu réel qui serait descendu du ciel réel, pour racheter l'humanité du péché adamique par le sacrifice de sa vie. C'est en effet ce que les textes racontent. MAIS LE TEXTE, PARCE QUE SYMBOLIQUE, A LE DROIT D'ÊTRE ABSURDE SELON LA FAÇADE. Tout y est symbole : Adam est symbole de l'humanité défaillante, le Christ Jésus est symbole de l'humanité en voie d'évolution. D'où le sens du message de joie dans toute son ampleur significative : LA NATURE HUMAINE

N'EST PAS SEULEMENT FAIBLE, ELLE EST FORTE AUSSI : l'homme peut chuter, succomber aux tentations subconscientes, « mourir de l'âme », mais de par la force de son élan surconscient, il peut renaître de la « mort », se relever, se redresser, ressusciter, durant la vie, de la mort de l'âme. La troisième personne trinitaire n'est pas Jésus qui n'est non plus la deuxième personne. Jésus est un homme mortel; son *accomplissement* est immortel. Cet accomplissement n'est pas la mort sur la croix, mais la vie entière de l'homme unique, le seul qui par la force de son élan a su « incarner le Verbe ». L'élan meurt avec Jésus; l'œuvre accomplie par l'élan sortira du tombeau de mécompréhension systématisée. Cette œuvre — à jamais exemplaire — est symboliquement personnifiée par deux dénominations : le message de joie symboliquement personnifié et nommé « le Christ »; et l'importance du message pour l'avenir de l'humanité : le Paraclet.

La divinité trinitaire figure *les phases principales de l'apparition en évolution : le passé, le présent et l'avenir.*

1. L'origine, Dieu créateur, symbole du mystère.

2. L'apparition manifeste du mystère : la Parole, le Verbe prononcé, l'Esprit de Dieu-Père : l'évolution continue, l'incarnation progressive de l'esprit, ayant conduit à l'incarnation en l'homme Jésus et à son message incompris.

3. L'évolution future sous son aspect essentiel, le Paraclet, le Consolateur, la vérité consolatrice; l'effort millénaire des fils d'Adam, afin de faire ressusciter le Christ (la vérité) de l'ensevelissement dans l'erreur, et ainsi de ressusciter eux-mêmes de la « mort » des esprits et des âmes, au jour lointain de la « Parousie ».

N'est-ce pas dans cette acception que Jésus a dit aux apôtres les voyant émus devant la certitude — parfaitement prévisible — de sa disparition prochaine, de sa mort sur la croix (sanction infligée aux séditeux), sort qu'il savait devoir être le sien : « Je vous enverrai le Paraclet », ce qui signifie : votre émotion prouve que vous ne mourrez pas d'âme; ma parole s'incarnera en vous. Promesse qui s'est réalisée à la Pentecôte où le Saint-Esprit s'est incarné en eux : où, au lieu de se laisser glisser et chuter, ils ont pris en commun accord la décision de mourir plutôt de corps que de trahir la parole et de



« mourir d'âme et d'esprit ». Cette décision est devenue motivante pour toute leur vie.

Afin de préparer la conclusion, il est indispensable de mentionner qu'il existe deux significations du symbolisme « filiation » : l'une, la filiation au sein de la divinité trinitaire (telle qu'elle vient d'être spécifiée); l'autre, la filiation — bien plus fréquente dans les textes — qui souligne la différence entre tous les hommes, fils de Dieu et l'homme Jésus symboliquement divinisé qui devient, par là, en comparaison avec tous les autres hommes « fils unique de Dieu ».

Or, l'image populaire d'un rapport de filiation entre la divinité et l'homme remonte à la nuit des temps où l'ancêtre père fut adoré comme divinité providentielle, supposée magiquement surveiller ses enfants, leur imposant ce qu'ils doivent faire pour être dignes de sa bienveillance. La survivance de la couche magique de l'extra-conscient exerce encore actuellement son influence suggestive. L'idée de la providence reste l'appui le plus sûr de la croyance en les dogmes. A cet égard, il importe de tenir compte que dans les langues fleuries de l'Orient, berceau des mythes, l'expression « fils d'un tel » était à peine un symbolisme. Elle était plutôt une métaphore désignant la moralité ou l'immoralité du caractère et signifiant « tu te comportes comme si tu étais fils d'un lotus, fils d'un chacal, etc. ». Dans cette acception, Jésus dit aux Pharisiens : « Vous êtes fils de Satan. » En un sens plus proche de la symbolique, tous les hommes sont fils de Dieu : créatures du créateur. Ils devraient l'être par leur caractère, jusque dans les intentions motivantes les plus secrètes. A Caïphe qui lui demande « Es-tu fils de Dieu ? » Jésus répond : « Tu le dis. » (Comment toi, grand prêtre, ne saurais-tu pas que nous sommes tous enfants du créateur et que nous devons être fils digne du père.)

La confusion entre la filiation trinitaire (qui concerne — symboliquement personnifiées — la succession des fonctions évolutives) et la filiation métaphorique (qui concerne le caractère réel de l'homme) est une des causes principales du confusionnalisme des théologies.

Le sens du symbole « divinité trinitaire », surnaturel selon la façade, concerne le phénomène naturel le plus essentiel :

l'évolution non seulement de la matière, mais encore de l'esprit, figurée par le symbole « incarnation ».

Cette constatation ne dégrade *ni la divinité*, dont la plus haute signification est le mystère, *ni l'esprit* humain dont la plus haute manifestation est le fait d'avoir surconsciemment créé le langage symbolique, langage utilisé même par le héros du mythe chrétien pour exprimer son message.

A quel comble d'affirmations fantaisistes n'aboutit-on pas si on rationalise la symbolique en la comprenant à la lettre, et surtout si on rationalise le sommet de toutes les productions mythiques : le symbole de la divinité trinitaire. Toute la profondeur mythique est détruite si le Verbe, selon le dogmatisme, est pris pour un personnage réel, Jésus, qui est assis dès le commencement à la droite du Père et qui décide finalement de s'enrober d'un corps de chair afin de descendre sur terre. Tout devient clair et naturel en introduisant le sens symbolique : le Verbe (le sens évolutif) s'incarne en un homme réel ; l'homme réel (la chair) devient la manifestation, la réalisation du sens sublime de la vie. Le Verbe demeure un symbole et l'homme demeure une réalité.

*Le symbole de la divinité trinitaire est la vision mythique de l'évolution somato-psychique : l'incarnation progressive de l'esprit.*

Cette traduction à la fois naturelle et profonde se relie avec le déchiffrement de tous les autres symboles du mythe chrétien et des mythologies polythéistes en une connexion harmonieuse, réjouissante et émouvante qui peut satisfaire aussi bien l'âme la plus profondément religieuse (capable de s'affranchir des dogmes) que l'esprit le plus hautement scientifique, capable de s'affranchir du dogme matérialiste des sciences de la vie, dont les doctrines évolutionnistes se font fort de faire sortir de la matière inerte la vie, ce que même un Dieu réel, s'il pouvait exister, n'aurait pas pu faire.

## B) RELIGION ET PHILOSOPHIE

La décadence des cultures mythiques débute avec la perte de la vision surconsciente et institue — seul moyen d'endiguer

le doute — les dogmes imposés par décret, à leur tour débordés par le doute à plus ou moins longue échéance. Des nouvelles visions spirituelles, des nouvelles époques de l'esprit et de son combat contre l'inconnu, l'époque philosophique et l'époque scientifique, remplaceront la vision mythique.

Commencées déjà longtemps avant la décadence de l'époque mythique, elles prédomineront successivement sans que la vision mythique, et même les restes de la vision magique, soient complètement détruits.

La culture médiévale de l'occident se distingue foncièrement des anciennes cultures mythiques. Celles-ci produisirent l'approfondissement philosophique dans la phase de leur déclin comme moyen de suppléer à la déchéance tardive de la foi. La culture médiévale, par contre, commence par cette déchéance; elle se trouve dès son début fondée sur la dogmatisation du mythe chrétien en lutte avec la philosophie, elle-même spéculative faute de compréhension du langage symbolique. Théologie et philosophie, en dépit de leur lutte, s'inter-influencent et c'est précisément ce mélange qui caractérise le dogmatisme.

La philosophie s'occupe des mêmes problèmes vitaux que la religion : métaphysique et moral. Aussi ce furent les solutions philosophiques de l'antiquité (Platon, Aristote) qui servirent aux pères de l'église à dogmatiser spéculativement les symboles mythiques, groupés autour du symbole de la filiation prise pour une réalité. Plus tard, la philosophie scolastique s'inspira de ces anciennes solutions tout en les transformant à la seule fin d'en tirer la justification des dogmes. On ne peut pourtant s'empêcher d'admirer certaines grandes figures de la Patristique et de la Scolastique et de s'incliner devant leur ardeur à se débattre contre les conséquences de l'erreur initiale concernant le symbole « incarnation », ardeur qui les anima du courage tragique d'aller jusqu'au bout de l'erreur — pour eux inévitable — et de la défendre, au moyen du raisonnement spéculatif, contre les exigences impérieuses de la raison même. C'est cette situation initiale, contradictoire et partant irraisonnable, qui — pour refouler le doute — aboutit à dévaloriser la raison humaine, à la traiter par le mépris et à lui opposer comme principe supérieur, la révélation divine, c'est-à-dire les textes compris à la lettre, déclarés indiscutables.

Le vice de ce raisonnement contre la raison devient transparent si l'on se rend compte qu'il tient à une confusion entre le plan symbolique et le plan logique : le mythe définit la divinité par des actions imagées; la philosophie la définit par des attributs. Dans l'un ou l'autre cas, la définition imagée de dieu peut être faussement prise pour réalité : soit concrètement selon les actions et les intentions, soit théoriquement par attribution de qualités pures comme le fait la philosophie. Il est tentant de croire que la philosophie conduit à la définition de l'image concrète des théologies. En vérité, les deux formes d'expression se tiennent sur un même plan de mécompréhension de la symbolique. La terminologie philosophique cependant est souvent plus proche de la vérité. Les attributs prêtés à la divinité sont eux aussi des imaginations anthropomorphes. Mais elles sont des images conceptualisées, Dieu lui-même étant pris pour un concept abstrait sans qu'il soit tenu compte du fait que ce concept n'est pas classifiable et, par là même, indéfinissable et inimaginable. Aussi la philosophie se contente-t-elle de faire de Dieu un concept général englobant tous les phénomènes existants — le Un, l'Être, la Substance, le Tout, etc. — faisant ainsi de « Dieu » une sorte d'entité pré-existante, ce qui est précisément spéculation métaphysique. La tentation est grande de prétendre que seul Dieu existe et que le monde existant n'est qu'une apparence. Or, rien ne pré-existe à l'existence et c'est précisément là le mystère de l'origine de l'existence. Seule l'existence existe. Elle n'est pas une apparence. Elle est l'apparition manifeste du mystère. Le mystère n'est pas mystère tout court. Il se révèle, il se manifeste, il apparaît. Tous les attributs de l'existence, toutes ses modalités et ses modifications, sont des révélations du mystère d'où il vient qu'on est en droit de les attribuer à Dieu symbole du mystère à condition toutefois qu'on les retire en même temps, parce que la projection est anthropomorphe.

La symbolique, par sa double façade, projette des attributs en dieu — il existe, il a des intentions à l'égard de l'homme — tout en les retirant par la signification sous-jacente : mystère insondable. La philosophie est spéculative parce que : théiste elle s'efforce de prouver l'existence de Dieu, ou athée : elle prouve sa non-existence tout en oubliant le mystère. Le fait est qu'il s'agit là d'un jeu et d'un contre-jeu qui s'opère entre

imagination et réflexion. Il est possible à l'homme de se faire une image attributive à l'aide des modalités de l'existence et de personnaliser ainsi le mystère. Mais la réflexion devrait toujours à nouveau dissoudre les projections surdimensionnées pour ne pas en être dupe. (Le mystère n'est ni Esprit absolu, ni Matière absolue, ni esprit, ni matière; il est la limite de la compétence de l'esprit humain.) Le mystère n'est ni infini ni fini, c'est pour-quoi il est indéfinissable. Il n'est ni existant ni inexistant : il existe, mais uniquement pour l'esprit humain en tant qu'impénétrable mystère de l'existence. Il n'est ni éternel ni temporel, car il n'est pas le fait apparent d'un écoulement sans fin du passé vers le futur; l'éternité ne peut être imaginée que par l'image inimaginable d'une éternelle présence. Le mystère n'est ni immanent ni transcendant à l'existence spatio-temporelle: IL EST TRANSCENDANT A LA RÉFLEXION ET IMMANENT A L'ÉMOTION. Et ainsi de suite pour toutes les attributions à la fois vraies et fausses. L'esprit humain, obligé de basculer entre imagination et réflexion, devrait admettre que le mystère existe, mais que son mode d'existence est inimaginable et impensable. Encore que même cette réflexion est une imagination anthropomorphe du mystère nommé Dieu. Seule la métaphysique symbolique des mythes n'est pas spéculative car elle est une imagination sur-consciente et non pas un raisonnement irraisonnable.

La théologie n'est qu'une réflexion logique, une rationalisation imaginativement faussée. C'est pourquoi elle est obligée de chercher appui dans les spéculations métaphysiques de la philosophie dans l'espoir d'y trouver des preuves concluantes pour l'existence personnelle de Dieu.

Seul l'incessant auto-contrôle de l'esprit, éliminant toujours à nouveau toute attribution et toute conclusion, est à même d'ouvrir l'accès à l'émotion devant la profondeur mystérieuse de l'existence et de la vie, incluses la vie humaine et la vie de l'individu.

La dogmatique prétendait expliquer à la raison humaine (du moins au raisonnement des croyants) le mystère du symbole Dieu. Elle ne parvenait qu'à brouiller toujours davantage la raison avec les croyances. Le *credo quia absurdum* devenait de plus en plus une nécessité pour la croyance dogmatique car en aboutissant à l'absurde, le seul moyen de vaincre le doute est

de faire de la croyance en l'absurde la vertu suprême. (L'expression *credo quia absurdum* n'est pas d'un adversaire de l'église mais d'un prélat. Suivant une autre version, elle serait d'un père de l'église.)

La philosophie — ne pouvant à la longue s'obstiner à croire contre la raison — finit par se séparer complètement de la religion. Mais coupée de la racine mythique, réduite à des efforts spéculatifs et individuels qui se contredisent sans cesse, la philosophie métaphysique et morale ne tarde pas à échouer dans un incessant combat d'opinions. La cause de ces divergences — qui, pourtant, ne sont souvent que d'une importance terminologique — réside dans la tendance, héritée de la scolastique, à prendre l'attribution métaphysique pour une réalité. Si l'on évite cette erreur, on verra que les grands systèmes qui jalonnent le cours des siècles veulent tous exprimer la même vérité : l'Essence-Père, qui, en soi, n'est ni corps, ni esprit, mais « l'essence » qui est mystérieusement hors de l'espace et du temps, hors de toute apparition. Autrement dit : le mystère évident et impénétrable de la vie. Ne pouvant se défaire de l'erreur plutôt terminologique que fondamentale, la philosophie commence à douter de ses propres moyens de pouvoir saisir la vérité vitale, l'essence métaphysique et le sens moral de la vie, que l'époque mythique avait déjà su formuler symboliquement. L'effort spéculatif montrera toujours plus distinctement une tendance à se replier sur lui-même, à se contenter d'une critique de ses propres moyens, d'une *Critique de la Connaissance*.

Grâce à cette autocritique de l'esprit, l'erreur des spéculations métaphysiques devient le problème central : de quel droit la raison humaine parle-t-elle d'un dieu réel ? De quel droit peut-elle lui prêter des attributs humains ?

Le problème est pour la première fois formulé par le cogito de Descartes : « je pense donc je suis ». L'intention du cogito est de constater : « je ne sais pas si Dieu existe et donc je ne sais pas s'il m'a créé. Je sais une seule chose, c'est que je pense. Et puisque je pense, je suis, j'existe ».

Le cogito du grand penseur a déclenché un renouveau de la pensée humaine et un mouvement d'esprit dont les discussions

se prolongent jusqu'à l'époque actuelle. Le cogito implique la constatation que la pensée humaine — elle-même phénomène existant — ne devrait étudier que les phénomènes existants à l'exclusion de toute spéculation métaphysique, ce que Descartes explique en détail dans son « Discours de la Méthode », qui est encore aujourd'hui le fondement de la philosophie sous les formes de l'Existentialisme et de la Phénoménologie.

Pour vrai qu'il soit que la pensée humaine ne peut expliquer que les phénomènes existants, l'erreur — déjà contenue dans le Discours de Descartes — est l'oubli de la question impérieusement exigée par le cogito : « d'où vient-il que j'existe? D'où vient-il que quoi que ce soit existe? » L'oubli de cette question essentielle a laissé à la métaphysique théologique la chance d'affirmer que la Critique de la Connaissance déclenchée par Descartes ne s'occupant que des phénomènes existants, prouve de la manière la plus décisive que la « raison raisonnante » (terme inventé par la théologie) des philosophes est incapable de comprendre les profondeurs de la théologie et de ses dogmes, et que donc la critique raisonnante d'où qu'elle vienne serait sans valeur.

La critique est en effet dépourvue de toute efficacité tant qu'elle ne parvient pas à démontrer que l'erreur de la théologie est la rationalisation du symbole mythique « Divinité », ce qui tranche toutes les discussions entre la raison raisonnante de la philosophie et la raison non-raisonnante de la théologie : la seule solution de la querelle sans fin étant l'admission du mystère.

A cet égard il sera instructif de résumer brièvement la prolongation de la pensée cartésienne en tant qu'elle concerne le problème de la Divinité.

L'absence de la notion du mystère et la référence exclusive à la pensée logique reconnue par le cogito comme unique critère de la vérité conduit vers l'*Empirisme anglais* et aboutit au scepticisme de Hume. Non seulement la pensée métaphysique qui tente de scruter le surnaturel, mais encore la pensée logique admise par Descartes comme seule source de certitude, ne serait qu'un leurre. Ainsi par exemple la nuit suit le jour; mais le jour n'est pas cause de la nuit. La cause est la disparition du soleil. Mais alors, quelle est la cause des mouvements astraux?

Avant Newton la seule réponse possible était la référence à Dieu éliminé par le cogito. Le problème revient donc à nouveau à savoir si Dieu est un personnage réel et intentionnel ou s'il est symbole du mystère. Ne pouvant plus se référer à dieu réel et pas encore à la symbolique, Hume avait très justement mis en doute le principe même de la pensée logique : la causalité. La critique de la connaissance inaugurée par Descartes risquait de tourner en rond.

*Le Criticisme allemand* se charge d'envisager la question sous un angle nouveau. On sait la solution magistrale proposée par Kant dans sa « Critique de la Raison pure ». Pour rétablir le règne de la causalité, Kant introduit la notion du mystère. Il l'appelle « L'En-Soi des choses », l'aspect inexplicable des phénomènes existants, pour ainsi dire : la « cause première » dont l'effet serait le monde manifeste, à son tour et nécessairement soumis à l'enchaînement de cause à effet mystérieusement préexistant. Ainsi Kant a pour la première fois dans l'histoire de la philosophie, introduit la distinction entre l'inexplicable et l'explicable. Mais du fait que pour Kant, l'inexplicable n'est pas le mystère insondable, mais la « chose en soi », cause première existant en dehors du temporel, il réintroduit somme toute le dieu réel, car pour la théologie, dieu a été depuis toujours « la cause première », *causa sui*, c'est-à-dire l'explication causale de l'innommable mystère. La vérité est que KANT N'ANALYSE PAS LA RAISON PURE, LA SURCONSCIENCE ÉTHIQUE, mais uniquement la pensée logique, restant ainsi fidèle au cogito tout en le démolissant à son insu, preuve magistrale que la pensée humaine va à la dérive tant qu'elle n'admet pas le mystère. La dérive inévitable, due à la question faussement posée, devient évidente dans la deuxième partie de la Critique de la Raison pure. Kant y aborde le problème moral. Or, la morale a — comme tout phénomène existant — un aspect immanent et un aspect mystérieux, ce dernier inaccessible à la raison et même à la « raison pure » (quel pourrait être le sens de ce terme sinon : la raison, purifiée de toute recherche de satisfactions impures : désirs sexuels et matériels même sous leur forme naturelle; ce qui sort finalement de la solution kantienne du problème éthique). Pour ce qui est de l'aspect immanent de la morale, il est le conflit — psychologiquement immanent — entre la surconscience éthique et



les tentations subconscientes. La notion d'un extra-conscient psychique étant ignorée à son époque, Kant se voit obligé de réintroduire « dieu réel » comme principe de la morale. Le mystère, symboliquement nommé « Dieu », n'est ni une chose, ni un être. Mais du fait que pour Kant l'En-Soi mystérieux des choses existantes reste une « Chose en Soi », il se trouve inévitablement amené à en faire l'« Être en Soi » : dieu réel. Pour Kant, l'existence de dieu réel est un « POSTULAT DE LA RAISON PURE », car, d'après lui, aucune morale ne saurait exister sans l'existence réelle de dieu. C'est L'IMPÉRATIF CATÉGORIQUE de Kant, la morale-devoir : le moralisme complet. Pour Kant, le sens moral n'est pas immanent à la nature humaine. Bien au contraire, pour lui le mérite de l'homme est d'autant plus grand qu'il s'efforce de se soumettre à contre-gré à l'impératif catégorique.

Dès lors, le Criticisme allemand — Fichte, Schelling — s'efforce d'éliminer dieu réel, réintroduit par Kant. La Critique de la Connaissance atteint l'apogée par la « PHÉNOMÉNOLOGIE DE L'ESPRIT » de Hegel. L'esprit n'est plus une entité transcendante (l'Esprit absolu de la Scolastique devenu chez Kant l'En-Soi inexplicable finalement expliqué comme principe moral). L'esprit est chez Hegel un phénomène immanent, aboutissant par voie d'évolution à la pensée consciente de l'homme et à l'immanence consciente du sens moral. « L'En-Soi » de Kant est éliminé, mais avec lui est éliminée aussi la notion du mystère. Elle est remplacée par l'idée de l'évolution du psychisme, pensée radicalement nouvelle dans l'histoire de la philosophie. Mais fondée trop intuitivement, l'idée de l'évolution du psychisme est finalement débordée par l'avènement de l'évolutionnisme matérialiste. La philosophie du cogito se scinde, par la rencontre avec le matérialisme, en les diverses écoles de la Phénoménologie et de l'Existentialisme, ce dernier profondément influencé par l'avènement de la psychologie de l'extra-conscient sous la forme du freudisme.

Pourtant, le problème crucial des limites de la compétence de la pensée humaine est posé et la philosophie ne peut plus se permettre de le négliger. Les attaques critiques contre la réalité de « Dieu » ne cessent plus. Mais la critique commet elle-même l'erreur néfaste de croire que la métaphysique ne peut parler que de la réalité de dieu. Au lieu de réduire les affirma-

tions métaphysiques à leur juste valeur symbolique, la critique les prend pour des opinions improuvables, les niant totalement, et avec elles, la possibilité même d'une métaphysique symbolique. Le cercle de l'erreur se ferme; mais il ne se ferme que pour reconduire à la vérité symbolique. Car ce cercle a débuté avec la dogmatisation des symboles, avec l'explication spéculative de l' inexplicable; spéculation par laquelle la croyance en dieu réel est opposée à la foi en le mystère de la vie : la religion à la religiosité. Ce que nie la philosophie devenue critique de la connaissance est la possibilité de connaître réellement dieu en tant que supposé être un personnage réel qui existerait dans un au-delà spatial en dehors de l'espace réel et du monde réel. Mais la philosophie critique, en s'opposant ainsi à la métaphysique dogmatique, nie également l'existence du mystère qui, lui, n'est pas de dimension spatiale, mais de dimension émotive et, par là, immanent au psychisme. Il est vrai que le psychisme est un phénomène naturel et réellement existant. Mais comment ne serait-ce pas vrai aussi que tous les phénomènes naturels possèdent un aspect mystérieux immanent à la nature entière et qui devrait tout naturellement devenir dans l'espèce pensante l'émotion devant la réalité de l'impensable et inexplicable mystère. Il ne suffit donc pas de dire « je pense donc je suis ». La constatation en soi juste, exige tout naturellement la question métaphysique : « d'où vient-il que je pense et que j'existe ? » La critique de la connaissance en refusant de prendre connaissance de la nécessité de cette question sans réponse, devient elle-même dogmatique. Ayant parcouru tout le cercle de sa recherche elle reconduit à la croisée des chemins où la vérité mythique fut abandonnée. Elle rouvre l'accès à la seule métaphysique qui peut être possible : la métaphysique symbolique du rêve mythique.

L'accès à une véritable critique de la connaissance ne peut être trouvé que par la distinction nette du plan logique (conscient) et du plan symbolique (surconscient). C'est dire que la solution ne peut être d'ordre spéculatif et philosophique. Elle doit être d'ordre scientifique. La connaissance est une fonction de la psyché et son analyse méthodique n'est possible que dans le cadre de l'analyse de l'ensemble des fonctions conscientes et extra-conscientes du psychisme. Tout comme la métaphysique et la morale, la critique de la connaissance se

trouve englobée dans les problèmes d'une psychologie introspective lorsque celle-ci ne recule pas devant sa tâche la plus naturelle et la plus évidente : l'analyse des instances psychiques. Car, en effet : quel problème de portée vitale pourrait se trouver exclu d'une telle science lorsqu'elle se prépare à trouver sa voie méthodique ?

### C) RELIGION ET SCIENCE

La science — nouvel échelon de l'évolution de la pensée — marque, après l'achèvement de la culture mythique et de sa pré-science symbolique, l'effort le plus sérieux pour éclairer les modalités de l'existence en tant que restées inconnues pour en saisir le sens immanent : la loi.

L'éclosion et l'épanouissement des sciences est une réaction décisive, une riposte à l'obscurcissement dogmatique, mais qui risque d'échouer dans le dogme matérialiste. La physique trop servilement imitée par les sciences de la vie, n'a à s'occuper que du monde extérieur et des mouvements de la matière. L'observation extérieure est sa méthode de choix. Mais si la physique est ainsi une science exacte, les sciences de la vie deviennent inexactes en l'imitant. Science des mouvements de la matière, la physique se contente de combattre exclusivement l'inconnu de l'ambiance extérieure universellement élargie. L'effort scientifique cherchant à expliquer l'harmonie de l'univers matériel, projette dans l'extériorité, l'intentionnalité organisatrice et l'appelle « Force ». La notion de force en physique est métaphysique. Les formules mathématiques n'expliquent pas la « force » ; c'est bien au contraire l'organisation harmonieuse mathématiquement formulable qui oblige de conclure à une mystérieuse force organisatrice. L'image mythique (Dieu) personnifie l'intention mystérieuse ; la physique en fait un concept abstrait (la force). Mais l'imagination tout comme l'abstraction, l'image tout comme le concept, ne sont que des anthropomorphisations du mystère manifeste.

La physique, pour se constituer en science, a donc commencé — sans s'en rendre compte — par la projection de l'intentionnalité psychique dans le monde extérieur tout

comme l'animisme l'a fait primitivement. La science, pour englober dans sa recherche des lois, le monde et la vie, serait-elle obligée de décrire le même cercle évolutif qui conduisit la culture mythique de l'animation du monde ambiant vers l'observation introspective de l'intention psychique et qui aboutit à une formulation préconsciente des lois de la vie ?

Fière de sa méthode expérimentale, la science rejette le rêve et la révélation mythique au point de ne même pas les admettre comme objet d'étude. Mais afin d'assurer à ses expériences une direction et de découvrir un sens à ses résultats, ne se sert-elle pas d'une forme de révélation : l'intuition méthodiquement guidée ? La science tient à exprimer ses résultats non plus par des images symboliques, mais par des formules exactes. Mais la projection, la personnification et la symbolisation, n'existent-elles pas également dans la science de notre époque, dans la science exacte, la physique ? Seulement la personnification projective (la force impersonnelle de la physique, conçue — qu'on le veuille ou non — en analogie avec la force motivante en l'homme) et la symbolisation (l'expression mathématique), ne sont plus magiquement ou symboliquement primitives, mais spiritualisées, objectivées.

Deux faits se sont révélés d'une importance primordiale pour la pré-science mythique et son évolution : d'une part le mouvement astral et solaire, si l'on peut dire la « théorie » mythique du soleil et de la lumière; et d'autre part la symbolisation de l'essence (soleil intérieur) et de l'esprit humain (lumière intérieure) à l'aide du soleil astral et de sa lumière.

Or, en ce qui concerne le premier fait, dans toute l'histoire passée de la science, le soleil et la lumière ont conservé cette importance primordiale. Non seulement la science — sous sa première forme : l'astronomie — émergea de la vie mythique aussitôt que l'attention primitive se dirigea vers les phénomènes cosmiques, mais de plus, tous les progrès les plus décisifs de la science, et même l'élaboration de sa méthode, sont dus à l'observation toujours plus attentive et pénétrante du système solaire et de la lumière. La physique — dont les principes méthodiques ont créé et guidé la recherche scientifique dans tous les autres domaines — a commencé à devenir science exacte grâce à l'observation des phénomènes cosmiques

(Copernic). C'est par l'explication intuitive de ces phénomènes que l'image scientifique de l'univers fut créée (Newton), et c'est de nouveau, par suite de l'étude plus intensifiée de la lumière, que cette image a dû subir des modifications et que la physique, prenant refuge autant dans l'intuition révélatrice que dans l'observation exacte, a créé des conceptions unificatrices sur l'univers (théorie de la relativité) et sur l'atome (théorie des quanta), conceptions dont les conséquences pour la science entière, exigeant une révision de sa base méthodique (le principe de causalité), risquent de dépasser toute prévisibilité et semblent rapprocher la recherche sur le monde extérieur, de la recherche sur le monde intérieur et ses moyens de connaissance.

Toutes les sciences sont des créations de l'esprit humain et leur valeur véridique est fonction de l'objectivité de l'esprit. La science en arrive donc exactement à ce même problème central de la vie et de sa fonction compréhensive vers lequel la philosophie s'est vue contrainte de s'orienter : l'étude critique de l'esprit humain, fonction directrice de toute recherche et qui, indéniablement, est une fonction de la vie intérieure.

De plus — en ce qui concerne le deuxième fait primordial de la vie mythique — c'est seulement la science qui permet d'entrevoir toute la profondeur du symbole central des mythes « soleil-divinité ». Car c'est la science qui constate que le soleil, source de toute énergie physique et de ses transformations, est également cause apparente de la vie et de ses activités, condition ambiante d'animalisation et d'animation, donc source de l'énergie psychique et de ses transformations. Il est donc très justifié de remplacer symboliquement — ainsi que le fait le mythe — le mystère de l'animation, « l'Essence », par le principe apparent d'animation, le soleil, symbole de l'esprit. L'essence étant le soleil intérieur, son rayonnement, l'esprit humain, est la lumière intérieure.

Ce n'est qu'en dirigeant l'attention vers ce rayonnement apparent de l'essence, vers l'esprit humain (surconscience) et en étudiant les conditions de son apparition évolutive, que l'on pourra parvenir à exprimer en symboles plus appropriés à notre époque, ce qu'est cette essence « rayonnante », ce soleil intérieur : le Dieu de l'époque mythique.

La science pure, la physique, cherchant la vérité, la loi, demeure une manifestation de l'esprit, un résultat de la spiritualisation évolutive. La science appliquée, par contre, la technique, ne cherchant que l'utilisation des lois, n'envisageant que l'utile, est une manifestation de l'intellect. La banalisation se manifeste lorsque l'intellect, qui devrait être serviteur de l'esprit, veut gouverner à sa place. La vie n'est plus un mystère spirituel, elle n'est plus qu'un problème intellectuel. L'homme tombe hors du sens de la vie; il devient insensé. Dans cet état de révolte contre l'esprit, l'homme n'admire plus la création, il n'idolâtre que ses propres œuvres. L'application technique, justifiée comme moyen de surmonter les obstacles ambiants, devient but exalté et obsédant, danger vital.

Plus les conditions de la vie humaine, grâce à la recherche des lois du monde extérieur, semblent devenir propices, plus grande est la menace que la vie, perdant son sens, son orientation, soit plongée dans l'inextricable des désirs et des motifs. Le faux emploi de la victoire sur l'inconnu ambiant, l'exaltation technique, exalte — avec les moyens accrus du bien-être — le besoin naturel des désirs. Il multiplie les désirs et fournit, pour obtenir satisfaction aux dépens d'autrui, des armes de plus en plus redoutables (ce qui est un des thèmes les plus constants des mythes et même le thème central de l'Ancien Testament). Les désirs inextricablement exaltés, transformés par voie de fausse valorisation en motifs constants d'agression, englobent le monde entier en des catastrophes sanglantes, qui finissent par exalter l'angoisse vitale (au lieu de la sublimer) jusqu'à l'effroi redevenu permanent. Mais ce n'est plus l'effroi de l'homme primitif, l'effroi issu de l'élan magique, riche en promesses : l'appel évolutif. Cet effroi en sous-jacence permanent est le châtement de la vie coupable et vaniteuse, l'effroi fatigué, dégénéré, qui croit la vie privée de sens, sans issue, l'effroi tendancieux, sentimental, pétri de pitié de soi-même et débordant d'accusation envers la vie : l'effroi intellectualisé devenu doctrine sur la vie, d'où découle — du fait de l'incapacité d'établir le sens de la vie et l'échelle des valeurs — la tendance au désespoir trop répandue à notre époque. Or, cet état du pervertissement constitue un thème fréquent de la pré-science des mythes; par exemple, la tour de Babel : les hommes ne se fiant qu'à

l'intellect s'enhardissent à vouloir atteindre le « Ciel mythique », la joie, à l'aide d'une construction technique. L'entreprise insensée ne tarde pas à troubler leur entente. Ils ne se comprennent plus; chacun ne vivant que selon ses désirs exaltés, « parle sa propre langue ». Le sens de la vie est symbolisé par Dieu à qui il suffit de toucher d'un doigt l'édifice superbe pour qu'il s'écroule (symbole de la décadence des cultures). Voir aussi le mythe de Sodome et Gomorrhe. La symbolisation la plus parlante est le déluge, envoyé par la divinité, à la fois comme moyen de châtiment et de purification.

Tout comme l'époque mythique connut le danger de profanation, l'époque scientifique se voit exposée à ce même danger et dans une mesure d'autant plus grande que son niveau évolutif est plus élevé en ingéniosité technique. Elle prouve de quoi l'esprit humain est capable s'il est méthodiquement guidé. Par contre, le mésusage des inventions techniques issues des sciences exactes, ne prouve-t-il pas de manière terrifiante les méfaits des sciences de la vie, inexactes du fait de leur démission à l'égard du problème essentiel — l'intime fonctionnement motivant — qui fut le thème de la pré-science mythique? De même que l'époque pré-mythique a dû perdre sa naïveté de chercher les motifs dans les objets ambiants pour acquérir une nouvelle profondeur capable de symboliser les motivations intrapsychiques, de même la discorde coupable de l'époque scientifique devrait surmonter sa naïveté — la croyance que la psyché est un objet uniquement observable par l'extérieur — pour devenir apte à étudier l'esprit déformé et déformateur : l'erreur vaniteuse et sa conséquence coupable, ce qui ne saura se faire que par l'autocritique introspective — seul critère d'objectivité scientifique permettant d'établir une VÉRITABLE CRITIQUE DE LA CONNAISSANCE, fondée sur l'élimination de toute spéculation métaphysique grâce à l'admission du mystère. Il s'ensuit LA NÉCESSITÉ D'AVOIR A ÉTUDIER SES DEUX MANIFESTATIONS MODALES : LE MONDE EXCITANT ET LA PSYCHÉ EXCITABLE, liées par les désirs qui, retenus et privés de la décharge immédiate, deviennent motif, cause intrapsychique de l'activité.

La théorie de la connaissance est impossible sans l'étude introspective de l'intrapsychique. Cette exigence est déjà contenue dans le cogito. Car si la pensée, à l'exclusion de

toute spéculation, est le seul critère de la vérité, force est d'admettre que la pensée n'est qu'une partie du fonctionnement psychique et qu'il faudrait en étudier toutes les manifestations — conscientes et extra-conscientes — ainsi que leur inter-influence. Comment donc pourrait-il être possible d'établir objectivement une autocritique de la connaissance sans diagnostiquer le principe de l'inobjectivité : la vanité, ses origines biogénétiques, ses méfaits et les moyens de s'en affranchir.

La psychologie de l'intimité motivante cherchant les lois qui régissent le monde intérieur et qui lient l'intention à l'extension ambiante ne peut devenir possible que dans la mesure où l'homme sait vaincre l'effroi sous sa forme la plus torturante : l'effroi devant soi-même, l'effroi que lui inspirent ses sommets, ses possibilités irréalisées ou avortées, et l'effroi qu'il éprouve devant l'abîme de ses fautes et ses erreurs subconsciemment cachées.

La vie scientifique aurait donc à faire le même pas que la vie mythique a dû réaliser. Dans une première phase de l'époque scientifique, ce fut une nécessité économique de ne s'occuper que de l'ambiance extérieure afin de trouver les lois qui la régissent et l'éclairent (lois primitivement symbolisées par la multitude des divinités solaires). A une phase plus évoluée de la vie scientifique, la recherche devrait se tourner également vers le monde intérieur afin d'étudier la source de toute légalité, la loi primordiale : l'exigence éthique de combattre l'aveuglement vaniteux. La vie elle-même, à cause de sa complication croissante, et par là même, de sa souffrance exaltée (s'imposant à l'étude par son aspect psychopathique), obligera la science à effectuer ce pas qui, seul, pourra conduire à trouver remède au désespoir croissant, au sentiment d'avoir perdu le sens de la vie, l'essence, l'essentiel.

L'évolution mythique a consisté en la séparation toujours plus distincte de l'inconnu mystérieux d'une part et de la vie manifeste d'autre part : du « divin » et du terrestre, de l'essence et de l'apparition. L'époque scientifique ne pourra que continuer cette évolution sur un plan plus élevé. Pour elle, le mystère de toute vie ne sera pas davantage explicable. Tout ce qu'elle pourra faire à l'égard du mystère, ce sera de



le distinguer plus nettement encore de l'apparition. Du fait que l'esprit explicateur serait ainsi affranchi du problème métaphysique faussement posé (Esprit absolu ou Matière absolue), sa capacité de compréhension se concentrera nécessairement sur sa tâche naturelle qui est l'étude de l'apparition manifeste sous toutes ses formes modales et modifiables : non seulement le monde, mais aussi la psyché, l'extension et l'intention, quantité et qualité, qui loin de s'exclure sont susceptibles de s'unir harmonieusement dans l'effort méthodique de compréhension.

Il en résulte que ne pas admettre le mystère, c'est ne pas être suffisamment scientifique. C'est vivre dans la confusion de l'apparition et du mystère. C'est, d'une part, laisser dans l'apparition un principe mystérieux, qui, quoi qu'on fasse, finira toujours par se manifester, par entraver l'explication conséquente; et c'est, d'autre part, prendre le mystère pour une sorte d'apparition (dieu réel), cause de toute superstition. Le mystère ne gagne toute son évidence que lorsqu'il est entièrement séparé de l'apparition. Car il est précisément le mystère de l'apparition et qui subsisterait même si l'apparition entière devait être entièrement expliquée par la science.

Malgré le parallélisme entre l'époque scientifique et l'époque mythique, il y a une différence déjà signalée et qui doit être soulignée. La vie mythique, dirigeant l'attention vers le monde intérieur, aboutit, dans sa phase finale, à l'effort de sublimation, individuellement réalisé par le héros unique du mythe chrétien. Pour la vie scientifique une phase finale est inconcevable. Son effort n'est pas la sublimation individuelle, mais la spiritualisation commune, comparable non plus à un cercle qui se ferme sur lui-même, mais à la spirale qui va dans l'infini. Le héros du mythe scientifique n'est plus l'individu symboliquement « divinisé », mais l'humanité entière et son effort évolutif de spiritualisation et de sublimation unissant les générations, les conduisant vers la vérité, vers le sens légal (mythiquement parlant : les conduisant vers le « Père »), vers l'essence, dont la « création » constante consiste dans sa manifestation toujours plus claire à travers l'apparition; dans l'évolution de l'apparition entière vers la manifestation

toujours plus consciente de l'esprit qui l'anime. — Il est possible que l'effort scientifique, ainsi compris, l'effort décisif pour vaincre l'inconnu et son effroi, l'effort embrassant le monde et la vie entière, revête, au cours de son évolution à peine commencée, des aspects nouveaux, imprévisibles pour notre clairvoyance encore trop primitive.

Ce n'est qu'à l'aide de la séparation complète, de la distinction scientifique, entre l'apparition et le mystère, que la psychologie, la science du monde intérieur, peut définir sa *méthode* et sa *matière*. Car ce n'est que grâce à cette séparation complète, que l'autre aspect de la relation entre l'apparition et l'essence, leur interpénétration se laissera clairement établir. Le monde intérieur, « l'objet », de la psychologie, est une partie de l'apparition. La psyché a ses modes d'existence temporelle, qui doivent être entièrement explicables. Mais le monde intérieur, la psyché, se distingue essentiellement du monde extérieur, de l'autre partie de l'apparition, de sa contre-image. Le monde intérieur, la psyché, n'est pas extensive mais intensive. Son intensité est due aux tensions intérieures, aux intentions motivantes. La plus importante des intentions motivantes est l'élan mystérieusement animant. Phénomène psychique selon ses effets motivants; mais mystérieux selon son origine, l'élan animant a été selon la méthode de la pré-science mythique figuré par une entité symboliquement appelée « âme ».

La science nie l'existence de Dieu et de l'âme. C'est en quoi elle a tort. Symboliquement « Dieu » et « l'Ame » existent, et ont depuis toujours existé, sous la forme d'images ayant indiscutablement exercé l'influence la plus déterminante sur l'histoire humaine. Les symboles sont des réalités historiquement existantes et leurs significations sous-jacentes — concernant les conflits des motifs — sont des réalités psychologiquement existantes. D'où s'ensuit — comme il vient d'être constaté — que le principe méthodologique des sciences humaines devrait être la distinction claire entre le mystère appelé « Dieu » et son effet manifeste : le monde, existant sous les deux aspects : matière et esprit, objets matériels et esprit préconscient organisateur et finalement explicateur. Cette distinction méthodologique est indispensable également pour le mystère « âme » et son effet manifeste : l'élan animant

à force évolutive qui conduit au niveau humain, à la vie psychique constituée par les « objets psychiques » : les désirs, et par l'esprit, juste — ou faux — valorisateur des désirs.

Le symbole « âme », lui aussi, est une réalité historique et sa signification sous-jacente « élan animant » est le phénomène essentiel de la vie. Ayant créé la pré-science psychologique des mythes, l'élan surconscient n'a point cessé d'exister : la symbolique parle de la « vie et de la mort de l'âme » et la signification sous-jacente en est : vie et mort de l'élan animant.

L'élan peut mourir et renaître durant la vie.

Comment la psychologie, science du fonctionnement psychique, pourrait-elle se dérober (et par quel motif se déroberait-elle ?) à sa tâche essentielle : l'étude détaillée des causes intrapsychiques de la vie et de la mort de l'élan animant ?

En se déroband, la psychologie n'a pas seulement tort; elle fait du tort.

Et c'est là le nœud central du présent chapitre dont le thème est le rapport entre religion et science.

LA CAUSE ESSENTIELLE DU DÉSARROI — DE L'EFFROI — DE L'ÉPOQUE ACTUELLE EST LE CONFLIT ENTRE LES RELIGIONS ET LES SCIENCES.

Dans la pré-science symbolique, science et religiosité sont harmonieusement unies. Le conflit actuel entre religions et sciences, cause essentielle de tous les conflits accidentels, qu'ils soient individuels ou sociaux, ne trouvera sa réconciliation que dans la compréhension de la vérité sous-jacente du langage symbolique. Mais ce n'est pas l'étude de la symbolique qui saurait découvrir la vérité essentielle; c'est uniquement l'étude introspective des conflits intrapsychiques — thème des mythologies — qui pourra fournir la clef du langage symbolique. Dans ce sens, ce n'est pas en premier lieu la dogmatique religieuse, c'est avant tout le dogme fondamental des sciences de la vie — l'anathème contre l'introspection — la démission des sciences, leur phobie devant l'étude de l'intrapsychique, qui est la cause véritable de la déroute.

L'analyse détaillée des symboles « divinité » et « âme » sera en raison de leur complexité réservée à des chapitres ultérieurs. Pour le moment, il s'agit de préparer le terrain

et de délimiter le domaine de la recherche psychologique en l'affranchissant autant de la psychologie matérialiste pour laquelle la vie psychique n'est qu'un épiphénomène de l'évolution somatique, que de la psychologie ésotérique pour laquelle l'esprit humain n'est pas une partie du fonctionnement psychique, mais la manifestation en l'homme d'un Esprit absolu, ce qui ouvre une nouvelle voie aux spéculations métaphysiques.

Dans l'impossibilité d'entrer ici dans une polémique qui ne concernerait plus le thème central — le langage symbolique et le symbole « Divinité » — il ne peut s'agir ici que de fixer la position d'une psychologie introspective pour laquelle les idéologies, tout comme les croyances, sont sous-tendues de motifs plus ou moins valables. Face à cette situation, il se pourrait bien que le seul critère de validité scientifique en psychologie repose sur l'exigence imposée par la vie elle-même à la science psychique d'être à même de saisir le sens caché de LA PRÉ-SCIENCE PSYCHOLOGIQUE du langage symbolique qui, production de la surconscience psychique, est impossible à déchiffrer sans la recherche des lois qui président à l'intime fonctionnement psychique de chacun et donc aussi à la surconscience du chercheur. A moins que les psychologues opposés à une telle exigence de rigueur puissent prouver — au lieu de l'affirmer — que les mythologies — fondement des cultures de tous les peuples — ne sont que des fabulations insensées.

Par cette alternative se résume le problème en question : le rapport entre religion et science. Le fait essentiel de l'histoire de l'époque actuelle est que les religions ne parviennent pas à assumer l'orientation sensée ni par leurs dogmes, ni par les pratiques de leurs cérémonies. Ceci étant : reste le seul espoir que la science se charge d'en chercher la solution. Elle n'y parviendra pas sans tenir compte de la DÉLIBÉRATION INTIME et son conflit des motifs, thème de la pré-science symbolique. Peut-il exister un psychologue — ou plus généralement un être pensant, un homme — qui oserait nier qu'il délibère dans son for intérieur avant d'agir ? Et si la délibération intime est un phénomène existant, comment ne serait-ce pas la tâche première de la psychologie d'avoir à étudier ce phénomène, cause essentielle de nos

volitions, de nos actes, et de nos inter-réactions sociales, de nos joies et de nos peines? Comment les étudier sinon introspectivement? La délibération elle-même qu'est-elle sinon auto-introspection constante, auto-observation de nos désirs et de leur exigence de satisfaction, recherche de la voie de satisfaction, élaboration des motifs d'actions présentes et futures, motifs qui ne sont autres que des actions en suspens, promesses de satisfactions futures, mais qui peuvent être vitalement sensées ou insensées. Ce fonctionnement intentionnel, ces tensions intérieures entre satisfaction et insatisfaction, ces intentions motivantes, n'auraient aucun sens définissable SI ELLES NE S'INCARNAIENT DANS LE SOMA AU POINT DE DÉTERMINER NON SEULEMENT L'ACTIVITÉ SOMATIQUE, MAIS ENCORE LE FONCTIONNEMENT SAIN OU MALSAIN (HARMONIEUX OU DISHARMONIEUX) DE TOUS LES ORGANES SOMATIQUES. LA DÉLIBÉRATION INTIME EST LE LIEN VITAL ENTRE SOMA ET PSYCHÉ. D'elle dépend au niveau humain le destin et le sort de l'individu qui, biogénétiquement considéré, est un organisme psychosomatique en état d'évolution ou d'involution selon la valeur ou la non-valeur vitale de sa délibération intime. L'introspection délibérante est le choix constant, trait différentiel le plus caractéristique de l'espèce pensante. Psyché et soma sont inséparables. Il n'existe ni psyché sans soma, ni soma (matière animée) sans psyché. Leur parallélisme n'est pas une stabilisation et ENCORE MOINS UNE PRÉSTABILISATION, mais une évolution autant manifeste selon les modalités de son intentionnalité finaliste que mystérieuse selon ses origines.

Ces constatations fondamentales éliminent des sciences de la vie toute spéculation métaphysique (Esprit absolu ou Matière absolue) et la remplacent par la nécessité d'étudier la biogenèse évolutive autant du psychisme que du soma (1), car la biogenèse consiste précisément en la progressive incarnation de l'esprit (fonction psychique) en la matière soma (sens du mythe de l'incarnation). L'évolution psychosomatique constitue un continuum tant mystérieux que manifeste. Ceci permet sans risque de spéculation de descendre de l'étape atteinte (l'esprit explicateur et valorisateur de l'homme) jusqu'aux origines de la vie, ou de monter des origines jusqu'aux

(1) P. Diel. *La peur et l'angoisse*, Phénomène central de l'évolution, 2<sup>e</sup> éd., Petite Bibliothèque Payot.

étapes futures. Ces voies complémentaires permettent l'approche progressive de la réalisation du but de la délibération : la libération essentielle à l'égard de l'erreur sous ses formes théoriques et pratiques. Biogénétiquement parlant, le continuum évolutif s'étend de la primitive réaction réflexe jusqu'aux réflexes compliqués que sont les diverses formes d'instinctivité animale et de là jusqu'à la réflexion humaine exposée à l'erreur parce que mi-consciente, mais guidée par la survivance de la sûreté instinctive et préconsciente sous la forme évoluée de la surconscience éthique. Connaitrait-on tous les détails du fonctionnement délibérant du psychisme, encore faudrait-il tâcher d'en établir le fondement biogénétique, ce qui oblige nécessairement à descendre jusqu'aux origines de l'existence temporelle dont la vie n'est qu'une manifestation tardive, ce qui, à son tour, oblige à poser la question métaphysique touchant l'origine mystérieuse de l'apparition manifeste, question sans réponse, mais que l'esprit humain est obligé de poser et qui devrait conduire la science vers l'émotion devant la profondeur mystérieuse de l'existence.

Le rapport entre une véritable science de la vie et une véritable religiosité repose sur le fait que la commune interrogation sur les origines a trouvé une réponse par le rêve surconscient de l'imagination mythique condensé en les images métaphysiques « Dieu et Ame ». Les images métaphysiques ne peuvent être qu'anthropomorphes, bien que symboliquement véridiques. Leur vérité, psychologiquement comprise, réside en le fait que les images religieuses des mythes parce que créées par l'instance surconsciente du psychisme, constituent une partie intégrante du fonctionnement motivant du psychisme.

Il appartient à la science de la vie de chercher à comprendre la biogenèse de la surconscience et, par là aussi, la biogenèse des productions surconscientes que sont les imaginations religieuses : les mythologies. Leur force sublimement motivante réside dans le fait qu'elles soulignent à l'aide de leur onirisme métaphysique et symbolique non seulement le mystère de l'apparition, mais encore le mystère de la disparition : le mystère de la vie et de la mort. La science, cependant, comprenant l'anthropomorphisme des images, est obligée d'avertir QUE LES IMAGES MÉTAPHYSIQUES DU MYSTÈRE DE LA

MORT NE CONTIENNENT NULLEMENT L’AFFIRMATION NI L’EXPLICATION D’UNE VIE APRÈS LA MORT. Toute leur force sublimative réside dans le fait qu’elles sont susceptibles de réveiller l’effroi sacré devant l’éphémérité de l’existence temporelle. L’effroi se sublime en amour de la vie à mesure que l’homme réalise l’harmonisation réjouissante des désirs. Car on ne peut aimer que ce qui est réjouissant. C’est le sens évolutif immanent à l’existence; et c’est la valeur éthique surconsciemment immanente à la vie psychique de l’homme.

Dans l’émotion devant le mystère et la compréhension de la loi d’harmonie s’assume le rapport sensé — l’accord — entre la religiosité authentique et la science de la vie : l’accord entre la pré-science mythique et la science de l’intime fonctionnement psychique.





DEUXIÈME PARTIE

DIEU ET L'HOMME



## A) LA SYMBOLISATION MÉTAPHYSIQUE

Les thèmes de la métaphysique sont les trois symboles mythiques concernant le mystère : Dieu, Ame, Liberté.

Le problème de la liberté qui apparaît ici pour la première fois est d'importance capitale pour la recherche d'une solution du problème éthique : comment agir pour vivre d'une manière sensée.

Le sens biogénétiqument immanent est l'harmonie des désirs. Mais la biogenèse possède — comme tout ce qui existe — un aspect mystérieux, d'où il s'ensuit que le principe éthique découle réellement de la biogenèse du psychisme humain et mythiquement du symbole du mystère nommé « Dieu ». En formant l'image « Dieu », le mythe définit symboliquement le sens de la vie. Mais cette définition métaphysique n'est en fin de compte qu'un moyen de déduire le sens pratique et moral de la vie : le rapport entre le symbole Dieu et l'homme. Du fait de cette déduction s'ajoute au symbole métaphysique « Dieu-Créateur » le symbolisme éthique : « Dieu, Juge de l'homme, distributeur de récompenses et de châtiments. »

La deuxième partie du présent ouvrage sera consacrée à l'analyse de la signification psychologique de ce symbolisme nouveau. Le déchiffrement de ce symbolisme éthique est cependant impossible sans une préalable analyse détaillée des trois symboles métaphysiques : « Dieu-Créateur » lié aux symboles « Ame » et « Liberté » où — par suite de l'indispensable effort de libération — éclate l'immanence sous-jacente de la signification éthique.

En vertu de la liaison inséparable entre métaphysique

symbolique et morale réelle et pratique, il va de soi que déjà les analyses précédentes ont dégagé — du moins dans les grandes lignes — le sens moral immanent à la vie.

Il est en effet contenu dans le symbole « incarnation » appartenant au mythe de la Trinité qui, lui aussi, parle de Dieu-Créateur, de son incarnation en l'âme (le Verbe) et de l'immanence du problème éthique et de sa force libératrice nommée le Christ.

Un avertissement s'avère ici indispensable pour fixer l'attention sur la définition de la « psychologie métaphysique ».

Le terme ne veut nullement dire que la psychologie des motifs, instrument du déchiffrement, se propose de s'égarer dans des spéculations métaphysiques. Bien au contraire : la psychologie métaphysique — la psychologie qui analyse les images métaphysiques des mythes — se propose d'éliminer le plus radicalement possible toute spéculation métaphysique en en dégageant l'immanence de la signification sous-jacente : l'émotion devant le mystère et sa force sublimement motivante, racine essentielle du problème éthique. A cet égard, il n'est pas superflu de rappeler que l'instance surconsciente créatrice des symboles métaphysiques est identique à la surconscience éthique.

Les développements qui vont suivre concernent donc Dieu et sa création, l'Âme et son incarnation et, enfin, la responsabilité symbolique de l'homme envers Dieu-Juge.

Il faut donc voir en détail par quelles formulations la psychologie des motifs remplace la symbolisation à l'aide de laquelle les mythes expriment la motivation éthique inséparablement liée aux images métaphysiques sous les trois aspects : Dieu, Âme et Liberté.

## 1. Analyse du symbole « Dieu unique »

### 1) L'UNICITÉ

Par le symbole « Dieu unique » la symbolisation mythique atteint son apogée.

Le monothéisme étant une forme évoluée du polythéisme, toutes les analyses précédentes concernant le rapport entre l'homme et la divinité — ou les divinités — restent valables pour le rapport entre Dieu unique et l'homme. D'après le mythe biblique Dieu a créé l'homme selon son image. Mais Dieu étant symbole, c'est l'homme qui a créé l'image Dieu unique selon son imagination surconsciente et anthropomorphe, tout comme il a créé les images des divinités multiples et c'est également l'homme qui a créé les diverses images du rapport avec la divinité qui restent selon leur signification sous-jacente, identiques, de l'animisme jusqu'au monothéisme.

L'image exclusivement propre au monothéisme et aux évangiles est l'incarnation du Verbe en l'homme exceptionnel. Mais le sens de cette image la plus évoluée du rapport entre l'homme et sa propre vision surconsciente de l'accomplissement idéal étant l'effort d'auto-sublimation portée par le héros du mythe chrétien à un degré d'exemplarité valable pour tous les temps passés ou futurs, chaque homme devrait — dans la limite de son propre élan — « incarner le Verbe » par son propre effort sublimatif. Ce rapport essentiel dépendant de l'intensité de l'émotion devant le mystère est tout autre que le rapport rituel obtenu au moyen des prières et des cérémonies qui peuvent être une expression d'émotion,

mais qui peuvent être aussi des superstitions sans aucun effet d'incarnation. Plus intense est l'émotion, plus les prières et les cérémonies seront superflues. Vue la nécessité de parler dès le début du rapport entre l'homme et le symbole divinité, il fallait introduire d'emblée la signification qui s'oppose à la superstition et qui n'est nulle part aussi clairement définie que par le symbole « incarnation » du Nouveau Testament. Ceci étant fait, il reste à parachever la traduction de la forme la plus évoluée du symbole divinité : à analyser en détail le symbole « Dieu unique ». On ne comprend pas suffisamment l'épithète « unique », si l'on n'y voit qu'un moyen destiné à exprimer l'opposition aux divinités multiples.

L'expression « unique » possède deux significations.

L'une : le « Un » dont émane toute multiplicité apparente ; l'autre : le « Un » qui dépasse toute comparaison réelle avec l'apparition et sa multiplicité : l'Incomparable, l'Innommable, l'Indéfinissable, dont on ne peut parler que par comparaison symbolique.

Ainsi compris, « unique » est une expression symbolique pour parler de l'essence mystérieuse, du mystère de la vie. Toutefois, l'expression « Mystère » est de beaucoup la plus précise. Le « Un » en tant qu'opposé au multiple semble contenir un début de définition, ce qui est précisément à éviter. C'est cette apparence vague d'une définition possible du mystère absolu, qui a incité la philosophie à vouloir obtenir une définition toujours plus claire, ce qui l'a entraînée à soulever des questions superflues et insensées aboutissant aux spéculations métaphysiques. On ne peut s'expliquer et l'on voudrait pourtant comprendre comment cet « Un » sans borne et sans distinction peut contenir la multiplicité distincte qu'est l'apparition et comment cette multiplicité a pu sortir, émaner de cet « Un », etc. Le mystère perd son évidence claire et devient l'objet de discussions pseudo-profondes, signe du déclin de la foi vivante. L'image « Dieu unique » ainsi mécomprise n'est plus une conception mythique et symbolique : elle est dégradée en concept théorique de la philosophie théologique.

Le fait seul de parler d'une unité en Dieu, prête à l'essence une qualité de l'apparition. Une unité ne peut être représentée que limitée spatialement et temporellement. Pour ne pas trou-

bler l'effroi sublime, l'adoration du mystère, on ne devrait lui ajouter aucune limitation, aucune définition, même pas qu'il est un. En voulant ainsi limiter le mystère indéfinissable, l'imagination est tentée de lui prêter une forme précise et quelle forme pourrait mieux se prêter que celle de l'homme vivant de corps et d'esprit.

## 2) DIEU PROVIDENCE ET DIEU ESPRIT PUR

La symbolisation du mystère de la vie et de la mort par l'image d'une divinité vivant de corps semblable à l'homme date de l'enfance de l'humanité où l'ancêtre-père fut adoré comme vivant de corps dans l'au-delà.

Cette tendance est, de plus, fortifiée par l'histoire individuelle de chaque homme. L'enfant jusqu'à l'âge de cinq à sept ans est un être purement imaginaire, avide de fabulations, comme les hommes primitifs, proches à l'enfance de l'humanité. Sans doute serait-ce une erreur de ne pas raconter aux enfants le mythe du Bon Dieu et de son Fils. Mais bien entendu, pas le dogme mais le mythe authentique afin de conduire l'enfant en voie de maturation peu à peu vers l'émotion devant le mystère. Ce qui n'est — il faut bien l'admettre — actuellement guère possible.

C'est bien le dogmatisme qui propose comme sens de la vie l'amour exaltatif du Dieu-Père pris pour une personne réelle qui aime ses enfants, les hommes, et que ses enfants obéissants devraient aimer plus qu'eux-mêmes. De ce sentimentalisme quelque peu enfantin découle l'altruisme sentimental, l'imposition moralisante d'aimer autrui plus que soi-même. C'est l'amour-devoir, motif principal de tous les rapports erronés entre l'homme et le symbole Dieu, thème central de la recherche actuelle qui resterait incomplète sans aborder ce thème particulièrement important parce que motif quotidien des rapports entre l'ego et l'alter, inclus cet « autre » qu'est le dieu personnel.

L'amour est avant tout un phénomène naturel et psychique soumis à l'analyse des motifs et il reste phénomène intrapsychique justement ou faussement motivé même si l'objet de l'amour est Dieu. L'amour — comme tous les phénomènes

psychiques à force positivement motivante — est lié à la symbolique métaphysique « Dieu » (mystère) et « Ame » (élan animant). Un tel amour combatif et dynamique bio-psychiquement fondé, n'a rien de moralisant et rien de banalisant. Il est phénomène évolutivement naturel, à force sublimative.

Parce qu'il en est ainsi, l'amour est mythiquement lié à la religiosité : l'émotion devant la profondeur mystérieuse de l'existence et sa légalité. Le symbolisme mythique « aimer Dieu » signifie : s'aimer soi-même non pas seulement en tant que moi apparent, mais en tant que manifestation du mystère et aimer autrui en tant que manifestation du mystère. S'aimer l'un l'autre parce qu'unis dans le mystère jusque dans les motivations perverses du subconscient, mais unis aussi par l'impératif surconscient de les combattre.

L'image d'un Dieu unique vivant de corps appartient à la métaphysique symbolique et correspond à la croyance populaire en un Dieu providentiel.

En contradiction totale avec cette image métaphysique qui — comme tous les mythes — est la façade illogique d'un sous-jacent sens psychologique, existe une imagination pour laquelle Dieu serait *pur Esprit*.

Afin d'endiguer le doute qui s'attache trop facilement aux croyances en un dieu vivant de corps, la philosophie théologique a depuis toujours essayé de transformer l'image naïve, en compréhension théorique et abstraite, non plus basée sur l'image corporelle du Bon Dieu mais tirée de l'aspect spirituel de l'homme. Dieu unique serait, selon elle, l'esprit humain idéalisé à l'excès, un pur esprit incorporel. Le mythe, il est vrai, emploie le symbole « Dieu-Esprit » dans le sens de la deuxième personne du symbole trinitaire. Ce sens n'a rien à voir avec l'existence transcendante d'un Dieu réel pur Esprit absolu, bien au contraire, la signification sous-jacente du symbole est l'immanence de la mystérieuse intentionnalité évolutive répandue à travers toute la nature. L'abstraction théorique de la philosophie religieuse faisant de Dieu un Esprit absolu est une idée compliquée dépourvue de toute valeur symbolique et qui vaut moins que l'image naïve d'un dieu corporel. Le corps existe dans l'apparition et peut donner un point de comparaison. Personne ne croirait à un corps absolu. Un esprit absolu n'est ni pensable ni imaginable.



Il n'est qu'une idole, hypostasiée en vue de la rendre suggestive. Ce n'est plus qu'un prétexte du doute intellectuel, qu'une pose à la croyance, c'est un théorème menant à la discussion vaine, un mort-né de la spéculation, une abstraction qui n'a pas d'objet dont elle serait abstraite : une apparition qui n'apparaît pas, une effigie suspendue dans le vide, cible offerte aux flèches critiques de l'athéisme, lui-même en proie à l'erreur métaphysique par sa tendance à éliminer le mystère.

La confusion de cette abstraction morte, avec l'essence mystérieuse n'est pas moins répandue que la confusion avec l'image corporelle. L'abstraction est même souvent préférée, car précisément parce qu'inimaginable, elle semble donner une représentation suffisamment subtile d'un Dieu unique, pour qu'elle puisse éliminer définitivement le mystère à l'aide d'une définition prise pour adéquate.

L'image ancestrale et enfantine — le Bon Dieu providentiel — demeure touchante et naïve bien qu'elle empêche de vivre l'émotion devant le mystère, surtout à notre époque où l'idée d'une providence n'est plus que sentimentalisme, qui a tendance à se réveiller — si fugitive qu'en soit l'idée — à l'occasion de la mort d'un être aimé, surtout de son propre enfant, pour surmonter la tristesse. La croyance en une divinité providentielle vivant de corps dans l'au-delà est ancestralement ancrée dans la couche magique et liée à l'imagination consolatrice de retrouver le défunt dans l'au-delà.

Sans doute a-t-il existé et existe-t-il encore des hommes croyants dont le naïf espoir d'une aide providentielle inculquée dès l'enfance prévaut tout au long de leur vie à la croyance aux dogmes, acceptée jusqu'à la participation encombrante aux cérémonies, comme n'importe quel autre usage conventionnel fondé sur la force suggestive qu'ils exercent sur les foules. Mais sans exception, ces prises de position enracinées dès l'enfance risquent d'être un empêchement pour la maturation des fonctions réflexives (1).

Ce n'est point dévier du problème actuel — les motifs de la croyance et du doute en Dieu et les conséquences pour la vie pratique de chacun — que d'insister sur les causes intimes et ambiantes d'une désorientation généralisée qui concerne,

(1) *Les principes de l'Éducation et de la Rééducation*, Delachaux et Niestlé, 2<sup>e</sup> éd.

qu'on le veuille ou non, le sens de la vie. Le fait n'est pas en dernier lieu — il s'en faut — dû à l'existence des croyances préétablies chacune contradictoire en elle-même et toutes en contradiction entre elles, transmises de génération à génération dès l'enfance par voie éducative.

L'image mythique remplit deux fonctions : elle correspond à une inévitable question métaphysique sans réponse et elle offre un moyen de stimulation morale. L'importance morale du symbole se fonde sur la nature humaine, et sa suggestibilité aux images. Le symbole « Dieu unique » permet de porter au plus haut degré la force suggestive grâce à la concentration de l'attention vers une seule image ou plutôt vers deux images diamétralement opposées. Le principe immanent du Bien s'y trouve présenté dans sa splendeur attrayante (Dieu et le Ciel); le principe du Mal dans toute sa hideur (Satan et l'Enfer). Dans la mesure où la force émotivement suggestive se perd, il devient tentant d'imposer l'image comme une réalité afin d'exalter sa fonction de stimulation morale. Toutes les institutions religieuses se servent de ce stratagème. Mais l'image du principe du Bien, une fois dépourvue de sa signification symbolique — mystère — devient à la longue une convention sans aucune force suggestive, ce qui a pour conséquence que sa contre-image du Mal en soi, elle aussi, ne remplit plus sa fonction suggestive, n'inspire plus d'aversion de sorte que c'est finalement la séduction réelle du Mal qui l'emporte. Seul l'effroi sublimé devant le mystère assure aux images métaphysiques leur force de suggestion morale. CHERCHER JUSQUE DANS LES DÉTAILS — PROJET ACTUEL — LA SIGNIFICATION DU SYMBOLE MÉTAPHYSIQUE « DIEU UNIQUE » EST DONC LE SEUL REMÈDE CONTRE LA DÉSORIENTATION MORALE.

### 3) LES PSEUDO-PRÉUVES DE L'EXISTENCE DE DIEU

Afin de mettre hors de doute l'existence réelle de Dieu, la philosophie théologique s'est efforcée d'en fournir des preuves, logiques en apparence.

Il importe d'en tenir compte bien qu'elles soient toutes entachées d'une même erreur qui concerne la portée de la conclusion logique.

La possibilité de liaisons logiquement concluantes n'existe que pour les concepts, clichés des objets existants, formés à l'aide de l'abstraction. D'emblée, il est clair qu'un Dieu qui a besoin d'être prouvé n'est plus le mystère évident; la preuve — au lieu de mettre Dieu hors de discussion — fait de lui un phénomène problématique. Vouloir prouver l'existence de Dieu par conclusion logique, c'est méconnaître les deux significations du terme « Dieu »; c'est faire de Dieu-mystère un objet, existant à la manière de tous les autres objets; et c'est faire de Dieu-image un concept logique, une abstraction. **TOUTE PREUVE DE L'EXISTENCE DE DIEU TOURNE NÉCESSAIREMENT EN CERCLE VICIEUX. ELLE SE VOIT OBLIGÉE D'ADMETTRE L'EXISTENCE DE « L'OBJET » DONT ELLE VEUT PROUVER L'EXISTENCE.** Le calcul logique ne peut prouver l'existence d'aucun objet. L'existence des objets le précède; ils doivent être donnés à la perception. La logique ne sert qu'à prouver que les objets perçus ont ou n'ont pas certaines qualités en commun, ou bien, elle peut, de la présence d'un objet altéré dans ses qualités, conclure à la présence actuelle ou passée d'une cause altérante. Confondre la présence quantitative de tel ou tel objet avec « l'Essence » mystérieusement commune à tous les objets, avec le mystère de l'existence, c'est confondre la logique et la métaphysique. C'est croire qu'il puisse exister une métaphysique logique ou une logique métaphysique. C'est précisément l'erreur qui définit la spéculation théologique en tant que cherchant appui et preuve dans les spéculations de la philosophie métaphysique au lieu de se contenter de ses propres pseudo-preuves fondées sur des miracles déclarés révélation divine.

La raison ne saurait assumer son rôle critique et auto-critique qu'à condition de définir les concepts logiques et les images symboliques. Or, la recherche de définitions des termes symboliques est le thème général du présent travail (on trouvera également de nombreuses définitions dans « Le Symbolisme dans la Mythologie grecque »). Présentement il s'agit de chercher la définition du terme « existence » pour voir quelle valeur peut être accordée aux pseudo-preuves métaphysiques de l'existence personnelle de Dieu.

Le terme « exister » désigne la qualité commune à tous les objets qui se trouvent dans l'espace-temps. C'est précisément pourquoi le terme dans sa signification logique est inemploya-

ble pour l'objet « dieu » supposé exister dans un espace-temps en dehors de l'espace-temps réellement existant. Les discussions pseudo-philosophiques sur le pseudo-problème métaphysique sont innombrables, à savoir si l'espace-temps est limité ou non et ce qui se trouve en cas de limitation en dehors de l'espace-temps. Elles ne valent en rien mieux que les discussions de la théologie scolastique, à savoir si les anges ont un sexe. Le fait est que le terme « existence » est la qualité qui reste si l'on fait abstraction de toutes les autres qualités modales et modifiables. Elle est la qualité mystérieuse d'où il vient que tous les objets existants ont un aspect manifeste et un aspect mystérieux. C'est précisément là, le mystère de l'existence, inaccessible à la preuve logique, accessible uniquement à l'émotion.

La cause la plus secrète de l'erreur qui veut logiquement prouver le mystère métaphysique, la cause la plus profonde de la confusion entre logique et métaphysique vient du fait que le langage emploie indistinctement le mot *exister* — terme le plus abstrait qui soit — pour désigner tous les objets spatiaux, et également pour désigner le sentiment le plus concret : le sentiment de la propre existence qui anime chaque homme. Dans cette dernière acception, directement opposée à la signification conceptuelle et abstraite qui concerne les objets extérieurement perçus, le terme « exister » concerne l'intrapsychique affectivement, subjectivement vécu, l'univers des sentiments intimes qui s'étendent de l'égoïcentricité vaniteuse jusqu'à l'émotion devant le mystère. Si donc on dit « Dieu existe », le danger est grand que le terme « exister » soit confusionnel parce qu'on ne distingue pas les deux significations possibles : exister en moi, sous la forme d'un sentiment, ou hors de moi sous la forme d'un objet perceptible. La seule signification véridique du terme « exister » employé pour le symbole « Dieu » est qu'il existe en moi sous la forme concrète de l'émotion devant le mystère. L'autre signification « hors de moi » est celle du dogmatisme. Puisque Dieu ne peut pas exister dans l'environnement comme tous les autres objets, force est de le placer dans un espace hors de l'espace existant. On arrive à la conception d'un dieu personnel et intentionnel comme l'homme, qui existerait sous la forme d'un Homme absolu ou d'un Esprit absolu vivant dans l'au-delà,

**ce qui est admissible comme symbole mais inconcevable comme concept métaphysique objet des discussions.**

S'il est erroné de prendre les symboles pour des réalités, il n'est pas moins erroné de prendre pour réalité les concepts abstraits. On finit par prendre les symboles pour des concepts. Penser c'est définir. Tout est définissable. Non seulement les objets et leurs relations causales, mais aussi les sentiments et leurs relations motivantes, inclus L'ÉMOTION devant le mystère et, partant, aussi les symboles et leur signification sous-jacente.

**Seul est indéfinissable le mystère nommé « Dieu ».**

#### 4) L'IMAGE PSYCHOLOGIQUE DE « L'EXISTENCE DE DIEU »

« L'objet » métaphysique, hors de la réalité, imperceptible par définition, est, de ce fait même, hors d'atteinte pour l'intellect et son procédé logique. Il peut essayer de le prouver, il peut essayer de le nier. C'est sans importance. L'intellect ne parle que des objets qui lui sont concrètement donnés. Pour l'intellect, fonction consciente, Dieu-mystère n'existe pas; il « n'existe » que pour l'esprit surconscient.

C'est finalement le manque de distinction entre l'intellect et l'esprit, entre le conscient logique et le surconscient symbolique, l'insuffisante pénétration psychologique, qui explique l'erreur de la philosophie métaphysique. Elle essaie de définir intellectuellement et logiquement l'émotion profonde qui est le propre de la philosophie en tant qu'elle tâche d'aboutir à une vision intuitive du sens de la vie. La plupart des pseudo-preuves de la philosophie peuvent revêtir un aspect valable. Il suffit de ne pas les prendre pour intention intellectuelle de prouver l'existence personnelle de Dieu, mais d'y voir l'intention intuitive de constater L'ÉVIDENCE DE LA FORCE MOTIVANTE DE L'IMAGE DIEU : tentative d'éclairer la vision mythique. Ce qui est positif dans ces pseudo-preuves ce n'est pas la démarche logique, mais la vision surconsciente de l'esprit intuitif pourtant vacillant et troublé par une insuffisante analyse des instances psychiques et de leur manière de fonctionner. Le propre de la fonction logique de l'intellect étant l'adaptation utilitaire à l'ambiance, le propre de l'esprit est l'adaptation au sens de la vie.

Afin de rendre tangibles les rapports entre le mystère, l'esprit et l'intellect, il peut être permis d'employer une métaphore, qui, pour ne pas avoir la profondeur de l'image symbolique, se sert de la comparaison fondamentale, établie par les mythes entre le mystère et le soleil. C'est la doctrine de la lumière qui fournira les éléments de la comparaison.

Si l'on tente de regarder le soleil, l'œil ébloui ne voit rien. Pourtant l'existence du soleil est évidente par son rayonnement lumineux et fécondateur. On peut, à l'aide d'une lentille optique, capter la lumière et l'on obtient au foyer, une image du soleil, image qui est un centre énergétique ayant un pouvoir transformateur sur les objets exposés à l'énergie rayonnante. Mais qui voudrait prendre le foyer pour le soleil ? De même, à l'aide de l'esprit — comparable en l'occurrence à la lentille — on peut capter une image du mystère et cette image possède un pouvoir transformateur sur la psyché. Si l'on remplace la lentille optique (l'esprit) par un verre plan et plat (l'intellect), on n'obtient aucun foyer, aucune image, aucune manifestation énergétique, aucun pouvoir transformateur sur les objets exposés (sur la psyché). En se fiant à son expérience, l'intellect pourrait être tenté de nier l'existence du soleil, s'il ne suffisait pas de se tourner vers l'astre pour percevoir sa présence évidente. Le mystère, au contraire, n'est pas un objet perceptible. Son rayonnement ne pouvant être capté que par l'esprit, l'intellect n'obtenant pas l'image, ne peut constater le mystère d'aucune manière. Il a plutôt raison de le nier que de le prouver. Qu'il le nie ou qu'il le prouve, l'esprit ne se fierait qu'à sa propre expérience. Sans avoir perçu l'objet, il obtient l'image, le foyer, et en éprouve la puissance. Il donne à l'image le nom « Dieu » et il ne la confond pas avec la source mystérieuse de toute réalité et de toute image. Mais si mystérieuse que soit cette source, elle est évidente à l'esprit non seulement par l'image qu'il en obtient, mais par son propre sentiment, par sa propre réalité, par le mystère de sa propre existence.

L'intellect pour se convaincre a besoin d'un objet perceptible. Il oublie qu'outre le soleil éblouissant, un autre objet perceptible est donné qui prouve l'existence du soleil même sans qu'on ait besoin de l'observer : la lumière qui remplit l'espace. L'intellect a tendance à oublier cet objet et son

existence évidente parce qu'il est sans forme déterminable tout en déterminant la forme de tous les autres objets perceptibles, tout en étant la condition de toute perceptibilité.

Or, on peut dire : le même rapport qui existe entre le soleil et la lumière rendant perceptible le monde des objets, ce même rapport existe entre le mystère et la légalité du monde perceptible. La légalité, perceptible uniquement à l'esprit, est la lumière spirituelle qui émane du soleil-mystère. L'intellect, de même qu'il est incapable d'obtenir le foyer actif, l'image du mystère-soleil (sublimation), est de même incapable de se rendre compte de la force élucidante de l'émotion et de la notion du mystère épargnant à l'esprit tout égarement spéculatif et le renvoyant à l'étude des lois qui régissent l'intrapshique (spiritualisation).

Ainsi, en admettant qu'un homme puisse n'être qu'intellect, il pourrait finir par croire superstitieusement en un dieu réel; mais il ne pourrait jamais obtenir la foi, la vision d'un Dieu-mystère ou de son image activement motivante. Par contre, si l'homme est doué d'esprit et s'il n'obtient pas l'image légale, c'est que son esprit est affectivement troublé (de même que la lentille optique, si elle est impure, ne peut créer le foyer). Point n'est besoin d'appeler l'intellect à l'aide et de lui faire prouver la réalité de Dieu. Il faut tâcher de guérir l'aveuglement de l'esprit humain, et la seule possibilité d'éclaircissement consiste en l'élucidation de l'image (symbolique) et de la force motivante que l'image inspire. Il importe d'élucider non pas logiquement mais psychologiquement la création symbolique de la surconscience : l'image « Dieu-mystère » pour aboutir à saisir son rayonnement : la force sublimement motivante qu'elle exerce sur la psyché. De même que le mystère n'a pas besoin d'être prouvé, l'image mythique n'a pas non plus besoin de preuve : l'image « Dieu et son pouvoir motivant » est un fait historique incontestable. Ce qui exige une preuve et ce qui est susceptible d'être prouvé c'est exclusivement le rapport véridique entre les deux significations de Dieu : Dieu-mystère et Dieu-image. Cette unique preuve possible n'est autre que le déchiffrement du sens caché du symbole « Dieu ».

Après avoir montré combien il est erroné de croire en un dieu qui existerait corporellement ou sous la forme d'un pur esprit, après avoir réfuté l'essai de prouver logiquement l'existence d'un tel dieu, il importe d'éclaircir la vision du mystère, d'élucider l'image, de remplacer l'image symbolique des mythes par des images moins énigmatiques, accessibles à la compréhension consciente, non point au moyen de pseudo-preuves logiques, mais à l'aide de formulations psychologiquement véridiques qui ne sont point des explications du mystère, mais des explications de la signification des images mythiques ou des réfutations des interprétations spéculatives.

Aussi bien selon le mythe que selon la psychologie, il n'existe pas d'une part l'apparition et d'autre part le mystère (le terme « existe » pris dans son sens conceptuel). Rien n'est donné que l'apparition. L'apparition est le mystère, ou, mieux : le fait que l'apparition existe est le mystère. Mais l'apparition évolue, elle se spiritualise, saisit et sent, de mieux en mieux le mystère qu'elle est. Pourtant, si l'apparition est le mystère, le mystère n'est pas l'apparition. Le mystère dépasse sa révélation qui est l'apparition, et cet aspect métaphysique du mystère est symbolisé par le mythe et nommé « Dieu ». L'apparition est la réalité existante et le mystère, dépassant toute réalité existante, acquiert une « existence » propre, mais qui n'est pas celle d'une entité, qui n'est pas conceptuelle, qui est purement mystérieuse. Cette existence d'un tout nouvel ordre et qui ne concerne que « l'objet » métaphysique, n'est pas une irréalité ; elle n'est pas en contradiction avec la réalité. Elle est au contraire la condition de la réalité (le principe mystérieux de toute existence réelle). Elle est la surréalité dont on ne peut parler que symboliquement, à l'aide d'images empruntées à la réalité existante. Mais la relation entre la réalité existante et le symbole se renverse finalement. Le symbole, la surréalité, est la vérité ultime de la réalité. La réalité n'est qu'une apparition, une image apparente, un symbole manifeste de la surréalité, du mystère appelé « Dieu ». Dieu est la signification véridique de l'image réelle, du symbole manifeste qu'est la réalité apparente.



## 2. Le symbole « ame »

### 1) AME ET PSYCHÉ

Tout comme Dieu est le symbole personnifié du mystère de la création, l'âme est symbole personnifié du mystère de l'animation, manifeste sous la forme de l'élan animant. L'élan n'est autre que l'intentionnalité motivante en tant que surconsciemment guidée : le désir essentiel d'harmonisation en vue de la satisfaction essentielle : la joie. Ce qui s'oppose à l'auto-satisfaction essentielle, au désir essentiel surconsciemment immanent, à l'élan animant, c'est l'égoïsme vaniteux et sa fausse promesse de satisfaction (subconsciemment immanente).

L'élan animant et sa combativité ainsi clairement défini n'est nullement une manifestation surnaturelle. Il est un phénomène naturel parce qu'immanent à la nature humaine, immanent à la nature entière sous la forme de la mystérieuse intentionnalité évolutive de la nature. L'introduction des notions : élan évolutif, mystérieuse intentionnalité finaliste de la nature, n'est nullement obscure ou occulte. Bien au contraire, l'occultisme consiste à vouloir expliquer à l'aide de notions métaphysiques (Esprit absolu ou Matière absolue) les phénomènes existants : esprit et matière, psyché et monde, et leurs inter-réactions. En termes psychologiques, l'inter-réaction concerne l'intention motivante et l'extension spatiale, les deux liées par les désirs et leur recherche de satisfaction.

Ces constatations, résumé de la méthode d'étude, définissent

clairement le rapport entre âme et psyché. Le terme « psyché » est un mot pour désigner l'ensemble des fonctions psychiques; l'âme est le symbole mythique du mystère de l'animation; l'élan animant est le phénomène essentiel de la vie psychique. C'est durant la vie que l'élan vit ou meurt. La vie de l'élan est la victoire dans le combat contre la vanité; la mort de l'élan est sa défaite, son fléchissement progressif devant l'incessant assaut des vanités.

Ce ne sont pas les trop bonnes intentions qui pourraient ranimer l'élan combatif, car elles ne sont que des vanités. L'élan est une force motivante à intensité immense, mais la force motivante de la vanité n'est pas moins intense. Les victoires successives et progressives de l'élan se manifestent journellement par des indices minimes : la dissolution de petites vanités vexées ou triomphantes, de rancœurs, d'accusations et de plaintes sentimentales, des riens, mais qui ont tendance à s'amplifier en d'interminables ruminations, envahissant le psychisme entier par voie d'exaltation imaginative et qui finissent par « s'incarner », c'est-à-dire se manifester jusque dans les activités somatiques, elles aussi souvent impondérables : gestes, mimiques, intonations de la voix, trahissant les ruminations secrètes qui, en s'accumulant, se manifestent activement par des calomnies mutuelles, par des intrigues, et finalement par l'explosion des violences. Ce n'est point perte d'énergie et de temps que de diriger l'attention introspective vers le spectacle intrapsychique de la lutte incessante entre élan et vanité. Bien au contraire, temps et énergies sont gaspillés par l'absence d'auto-contrôle qui laisse aux ruminations vaniteuses toute latitude de s'incarner et de tuer l'élan. L'élan s'incarne peu à peu dans la mesure où il parvient, grâce à l'esprit sainement valorisateur, à combattre journellement les fausses motivations psychopathiques dès leur naissance insidieuse dans l'intrapsychique.

Le terme « incarner » possède un sens précis si on le comprend à partir de sa racine linguistique : l'homme vit d'esprit et de chair. La chair-soma est vivante, tant que l'esprit l'anime : l'intentionnalité sainement motivante (élan animant). Si l'intention animante meurt, le soma n'est plus que matière inerte. L'esprit doit être incarné (étymologie : carne), il doit sainement intentionnaliser la matière pour que l'organisme

psychosomatique puisse vivre sainement, harmonieusement. La vanité, par contre, décompose la psyché : elle détruit l'élan animant et son intention d'harmonisation. L'homme continue cependant à vivre de chair car il reste animé d'intentions perverses. Mais son âme étant « morte » (morte pour le sens de la vie) sa vie n'a plus de sens : il ne vit plus que pour la satisfaction des désirs charnels, ce que le mythe appelle symboliquement « mort de l'âme » (péché originel de la nature humaine). D'après le mythe, même les « morts de l'âme » peuvent renaître durant la vie. Psychologiquement parlant, la mort de l'élan n'est jamais totale. L'élan de vie est dynamique et son dynamisme consiste en la transformabilité du sublime en pervers et du pervers en sublime. L'accumulation totale et irrémédiable de l'énergie dans le subconscient impliquerait une stagnation complète de l'élan vital, stagnation dont la conséquence ne serait pas seulement la « mort de l'âme », mais encore la mort de la vie somatique. La possibilité de renaissance essentielle, serait-ce au dernier moment de la vie (preuve de la subsistance de l'élan sublimatif), est figurée par le larron crucifié avec Jésus. Les renversements du pervers en sublime peuvent s'opérer en un instant décisif — surtout face à une situation catastrophique — ou bien par le renversement subit des valorisations perverses en valorisations sublimes, longtemps préparé par la survivance de l'élan sous la forme de culpabilités croissantes : l'apôtre Paul et sa « vision éblouissante du Christ » : la compréhension subite, mais longtemps refoulée, de la vie dans la vérité des premiers chrétiens qu'il pourchassait et dénonçait. Mais la conversion essentielle peut s'opérer également — dans la mesure de l'élan — par l'effort quotidien de perfectionnement, d'élimination des ressentiments naissants. Le parfait n'existe pas. La vie de l'élan est son dynamisme actif : la joie, sentiment de l'élan en action, tandis que l'angoisse coupable, la culpabilité essentielle est le sentiment de la stagnation de l'élan.

Ce qui est vrai pour le banalisme appelé « mort de l'élan » reste — par analogie de contraste — vrai aussi pour l'état le plus intense de la vie de l'élan, appelé sainteté. Elle ne peut être l'état stagnant d'une concentration totale de l'énergie dans la surconscience, de sorte que rien ne resterait plus à

parfaire. Une telle stagnation ne serait que preuve de vanité et mort de l'élan. La vie de l'élan, surtout en état de plus haute intensité, consiste en des victoires sans cesse renouvelées, et par là, en l'incarnation de l'esprit continuellement renforcée; car si la force sublimative de l'élan est illimitée, la force obsédante de la vanité ne l'est pas moins. L'incarnation est un constant dynamisme, jamais achevé. Il est inscrit dans la nature humaine que les victoires sur la vanité risquent de se transformer en vanité sur la victoire. Plus grande est la victoire, plus grand et plus insidieux est le risque de succomber à la tentation de stagnation vaniteuse; mais plus grande aussi sera la force d'âme de résister au dangereux assaut de la vanité, toujours prête à se reconstituer. Mais la toute-puissance de la vanité n'est fondée que sur la force suggestive de l'exaltation imaginative. C'est pourquoi — sens ultime de toutes les mythologies et aussi du mythe chrétien — la vanité aveuglante reste soumise au contrôle de la vérité surconsciente et de sa force élucidante. Aussi le mythe de la tentation de Jésus dans les évangiles de Matthieu et de Luc n'est-il pas un simple épisode de la vie de Jésus : le sens de la vie s'y trouve condensé dans la répétition des vaines promesses du tentateur et des victoires répétées, grâce à la lucidité de l'esprit valorisateur. Il est dit, Luc IV, 13 : « Après l'avoir tenté de toutes ces manières, le diable s'éloigna de lui jusqu'à un moment favorable. » Il est évident que le diable n'existant pas en réalité, l'histoire de la tentation est le symbole de la délibération intime de l'homme Jésus.

L'incarnation en la vie psychique de la combativité victorieuse de l'élan animant, d'après le mythe, fait de la vie psychique la manifestation apparente du mystère de l'animation. Ce n'est qu'une autre manière de dire que la mystérieuse intentionnalité évolutive répandue à travers la nature entière, se manifeste au plus haut degré d'intensité dans l'homme symboliquement sanctifié. Sa psyché devenue manifestation du mystère dont le symbole est « Dieu » se « divinise » symboliquement. Uni au mystère par l'amour actif de la vie, purifié de l'exaltation des désirs charnels et de leur obnubilation affective, le héros du mythe vécu n'a plus besoin de se faire une image du mystère, car le sens du mythe est précisément

qu'il fait de lui-même l'image vivante. Le mystère s'éclaircit et l'image se réalise : mystère et image se réunissent et deviennent réalité vécue. L'homme symboliquement divinisé n'est plus contraint, comme tous les autres, de se faire de l'accomplissement essentiel une figuration mythique naïve et inadéquate. Il connaît le mystère parce qu'il le vit et il vit le mystère précisément parce que son « Essence-âme » devenue manifeste est essence de « l'Essence-Père ».

Mais cette réunion en essence due à l'accomplissement du sens immanent à la vie ne dévoile du mystère-Dieu que l'aspect symbolique de législateur moral. L'aspect du « Créateur » demeure mystérieux, demeure le mystère. Seulement l'homme purifié repose à tel point en confiance et amour dans l'essentiel, dans sa connaissance intimement vécue du mystère-législateur, que l'aspect demeuré mystérieux, le mystère de la création à jamais inexplicable, ne l'effraie et ne l'inquiète plus. Il peut dire qu'il connaît le Père, qu'il fait un avec lui, parce que toute son activité est motivée par l'émotion devant le mystère.

Le mythe exprime cet état d'âme par les symboles : incarnation, sanctification, divinisation. Leur commune signification sous-jacente est le fait psychique que le mystère-âme est devenu activement manifeste, est devenu réalité vécue. Mais seul le réalisateur vit personnellement cette vision incarnée du mystère-âme. Sa vision n'est plus du tout conforme à la vision mythique que les autres peuvent s'en faire. La vision mythique accessible aux autres — pour véridique qu'elle puisse être — reste pure image, pure imagination symboliquement personnifiante. La vision activement vécue, par contre, n'est plus une personnification symbolique, mais une personnalisation réelle. Il peut dire qu'il est réellement Dieu et Fils de Dieu. Mais ce ne sont encore que des symboles et même de très anciens symboles.

Le héros du mythe hindou Bouddha exprime l'autre aspect de cette vérité symbolique. Il affirme être plus que toutes les divinités. Les divinités et les démons sont devenus ses serviteurs. Puisque les qualités sublimes de l'âme humaine sont symboliquement figurées par les divinités, l'homme en réalisant les qualités sublimes en les incarnant, en fait ses serviteurs : il s'en sert, elles sont à son service, elles sont devenues

motifs de ses actions. Mais pour que les forces sublimes soient à son libre service, il faut bien que grâce à la combativité de son élan animant, les tentations subconscientes soient toujours à nouveau dissoutes, vaincues, que donc « les démons » aussi soient à son service, que toute l'intentionnalité animante soit sans cesse transformée en énergie surconsciemment motivante, ce que le mythe hindou exprime, en représentation sculpturale, par l'attitude caractéristique de Bouddha, assis et plongé dans l'introspection sagement valorisante.

Le mythe hindou et le mythe chrétien sont identiques selon leur signification profonde car il n'existe qu'une seule et unique vérité essentielle à valeur immuable et « éternelle ». Le mythe chrétien est à cet égard plus clairement significatif, car il parle explicitement de « la vie dans l'éternelle vérité » en l'opposant au symbolisme « mort de l'âme ». Non seulement le sort du héros vainqueur, mais le destin essentiel de chaque homme se trouve inclus dans le symbolisme central du mythe chrétien « vie et mort de l'âme ». La mort essentielle, la « mort de l'âme », est le contraire parfait de la vie essentielle : la mort est l'incapacité de perfectionnement, l'incapacité de réaliser la satisfaction du désir essentiel surconsciemment immanent à chaque homme, mais « mourant » dans la mesure où l'énergie motivante dérobée à la surconscience, se concentre de plus en plus en les intentions faussement motivantes du subconscient (démons).

Ainsi comprises, vie et mort de l'âme ne sont pas des événements momentanés et miraculeux. Elles symbolisent l'histoire essentielle de toute une vie ayant assumé ou manqué l'incarnation de l'Essence-âme en la psyché.

## 2) ESSENCE ET APPARITION

Monde et vie psychique sont l'apparition temporelle du mystère de l'animation. La manifestation temporelle de l'âme est la psyché, constituée par l'ensemble des désirs (et de leur transformation à travers les instances psychiques). La psyché et son intentionnalité ne peuvent apparaître sans qu'apparaisse — en même temps — sa limitation et son com-

plément, le monde, l'ensemble des objets des désirs multiples. Aux désirs multiples correspond la perception des objets multiples et excitants. L'interpénétration mutuelle de l'extension et de l'intention, du monde et de la psyché, de l'excitant et de l'excité, forme la vie temporelle. La psyché est l'image apparente de l'Essence-âme et le monde est la contre-image de la psyché. Les deux sont fondés en le principe d'animation.

Cette constatation inclut deux significations : psyché et monde sont, d'une part, l'apparition de l'Essence-âme, son image manifeste; et c'est, d'autre part, à l'Essence-âme qu'ils apparaissent, car sans l'animation mystérieuse, ni monde ni psyché ne pourraient exister. C'est dire que l'Essence-âme est le seul fait essentiellement vivant et vivifiant : l'essence de la vie, le sens de la vie. Les apparitions temporelles de l'essence, par contre, forment la réalité de la vie : monde et psyché. Ils ne sont pas des apparences mais — en raison de leur fondement en le mystère — des apparitions légales, des réalités. Parce que psyché et monde surgissent de ce fondement commun, la psyché est à même de saisir l'objet de ses désirs : le monde, et le monde offre à la psyché les objets des satisfactions. A ce rapport affectif s'ajoute le rapport cognitif. Parce que le fondement commun, l'Essence-âme, est principe de légalité, l'esprit, fonction psychique, devient capable de comprendre la légalité de sa contre-image, capable de saisir la vérité sur le monde. Encore que l'esprit devrait s'efforcer de saisir également la vérité à l'égard de la psyché et son fonctionnement intime.

Ces constatations sont si évidentes que l'âme humaine, se rêvant elle-même, les a toujours surconsciemment connues. Elle les a exprimées symboliquement par le rêve mythique. La pensée consciente, par contre, confond âme et psyché. Les deux termes sont utilisés comme s'ils étaient de signification identique. La pensée consciente, l'intellect, ne parvient plus à résoudre le problème fondamental : comment le sujet peut-il saisir — objectivement comprendre — l'objet, le monde objectal. L'intellect conçoit la psyché (sujet) et le monde (objet) comme deux phénomènes radicalement séparés, sans lien essentiel, et n'arrive plus à les réunir. Afin d'éviter la confusion, il importe de ne pas confondre les termes psychologiques « exciter » et « percevoir » avec le terme métaphysique

et symbolique « apparaître »; le monde excite la psyché et la psyché perçoit le monde. Mais monde et psyché apparaissent à l'Essence-âme. Parce qu'il en est ainsi, l'essentiel est de rétablir dans la vie temporelle l'union entre les deux apparitions complémentaires. L'union sous sa forme temporelle est l'harmonie. L'exigence d'harmonisation concerne la multiformité des modalités existantes et de leurs modifications, l'harmonie étant l'unité dans la multiplicité. Mais la multiformité des phénomènes apparents — les phénomènes psychiques inclus — est originellement fondée en une dualité initiale : esprit-matière, dualité qui devient au niveau de la vie : intention-extension, psyché-monde. Le sens immanent à la vie est la transformation évolutive de la discorde initiale (esprit-matière) en accord harmonieux. Le lien entre psyché et monde étant les désirs et leur besoin de satisfaction qui en fait les motifs d'actions, le sens immanent de la vie humaine est l'harmonisation de l'intentionnalité des motifs imposée par l'élan mystérieusement animant.

L'Essence-âme étant le fondement mystérieux commun aux deux apparitions réelles et complémentaires — monde et psyché — le mythe parle d'une « âme du monde » : l'intentionnalité organisatrice de la nature entière, tout comme il parle d'une psyché mystérieusement animée d'intentions d'auto-organisation harmonieuse (surconscient éthique). Ces deux images sont véridiques en tant que prises pour des expressions symboliques et comprises selon leur réelle signification profonde.

Ce que les symboles « âme du monde » et « psyché-âme » donnent à entendre, c'est le fait constatable d'un élan mystérieusement animant, d'une intentionnalité mystérieuse manifeste par l'élan évolutif unissant prévie et vie jusqu'au niveau de la vie humaine. La psyché-âme, individualisée au niveau humain (dispersée en une multitude de psychismes distincts les uns des autres par les divers degrés d'intensité de l'élan surconsciemment animant), est un cas spécial de la mystérieuse intentionnalité évolutive de la nature unissant toutes les formes de l'existence en un commun élan évolutif, à la fois mystérieux et manifeste. Tout ce qui existe, participe aux aspects complémentaires de l'existence temporelle : mystère immuable et apparition manifeste destinée à disparaître.



Ceci permet d'exprimer le rapport « psyché-monde » par un autre aspect de l'image métaphysique : Essence-âme.

Chaque psyché s'entoure de son propre monde, de son univers à elle. Le soma appartient au monde spatial et la psyché (ensemble des pensées, des sentiments et des volitions) l'anime. Mais elle ne peut le faire qu'en vertu de sa propre animation mystérieuse qui est aussi celle du monde. L'unité somapsyché est l'individu. L'âme n'est pas en lui ni en dehors de lui. Elle n'est pas une apparition spatio-temporelle. Ce qui est dans l'individu est uniquement le sentiment d'animation : l'émotion plus ou moins intense du mystère de sa propre existence et de l'existence de l'univers. L'univers perçu et vécu par chacun est l'expression de son Essence-âme. Le moi apparent, l'homme vivant de corps et d'esprit, n'est que l'instrument animé qui permet de saisir sa contre-réalité, le monde, d'agir dans l'univers, de le percevoir, de le sentir et de le penser. Les hommes ne peuvent percevoir l'univers vécu propre à chacun, ils ne peuvent se réunir en âme, en essence, en harmonie, que dans la mesure où ils sentent, pensent et agissent essentiellement. Ils ne peuvent se réunir essentiellement que par la vérité (spiritualisation) et par la bonté (sublimation). Toutes les âmes individualisées étant — selon cette image — mystérieusement unies en le symbole Essence-Père, l'apparition de chaque âme, son univers individuellement perçu, concorde avec celui des autres et tous les univers individuels paraissent être un seul univers commun à tous. Cependant, les hommes ne sont pas entièrement réunis en essence, ils ne vivent que tout au plus partiellement et sporadiquement en vérité et en bonté, chacun est pénétré à un degré variable d'intensité de l'essence animante, d'où suit que le monde apparent, perceptivement commun à tous, est pourtant différent pour chacun, excite chacun différemment, inspire à chacun un autre sentiment vital, un autre degré d'effroi ou de sublimation, variant de la joie ultime jusqu'au tourment infernal.

Fondement mystérieux de la spatialité matérielle du soma et de l'univers psychique vécu par chacun, l'Essence-âme ne participe pas à la temporalité de la vie psychosomatique. Le nom symbolique de son « mode » d'existence est « éternité », et l'image la plus juste de l'éternité n'est point le prolongement infini du temps apparent, le temps qui s'écoule infiniment d'un

passé vers un futur. La seule image qui convient à l'éternité est la « présence immuable ». C'est de nouveau une image inimaginable exprimant le mystère et son évidence inchangeable.

Après la mort du corps et de la psyché, après l'éclipse de l'univers individuel, l'âme ne quitte pas le corps car elle n'y était pas renfermée; elle ne continue pas à vivre à travers le temps car elle n'a jamais commencé à vivre dans le temps. Mais elle ne disparaît pas, car elle n'est pas apparue; ce qui est apparu et ce qui a disparu n'est que son expression manifeste : l'organisation psychosomatique, ses sensations et ses actions, les sentiments et les pensées, tous les souvenirs de la vie extensive à travers l'espace et le temps. Même l'espace et le temps n'étaient qu'apparition. L'existence réelle de cette apparition individuelle avait un commencement, une durée et une fin. L'âme ne commence pas à exister et elle ne cesse pas d'exister. Son « éternelle présence » demeure, mais elle est mystère insondable.

Ainsi le mystère-âme est à la fois le mystère de la vie et le mystère de la mort.

Les mythologies expriment aussi bien le mystère de l'existence que le mystère de la mort par une grande diversité d'images métaphysiques.

Ces images sont dépourvues de toute réalité tangible en dehors de l'influence sublimement motivante qu'elles ont exercé dès l'enfance de l'humanité sur la combativité de l'élan.

L'ère mythique est caractérisée par deux formes principales de la croyance en l'immortalité. Le mythe chrétien imagine l'immortalité comme l'union définitive de Dieu et de l'Âme (récompense éternelle) ou comme la séparation éternelle (vie dans l'enfer, châtement éternel). L'injustice de la démesure de la récompense et du châtement disparaît si l'on comprend que l'éternité n'est pas un déroulement temporel prolongé dans l'infini, ce qui reconduit l'image métaphysique à sa véritable signification : mystère insondable. L'autre forme de l'image métaphysique, dont le mythe hindou est représentatif, repose sur la croyance en une incessante réapparition de l'Âme. Expulsée toujours à nouveau du repos dans le mystère, l'Âme impure est condamnée à recréer son

apparition psychique, afin de se purifier au cours de ses apparitions répétées pour atteindre finalement « l'union éternelle », le Nirvana.

Les deux images sont d'une grande beauté mythique tant qu'elles ne sont pas prises pour des réalités.

L'esprit humain, lui-même manifestation temporelle, ne peut d'aucune manière conclure à l'existence d'une vie après la mort, il ne peut s'en faire que des images anthropomorphes. Même la surconscience éthique — pour clairvoyante qu'est sa pré-science symbolique à l'égard des conflits de la vie psychique — ne peut proposer comme réalité l'image métaphysique d'une éternelle récompense ou d'un éternel châtement, car de l'après la vie, la surconscience ne sait rien. Comme d'ailleurs, la surconscience ne présente pas comme réalité le symbole métaphysique « Dieu-Créateur ».

Ces images ont pourtant une signification parfaitement déterminable. Elles reposent sur l'évidence que le mystère de l'existence ne commence pas avec la naissance de l'individu et ne cesse pas avec la mort de l'individu. Le mystère est intemporel et l'image de l'intemporalité est l'éternité, opposée à la vie éphémère.

### 3) LE SYMBOLE « AME IMMORTELLE » ET LE SYMBOLE DE LA « MORT DE L'AME »

L'avant et l'après de la vie temporelle n'est pas un néant absolu, mais un néant relatif à la capacité de compréhension humaine, ce qu'exprime précisément le mot « mystère ». Toute la vie de l'homme, tout ce qu'il a psychiquement vécu sous la forme de pensées, de sentiments, de volitions, toute son intentionnalité motivante, n'est qu'un épisode d'une « existence » mystérieusement temporelle. L'essentiel de sa vie apparente est l'animation mystérieuse, l'élan animant. Les victoires et les défaites de l'élan essentiel restent en relation avec l'Essence de la vie, avec le mystère appelé symboliquement « Dieu ». Cette émotion religieusement profonde, impliquée dans les symboles métaphysiques, fait d'eux une invite à l'acceptation de l'éphémérité de la vie apparente, un remède salutaire contre l'angoisse métaphysique, l'effroi devant la

mort. La force sublimement motivante de l'acceptation (contraire parfait de la résignation plaintive) deviendra cependant bien plus intense à mesure qu'elle se réfère directement à l'émotion devant le mystère sans l'intermède de l'ancestrale imagination métaphysique d'une survie après la mort.

Le plus dangereux est de prendre pour réalité l'image métaphysique d'une justice après la mort. L'acceptation sublimative risque de se dégrader en le besoin infantile de consolation. L'erreur renverse totalement le sens moral caché par les textes, sens qui se réfère à la vie et à la mort de l'élan animant et non pas à la mort corporelle et à la vie dans l'au-delà. Ce sens commun à toutes les mythologies est : plutôt mourir de corps que de « mourir de l'âme », que de subir durant la vie la mort de l'élan animant.

Le principe immoral est l'exaltation des désirs terrestres et l'oubli de l'esprit surconscient. Quel désir terrestre serait plus exalté et insensé que celui de prolonger indéfiniment la vie apparente? L'individu s'accroche à l'apparition et ne voudrait plus l'abandonner : la mort est considérée comme un accident dépourvu de tout sens mystérieux. Au-delà du tombeau l'homme, trop facilement dupe du désir le plus insensé, espère sauvegarder ce qui n'était que le principe de sa vie apparente : l'individuation.

Puisque le principe de l'individuation, la psyché (l'ensemble du fonctionnement psychique lié au soma) n'est pas immortelle et puisqu'aux symboles métaphysiques « Dieu et Ame » ne correspond aucune réalité tangible, l'immortalité n'existe d'aucune manière. Cette constatation n'est pas fondée sur une quelconque spéculation. Elle élimine au contraire toute spéculation car elle découle avec nécessité de la constatation de l'existence d'un langage symbolique dont la terminologie est commune à toutes les mythologies, aux rêves nocturnes et aux textes bibliques. Les discussions pour savoir si oui ou non Dieu et l'Ame existent réellement, concernent le problème le plus essentiel de l'existence en général, et du sens de la vie humaine en particulier. Ces discussions souvent opposées au dogme étaient toutes inopérantes face à la fausse justification théologique, prétextant que la raison humaine est incapable de comprendre les révélations de Dieu faites aux prophètes de l'Ancien Testament. Preuve en cercle vicieux, car elle présuppose

l'existence de Dieu sous la forme d'un homme surnaturel qui parle aux mortels de bouche à oreille, très ancien symbole païen, est-il nécessaire de le constater.

Face à l'erreur millénaire, il est nécessaire de constater que la raison humaine est parfaitement capable de comprendre que Dieu est un symbole et de comprendre également le sens symbolique des révélations.

Cette constatation est d'autant plus nécessaire qu'elle résume toutes les analyses précédentes. Il n'est point superflu de résumer brièvement les résultats jusqu'ici dégagés afin de les renforcer par la confrontation avec les textes authentiques auxquels la théologie se réfère : les Épîtres de l'apôtre Paul.

L'apôtre parle exclusivement — ce qui est à démontrer — des conflits de l'intime fonctionnement psychique, éliminant ainsi la confusion entre Psyché et Ame qui a conduit à la croyance en l'immortalité de la psyché. Or cette confusion est usuelle non seulement en théologie mais aussi en langage courant. Afin de l'éliminer le plus radicalement possible, il a été préférable d'introduire le terme non usuel « Essence-Ame », ce qui justifie l'introduction du terme « Essence-Père » à la place du symbole Dieu-Père (expression à son tour trop chargée de confusions). Ni le Créateur — ou si l'on veut « l'Essence-Père » — n'existe réellement, ni l'Ame — ou si l'on veut « l'Essence-Ame » — et son immortalité personnelle. Ce qui existe, par contre, c'est d'une part, le mystère de l'existence du monde et, d'autre part, le mystère de l'élan animant, phénomène psychique. De là vient que les textes parlent de deux formes de résurrection : la résurrection de l'Ame après la mort du corps, pure fiction métaphysique; et la résurrection éthique durant la vie concernant la chute banale, la chute adamique, appelée « mort de l'âme » : mort de l'élan animant. Le terme « résurrection » n'a ici visiblement aucun autre sens que la signification linguistique : redressement.

Cette distinction d'importance fondamentale est clairement établie dans les épîtres pauliniennes.

L'erreur dogmatique repose non seulement sur la mécompréhension du mythe de la Trinité, mais aussi — et peut-être plus encore — sur la fausse interprétation des épîtres de l'apôtre Paul. En confrontant l'interprétation théologique avec

le texte des épîtres, il s'agit de démontrer que l'erreur consiste à penser à la mort corporelle chaque fois qu'il est parlé de la mort de l'élan animant et de penser à la « vie éternelle après la mort » chaque fois qu'il est parlé de la résurrection éthique, du redressement de l'élan durant la vie.

D'après l'apôtre, l'homme meurt durant la vie par le péché (en péchant). Il ressuscite durant la vie en cessant de pécher : en *mourant pour le péché* ou *au péché*. Le péché pour lequel il faut mourir durant la vie pour ressusciter — ou pour renaître durant la vie à la vérité éternelle — est le péché adamique par lequel est apparue la « mort de l'âme », la tentation banalisante, d'après le mythe de la Genèse.

Le fait est que les épîtres pauliniennes sont un charabia incompréhensible si on les entend sans connaissance de la symbolique qui sous-tend les écrits bibliques du mythe de la Genèse jusqu'au mythe du Christ. La dogmatique, dans l'impossibilité de comprendre les symboles, ne pouvait les interpréter que selon la lettre. « La lettre est morte », dit l'apôtre, « seul l'esprit est vivifiant. » L'esprit vivifiant ne peut être que la vérité sous-jacente à la façade symbolique qui textuellement comprise n'est que lettre morte.

Voici des citations qui pourront fournir matière à réfléchir à qui veut entendre.

Épître aux Romains, VII/21-24 — « JE TROUVE DONC EN MOI CETTE LOI : QUAND JE VEUX FAIRE LE BIEN, LE MAL EST ATTACHÉ A MOI. CAR JE PRENDS PLAISIR A LA LOI DE DIEU, SELON L'HOMME INTÉRIEUR; MAIS JE VOIS DANS MES MEMBRES UNE AUTRE LOI, QUI LUTTE CONTRE LA LOI DE MON ENTENDEMENT, ET QUI ME REND CAPTIF DE LA LOI DU PÉCHÉ, QUI EST DANS MES MEMBRES. »

C'est la constatation du péché originel, c'est-à-dire de la faiblesse innée à la nature humaine, qui psychologiquement comprise est le conflit des motifs, le conflit entre la loi de la surconscience et la loi du subconscient, le regard intérieur, la nécessité de l'introspection élucidante, thème de toutes les mythologies. Peut-on nier que l'apôtre ayant le courage d'avouer sa propre faiblesse fait preuve de lucidité introspective et qu'ayant le plus grand courage encore d'avouer sa faiblesse aux autres, son intention est de leur proposer l'élucidation introspective comme moyen de salut. L'apôtre ne parle dans

ses épîtres que du salut et toutes les citations se réfèrent au message de salut du « Christ » dont l'apôtre porte témoignage.

VIII/6 : « ET L'AFFECTION DE LA CHAIR C'EST LA MORT, TANDIS QUE L'AFFECTION DE L'ESPRIT, C'EST LA VIE ET LA PAIX. »

N'est-il pas évident que dans ce passage la mort n'est pas la mort corporelle mais « l'affection de la chair », l'exaltation des désirs charnels, et que la vie dont il parle n'est pas « la vie après la mort » mais la force de spiritualisation (l'affection de l'esprit ou, mieux, l'émotion spiritualisante).

VIII/13-14 : « SI VOUS VIVEZ SELON LA CHAIR, VOUS MOURREZ ; MAIS SI PAR L'ESPRIT VOUS FAITES MOURIR LES ACTIONS DU CORPS, VOUS VIVREZ, CAR TOUS CEUX QUI SONT CONDUITS PAR L'ESPRIT DE DIEU SONT FILS DE DIEU. »

C'est le très ancien symbole de filiation, ce qui donne à penser que pour Paul aussi, Jésus est *symboliquement* fils de Dieu et que sa vie était exemplaire et salutaire parce que — homme réel — il a su faire mourir par son esprit vivant, les motifs qui déterminent les actions perverses du corps.

X/9 : « SI TU CONFESSES DE TA BOUCHE LE SEIGNEUR JÉSUS, ET SI TU CROIS DANS TON CŒUR QUE DIEU L'A RESSUSCITÉ DES MORTS, TU SERAS SAUVÉ. »

Il ne faut pas seulement confesser de la bouche, il faut porter Dieu dans son cœur, être capable de s'émouvoir devant le mystère et ses manifestations pour ressusciter de la banalisation de l'élan et de la conventionnalité de l'esprit. Parce que Jésus a porté Dieu dans son cœur, c'est Dieu — en lui — son propre élan, qui l'a fait ressusciter.

Mais, Jésus dont parle l'apôtre, aurait-il eu besoin de ressusciter si la tentation de chuter — si la menace de mourir d'âme — n'avaient pas été également en lui ? L'apôtre ne dit-il pas : « Dieu l'a ressuscité DES MORTS. » Ce pluriel est hautement significatif. Il indique clairement qu'il ne s'agit pas de la mort du corps et de sa résurrection après la mort de Jésus, mais de la mort de l'âme de la multitude des hommes parmi lesquels seul Jésus — tout « fils de l'Homme » qu'il était — a su vaincre la tentation adamique. C'est pourquoi l'apôtre, en écrivant à ceux qu'il a convertis, se réfère à l'exemple de l'homme unique. Et pour expliquer au mieux l'éternelle vérité, le sens du message du salut, il leur dit :

Verset VI/13 : « DONNEZ-VOUS VOUS-MÊME A DIEU COMME

ÉTANT VIVANT DE MORTS QUE VOUS ÉTIEZ. » Impossible de s'exprimer plus clairement en langage symbolique, qui dévoile et voile à la fois la vérité essentielle, concernant la vie et la mort de l'élan animant. Dieu est symbole de la vérité surconsciente et le don de soi à Dieu est la réalisation active de la vérité surconsciente. La vérité surconsciemment immanente est le désir essentiel et l'homme ne peut se faire plus grand bien que de satisfaire son désir essentiel, condition du salut. L'erreur la plus complète est de renverser cette vérité et de croire que le salut consiste en le don gratuit fait par un dieu réel aux hommes « morts de l'âme », pour leur épargner l'effort de se sauver eux-mêmes. Écrivant à ses disciples, l'apôtre leur dit : « Donnez-vous vous-mêmes à Dieu » dans la mesure de votre propre élan et vous participerez au salut. Et pour les encourager, il ne manque pas de leur redire ses propres difficultés (Verset VII/19) : « Je ne fais pas le bien que je veux et je fais le mal que je ne veux pas. » En parlant des ses propres difficultés, mais aussi de son effort pour les surmonter, il a le droit de dire aux autres, à l'autre (Verset X/9 déjà cité) : « Si tu crois de tout ton cœur que Dieu l'a ressuscité » (Jésus, et qu'il est donc possible que l'homme puisse ressusciter), si tu comprends jusque dans ton émotivité profonde, jusque dans ta motivité la plus secrète, le sens et la valeur de l'exemple salulaire, tu seras sauvé. Tu ne te fieras plus qu'à toi-même et ta foi en la force authentique de la nature humaine te sauvera. Message de joie des épîtres pauliniennes, des évangiles et de toutes les mythologies.

Le plus étonnant est que cette compréhension du message du salut se trouve également dans la 1<sup>re</sup> épître de Pierre, II/24... « AFIN QUE MORTS AUX PÉCHÉS NOUS VIVIONS POUR LA JUSTICE (immanente) » et dans l'épître de Jacques, I/14 : « MAIS CHACUN EST TENTÉ QUAND IL EST ATTIRÉ ET AMORCÉ PAR SA PROPRE CONVOITISE. PUIS LA CONVOITISE, LORSQU'ELLE A CONÇU, ENFANTE LE PÉCHÉ; ET LE PÉCHÉ, ÉTANT CONSOMMÉ, PRODUIT LA MORT. »

Faut-il en conclure que la Chrétienté primitive a connu et compris le sens de l'exemple et du message de Jésus, et que la vérité a été perdue par suite de la dogmatisation des textes ?



Rien, absolument rien, n'est plus important pour la compréhension des textes que la distinction nette des deux formes de résurrection : le redressement éthique et l'union de l'Essence-Ame avec l'Essence-Père. La confusion est inévitable sans la compréhension de la différence entre la symbolique éthique à fondement réel et la symbolique métaphysique à fondement purement fictif. Morale ou métaphysique, la résurrection se manifeste après une mort : morale, elle fait suite à la « mort de l'âme » (à l'état pervers); métaphysique, elle fait suite à la mort du corps. Dans les textes bibliques les deux significations de la mort ne sont parfois pas différenciées : le symbole « résurrection de la mort » a tantôt la signification morale, tantôt le sens métaphysique, étant donné que les deux aspects sont l'expression du mystère de la vie.

La théologie, trop exclusivement fixée à la croyance en l'image métaphysique de l'immortalité de l'Essence-Ame et de sa réunion avec l'Essence-Père, aurait quand même pu éviter l'erreur néfaste, en prêtant attention au fait que les textes ne parlent pas seulement de L'IMMORTALITÉ de l'Essence-Ame, mais aussi DE LA MORT de L'AME, ce qui lui aurait permis d'éviter la mécompréhension des textes du mythe adamique de la chute de l'âme, jusqu'au mythe du salut, faussement pris pour la promesse d'une vie éternelle de l'âme immortelle.

### 3. La liberté

#### 1) LIBERTÉ ET DÉTERMINATION MOTIVANTE

Le problème de la liberté lie les symboles métaphysiques (Dieu-Ame) à la réalité morale : à l'effort de libération. Ce qui, sur le plan mythique, est appelé « incarnation », « résurrection » et comme on le verra « rédemption », se trouve appelé sur le plan moral « libération ». La tâche essentielle (morale) consiste à libérer l'âme (l'élan animant) de l'emprise du subconscient (vanité). Mais le sujet n'est à même d'agir directement que sur la psyché liée au monde par les désirs. Or les désirs (matériels, sexuels et spirituels) trop multiples et contradictoires pour être déchargés dans l'instant présent, s'accablent dans le psychisme et constituent *les motifs des actions futures*, exposés au choix permanent qui est la DÉLIBÉRATION INTIME, phénomène intrapsychique, indiscutablement existant. Sa tâche vitalement importante est l'élaboration des décisions volontaires. Le but de la délibération est — le nom l'indique — la LIBÉRATION.

Le sort essentiel de l'homme se décide au niveau intrapsychique de sa délibération intime. Chacun devrait — pour son propre bien essentiel — purifier la psyché du trouble affectif en libérant les désirs — et, partant, les motifs — de l'exaltation imaginative, principe du mal, et ne peut le faire que grâce à l'élan animant. Ce faisant, il libère graduellement l'âme. Car la libération parfaite, la liberté, est l'union entre l'âme et la psyché : l'âme devenue manifestation psychique, devenue psyché apparente.

La solution du problème de la liberté est incluse dans l'analyse des instances psychiques, laquelle culmine dans la constatation du rapport légal entre l'essence et l'apparition, entre l'âme et la psyché.

Si, de par sa nature, l'homme se comprenait lui-même (s'il n'existait pas l'instance obscurcissante : le subconscient), chacun ne voudrait que réaliser l'essence. En la réalisant, il deviendrait libre. Car être libre est synonyme de pouvoir faire ce que l'on veut; non point ce que l'on désire accidentellement et par erreur sur sa nature et son vrai besoin, mais ce que l'on veut vraiment et du fond de tout son être. La liberté consiste à pouvoir réaliser le désir essentiel d'harmonisation qui préside à la délibération, son intention motivante étant l'union entre l'élan animant et le mystère d'animation.

Il en résulte que même si l'être humain comprenait, non seulement surconsciemment mais sciemment, la loi de sa nature et s'il voulait la suivre, il ne serait pas en mesure de le faire, la réalisation du désir essentiel, la liberté, la maîtrise de toutes les excitations, condition de joie, étant idéal lointain et uniquement directif. Cependant, la vision claire du but directif peut devenir le guide le plus sûr dans le combat de libération. L'élaboration évolutive de la connaissance des lois de la nature humaine — bien qu'à elle seule insuffisante pour libérer l'individu — peut revêtir l'importance pratique d'une stimulation de l'effort sublime, peut fournir la détermination motivante la plus spiritualisée, l'arme la plus décisive dans ce combat essentiel imposé à chacun dans la mesure de son élan. Chaque individu est un essai de la nature en vue de réaliser le combat de libération et de faire approcher la vie de son but le plus éloigné : la liberté. L'individu peut devenir plus ou moins libre; il n'est pas libre. La liberté est le but idéal; elle n'est pas un fait réel.

La liberté ainsi définie est le contraire du « libre arbitre » (choix indéterminé).

Le but idéal et directif étant imposé à l'homme par son propre désir essentiel — le désir de libérer l'âme — cette sujétion, loi fondamentale, exclut tout indéterminisme, toute liberté non motivée. Elle inclut la détermination légale de tout effort psychique. L'effort sublime aussi bien que la stagnation se trouvent déterminés par la force ou la faiblesse du désir

essentiel, autant dire, de l'élan animant. L'élan peut mourir, il peut aussi à des degrés d'intensité divers s'affaiblir ou se fortifier, ce qui implique la responsabilité essentielle de l'individu.

Le sens idéal de la vie, la liberté, consiste en le contrôle des motifs, en une autodétermination telle que toute l'énergie, concentrée dans le désir essentiel, soit à la libre disposition de l'individu. Le sens réel de la vie consiste en la capacité de délibération lucide, c'est-à-dire en la fluctuation libre de l'énergie entre le désir essentiel et les désirs multiples non exaltés, selon les exigences des situations changeantes. Le contresens de la vie consiste en l'interruption de la fluctuation libre sous les deux formes ambivalentes : convulsion de l'énergie pseudo-spirituelle (inhibition moralisante) ou relâchement sans scrupules des désirs matériels et sexuels exaltés (exhibition banale). En raison de l'auto-détermination motivante, aussi bien l'effort de libération que la stagnation engagent la responsabilité individuelle. L'individu est responsable pour la forme déterminée de vie qu'il est. Cette forme détachée du fond de la vie et de son sens : c'est lui. Toute sa responsabilité réside dans le fait qu'il est ce qu'il est. Et ce qu'il est, il le montrera par la capacité ou l'incapacité de contrôler ses motifs intimes, déterminantes essentielles des activités.

Il est vain de croire qu'il faille inventer la conception du libre arbitre pour comprendre la responsabilité. Elle en empêche au contraire toute vraie compréhension, car elle élimine toute légalité psychique. D'après la conception du libre arbitre, l'homme — sans aucune détermination — serait libre de réaliser ou d'inhiber ses désirs accidentels. Les désirs multiples et leur avidité biologique ne seraient pas individuellement déterminés, non plus que la tendance à l'inhibition spirituelle (frein de la raison). Il devrait être clair qu'un tel indéterminisme complet ne permet pas de conclure à la liberté, mais uniquement à la détermination la moins libre, la plus aveugle, la détermination par caprice. La responsabilité que cette conception se propose d'introduire n'est pas la tâche de l'homme envers lui-même, envers sa propre nature, envers la vie et son mystère, mais une obligation envers un spectateur-juge : dieu réel.

Mais, en dehors de ces spéculations, qu'est-ce qui peut

sublimement freiner les désirs multiples, si ce n'est un désir capable de devenir plus fort que tous les désirs multiples et que chacun d'eux, et qui ne peut être que le désir essentiel d'harmonisation, autant dire : de liberté. Et comment pourrait-il spirituellement inhiber l'exaltation des désirs multiples s'il n'était pas avec eux en constant échange énergétique, c'est-à-dire si la dispersion accidentelle et la concentration essentielle de l'énergie n'étaient pas déterminées par l'exigence biologique des désirs, leur besoin de satisfaction qui au niveau humain trouve sa plus haute intensité par la force surconsciemment motivante de la loi d'harmonisation.

Ce que l'on appelle « volonté » n'est originairement que la tension aveugle des désirs vers un but sensé ou insensé, leur force justement ou faussement motivante. La volonté libre, par contre, est la maîtrise des désirs, la capacité essentielle de remplacer les buts insensés par des buts sensés sainement valorisés (spiritualisation) et le contrôle de leur tension affective par la capacité de rétention patiente (sublimation). Ces manifestations de la volonté libre demeurent néanmoins déterminées par le choix constant : la *délibération intime*, qui, précédant l'activité, élabore au niveau intrapsychique les décisions volontaires. IL N'EXISTE QU'UNE SEULE POSSIBILITÉ DE DIRE QUE LA DÉCISION N'ÉTAIT PAS SUBIE MAIS LIBREMENT VOULUE ET CETTE POSSIBILITÉ SE RÉALISE DANS LA MESURE OÙ LA DÉCISION A ÉTÉ DÉTERMINÉE PAR L'ÉNERGIE SUBLIMATIVE, PAR LE DÉSIR ESSENTIEL, AUTANT DIRE PAR L'ÉLAN D'HARMONISATION.

LA VOLONTÉ LIBRE EST LA DÉTERMINATION ESSENTIELLE, L'AUTODÉTERMINATION A L'HARMONIE ET SA JOIE.

Le sentiment de liberté indéterminée — le sentiment de l'arbitrage libre — est un trompe-l'œil, produit erroné d'une abstraction théorique faite à l'égard de la seule réalité psychique qui est la délibération intimement motivante.

L'abstraction théorique — l'oubli de la délibération qui a précédé la décision — intervient après coup lorsque la scission intérieure, le conflit des motifs, a trouvé son accalmie passagère grâce à la décision de la délibération motivante. Il est clair qu'après la décision, le conflit n'est plus senti, ni vécu et il devient aisé d'imaginer qu'on s'est librement, arbitrairement décidé.

L'erreur sur la volonté et la liberté, l'erreur sur la fonction-

nement délibérant et motivant du psychisme — la croyance en le libre arbitre — provient, ici comme toujours, de la tendance la plus primitive de l'esprit humain à faire de ses superstitions des dogmes, à hypostasier ses fictions imaginatives. Le libre arbitre est une imagination élevée au rang de dogme pour établir la responsabilité de l'homme envers le Juge céleste.

La vérité est que le processus délibérant est une procédure imposée à l'homme par sa propre nature, un « procès » où l'homme est l'inculpé (en cas de délit contre la loi d'harmonie) tout en étant à la fois son propre juge surconscient et son propre défenseur (la plupart du temps par des tentatives de fausse autojustification).

Ni Dieu ni la liberté arbitraire n'existent. La signification profonde de l'autodétermination délibérante est la loi fondamentale de la vie humaine : la responsabilité de l'homme devant lui-même, devant le mystère de son animation.

Rien n'est plus instructif pour la compréhension à fond du problème essentiel de la vie humaine — la liberté et les conditions de sa réalisation — que d'en dégager l'enracinement biogénétique.

La délibération est une introspection permanente, trait essentiellement distinctif entre l'homme et l'animal.

Étant un être animé, l'animal — le nom le dit — participe au mystère de l'animation.

Tous les problèmes faussement posés par le spiritualisme théologique et par le matérialisme des sciences de la vie, s'évanouissent devant la simplicité et devant l'évidence de cette constatation.

D'où viendrait l'élan animant de l'homme s'il n'était pas évolutivement préfiguré ?

Le mystère de l'animation se manifeste chez les animaux supérieurs sous la forme de l'instinctivité, esprit préconscient, pré-science inconcevable et pourtant manifeste, capable d'adapter harmonieusement les diverses espèces animales aux conditions d'existence offertes par l'ambiance. L'instinctivité animante se retrouve sous la forme évoluée de la surconscience éthique chez l'homme, animal devenu mi-conscient exposé au choix individuel et aux erreurs possibles.

L'esprit surconscient de l'homme n'est pas moins mystérieux que l'esprit préconscient de l'animal, mais il est bien plus clairvoyant encore. Les traits différentiels sont d'ailleurs nombreux. L'instinctivité surconsciente n'est plus uniformément commune à tous les membres de l'espèce pensante : elle est individualisée en degrés d'intensité, formant l'élan animant de chacun. D'autre part, l'instinct surconscient de l'homme n'est plus constitutif comme l'instinct animal qui règne imperturbablement sur l'activité. La surconscience éthique n'est plus que consultative du fait qu'elle est contre-battue par le subconscient disharmonisant. De là, le trait distinctif le plus essentiel et le plus important : la surconscience humaine n'assume plus seulement l'harmonisation avec l'ambiance, mais l'harmonisation de l'intrapsychique. Divisé en des instances plus ou moins conscientes et assailli par une multitude de désirs matériels et sexuels subconsciemment influençables, ce qui complique et désoriente le choix conscient, le psychisme humain se trouve dans la nécessité d'élaborer le choix motivant d'une manière permanente au moyen de la délibération intime à laquelle toutes les instances participent, ce qui explique la situation conflictuelle du psychisme humain. Le guide de la délibération motivante est l'élan individuellement animant, autant dire : le désir essentiel d'harmonisation surconsciemment immanent.

Les instances psychiques n'existent pas de manière spatiale. Elles sont des fonctions plus ou moins lucides qui s'interpénètrent du fait de leur fluctuation entre lucidité et aveuglement. Le subconscient n'est autre que le surconscient en état d'aveuglement partiel du fait de l'égoïsme vaniteux du subconscient. L'aveuglement complet de la surconscience est mythiquement figuré par le symbole « mort de l'élan animant ».

La pré-science mythique de l'instinct surconscient — parce qu'elle est produit évolutif de la pré-science instinctive de l'animal — a su formuler les conflits de la délibération de l'espèce pensante par le mythe de la genèse de l'Homme : Dieu est symbole de la surconscience, Adam est symbole du conscient et de son choix vacillant ; le subconscient est figuré par Satan, sous la forme de serpent tentateur, symbole de la vanité.

## 2) LA DÉLIBÉRATION MOTIVANTE

La croyance erronée en une liberté indéterminée est en grande partie due au fait que le phénomène intrapsychique, la délibération, est dérobée à la prise de connaissance par l'anathème contre l'introspection.

Du fait que les tentations subconscientes participent à la délibération introspective, l'introspection devient facilement morbide. *Le contraire de la liberté n'est pas la détermination, mais l'obsession subconsciente* (terminologie utilisée en psychiatrie pour une névrose particulière, employée ici pour l'ensemble des déformations psychopathiques). Toutes les manifestations subconscientes contiennent l'élément obsédant : l'exaltation imaginative des désirs qui refoulés (nervosité) ou obsessivement réalisés (banalisation) ne cessent d'exercer leur pouvoir de fascination devenu incontrôlable.

Parce qu'il en est ainsi, l'homme biogénétiquement obligé de délibérer avant d'agir, devrait tâcher d'obtenir individuellement le contrôle de la délibération intime légalement commune à tous, mais individuellement nuancée, autrement constellée en chacun.

Tant que le désir essentiel est vivant, il se manifestera après l'action sous la forme de satisfaction essentielle (joie) ou d'insatisfaction essentielle qui est l'angoisse coupable. Mais l'homme est à même de prévoir la conséquence de son action erronée, le tourment de la culpabilité, et de faire de cette prévoyance des jugements de valeur justes qui formeront les autodéterminations sensées de son activité future. L'homme peut, grâce à la culpabilité prévue, se déterminer et agir selon le désir essentiel afin d'éviter le tourment obscur qui suivra essentiellement, légalement, l'action erronée (il importe de ne pas confondre l'angoisse coupable de la surconscience avec les culpabilités inauthentiques devant les conventions sociales).

Ainsi, le désir essentiel (sa contrainte coupable et sa satisfaction réjouissante) préside à l'ensemble de la délibération même subconsciente. Mais le désir essentiel lui-même n'est pas indéterminé. L'individu ne peut pas arbitrairement choisir son désir essentiel, son élan : il lui est imposé par la nature, et son essence demeure la même en chaque homme. Seul diffère le degré de force, la capacité d'éviter l'erreur coupable,



de former des jugements de valeur justes. Ceux-ci, parce qu'ils sont des jugements formés par l'homme, expriment la volonté de l'homme et son degré de liberté. Grâce aux jugements de valeur justes, le désir essentiel prend forme, devient conscient de lui-même. Par les jugements de valeur justes, l'homme est en mesure de se déterminer lui-même essentiellement. Il peut faire sienne (consciente) la détermination essentielle (surconsciente). Cette détermination de l'homme par lui-même, est la détermination essentielle devenue volontaire, devenue la volonté libre de l'homme.

ELLE CONSTITUE LA VRAIE LIBERTÉ, LA SEULE LIBERTÉ QUI EXISTE. ELLE EST — MYTHIQUEMENT PARLANT — L'ENTRÉE EN APPARITION DE L'ÂME. LA PÉNÉTRATION DE LA PSYCHÉ PAR L'ESSENCE : L'INCARNATION DU VERBE (ÉLAN ÉVOLUTIF).

Au plus haut degré d'incarnation de l'esprit surconscient, la délibération atteint son but, la libération : la liberté parfaite, non pas dans le sens absolu, mais dans le sens de parfaire : réaliser.

Il est nécessaire de connaître le sommet de la libération pour comprendre qu'il est un phénomène naturel, lié au niveau de la délibération intime à tous les autres états d'âme, à tous les degrés d'intensité de libération et à tous les degrés de perversion. De la sainteté à la « mort de l'élan », de la santé psychique aux psychoses, le processus de délibération constitue un continuum ininterrompu de tous les états d'âme à valeur positive et à valeur négative. *La délibération motivante constitue l'échelle des valeurs*, les valeurs et les non-valeurs sont graduées selon leur degré de satisfaction et d'insatisfaction. La compréhension de ce phénomène essentiel est troublée par les fausses promesses de satisfaction de la vanité, qui prend les non-valeurs pour des valeurs et les valeurs pour des non-valeurs, la vérité pour erreur et l'erreur pour vérité, le juste pour injuste et l'injuste pour juste, méconnaissant ainsi la loi éthique sous la forme pratiquement vécue : la justice immanente.

Il est inscrit dans la nature humaine que tout homme peut — du moins en principe — au niveau de sa délibération intime parvenir à une libération conforme à son effort et à la réactivation de son élan. Non certes, par de bonnes intentions,

mais par la révision de ses valorisations motivantes qui déterminent ses actions. S'il ne le fait pas, il sera déterminé par ses valorisations trop souvent soumises aux conventions qui décident de la convulsion moralisante de l'élan ou de son relâchement banal, qui invite à chercher la liberté dans le libertinage. Même le moralisateur est envahi dans ses imaginations secrètes par le désir du déchaînement banal. Il ne parvient pas à le réaliser parce que son élan — n'étant pas mort — l'inhibe. Plus son élan est convulsé et exalté, plus l'inhibition risque de devenir pathologique et de l'inhiber jusque dans les désirs les plus naturels. Le banalisé, non plus, n'arrive pas à satisfaire les désirs naturels. Son obsession de déchaînement, prise pour liberté d'esprit, l'entraîne à la recherche de satisfactions de plus en plus sous-naturelles, à la destruction graduelle de l'élan qui, malgré tout quelque peu persistant, le remplit de culpabilités vagues, mi-dégoût mi-envie obsédante, encore que le banalisme ne consiste pas seulement dans la recherche des jouissances, mais aussi dans l'arrivisme à tout prix. Les combinaisons entre nervosité et banalisation sont innombrables. Leur trait commun est qu'elles sont déterminées par l'exaltation imaginative prise pour liberté inconditionnée et illimitée.

L'homme ne sait pas au juste de quelle manière agir, parce qu'il ignore son désir essentiel qui préside à l'inhibition spirituelle (frein de la raison). Il croit pouvoir agir impunément contre le désir essentiel, ce qui l'incite à l'exalter insensément, ou à chercher la liberté dans la désinhibition perverse, dans le déchaînement des désirs multiples, dans le libertinage.

Mais cette possibilité perverse de la vie intérieure n'est qu'une apparence de liberté. Elle est en vérité totalement déterminée par des fausses justifications collectives et par des motifs pervers individuellement obsédants et dérobés au contrôle conscient.

**LA LIBERTÉ AUTHENTIQUE CONSISTE EN LE CONTROLE CONSCIENT DES MOTIFS.** Elle est irréalisable sans la libération à l'endroit des opinions publiques.

**L'EFFORT DE LIBÉRATION** exige donc la conscience pénétrante de la détermination subconsciemment cachée. L'effort est insoutenable sans la conscience pertinente de l'existence d'une

fausse motivation principale, fondée non seulement sur les fausses autojustifications individuelles, mais bien plus insidieusement fondée sur l'existence de fausses justifications collectives : les idéologies régnantes, chacune armée de tout un arsenal de justifications. La liberté de l'esprit se réalise à mesure que l'homme ose lever au niveau de sa propre conscience la nocivité des discussions interminables — leurs triomphes et leurs vexations — véritables écoles de maladie de l'esprit où chacun entrevoit les fausses motivations de l'autre tout en ignorant le conventionnalisme de son propre esprit faussement motivé.

La vérité essentielle est que la fausse motivation réside dans le for intérieur de tous les hommes et que le seul moyen de s'en libérer — dans la limite du possible — est de la combattre dans son propre for intérieur. Libre à tout homme de ne pas l'admettre. Mais cette liberté elle-même est déterminée, vaniteusement motivée, car le comble de la vanité serait de se croire libre de toute fausse motivation.

La double erreur (théorique et pratique) sur la liberté est elle-même due au motif subconscient le plus profondément caché : la vanité et son angoisse devant la vérité.

C'EST UNIQUEMENT PARCE QUE LA LIBERTÉ — MÊME A SON PLUS HAUT DEGRÉ DE RÉALISATION — DEMEURE DÉTERMINÉE, QUE LA DÉTERMINATION — MÊME AVEUGLE — PEUT PARVENIR A SE LIBÉRER. C'est en raison de cette possibilité que l'homme, quoi qu'il fasse, demeure responsable devant la vie et sa loi immuable, l'essence même de la vie.

La détermination qui veut se libérer — principe de toute légalité de la vie — ne décide pas seulement de la responsabilité devant L'IDÉAL DE SUBLIMATION, inaccessible et seulement directif (la liberté parfaite). Elle décide également de L'IDÉAL DE SPIRITUALISATION sous la forme d'une inlassable et progressive recherche de la vérité légale qui régit l'intrapsychique. Puisque tout, même la liberté, la surconscience, demeure déterminé, il faut que l'esprit humain puisse parvenir à déceler les déterminantes légales.

Tant que la psychologie ne s'oriente pas vers la recherche de la détermination surconsciente et subconsciente des réac-

tions humaines, vers la recherche de la motivation juste et fautive, vers l'étude de la délibération intime, le problème de la liberté ne peut trouver sa solution. Il reste aussi spéculatif de prétendre que les actions humaines sont indéterminées que de dire qu'elles sont déterminées. Le problème de la liberté, compris comme problème de la motivation juste et fautive, surconsciente et subconsciente, se trouve être le problème central de la psychologie. Plus encore : ce problème est la psychologie. Et c'est dans la mesure de sa solution que la psychologie connaîtra la psyché humaine, objet de sa recherche. Toutefois, même la connaissance détaillée du fonctionnement motivant du psychisme resterait insuffisante sans l'étude complémentaire de la biogenèse du fonctionnement délibérant et de son but : la liberté. Mais dès que la psychologie aborde l'ensemble de ses problèmes, elle se voit contrainte de constater qu'ils possèdent tous un aspect métaphysique : le mystère de l'existence et de l'animation, mystère métaphysique dont la personification symbolique des mythologies a exercé une immense influence motivante sur l'histoire de la pensée. Par prudence scientifique, l'étude des motifs doit réviser les solutions spéculatives de la métaphysique. La psychologie pourrait certes rendre compte des lois qui gouvernent la vie, c'est-à-dire du châtement effrayant déclenché par la déformation subconsciente, ainsi que de la joie qui récompense la formation surconsciente, sans même remonter jusqu'à la source mythique et mystérieuse de cette législation, sans s'occuper des images métaphysiques. Mais elle resterait plane, elle ne recouvrirait pas le domaine de la vie entière, il lui manquerait la dimension essentielle, la profondeur-hauteur.

Le phénomène essentiel de la vie humaine — la délibération et son but, la libération — n'est pas compris dans toute son ampleur et dans toute sa profondeur, tant qu'on ignore le lien entre la délibération intime et l'image ultime de la divinité : le symbole « Dieu-Juge » et sa signification qui ne saurait être que l'immanence de la justice.

Si Dieu et l'âme sont des symboles, Dieu-Juge est symbole aussi. Si tous les symboles mythiques sont des images à sens caché figurant les conflits intimes de l'âme humaine, le symbole d'une justice divine — commune à toutes les mythologies — doit nécessairement figurer la responsabilité essentielle de

l'homme : la responsabilité pour son propre destin qui dépend à son insu de la délibération intime où chacun élabore les solutions vitalement justes ou fausses pour tous les problèmes de sa vie.

D'après toutes les mythologies, Dieu ne juge pas l'homme selon ses actions souvent hypocrites, mais selon ses motifs cachés.

L'immanence de la justice, surconsciemment évidente, est cachée par les manifestations de la vie subconsciente qui constituent l'injustice immanente. LA JUSTICE EST IMMANENTE A LA VIE ; L'INJUSTICE EST IMMANENTE A L'HOMME.

Le symbole « Dieu-Juge, distributeur de récompenses et de châtiments » appartient autant à la sphère métaphysique qu'à la sphère éthique.

D'après toutes les mythologies, l'homme est jugé après sa mort, ce qui est une image métaphysique concernant le mystère de la mort.

Cependant, le jugement après la mort du corps pour fictif qu'il soit, concerne la conduite éthique durant la vie éphémère : la vie ou la mort de l'élan animant. Bien plus encore : d'après toutes les mythologies, la divinité surveille et juge l'homme tout au long de sa vie et jusque dans ses moindres activités.

Le symbole « Dieu-Juge » conduit de la symbolique à sens purement métaphysique concernant le mystère de la vie et de la mort, à une symbolisation à signification purement éthique : elle concerne le mystère de la vie : la LOI ÉTHIQUE surconsciemment immanente au psychisme humain.



## *B) LA SYMBOLISATION ÉTHIQUE*

Les symboles métaphysiques Dieu, Ame, Liberté, concernent le mystère de la création, le mystère de l'animation et le mystère de la liberté : la mystérieuse possibilité de l'homme à se déterminer lui-même à la vie de l'élan animant ou à la « mort de l'élan ».

Le mystère de la Liberté renferme ainsi le mystère de la surconscience humaine, à la fois source des symboles métaphysiques et de la symbolisation éthique condensée dans l'image « Dieu-Juge ».

## 1. Le symbole « Dieu-Juge »

### 1) LE SYMBOLE DE LA « JUSTICE TRANSCENDANTE » ET LA RÉALITÉ DE LA JUSTICE IMMANENTE

La justice immanente est l'éternelle vérité des mythes.

La signification la plus profonde de toutes les mythologies de tous les peuples et de toute la symbolique métaphysique et éthique est le fait que le jugement symboliquement appelé « éternel » est immanent au psychisme délibérant et à son but, la libération.

Récompense et châtement s'assument durant la vie temporelle bien que cette justice temporelle ne soit décelable QU'AU NIVEAU DE LA DÉLIBÉRATION INTIME, c'est-à-dire par l'auto-analyse et par l'autocontrôle introspectif, parfaitement apte à sonder les profondeurs extra-conscientes du psychisme du fait que le conscient et l'extra-conscient ne sont pas spatialement séparés, mais fonctionnellement liés.

La tentation de méconnaître l'immanence de la justice est d'autant plus grande que l'on y oppose l'injustice évidente des inter-réactions humaines et que l'on cherche pour cette injustice manifeste et supposée irrémédiable, une consolation par la croyance en une justice après la mort.

N'a-t-on pas essayé de fonder une pseudo-preuve de l'existence personnelle de Dieu en prétextant — en cercle vicieux — qu'un Dieu en personne doit nécessairement exister pour compenser les injustices de la vie temporelle par la justice d'une vie après la mort!



L'image métaphysique d'une justice transcendante n'aurait aucun fondement sans la réalité de la justice immanente : sans le fait que récompense et châtement se réalisent durant la vie aussi bien sur le plan individuel que sur le plan social.

Les injustices manifestes de la vie sociale sont la cause la plus fréquente des plaintes. Chaque individu a tendance à se plaindre de l'injustice de l'ensemble des autres, à les accuser d'injustice tout en se croyant le seul juste. Quelles que soient les causes accidentelles et historiques des injustices sociales, il est vain d'y chercher l'argument principal contre l'immanence de la justice. Essentiellement vue, l'injustice régnera sur les inter-réactions et sur les institutions sociales tant que la fausse auto-justification régnera sur les secrètes intentions motivantes des individus. Les injustices sociales sont — essentiellement vues — la conséquence des inter-réactions des individus en tant que faux motivateurs.

L'homme est libre de faire ce qu'il veut; il est même libre de se justifier faussement, de s'exclure par ses plaintes et ses accusations de la faute essentielle commune à tous. Qui ne le fait pas? Mais s'il veut vivre dans la satisfaction essentielle, dans la joie — et qui ne le voudrait pas? — il ne peut plus faire ce que bon lui semble. Il doit assumer les conditions de joie : l'harmonie des désirs et des motifs, impossible à réaliser sans le combat intrapsychique contre les tentations disharmonisantes du subconscient.

La justice est immanente parce qu'elle est fondée sur la loi d'harmonie, et sa récompense immanente, la joie, dont la loi de disharmonie et l'angoisse pathologique qui en résulte n'est que l'aspect négatif, la sanction immanente.

Les sanctions immanentes au fonctionnement psychique sont les psychopathies : nervosité et banalisation. La nervosité et ses trop bonnes intentions moralisantes sont ambivalement liées aux trop mauvaises intentions agressives et haineuses du banalisme.

Les innombrables variations psychopathiques ont pour cause essentielle (quelles que soient les causations externes) la plainte pathétique et pathogène sur l'injustice du monde et de la vie : conséquence de l'auto-disculpation de chacun et de l'inculpation mutuelle de tous.

La justice est immanente parce que la sanction légalement immanente aux disharmonies de l'intime fonctionnement délibérant est l'angoisse psychopathique sous sa forme principale : l'angoisse devant la vérité à l'égard de soi : la vanité coupable et sa tendance à la fausse justification de chaque erreur et de chaque faute. La cause essentielle des psychopathies est le refoulement de chaque sentiment de culpabilité, tendance qui — à l'insu de chacun et à des degrés d'intensité divers — se trouve subconsciemment cachée dans le for intérieur de tout homme. Elle est le motif principal de la plainte pathétique et pathologique sur l'injustice du monde et de la vie, car à l'excès de fausse autojustification correspond l'excès d'inculpation de l'ensemble des autres, jugées injustes. La plainte est trop facilement justifiable du fait que tous les hommes sont de faux motivateurs, d'où il vient que les vanités vexées cherchent obsessivement le triomphe vaniteux sur l'autre, que ce soit par les ruminations impuissantes de la nervosité, ou par l'explosion de la revanche sans scrupules, caractéristique de la banalisation.

La faute commune — bien qu'ambivalement contrastée — conduit à la sanction commune. Chacun participe à la faute et à la sanction dans la mesure exacte de sa plainte excessive ou de son triomphe, preuves de sa justification vaniteuse. La sanction ne s'ajoute pas à la faute; elle est immanente à la faute : faute et sanction sont une seule et même chose. Étant indivisibles, chacun porte faute et sanction entièrement en lui. Faute et sanction ne sont pas à moitié à l'un et à moitié à l'autre ou à l'ensemble des autres. Chacun est en principe entièrement et totalement responsable du mal dans le monde dans la mesure où il porte en lui le principe du mal : la fausse motivation. La justice immanente réside en le fait que l'intensité de la sanction diminue dans la mesure exacte où l'individu à l'aide de son élan combatif parvient à se libérer jusque dans sa délibération intime de la tentation de fausse justification vaniteuse, moyen de refouler la faute au point de se croire le seul juste dans le monde injuste.

Quiconque voudrait prétendre être exempt de vanité prouverait par là même l'excès de sa fausse justification.

La fausse justification collective est le principe de la psychopathie : la phobie devant l'introspection. Sa sanction

immanente est l'ignorance du problème essentiel de la vie humaine.

L'immanence de la justice punitive devient pleinement manifeste si l'on tient compte du fait que les ambivalences pathologiques (exaltation-inhibition propre à tous les motifs pervers) s'étendent sur tous les désirs matériels, sexuels et pseudo-spirituels, produisant leur impuissance graduelle. Ceci du fait que l'ambivalence crée par son tiraillement en deux directions inverses (excitation amoralisante-inhibition moralisante) la « force morte » (ce que le mythe exprime par le symbole « mort de l'âme », mort de l'esprit animant). Toutes les ambivalences sont dues à la valorisation contradictoire de l'esprit pervers qui crée ainsi les deux formes ambivalentes de la maladie psychique : nervosité-banalisation. *C'est pourquoi la sagesse du langage englobe les psychopathies en le terme « maladies de l'esprit ».* L'intention généralement mécomprise de la sagesse linguistique est sans aucun doute d'inclure dans les maladies de l'esprit le contre-pôle ambivalent de la nervosité inhibitive : la banalisation triomphante, fléau de la vie sociale, cause principale du règne de l'injustice dans le monde. La sagesse mythique l'exprime par le symbole « Prince du Monde » figuré par Satan, symbole des intentions subconscientes tantôt trop bonnes, tantôt trop mauvaises. Les trop mauvaises intentions du banalisme sont le principe du mal parce qu'elles sont plus encore que le moralisme — du moins dans les époques décadentes — hypostasiées en idéal et ceci au point que les plaintes sur l'injustice de la vie sont subconsciemment motivées par le regret de ne pas pouvoir participer au triomphe des banalisés. La sagesse mythique stigmatise le moralisme inhibitif par le symbole « possédé par le démon », exprimant que la mortification moralisante est une maladie psychique moins grave que la « mort de l'âme » : la banalisation. La justice immanente, expression de la responsabilité essentielle, culmine dans le fait que, même de la « mort de l'âme », l'homme peut renaître à une vie conforme à « l'éternelle vérité » : la loi d'harmonie, principe de joie. La joie étant le contraire de la mort de l'élan : l'élan en activité sans exaltation ni inhibition, ce qui est la définition même de la santé psychique contraire de la déformation psychopathique.

La responsabilité essentielle de chacun repose sur le fait que les conditions de santé et de maladie psychiques — étant surconsciemment et subconsciemment immanentes — peuvent être levées au niveau du conscient et soumises au contrôle assainissant. La surconscience harmonisante est plus-que-consciente, le subconscient disharmonisant est moins-que-conscient. Le psychisme dans sa totalité étant une unité fonctionnelle pathologiquement scindée ou sainement reconstituée suivant les degrés de lucidité, il doit être en principe possible à la réflexion consciente d'acquiescer un degré de lucidité introspective lui permettant de pénétrer de mieux en mieux, tant les intentions plus-que-conscientes que les intentions moins-que-conscientes. Ceci d'autant plus que les intentions contradictoires sont fonctionnellement liées par le sentiment de culpabilité. L'angoisse coupable émane de la surconscience éthique, indiquant aux intentions plus ou moins sensées du conscient le danger d'une perte graduelle de la joie d'harmonie. L'entendement conscient, au lieu d'entendre l'avertissement salutaire, peut rester sourd à l'appel surconscient. Le regard introspectif s'aveugle intentionnellement et se rend ainsi lui-même moins-que-conscient, au lieu de saisir l'occasion pour renforcer sa lucidité en écoutant l'appel surconscient.

Cette description du fonctionnement délibérant est instructive mais encore trop insuffisante pour faire ressortir toute l'ampleur de la responsabilité individuelle de l'homme.

La justice est immanente parce que les valeurs éthiques sont immanentes.

Les valeurs éthiques, si on les prenait textuellement selon la symbolique dogmatisée, seraient étrangères à la nature humaine, imposées à l'homme par la divinité.

Si les divinités sont des symboles, Dieu unique inclus, l'imposition transcendante des valeurs est aussi symbole.

Pour la théologie, la valeur suprême est la croyance inconditionnelle en l'existence personnelle de Dieu-Juge et à sa constante surveillance de la conduite de chaque homme. L'obéissance à Dieu-Juge et la crainte de son jugement constant étant ainsi valeur absolue, suprême vertu, la moindre défaillance risque d'être jugée comme non-valeur absolue

rémissible uniquement au moyen de l'imploration d'une grâce surnaturelle. L'excès de telles imaginations produit nécessairement l'exaltation imaginative inverse : le doute en la valeur de quelque jugement que ce soit. La croyance en l'absence totale de valeurs et de non-valeurs : l'irresponsabilité complète, la liberté supposée inconditionnée.

En réalité, valeurs et non-valeurs sont biogénétiquement immanentes. Elles sont immanentes parce que la surconscience harmonisante et le subconscient disharmonisant sont produits de la biogenèse (mythe d'Adam). L'exigence d'autoharmonisation sous peine d'insatisfaction coupable, tout comme la tentation de disharmonisation fondée sur la sursatisfaction vaniteuse, sont des cas spéciaux de la loi d'harmonie valable pour tout ce qui existe : prévie et vie. Au niveau évolutif de l'animalisation, l'harmonie devient condition de survie satisfaisante. La recherche de satisfactions est déjà au niveau animal le propre des pulsions de nutrition et de propagation, valeurs parce qu'indispensables à la survie. Les pulsions sont divisées chez l'homme en une multitude de désirs, souvent contradictoires, cherchant chacun sa propre satisfaction. De là vient que valeurs et non-valeurs se manifestent chez l'homme par le choix, justement ou fausement valorisant, par des jugements de valeur vitalement justes ou faux. La satisfaction authentique de l'esprit valorisateur est la vérité. La vérité à l'égard des promesses de satisfaction de la matérialité et de la sexualité souvent imaginativement exaltées ou inhibées. Mais surtout et avant tout la vérité de l'esprit à l'égard de lui-même trop facilement en proie à l'auto-survalorisation mensongère — la vanité — fausse promesse de satisfaction principielle.

Tout ce qui concerne le sens et le non-sens de la vie est surconsciemment ou subconsciemment immanent : l'esprit valorisateur, les jugements de valeur justes et faux, l'avertissement salutaire de la surconscience éthique, le sentiment de culpabilité, tout est immanent au psychisme et peut donc être introspectivement levé au niveau conscient et soumis à l'autocontrôle. Tout ce qui est immanent au psychisme est de force sublimement ou perversément motivante et participe à la délibération intime, la rapprochant de son but de libération ou l'en éloignant. Du fait de l'obsession vani-

teuse du subconscient, l'homme n'est pas libre, mais il peut le devenir en s'autodéterminant introspectivement à l'effort de libération, au réveil de son élan. Seules les valorisations de la surconscience éthique sont à même de combattre et de dissoudre les tentations subconscientes d'auto-survalorisation vaniteuse et de l'avidité égocentrique des désirs, causes des plaintes sur l'injustice de la vie. Le destin de l'homme dépend de la justesse de ses propres jugements de valeur. Le juge de l'homme est sa propre surconscience. C'est la vérité essentielle, le règne imperturbable de la loi d'harmonie, mythiquement appelée « vérité éternelle » et figurée par le symbole « Dieu-Juge ».

## 2) GRÂCE ET MÉRITE

L'immanence de la justice exclut la possibilité d'une grâce sans mérite. Autant dire : la grâce surnaturelle et miraculeuse n'existe pas.

Si Dieu est symbole, la grâce aussi est symbole.

D'après les textes, Jésus fait des miracles : il guérit des boiteux, des aveugles, des sourds; il réveille même des morts.

L'interprétation textuelle y voit des guérisons miraculeuses accomplies grâce au pouvoir surnaturel du « Fils de Dieu ». La théologie y voit même la preuve que Jésus est réellement fils de Dieu et Dieu en personne. Elle suppose que Jésus chaque fois qu'il parle de ses œuvres (parole et exemple) se réfère lui-même à ses miracles comme preuve de sa nature divine.

Voici ce que Jésus dit au sujet de la croyance aux miracles (Jean, II, 23-25) : « Pendant que Jésus était à Jérusalem, à la fête des Pâques, plusieurs crurent en son nom, voyant les miracles qu'il faisait. Mais Jésus ne se fiait point à eux, parce qu'il les connaissait tous et parce qu'il n'avait pas besoin qu'on lui rendit témoignage d'aucun homme, car il savait lui-même ce qui était dans l'homme » (les motifs et les superstitions qui font croire aux miracles). Cette citation exclut radicalement la croyance aux miracles surnaturels.

Les soi-disant miracles sont des symboles de guérisons psychiques qui impliquent le mérite du « miraculé ». Par sa

parole et son exemple, Jésus guérit « des boiteux de l'âme », des hommes dont le regard intérieur « était aveugle » ou dont l'entendement « était sourd ». Il réveille même des « morts de l'âme ». A ces « miracles » dus à la force de sa parole ou de son exemple capable de réanimer l'élan, s'ajoutent des guérisons de maladies psychosomatiques dues souvent — qui ne le sait pas — à la suggestibilité pathologique et qui peuvent céder à des contre-suggestions. (Dans le sanctuaire d'Asclépios se trouvaient autant d'ex-votos qu'à Lourdes. La preuve fondée sur des miracles serait irrévocable si — par impossible — une jambe, un bras, ne serait-ce qu'un petit doigt coupé, commençait à repousser.)

Quant à la grâce en théologie, elle serait un don gratuit exclusivement accordé aux implorations des croyants et à la participation aux cérémonies qui ont été utilisées — fait historique — dans toutes les sectes religieuses de l'animisme jusqu'à nos jours et adressées à l'intention des divinités innombrables qui en réalité n'ont jamais existé.

Par contre, vu par rapport au mystère, vu métaphysiquement et symboliquement, tout homme est inclus dans la grâce. Tout est grâce : le don de l'existence et des qualités, c'est-à-dire le mystère de l'animation et l'intensité individuelle de l'élan. Vu du côté de l'apparition, tout est mérite ou démérite : l'emploi qu'on fait de son existence, c'est-à-dire le développement ou la destruction des qualités reçues, le degré de réalisation ou de destruction du propre élan.

L'intensité individuelle de l'élan — caractéristique de l'espèce humaine — n'est nullement en contradiction avec la justice immanente. Un élan plus intense demande un plus grand effort de réalisation, une plus grande concentration sur l'essentiel et implique une culpabilité plus intense en cas de dispersion. Le fait est que nul ne connaît l'intensité de son élan avant de l'avoir déployé. Mais le déploiement de l'élan n'est jamais achevé tant que dure la vie. Seuls, au moment de la mort, mérite ou démérite essentiels deviennent définitifs et définissables. Au cours de la vie, ce sont souvent les bouleversements accidentels jugés catastrophiques qui deviennent, ou peuvent devenir, décisifs pour le réveil de l'élan et son déploiement. Face aux catastrophes, l'homme s'effondre ou bien s'anime d'un réveil du courage essentiel jusqu'alors

ignoré, susceptible de l'arracher pour son plus grand bien, de la torpeur et de la monotonie des habitudes, ce qui est un des aspects de la justice immanente. Car l'élan ne pourrait se redresser face aux catastrophes s'il n'avait pas déjà auparavant — à l'occasion de petits inconvénients de la vie journalière — exercé sa force d'acceptation, contraire parfait de la résignation plaintive. A cet égard, les trop grands privilèges peuvent devenir aussi nuisibles que les trop grandes frustrations. Les élans sont habituellement bloqués par l'arrivisme banal, endormis par le triomphe sur la réussite extérieure ou haineusement crispés par des défaites au niveau social, exaltés ou inhibés parce que déviés de la tâche essentielle (formation harmonieuse du caractère) vers des tâches exaltées de toutes sortes (pseudo-religieuses, pseudo-artistiques, politiques, etc.). La cause fréquente en est la confusion entre la rareté de l'élan authentique et la diversité des talents — qu'ils soient réels ou purement imaginaires — trop souvent sous-tendus de faux motifs d'arrivisme du fait des primes d'autosatisfaction excessive que la convention sociale leur accorde. Si beau que soit un talent porté par l'élan, l'inauthenticité due à la surenchère est nuisible pour les individus et pour la société. La vie peut à la rigueur se passer de talents, elle ne peut se passer d'élan sans perdre sa direction sensée. Le thème est d'importance capitale car les tâches exaltées de toutes sortes sont la cause principale des psychopathies, à la fois indices et sanction immanente de la destruction des élans. « Tâche exaltée » signifie : surtension de l'énergie vers un but secondaire qui dépassant la force de l'élan reste irréalisable ou qui même si les capacités suffisent à la réussite, n'apporte pas les satisfactions escomptées. Dans la mesure même où un but quelconque est entaché par la vanité de supériorité ou d'arrivisme, se déploiera tout le cortège des ressentiments : triomphes et vexations, rancœurs et plaintes excessives sur l'injustice des hommes, de la vie et même sur l'injustice de Dieu.

Car au plus profond des vanités se cache la plainte sur l'injustice de la grâce divine : l'accusation et la vexation de ne pas être le premier parmi tous les hommes. Par quoi d'autres auraient-ils mérité d'être gratifiés de dons et de talents supérieurs et, surtout, d'être animés d'un élan plus intense! C'est la tâche exaltée dans toute l'ampleur de sa démesure :



la vanité jalouse. Certes, elle est à peine consciente. Elle est refoulée. C'est pourquoi elle se manifeste de toute sa force obsédante et faussement motivante. Elle remonte du fond du subconscient, méconnaissable parce que dispersée en d'innombrables fausses motivations et fausses justifications. Elle est la tâche exaltée en principe, le principe de la pathogénie, portant sa sanction en elle-même. Elle est mythiquement parlant le « Prince du mal », le tentateur Satan.

Le démérite est la dispersion imaginative à travers le passé et le futur; le mérite est la concentration spirituelle dans le présent : la présence d'esprit. L'une est le principe de l'enchaînement aux motivations perverses (qui risquent de devenir aveugles et obsédantes); l'autre est le principe de libération qui devient liberté lorsque la présence d'esprit est acquise, lorsque le passé et le futur disparaissent ayant perdu l'inquiétant de leur attirance obsédante. Ce n'est qu'une autre expression pour la reconcentration des désirs multiples dans le désir essentiel. Cette reconcentration est la récompense suprême du mérite, le « lieu » de la joie; elle est la « porte étroite » qui mène au lieu symbolique de la récompense, appelé dans le mythe chrétien « le royaume des Cieux » (que l'homme porte en lui). Elle est nommée par d'autres mythes : Nirvana et Tao. Le fait que la manifestation de l'âme à travers la psyché n'est pas achevée tant que vit l'homme, explique cette vérité mythique que l'homme — même si toute sa vie n'était qu'un enchaînement de crimes — peut réaliser dans la dernière minute de sa vie, l'état d'âme dont le symbole est « la grâce ». La condition n'est pas qu'il se repente de crainte d'être exclu d'un Ciel pris pour une réalité, mais que devant le mystère de la mort, il s'aperçoive des égarements de sa vie passée, et que cette nouvelle vision soit tellement sincère qu'elle déterminerait désormais les actions de cet homme, si, sauvé de la mort, il se trouvait de nouveau dans la possibilité de disperser le désir essentiel ainsi réveillé, en des désirs multiples et exaltés. Autrement dit, la condition d'une telle « résurrection », certes rare mais en principe possible, est que le repentir ne soit pas dû à la crainte de la mort, mais à la vision du mystère révélé par la menace de la mort.

### 3) RESPONSABILITÉ ESSENTIELLE ET RESPONSABILITÉ SOCIALE

De la responsabilité essentielle, il importe de distinguer la responsabilité sociale.

La responsabilité essentielle est constituée par le rapport authentique de soi à soi-même. Elle est la responsabilité de l'individu envers lui-même, envers son désir essentiel; elle est constituée par le rapport entre le moi essentiel et le moi apparent. La déviation est indiquée par la culpabilité essentielle, mesure du délit contre le désir essentiel, mesure du tort, du mal essentiel que l'individu s'inflige à lui-même.

Par contre, la responsabilité sociale est constituée par le tort que les individus, faux motivateurs, s'infligent les uns aux autres et par le délit contre les lois de la société qui tentent d'endiguer ce tort mutuel, conséquence de l'injustice essentielle qui règne dans l'âme des individus dont la société se compose. Elle est l'explosion du malaise intérieur, créant le malaise commun. A cause de l'injustice essentielle, à cause des faux motifs de chacun et de tous les individus de la société, les lois elles-mêmes par lesquelles la société veut se protéger contre l'explosion de l'injustice des individus, ne sont souvent qu'une manifestation de l'injustice régnante, hypostasiée et collective. Si donc à cause de l'injustice essentielle des individus, la société ne peut subsister sans se protéger par des « règles du jeu », par des lois juridiques, elle ne peut non plus subsister sans efforts pour améliorer ces lois. Il devient clair que devant la nécessité historique du combat social, l'orientation sensée ou insensée dépend de la justice essentielle ou de l'injustice essentielle des individus, c'est-à-dire des motifs surconscients, libres, ou subconscients, obsédants, qui les animent, donc en dernier lieu : du combat essentiel et intérieur de la libération individuelle.

Bien que les lois sociales ne soient qu'une convention, la pénalité de ces lois et l'imputabilité de l'individu demeurent fondées sur la légalité fondamentale de la vie, sur la détermination motivante du fonctionnement psychique. La raison d'être des lois sociales est la création de déterminantes psychiques, destinées à inhiber l'infraction par des menaces d'insatisfactions accidentelles. Mais, en fait, ce n'est là qu'une inti-

midation socialement plus ou moins efficace, une soumission conventionnelle, un embourgeoisement, tant que les fausses valorisations sous-jacentes restent refoulées au lieu d'être dissoutes. La seule valorisation pleinement libératrice parce qu'indépendante des menaces venant de l'extérieur, est l'auto-valorisation authentique : la compréhension que tout est déterminé par le besoin d'auto-satisfaction et que le pervers et le sublime se distinguent uniquement par le fait que l'un est l'égoïsme inconséquent n'envisageant que le bien du moi accidentel, tandis que l'autre est l'égoïsme conséquent ajoutant à la recherche des satisfactions accidentelles en tant que vitalement indispensables, le désir de réaliser son propre bien essentiel : l'harmonie des motifs, désir libérateur parce qu'il ne laisse subsister aucune soumission, aucune hypocrisie, aucun regret. Les bienfaits de l'égoïsme sublime — de la sublimation de l'égoïsme vaniteux — sont en réalité bien plus essentiels encore : la force sublimative de l'égoïsme conséquent à intention harmonisante (qui n'est autre que le désir essentiel) s'étend jusqu'aux moindres détails de la vie quotidienne et, surtout, au cortège des ressentiments disharmonisants. Grâce à l'élimination successive de l'égoïsme pervers des ressentiments et de leur ambivalence contraignante (vanité coupable et accusation plaintive) se rétablit la chaleur d'âme, l'union harmonieuse de l'amour de l'ego et de l'amour de l'alter, amour objectif, contraire parfait du sentimentalisme altruiste (contre-pôle pervers de l'égoïsme vaniteux). L'objectivation de l'amour implique l'amour de la vérité sur soi-même et sur l'autre : la lucidité de l'esprit valorisant.

Le plus haut degré de l'immanence de la justice s'assume par le fait que même l'effort d'auto-libération demeure biogénétiqnement déterminé par le désir essentiel, par l'élan vital et son besoin d'auto-satisfaction harmonieux, tout en étant — par là-même — lié au mystère de l'animation.

L'effort d'auto-libération n'est que bonne intention, et même trop bonne intention vaniteuse, en dehors de la religiosité profonde qui est l'émotion devant le mystère. Sentir le mystère, c'est sentir sa propre responsabilité. Car il serait évidemment absurde d'imputer une responsabilité au mystère.

*La diversité des élans animants est la libre expression du mystère apparent qu'est chaque individu.*

La diversité des élans individuels appartient au mystère de l'animation. Quel que soit le degré d'intensité de l'élan animant, son déploiement et sa destruction sont l'indice de la valeur essentielle ou de la non-valeur essentielle de l'individu.

C'est donc cette vie entière, lorsqu'elle est achevée, qui, d'après la symbolisation des mythologies de tous les peuples, sera « jugée » selon sa responsabilité face au mystère. Selon l'image métaphysique de la justice après la mort, l'intentionnalité mystérieusement animante — qui est entrée en apparition et qui est mystérieusement disparue laissant le corps inanimé — est symboliquement personnifiée par l'« âme immortelle ». Elle retourne dans l'éternelle présence dont elle est émanée — d'après l'imagination symbolique des mythes. Libérée de la psyché et de sa détermination, redevenue éternelle présence, l'âme sera « jugée » par la présence éternelle dont le symbole est la divinité, qui — en tant que symbole d'un jugement éternel — est la divinité-juge. Le jugement lui-même est donc mystère et symbole. Mais il est possible de se faire une image de ce mystère car l'intentionnalité psychique a été l'expression manifeste de l'âme, et par image on peut dire que l'âme sera jugée selon le mérite ou le démérite de la psyché.

Ce que l'on ne saurait assez souvent rappeler, c'est que toutes les images de la justice transcendante et de la prolongation de la vie individuelle en un temps infini, la récompense et le châtement après la mort, ne sont que des formulations et des prolongations du rêve collectif par lequel l'âme primitive, émue par le mystère de la mort, a projeté le souvenir du père-ancêtre dans l'au-delà. Cette image métaphysique ancestrale fut justifiée par sa valeur motivante fondée sur la suggestibilité du primitif grâce à laquelle l'exemple idéalisé de l'ancêtre divinisé exerçait une influence décisivement motivante sur sa conduite durant la vie. L'espoir de joindre après la mort le père-ancêtre, divinisé et immortalisé, avait pour seul sens valable l'influence émotive que l'image d'une justice transcendante a su exercer sur la vie réelle des peuplades primitives. Il s'agit donc là d'un problème à portée autant individuelle que sociale.

La croyance en une justice compensatrice après la mort qui exige la croyance en Dieu réel est tellement enracinée dans la psyché humaine que l'on peut dire sans crainte d'exagérer,

qu'il y a peu d'hommes — même athées — qui — du moins dans certains instants de leur vie — ne croient pas en Dieu réel et à son intervention capricieuse et partant injuste, ne serait-ce que sous la forme d'une providence. On ne peut s'affranchir de ce vestige obsédant de superstition que par l'effroi sublimé devant le mystère de la vie, par le sentiment de la vraie responsabilité, par la compréhension salutaire que l'on est seul, mystérieusement seul, devant la vie et sa loi.

## 2. Justice immanente et injustice immanente

### 1) JUSTICE IMMANENTE ET SANCTIFICATION

La sanctification est un mythe en tant que liée par le symbolisme « Fils unique de Dieu » au thème central de toutes les mythologies : le symbole « Divinité ».

Sous cet aspect symbolique, la sanctification a été auparavant analysée.

Il importe de reprendre l'analyse de la sanctification car en tant que phénomène réel, elle est le plus haut degré, l'exemplification de l'immanence de la justice.

Pour que la projection symbolique dans l'au-delà ait pu prendre la forme d'une justice après la mort, il était nécessaire que dans l'émotion devant le mystère de l'existence temporelle, le pré-sentiment d'une justice immanente à la vie ait été surconsciemment incluse.

La justice immanente implique récompense et châtement durant la vie. Elle ne peut donc pas être une béatitude gratuitement et uniformément accordée à tous les individus. Or, ce fait de la différence individuelle est précisément le motif central de toutes les plaintes injustes sur l'injustice de la vie. Fonder la justice immanente sur l'uniformité du bonheur c'est exiger, ou bien que tous participent uniformément à un commun bonheur absolu; ou bien que bonheur et malheur soient distribués sans aucune différenciation de mérite individuel; ou bien encore que tous reçoivent après la mort, la compensation uniforme pour le commun malheur, ce qui impliquerait

l'élimination radicale du mérite ou du démérite, aussi bien au niveau de la vie individuelle qu'au niveau de la vie des sociétés. Ceci n'aurait nullement besoin d'être constaté si précisément, la plainte ou le triomphe sur l'inégalité du bonheur (trop exclusivement mis dans la distribution des biens matériels) n'étaient pas les motifs les plus secrètement cachés de toutes les vanités vexées ou triomphantes, cause essentielle de l'injustice régnante.

L'Ancien Testament parle du sort temporel du peuple, symboliquement « élu », symboliquement appelé à l'alliance durant la vie avec l'« Éternel » (avec l'éternelle vérité qui est l'immanence de la justice). Le châtement immanent de la « rupture de l'alliance » est la « mort des cultures », l'effondrement dans la banalisation. Le châtement ne s'ajoute pas aux conséquences de la banalisation. Sa conséquence est immanente car elle est l'effondrement des valeurs-guides, la survalorisation des jouissances matérielles et sexuelles, dépravation destructive non seulement du courage éthique, mais encore du courage physique, mettant les individus et les peuples dans l'incapacité de se défendre contre l'ennemi envahisseur à l'affût des richesses entassées dans les métropoles. C'est la vérité de la justice immanente exemplifiée à travers toute l'histoire et exemplifiée dans l'Ancien Testament par le sort des Babyloniens (la tour de Babel), des Égyptiens (les sept plaies), la destruction de Sodome et Gomorrhe, et surtout par le sort d'Israël. L'immanence de la justice essentielle se manifeste à travers les événements historiques, par les « punitions » temporelles qui, à travers le sort des peuples dépravés et châtiés, atteignent chaque individu. Aux injonctions de Moïse faites aux Hébreux d'abandonner la « danse autour du veau d'or » symbole de banalisation, répondent les avertissements des Prophètes rappelant au peuple les promesses et les menaces, les récompenses et les châtements que la justice de l'Éternel (symbole de l'éternelle vérité) réserve aux mortels, non pas après la mort, mais durant la vie. « Dieu donnera le peuple dans la main de l'ennemi. » L'ennemi est accidentellement l'envahisseur trop facilement victorieux; mais il est essentiellement la faute héréditaire, le serpent du paradis, la vanité, « Satan », à la fois inducteur à la banalisation et exécuteur

du châtimeut. Le « don de prophétie » est symbole d'une foi profonde à laquelle se « révèle le mystère », qui connaît les « desseins de Dieu », symbole de la justice immanente qui se manifeste à travers le temporel : les lois d'harmonie et de disharmonie, impliquant récompense et châtimeut et qui sont prévisibles parce que conséquences des lois surconsciemment et subconsciemment immanentes (la justice immanente, non seulement par rapport à la vie des peuples mais aussi de l'individu, trouve déjà dans l'Ancien Testament son expression claire dans les Psaumes).

Le Nouveau Testament complète la vérité essentielle de l'Ancien Testament qui concerne presque exclusivement le sort des peuples. L'individu et son sort essentiel durant la vie est le thème central, et gagne dans les évangiles toute son importance mythique et historique.

Les Hébreux, vivant dans la décadence, sont tombés sous le joug romain. Les anciennes prophéties se sont réalisées. La puissance romaine aurait envahi la Palestine même si le peuple n'était pas tombé en décadence. Mais, dans ce cas, la défaite extérieure n'aurait été qu'un accident. Inatteignable dans sa force intérieure, dans sa force essentiellement motivante, le peuple aurait puisé dans le malheur même — ou plutôt : à cause du malheur — un nouvel élan, comme ce fut le cas au temps de l'esclavage en Égypte. (Dieu aurait donné — symboliquement parlant — le peuple dans la main des Romains, mais non pas dans la main de Satan, le banalisateur.) A cet égard, il faut bien comprendre que l'immanence de la justice n'exclut pas la cruauté immanente à l'existence temporelle où tout est limité selon la durée, et où la limitation dépend des accidents. Un enfant peut mourir avant l'âge : il tombe hors de la responsabilité. De même, dès la jeunesse d'un peuple, les institutions culturelles peuvent être détruites par l'envahisseur. Mais la culture n'est pas dans les institutions et il est bien souvent arrivé au cours de l'histoire que des peuples accidentellement vaincus aient essentiellement vaincu les vainqueurs, aient apporté à leurs cultures un regain d'élan et de rajeunissement. La cruauté est dans le temporel; la justice est dans l'essentiel. Ceci au point que les malheurs du temporel — causes fréquentes d'effondrement — peuvent devenir cause essentielle



de redressement. Tout dépend de la force de résistance vitale, de la force de l'élan.

Ce sont des vérités très anciennes : des vérités éternelles. Il est facile de le dire. Il est difficile de les vivre. Ce qui facilite de les vivre, est de les reconduire à leur source essentielle : les motifs intimes.

L'Ancien et le Nouveau Testament forment un tout inséparable.

Ils parlent — de la chute d'Adam jusqu'à la mort de Jésus et de la mort de Jésus jusqu'à la Parousie — de l'histoire essentielle de tous les peuples et de tous les hommes, de l'histoire essentielle de l'humanité soumise à la loi éthique de la justice immanente.

L'approfondissement essentiel est obtenu du fait que le récit de l'histoire réelle des Hébreux est entremêlé d'épisodes symboliques et accompagné tout au long des deux testaments du récit symbolique de « l'alliance », appelé « salut » dans le Nouveau Testament, où l'alliance ne concerne plus le peuple « sourd et aveugle », prisonnier d'une croyance morte et dogmatisée, mais l'individu capable d'entendre l'appel au renouvellement de l'alliance, le message de joie : AU MILIEU DE LA DÉCADENCE DES PEUPLES ET DE LA MORT DES CULTURES, LES INDIVIDUS PEUVENT RENAITRE A LA VÉRITÉ ÉTERNELLE (à l'alliance avec l'Éternel). Au milieu du peuple d'Israël en état de rupture se réveille un nouveau Prophète « messager de Dieu », homme réel comme les anciens Prophètes, inspiré comme eux par « l'Éternel », le Messie du Nouveau Testament : Jésus, symboliquement nommé « le Christ ».

Le peuple, mécompréhendant les anciennes prophéties qui annoncent la venue du messie selon l'esprit, attend le messie selon la chair, démagogue qui le conduirait dans le combat victorieux contre les Romains. Mais le royaume du Christ « n'est pas de ce monde » (de ce monde pervers en constantes luttes pour le pouvoir). Déçu, le peuple asservi renie le nouveau prophète et l'abandonne à son sort, dans sa lutte contre les Pharisiens. Sa vie et sa mort sur la croix témoigneront de la plus ancienne vérité, de la vérité essentielle et éternelle : plutôt mourir que de céder aux puissances du monde et de pactiser avec les faux justificateurs et leurs fausses promesses démagogiques. Il meurt dans la joie de son élan combatif. Sa vie et sa

mort sont la vérification et la preuve suprême de la plus ancienne vérité qui est l'immanence de la justice.

*Les évangiles selon leur sens le plus profond sont l'illustration de la justice immanente à son plus haut degré de manifestation.* Le sens du message de joie est que l'essentiel n'est pas ce qui arrive à l'homme, mais ce que l'homme en fait au niveau de sa délibération valorisante et motivante : le degré de libération qu'il est capable d'atteindre. Il peut aussi bien s'effondrer devant les accidents les plus minimes, qu'il peut — comme le mythe chrétien le montre — mourir du corps dans la joie de son accomplissement tout en subissant le sort du supplicié.

Même si Jésus — comme certains historiens l'affirment — n'avait jamais vécu et que sa vie ait donc été symbolique comme celle de tant d'autres héros mythiques, il n'en demeure pas moins que le symbolisme mythique atteint son apogée à travers les textes bibliques, qui condensent le sens commun à toutes les mythologies en les lois de justice essentielle : l'harmonie et sa joie, figurée par le Dieu unique et la disharmonie et ses conséquences néfastes, figurée par le tentateur Satan.

Que la sanctification soit un événement réellement vécu ou pur symbole, encore faut-il comprendre sa portée significative. LA SAINTETÉ ET LE SOMMET DE SA JOIE EST IRRÉALISABLE POUR LE COMMUN DES MORTELS; ce qui reste cependant réalisable, c'est la compréhension émotive fondée sur l'extrapolation à partir de nos propres joies et de nos propres angoisses (telle une courbe partiellement donnée est déterminable dans tout son parcours à condition toutefois d'en connaître la loi du déroulement).

Par voie d'analogie, la sainteté peut être comprise comme le renversement complet de la vision habituelle de la vie. Devant l'évidence du mystère, l'événement apparent perd son évidence affective et sensoriellement compacte, son importance prédominante. Le mystère de la vie se dévoile à travers les faits apparents même les plus quotidiens. L'apparition devenue translucide, les souffrances aussi bien que les jouissances accidentelles perdent leur importance prédominante. La joie — contraire de l'effroi (sous ses formes primitives ou pathologiques) — devient certitude. Dans cette certitude de l'essentiel, tous les accidents possibles de la vie temporelle d'emblée acceptés se trouvent rassemblés en une vision d'harmonie

englobant vie et mort. L'énergie libérée d'angoisse atteint son plus haut degré de concentration en l'élan animant et en sa combativité sublimative, ce qui est la définition même de la joie imperturbable, symboliquement appelée « sainteté », « Ciel en nous », « incarnation de l'âme en la vie psychique ». Dans cet état de richesse d'âme et d'esprit rien n'est surnaturel, tout est naturel. La sainteté est la contemplation sublime de la vie temporelle naturellement exposée à la perturbation et à la souffrance, mais qui — justice immanente — sont en principe surmontables sans aucune grâce surnaturelle, mais uniquement par la force de l'élan combatif. Sa plus haute manifestation est l'acceptation de la souffrance biologique inchangeable (vieillesse et mort) et l'acceptation des souffrances accidentelles en tant qu'inchangeables de manière sensée, qui journalièrement répétées proviennent des vicissitudes de l'ambiance et des inter-réactions humaines faussement motivées.

Il convient donc de distinguer du principe, de la sainteté, l'effort de sanctification journalièrement répété et jamais parfait. Dépassant la force d'acceptation de la majorité des hommes, la sanctification reste analogiquement liée à la santé psychique dont elle est la plus haute manifestation.

La sanctification n'est pas un état d'âme immuable et surhumain. Elle est un dynamisme d'accomplissement : la victoire de la nature sublime de l'homme sur les faiblesses de la nature humaine. Comme telle, elle est le couronnement de la symbolisation mythique dont le thème constant est la lutte héroïque et intrapsychique contre l'assaut des ressentiments contraignants et malsains.

Le dynamisme de sanctification est inclus dans la délibération : il est le plus haut degré de libération.

Parce qu'il en est ainsi, le dynamisme de sanctification s'est manifesté non seulement dans l'homme Jésus. D'autres hommes l'ont vécu. D'innombrables hommes ont essayé de le réaliser sans y parvenir car leur voie ne fut pas le « Tao » (la voie juste), la révision des motifs, mais l'erreur de l'ascèse qui n'est que trop bonne intention moralisante. Dans les « Paroles de Bouddha », l'ascèse est radicalement rejetée et la voie juste est clairement décrite : il faut percer durant la vie l'apparition, le « voile de la maya » pour atteindre le Nirvana.

Il faut renoncer aux désirs multiples. Le Nirvana, la dissolution, l'anéantissement des désirs exaltés et multiples, ne symbolise point le néant complet, le néant absolu, mais l'état de concentration parfaite, l'état d'absorption des désirs multiples par le désir essentiel. Rien ne pourrait déterminer l'homme à vouloir percer l'apparition pour atteindre l'essence, le néant relatif, le Nirvana, la réunion avec Brahma (Dieu-Père), si ce n'est un désir plus fort que tous les désirs multiples, le désir essentiel. Le Nirvana est le néant relatif, le mystère devenu manifeste, la réalisation de l'incarnation de l'Essence-âme.

La « bonne nouvelle » des évangiles a son parallèle en Inde et en Chine et — qui sait — peut-être dans des cultures dont l'histoire est insuffisamment connue. Le Tao est identique à l'exemple et à l'enseignement de Jésus et Lao-Tsé ayant vécu, il est à supposer que lui aussi l'a exemplifié par sa vie. Dans les évangiles, Jésus est l'homme réel et le CHRIST EST LA VÉRITÉ UNIVERSELLE. La sagesse hindoue elle aussi désigne par le nom « Bouddha » à la fois l'homme qui a vécu, et la vérité universelle. Jésus est « le sauveur », Bouddha est « le sauvé », parce que lui aussi a vaincu la vanité du monde. La symbolique l'exprime en montrant Bouddha entouré du parasite des najas : le serpent vaincu, la vanité vaincue devenue force salutaire et protectrice. Cette même signification ne se retrouve-t-elle pas dans le serpent d'Asclépios qui verse son venin dans la coupe salutaire : symbole que la victoire sur la vanité est principe de la santé psychique. Jésus n'exprime-t-il pas la même vérité en se nommant « fils de Dieu » (incarnation de la force surconsciente) et vainqueur « du prince du monde », vainqueur de Satan-serpent, la tentation vaniteuse, principe du mal qui règne sur le monde.

Partout où la sanctification s'est manifestée, où la justice immanente s'est dévoilée, elle a fait époque historique. La vie entière des peuples impressionnés s'est scindée en deux ères qui représentent un avant et un après, témoignant de l'importance décisive de l'événement. L'importance réside dans le fait que la sanctification est la preuve la plus éclatante du règne de la justice essentielle dans le temporel. Cette preuve, cette vérification, est l'aboutissant du sens de la vie, sens qui se réalise pour l'homme sanctifié, et elle est pour les autres

qui ne peuvent pas atteindre la joie ultime, une orientation, un idéal lointain uniquement directif.

Comment tous ces accomplissements et tous ces symboles n'exprimeraient-ils pas l'immanence de la justice? Car « justice immanente » signifie : possibilité de la victoire sur le mal : tout est injuste dans la vie des individus et des sociétés tant que l'égoïsme vaniteux, force subconsciemment motivante, règne dans les âmes; tout deviendrait juste — sens du message de joie — si l'élan animant parvenait à comprendre la vérité essentielle : RÉCOMPENSE ET CHÂTIMENT SONT IMMANENTS AU FONCTIONNEMENT PSYCHIQUE. Ils s'assument par des voies extra-conscientes, ce qui fait que la justice immanente se dérobe au regard intérieur tant qu'il est vaniteusement aveuglé.

Certainement, vaudrait-il mieux ne faire aucune image de la vie après la mort — impénétrable mystère — et étudier plutôt le fait réel : l'injustice de l'égoïsme vaniteux qui porte en lui-même sa sanction, l'angoisse coupable, laquelle injustement justifiée, projetée dans le monde des autres et reprojetée par chacun sur l'ensemble des autres, produit le cercle vicieux des plaintes généralisées sur l'injustice du monde et de la vie. Erreur commune que chacun devrait combattre en lui-même à l'aide de son élan, ce qui est la vérité préscientifique commune à toutes les mythologies.

La sanctification est à la fois symbole mythique (le Christ) et réalité vécue (Jésus).

Au niveau de la vie réelle de l'homme Jésus, le mythe de l'incarnation de l'esprit dévoile son sens. Grâce à son propre élan animant, grâce à son propre désir essentiel et pour son propre bien essentiel, l'homme se sanctifie. Il se détermine librement, délibérément, à la purification de sa propre intentionnalité motivante. Il se libère de l'emprise des intentions subconscientes, emprise obsédante à cause de l'auto-satisfaction vaniteuse. Il vainc la vanité, la faiblesse innée de la nature humaine (le Prince du monde) et devient ainsi l'exemple salutaire de l'immanente possibilité d'auto-libération, exemple essentiellement valable pour tout homme (« Je me suis sanctifié pour vous. »)

La sanctification est l'illustration la plus décisive de la justice immanente parce qu'elle est une preuve que par la force d'âme exceptionnelle — et, pourtant, à des degrés d'intensité divers, commune à tous — l'homme peut vaincre les souffrances accidentelles et même la souffrance essentielle, l'angoisse coupable. Il peut la transformer en joie. La souffrance elle-même est justifiée : elle apparaît comme l'indispensable condition de joie : l'obstacle à surmonter.

Pour démontrer pleinement la justice temporelle, il est donc nécessaire d'analyser ce phénomène psychique, la sanctification, non seulement selon son principe, mais jusque dans le détail de sa manifestation.

Pour la théologie, la sanctification est l'obéissance complète au commandement de Dieu réel, dogmatiquement interprété.

Selon la vérité psychologique, la sanctification appartient aux phénomènes motivants dépourvus de toute signification surréelle. « Sanctification » n'est qu'un terme général pour les réactions surconscientes, étudiées jusqu'ici sous différents noms : harmonisation des désirs multiples, satisfaction du désir essentiel, combativité de l'élan, apparition de l'âme à travers la psyché, détermination libre.

Il a été indispensable d'introduire ces différentes expressions, car elles désignent les divers aspects de la réaction surconsciente qui — à juste titre — a pu être appelée : la loi fondamentale de la vie, c'est-à-dire le fondement de toute légalité psychique.

Le mythe raconte l'accomplissement en l'appelant « incarnation, filiation, divinisation ». C'est l'aspect métaphysique et symbolique, la « grâce ».

Tous ces symboles ont trouvé leur explication. Il importe d'amplifier la traduction en étudiant cette vie unique sous l'aspect réel, sous l'aspect du mérite. Si la justice inhère à la vie, il est clair que le salut doit être mérité et il est clair aussi que le salut ne peut être que la satisfaction essentielle de la vie : la joie. Cette signification toutefois encore trop globale du mythe du salut se dégage déjà des analyses précédentes. Il reste à voir de quelle manière le mythe du salut selon son sens caché, exprime en détail cette signification (mérite), analogi-

quement liée à toutes les autres significations du symbole « Dieu » et partant du symbole « Dieu-Fils » (le sanctifié) et du symbole « Dieu-Juge » (justice immanente).

L'opposition à l'immanence de la justice est surtout fondée sur la pauvreté matérielle accusée d'être une injustice flagrante. Ce n'est cependant pas la pauvreté qui est une injustice en soi, mais sa décomposition ambivalente en deux extrêmes : misère et luxe, conséquences de la lutte acharnée pour la possession des biens matériels, faisant de l'homme l'ennemi de l'homme et des peuples l'ennemi des peuples, ce que met en relief l'histoire de l'Ancien Testament. Il est prophétique pour l'histoire de l'humanité jusqu'à nos jours. Les luttes entre les peuples et les révolutions au sein des sociétés n'ont jamais cessé. Elles ont conduit à l'abolition de l'esclavage et à l'élimination de certains privilèges. Mais les améliorations ont toujours à nouveau dégénéré en abus, finalement intolérables de la caste régnante, et en fanatisme doctrinal des améliorateurs ne reculant devant aucun moyen pour s'emparer à leur tour du pouvoir. Il est certes justifié de chercher une solution pour l'injustice sociale, mais il est injustifié de croire que la recherche de cette solution pourrait dispenser de s'occuper du problème essentiel : l'abolition de l'avidité des désirs, cause essentiellement motivante de toutes les injustices individuelles ou sociales.

Sans doute les explosions affectives contre l'abus sont-elles des nécessités historiques, mais l'abus ne serait-il pas nécessité historique aussi ! Justice et injustice sont des phénomènes intrapsychiques avant qu'ils n'exploient en inter-réactions sociales. Ne serait-ce pas la conséquence de la justice immanente que rien ne changera essentiellement tant que persiste la fausse justification de part et d'autre et sa conséquence inéluctable, l'inculpation et l'agression mutuelles. Au niveau essentiel des motivations secrètes, rien ne compte que la pauvreté ou la richesse des âmes et des esprits. Si l'on voulait se donner la peine de repenser l'histoire de l'humanité, en remontant de génération en génération jusqu'à l'origine de l'espèce pensante, on découvrirait que l'avidité des désirs et l'oubli de l'appel de l'esprit n'est autre que le péché adamique et que la sagesse mythique en a prévu la conséquence néfaste, destructrice et héréditaire : sa propagation de génération en

génération, ce que l'histoire de l'humanité a pleinement vérifié. Il reste à espérer que ne se vérifie pas — dans un proche avenir — par voie de justice immanente, l'autre prédiction : l'apocalypse de l'espèce pensante, victime de l'aveuglement de l'esprit, dénoncé par le mythe de la genèse comme motif immanent de destruction.

Parce que la superstition morale croit à l'injustice essentielle de la vie terrestre, elle est entraînée à croire en une justice compensatrice après la mort ou, inversement, à chercher une compensation par revanche agressive qui abolirait dans l'immédiat toutes les injustices. Les deux superstitions, enracinées dans la couche magique ancestrale, sont ambivalement liées et susceptibles de se transformer l'une dans l'autre.

La justice immanente sous la forme de sanction concerne les rapports extérieurs entre les hommes (l'injustice du monde) précisément parce qu'elle concerne en premier lieu le rapport essentiel de chaque homme envers lui-même, le rapport entre le moi essentiel et le moi apparent. La vérité culminante de toutes les images mythiques est que la manifestation de justice — symbolisée par l'intervention de Dieu — règne dans le for intérieur de chacun d'une manière mystérieuse, imperceptible pour l'homme tant qu'il est affectivement aveuglé, tant qu'il est en état d'absence d'esprit, de dispersion imaginative, de tourment, causés par les angoisses exaltées et les désirs exaltés.

Les nécessités historiques provoquées par l'exaltation des angoisses et des désirs et leur obsession de rétablir la justice par l'agression ne sont pas l'idéal qu'elles prétendent être. L'idéal est de surmonter les nécessités historiques en tant que faussement motivées. Cet idéal historique est l'éternelle vérité, thème de toutes les mythologies et de leurs combats héroïques. L'idéal est figuré à son plus haut degré d'intensité par le sort du héros des évangiles qui, pauvre hère dans l'estimation du monde, sans l'aide d'un dieu réel ni de personne, mécompris de tous, même des apôtres et qui, ne vivant pas comme Lao-Tsé et Bouddha dans l'admiration unanime, ose affronter l'erreur et l'injustice du monde entier, sans refuge ni la moindre possibilité d'échapper à son sort qu'il connaît et prédit.

Il convient de mentionner que la sanctification se trouve



dans le climat nordique, exclue de toute réalisation par une cause d'ordre accidentel : la rigueur des conditions de vie. L'homme nordique est trop dépendant de l'ambiance et cette dépendance le rend ingénieux et combatif. C'est la force et la faiblesse de la culture occidentale. L'ingéniosité technique induit à multiplier les désirs et la combativité s'emploie finalement à les satisfaire aux dépens d'autrui. L'Occident a dégradé la culture en une civilisation matérielle et utilitaire, mais n'en éprouve que mieux le besoin d'un idéal apaisant. N'ayant pu le créer, il l'a emprunté à un autre cycle de culture, mais en faisant de la force sublimative qu'est l'amour, un sentimentalisme plat, contre-idéal pervers de la combativité brutale. L'excès de suavité rend inacceptable l'idéal dogmatisé et au lieu de neutraliser l'excès d'agressivité, il finit par l'aiguillonner. La banalité élevée au rang d'idéal fournit un prétexte à dévaloriser d'emblée tout effort de sublimation, impossible sans la force combative de l'acceptation, rejetée par confusion avec sa manifestation caricaturale qu'est la résignation, l'absence de toute combativité. Les deux excès — combativité brutale et inacceptable résignation — étant les contre-pôles ambivalents de la décomposition de la force d'acceptation. Cependant, la carence de la force sublimative de l'Occident est contrebalancée par sa force de spiritualisation qui a su créer l'esprit scientifique. L'Occident ne peut atteindre la sublimation qu'à travers la spiritualisation, l'idéal qu'à travers l'idée. Osera-t-il aborder le problème essentiel imposé à la recherche : l'étude scientifique de la pré-science mythique dont le thème est la combativité de l'élan?

La psychologie intime ne fait pas un emprunt à la religion en parlant de la sanctification comme idéal de la joie. Pour elle, l'idéal ne se résume pas dans la formule « ô mon doux Jésus », mais dans la tâche la plus difficile à accomplir : la maîtrise de toutes les excitations, la liberté, but ultime de la délibération. Elle définit l'idéal par deux conditions : L'UNE, LA DISSOLUTION DE LA DÉTERMINATION SUBCONSCIENTE et obsédante, de la fausse motivation (libération); L'AUTRE, LA RECONCENTRATION DE L'ÉNERGIE AINSI LIBÉRÉE DANS LE DÉSIR ESSENTIEL, ce qui est l'idéal de liberté. La psychologie

intime reconnaît la sainteté comme idéal hors d'atteinte parce qu'elle est le point de fuite dans l'infini de l'effort d'assainissement et parce que le désir essentiel immanent à la surconscience éthique a pour pôle d'attraction dans l'infini, l'idéal de la concentration énergétique vers l'Essence, concentration qui, lorsqu'elle est exceptionnellement chargée de toutes les énergies psychiques, produit tout naturellement sa propre satisfaction essentielle : la joie ultime, la plénitude de la vie.

Ce que l'histoire des religions apprend à la psychologie, ce n'est pas la conception de l'idéal, mais le fait que la libération complète s'est historiquement réalisée dans des conditions et par des INDIVIDUS TRÈS EXCEPTIONNELS.

La science ne peut faire abstraction de ce phénomène psychique qui s'est manifesté dans différents cycles de culture. Elle parle de la sanctification en développant légalement, par extrapolation — partant du fonctionnement des instances psychiques — la signification du symbole « sanctification » : idéal de la sublimation harmonisante. En étudiant ce phénomène — limite extrême des possibilités d'assainissement du fonctionnement psychique — il est inévitable d'employer des superlatifs : l'idéal suprême, l'idéal le plus élevé, la joie parfaite, etc. Or, la recherche objective a des raisons d'éviter les superlatifs. Mais comment faire si l'objet de la recherche est précisément l'idéal le plus élevé de la vie? L'expression ne pouvant être écartée, il est nécessaire de rappeler que la psychologie ne prêche pas l'idéal et ne l'impose pas. Elle le constate et elle tâche de le définir.

## 2) LE MYTHE DE LA RÉDEMPTION

Sous le bénéfice de ces avertissements, il devient possible d'affronter l'énigme la plus redoutable.

Le symbole « Dieu » abrite non seulement l'image de la divinité trinitaire, mais encore le symbole « Divinité Juge », liée par l'interprétation dogmatique du symbole de la « Grâce », au mythe de la rédemption.

La difficulté ne siège pas dans la recherche du sens caché du symbole « Rédempteur », non moins limpide pour la traduction que d'autres formulations symboliques. Le malaise

réside dans le fait que l'exégèse a entassé autour de ce symbole tout un système interprétatif d'une complication telle que seul un travail délicat et de longue haleine peut parvenir à désarticuler l'artifice de la construction dogmatique qui lie la rédemption — le rachat — exclusivement à la mort de l'homme-dieu, Jésus. D'après le mythe par contre, Jésus, parce que homme réel, « rachète l'humanité » du péché adamique par sa vie de sanctifié dont la mort sur la croix n'est qu'un épisode. Le mythe du « rachat » n'est autre que le mythe du salut.

Libéré de tout désir envers le monde, aimanté par l'amour du mystère, le héros du mythe chrétien subit l'intrigue du monde, le « péché » du monde, sans que son amour du monde, apparition du mystère, en soit troublé. Il résiste sublimement au monde et à son péché originel : l'exaltation des désirs et, partant, des angoisses, la fausse motivation des uns et des autres et les fausses réactions qui en résultent. Ce mal, coupable du monde (l'injustice du monde), et sa conséquence, la souffrance, ne peuvent l'atteindre qu'extérieurement, dans son organisation corporelle et peuvent même le détruire. Mais elles ne peuvent le toucher d'une manière décisive dans son organisation intérieure, dans son harmonie, dans sa joie. Sa joie se reconstitue après chaque assaut et elle résiste même à la menace mortelle. Le héros prend sur lui — comme dit le mythe — le péché du monde, c'est-à-dire qu'il accepte de subir l'action coupable, le « péché » des autres, et tout en subissant la défaite extérieure, il la transforme en victoire intérieure. Il vainc le péché du monde. Il l'abolit, il le rend impuissant par sa résistance sublime. Symboliquement parlant : « Il s'offre en sacrifice pour abolir le péché. »

Cependant le sens caché et réel de ce symbolisme n'est pas le sacrifice dans sa signification sentimentale : l'abandon de soi-même au profit d'autrui, mais le sacrifice héroïque : LE SACRIFICE DU MOI APPARENT POUR SAUVER LE MOI ESSENTIEL. Le héros meurt, parce que la souffrance de la mort est pour lui moins grande que la souffrance de trahir le sens de la vie. C'est dire que la joie de rester jusque dans la mort fidèle au sens de sa vie est pour lui plus importante que la joie de vivre. Mais encore : la mort du héros n'aurait pas l'importance du « rachat » si le sens de sa vie n'avait pas été le sens de toute

vie : la purification, la libération, la manifestation de l'âme à travers la psyché. *Plus difficile encore que d'attester par la mort ce sacrifice joyeux du moi apparent au moi essentiel, est de l'accomplir sans défaillance durant toute une vie.* Chaque homme qui tente de le faire se trouve sur le chemin de la rédemption par l'assainissement — toujours relatif — de son état psychique. Le héros apporte le salut, le rachat, parce qu'il va, ce chemin, jusqu'au bout. *Mais l'aboutissement n'est pas, pour le redire, le terme accidentel de sa vie, il est la réussite essentielle durant la vie : la purification constante, symboliquement parlant : la sanctification.* Tâche naturelle pour l'élan à force unique, mais pour tout autre homme — on ne le répètera jamais assez — tâche vaniteusement exaltée qui ne le conduira ni au salut ni à l'assainissement, mais à l'exaltation pathologique et à l'inhibition perverse de son élan.

La sanctification étant l'accomplissement unique, la rédemption est l'espoir qui s'ensuit pour les autres, le salut de chacun est la réalisation de l'espoir dans la mesure de sa force.

Le mythe de la rédemption est inséparable du mythe de la chute originelle, car la rédemption est le redressement de la chute commune. Le mythe adamique — selon son sens caché — représente l'exaltation banale des désirs, le sens caché de la rédemption est l'harmonie des désirs (la victoire de l'élan sur l'obsession vaniteuse, la liberté).

Le dogme de la rédemption, lui aussi, demeure lié à la chute, mais au dogme de la chute. Le symbolisme de la chute étant pris pour une réalité, l'erreur initiale sur la chute, en se propageant à travers toute la dogmatisation et en se développant selon ses conséquences, ne peut aboutir qu'à produire une erreur démesurément grande à l'égard du mythe de la rédemption.

*Dans le dogme de la rédemption se rassemblent finalement toutes les erreurs résultant du dogme de la chute de l'homme.* L'explication erronée de la rédemption est le nœud de la complication théologique. La spéculation philosophique s'y trouve inextricablement mêlée aux éléments animistes les plus primitifs. Ce sont surtout les éléments animistes qui exercent un charme difficile à rompre, car la couche magique subsiste encore actuellement. Elle n'est pas une instance,

elle sous-tend — fondement ancestral — tout le fonctionnement psychique. A défaut d'une nourriture de l'esprit et de l'âme plus naturelle, l'homme avide de croire éprouve l'attirance du magique non moins que l'homme qui ne cherche qu'une consolation conventionnelle. Touché jusque dans les profondeurs magiques, mais qui ne sont actuellement plus que des superstitions sans fond, il est enclin à croire que toute explication naturelle n'est que profanation. Et pourtant — ici comme partout — la profondeur du mystère ne peut être sauvegardée que par l'élimination de tout élément miraculeux.

D'après le dogme, Dieu-Père, courroucé contre les descendants d'Adam, ne peut être réconcilié que par un sacrifice sanglant. Il descend lui-même du Ciel sous la forme de son Fils, pour s'offrir en holocauste.

Le dogme affirme que par suite de la mort injustement infligée à Dieu en personne, une grâce surabondante serait à la disposition de l'Église, qu'elle est appelée à distribuer aux fidèles au moyen de cérémonies.

Le dogme est suggéré par le symbolisme : Jésus « Fils et envoyé de Dieu » qui « MEURT POUR LE PÉCHÉ DU MONDE ». Le sens du symbole « mourir pour le péché » a déjà été indiqué. La dogmatique ne se réfère qu'à la mort de Jésus sur la croix et introduit à la place du sens véridique le très ancien élément magique : la cérémonie du « rachat par le sacrifice de l'agneau ». Pour comprendre en détail le mythe de la rédemption, il importe de comprendre avant tout la signification de l'élément magique, afin de l'isoler et de pouvoir l'éliminer finalement du mythe authentique.

Pour l'animisme, le sang répandu a pu avoir un pouvoir magique de rachat et de pardon. Dans les cérémonies magiques, le primitif offre le sang à l'ancêtre divinisé, au père, pour entrer en commerce avec lui, pour acheter sa bienveillance, pour que celui-ci, en buvant le sang, se ranime, et pour que ranimé, il le protège. Sans l'accomplissement du sacrifice, la divinité-père risquerait de devenir l'esprit hostile, le revenant-vampire qui se vengerait du sacrilège commis à son égard, qui, revendiquant l'offrande, persécuterait, punirait les coupables. Lorsque les mœurs en évoluant s'adoucirent, le sang de l'homme à sacrifier voué à la divinité — et dans

cette signification encore fruste : « sanctifié » (purifié par des rites magiques) — est remplacé par le sang de l'agneau, animal qui figure la pureté digne d'être sacrifiée et dont le sacrifice signifie la promesse d'auto-purification. (Ce pas évolutif se trouve symbolisé dans l'épisode du mythe d'Abraham, où — sur la « demande de Dieu » même, c'est-à-dire : en raison de la sublimation progressive des mœurs — le fils à sacrifier se trouve remplacé par le bélier, qui possède la même signification que l'agneau.) Pour l'animisme, ce commerce avec la divinité-père, le rachat par le sang, fut une imagination, développée d'une manière conséquente. Le primitif crut de toute son âme au pouvoir magique du sacrifice sanglant, aussi bien en ce qui concerne la satisfaction de la divinité-père, qu'en ce qui concerne l'aide accordée par l'ancêtre-père, et cette croyance fut si suggestive qu'elle inspira au primitif ce qu'il voulait obtenir par son sacrifice : la force de se montrer digne des ancêtres (du Père). Aussi fut-il très fréquent que le sang (figuration de l'élan animant) n'était pas seulement offert, mais bu par le prêtre-magicien et par les membres de la tribu pour obtenir la communion avec la divinité-père.

Les textes bibliques n'appartiennent plus à l'époque animiste ; ils témoignent de l'époque mythique la plus évoluée. Ils parlent pourtant encore de l'homme-agneau sacrifié à la divinité-père. Mais ce ne sont plus des réalités magiques, ce sont des images, élevées au rang de symboles. L'homme-agneau est devenu le symbole d'innocence et de pureté de l'âme. Le fils à sacrifier est remplacé par l'agneau parce que l'un et l'autre signifient l'innocence, le rachat des péchés commis, chargés de culpabilité.

Dans le mythe chrétien, Jésus ne meurt pas pour assurer à ses sacrificateurs une grâce imméritée, magique et surnaturelle. Il meurt bien au contraire pour ne pas avoir cédé à ceux qui l'ont crucifié.

A cet égard, il convient de souligner que le symbole « agneau » n'est pas une invention du mythe chrétien ; il se trouve — héritage de l'animisme — dans les mythes polythéistes (par exemple : la toison d'or, défendue par le dragon, le monstre dévorant, symbole du banalisme agressif). Pour acquérir la pureté, il faut combattre, vaincre, tuer en soi,

la propre tendance à l'agressivité, faussement prise pour l'idéal de virilité. Le symbole très ancien « agneau-sublimité » signifie que l'homme, par son combat spirituel, par la virilité authentique de son esprit, peut se purifier, peut vaincre en lui-même l'agressivité haineuse, unique moyen de vaincre l'angoisse devant l'agressivité du monde, cause de la plainte et du besoin de revanche. Pour le mythe, seule compte la signification du symbole « agneau » concernant les motifs sublimes et le courage éthique. Le symbole n'est nullement fondé — comme la dogmatique l'entend — sur la comparaison réelle et sentimentale du « doux Jésus » qui meurt comme l'agneau sans opposer de résistance. L'exemple salutaire du mythe n'est point le spectacle lamentable d'un dieu qui souffre et qui s'offre à la pitié des âmes sensibles, mais celui d'un homme réel qui en affrontant la souffrance s'oppose aux perversions du monde. C'est par résistance sublime, par refus des compromis et des soumissions, que le héros du mythe, homme réel, accepte la mort; ce n'est pas en raison de sa mort que l'humanité est miraculeusement sauvée. Le salut vient uniquement des motifs sublimes qui ont animé le supplicé en apparence vaincu par le monde. Cette apparence de passivité est l'activité la plus intense. Elle montre que les agitations du monde, les agressions mutuelles, tout comme les pactes et les compromis, ne sont qu'une passivité : une soumission aux tendances perverses de la nature humaine. La défaite accidentelle, la mort du crucifié, est une victoire essentielle. Il meurt pour rester fidèle à sa vie, il est mort pour son propre salut. Sa joie est la souffrance acceptée, la coulpe du monde qu'il a assumée (prise sur lui) et qu'il a transformée en l'énergie sublime la plus intense, en la capacité d'un rayonnement sublimement fécond et salutaire.

Ce qui est décisif, ce n'est pas l'accident mortel (le sang versé) mais la joie inaltérée (le sang donné). Le héros apporte le salut qui consiste à ne pas répondre à l'injustice par l'injustice. Le monde sera injuste tant que la fausse justification régnera dans les individus; le monde sera juste lorsque les individus ne s'exciteront plus mutuellement à l'injustice : lorsque — jusque dans l'imagination, jusque dans les motivations secrètes — ils aimeront la justice essentielle plus que la vie; lorsqu'ils renonceront à l'attaque perverse (comme le

héros en fait la démonstration par sa vie) et lorsqu'ils n'useront plus de la défense perverse et haineuse, même pas en imagination (comme le héros l'exemplifie par sa mort). C'est l'idéal ultime, c'est-à-dire le plus difficile à réaliser, car ce qui s'oppose à la réalisation c'est le « péché originel » de la nature humaine, l'individuation excessive, la tendance à ne désirer que « la terre et ses fruits » et de n'écouter ainsi que la vanité et ses promesses (le serpent) qui rendent sourd à l'appel de l'esprit : à la raison, la plus grande force de l'homme (symbolisée par Dieu). La surdité vaniteuse est cause de toutes les maladies de l'esprit et de toutes les déraisons, châtement immanent.

Comprendre cette signification du mythe chrétien — du mythe de la chute d'Adam jusqu'au mythe de la rédemption et du salut — c'est posséder la foi en la vie, la foi en la justice immanente à la vie, à sa légalité mystérieuse. En raison de ce lien entre l'accomplissement et le mystère, le mythe peut symboliquement nommer le héros-vainqueur « Fils de Dieu et Dieu lui-même » (en tant que « Dieu symbole en nous ») et il peut symboliquement dire que « Dieu a envoyé son Fils pour racheter ses autres fils », les hommes faillibles, pour montrer aux hommes le chemin de la rédemption et du salut.

LE MYTHE DE LA RÉDEMPTION NE PARLE PAS D'UN DON GRATUIT, FAIT PAR UN DIEU RÉEL AUX HOMMES INDIGNES : IL ILLUSTRE LA PLUS HAUTE MANIFESTATION DE LA DIGNITÉ HUMAINE. IL MONTRE LA RÉALITÉ ESSENTIELLE DE LA VIE DES HOMMES, LE COMBAT INTRAPSYCHIQUE ENTRE LE PERVERTISSEMENT ET LA SUBLIMATION : LA VICTOIRE POSSIBLE.

CE QUI EST VRAI POUR LE MYTHE, EST VRAI POUR LE RITE. Lui aussi est symbolique et uniquement pour cette raison « sacramental ». Tout comme le mythe, le rite symbolique, indiquant la participation au salut par la foi active, la communion (avec le héros), n'a rien de commun avec la signification magique du rachat par le sang versé. La communion symbolique fut instaurée par le héros lui-même durant sa vie, avant que son sang ne fût versé. LE SANG DONNÉ A BOIRE NE PEUT DONC PAS SYMBOLISER LE RACHAT PAR LA MORT, mais l'union par la vie et son activité : le « sang donné » symbolise le don, le lien de chaleur d'âme. Parce qu'il en est ainsi, le symbole du



sang donné — signifiant l'âme — peut être remplacé par d'autres symboles d'une même signification; par exemple : le vin. Le symbolisme : sang-âme-vin — connu déjà du mythe païen — permet de préfigurer la participation réelle au salut. En buvant le vin, symbole du sang, on entre symboliquement en échange d'âme avec le héros. L'échange symbolique pendant la cène atteste que des hommes (les apôtres) ont suivi l'exemple du héros et il contient la promesse qu'ils continueront d'agir suivant son exemple.

La signification symbolique de ce rite est ici également la promesse d'une action qui doit s'étendre sur la vie entière, et non un pouvoir magiquement transmis. La signification est le mérite réel (c'est-à-dire : une grâce symbolique) et non point une grâce réelle. Le terme « grâce », n'étant qu'une image, peut être employé, soit par *image magique* et dans ce cas elle vise la force sublimement suggestive du rite, soit par *symbole métaphysique* : pure image d'après laquelle non seulement la vie entière, mais aussi toute qualité, tout mérite, peut être représenté comme un don, une grâce décollant de la « source » essentielle et mystérieuse. La communion symbolique consiste à boire le vin, symbole de l'âme et du sang, à manger le pain, symbole du corps et de l'esprit, symbole du corps spiritualisé (purifié des désirs), du corps dans lequel l'esprit s'est incarné et qui devient ainsi symbole de l'esprit : symbole de la vérité essentielle, nourriture de l'esprit humain. Cette communion symbolique préfigure l'effort de libération réelle, de purification poursuivie tout au long de la vie et elle n'a de sens que dans la mesure où la promesse symboliquement préfigurée, devient figure et réalité.

La profondeur inépuisable du langage symbolique s'illustre par le fait que le symbolisme « vin-pain » se trouve employé dans le mythe chrétien — et dans ce même épisode où il sert à figurer la communion — pour en exprimer le contraire parfait : la trahison. Le pain trempé dans le vin que Jésus offre à Judas, symbolise le corps ensanglanté, l'œuvre du traître. Mais puisque le vin, en même temps que symbole du sang, est symbole de l'âme, l'offrande désignant le traître et son œuvre, exprime également que Jésus lui présente son âme, lui offre le pardon.

La traduction du symbolisme « Rédemption » élimine le miraculeux et le remplace par la signification psychologiquement naturelle, évidente pour la psyché humaine (tant qu'elle n'est pas aveuglée par des préjugés affectifs). L'explication de cette évidence est compliquée parce qu'elle doit combattre la pseudo-profondeur de l'élément miraculeux, magique, animiste, faussement introduit dans le mythe symbolique.

Le salut, aussi bien du héros que de chacun, consiste dans l'effort réel qui doit se porter sur l'activité essentielle de la vie entière, donc *sur la valorisation intime*, la motivation. Étant donné que le discernement de la motivation juste et fautive et de sa légalité, le renversement de la motivation fautive en motivation juste, est la tâche de la psychologie intime, l'accomplissement salutaire du héros symboliquement divinisé n'est finalement qu'un cas spécial de la légalité psychologique; il n'en peut pas être autrement, car le héros mythique étant un homme réel, un être humain, son activité demeure nécessairement incluse dans la loi qui régit la psyché humaine. La psychologie permet donc de se détacher de tout cérémoniel symbolique. Elle montre la voie directe de la réalisation, elle remplace la foi en le héros par la compréhension de la loi. Remplaçant le cas spécial de l'accomplissement le plus sublime par l'élucidation de la loi générale dans laquelle il se trouve inclus, la psychologie permet même de se détacher de l'adoration du héros symboliquement divinisé. Mais la compréhension psychologique ne peut se dispenser d'admirer l'accomplissement ultime de sa propre loi. Elle demeure obligée — selon sa propre loi même — de voir dans le héros du mythe vécu, la réalisation d'un accomplissement unique. Ce qui importe c'est de se détacher de tout lien exalté, sentimental ou hostile, pour pouvoir admirer en toute liberté (sans superstition) et pour pouvoir agir en toute liberté (sans tomber dans une imitation ou dans une aversion convulsée). Cette transformation de la foi en loi ne peut choquer que la pensée affective, incapable de se défaire de l'association erronée « Jésus-dieu-réel » et qui, à tout prix, veut y rester attachée soit par croyance aveugle, soit par doute stérile.

Croyance ou doute sont deux manières de contourner l'effort réel qu'imposent aussi bien la vraie foi religieuse, la foi en le mystère, la foi en la vie, que la compréhension

psychologique. La croyance aveugle remplace l'effort réel par le cérémoniel, tandis que le doute stérile éliminant, avec la croyance morte la foi active, trouve son avantage à préférer sans culpabilité l'intérêt matériel à l'effort essentiel. Parce que la croyance aveugle détruit la foi active en la vie, parce que la croyance au dogme néglige (ou convulse) l'activité juste, vrai sens du salut, le monde — devenant de plus en plus injuste, perdant la vision du besoin essentiel — échoue de plus en plus dans l'exaltation du besoin matériel ; chacun est entraîné à y chercher son salut. Entre l'exaltation miraculeuse et magique du salut et l'exaltation du besoin matériel, il y a un rapport légal : la croyance en l'efficacité des cérémonies devient trop facilement l'invite d'y participer pour obtenir le pardon gratuit, ce qui laisse tout loisir de vaquer quotidiennement à toutes les préoccupations conventionnelles de la vie.

L'absence complète d'exaltation affective qui caractérise le plus haut degré de sublimation n'est pas un manque d'intérêt pour le monde et son état actuel. Il est au contraire l'intérêt véritable dont le motif est purifié, le désintéressement sublime pour ses propres soucis, l'intérêt sublimé qui s'étend objectivement sur le monde entier. Parce que la multitude ne peut pas réaliser l'idéal, l'effort de la sublimation individuelle partiellement déficient, doit être accompagné de l'effort intellectuel : l'organisation du monde à l'aide de projets réels, mais qui ne peuvent être fructueux que lorsqu'ils se trouvent fondés sur la spiritualisation, sur des idées vraies, sur des idées qui ne perdent pas de vue le sens profond de la vie. L'idéal ultime demeurera toujours la sublimation de tous les individus dont la société se compose, car l'organisation sociale ne peut être féconde que dans la mesure où les motifs sont purs, dans la mesure où les idées ne sont pas entachées d'aveuglement imaginatif et où les projets ne sont pas entachés d'exaltation affective.

Il y a dans tous les champs d'activité des efforts estimables. L'homme n'est pas seulement caractérisé par l'idéal juste ou faux qu'il choisit, mais encore par la manière juste ou fautive de le défendre, par sa certitude ou son fanatisme, par sa force d'esprit ou son agressivité à la recherche du triomphe qui montre que l'idéal qu'il défend est erroné.

L'idéal évident est de surmonter l'agressivité haineuse. Mais il exige aussi que ne soit pas perdu par une fausse vision de sublimation, le courage qui se trouve à la base de l'agressivité instinctive, résidu de l'animalité. Le danger inhérent à la vie humaine ne provient pas de ce soubassement inconscient, mais de sa déformation subconsciente sous ses deux formes ambivalentes et exaltatives : la violence intimidante et la suavité, la douceur hypocrite, qui ne sont que des formes de l'angoisse vitale, de la lâcheté. Le salut réside dans le courage d'envisager et de revaloriser la tendance au perversissement, la motivation subconsciente : il réside dans la combativité spirituelle et sublime.

Parce qu'il en est ainsi, l'esprit humain devrait parvenir à une compréhension psychologique de plus en plus éclairée du but directif (contenu d'une manière sous-jacente déjà dans la pré-science mythique). L'esprit aurait la tâche de chercher les lois de la vie même si la tendance évolutive n'avait pas su faire émerger de la misère humaine due à l'agressivité perverse, l'exemple de l'homme-réalisateur purifié de toute agressivité haineuse et de tout perversissement des désirs.

On ne saurait s'attarder trop longtemps au mythe de la rédemption, car le malheur du monde provient des opinions divergentes à l'égard du salut du monde.

Le salut ne peut être que la réalisation du sens de la vie.

Le sens de la vie, sa vérité immanente, la légalité, ne saurait être une théorie, qui aurait besoin de supporter l'épreuve des discussions. La vérité de la vie doit supporter l'épreuve de la vie : la vérité sur la vie ne peut être que la joie, et le salut ne peut être que ce qui donne la satisfaction essentielle : la joie.

Or, rien, en définitive, ne peut donner la joie, l'harmonie des sentiments, que la maîtrise des excitations, laquelle n'est autre que la maîtrise de soi-même, la liberté, la force de supporter même les excitations les plus irritantes, les actions injustes des autres, conséquences des motifs inavouables. Force plus grande n'est pas concevable, car la force se mesure à l'effort accompli, et une plus grande force que celle qui maîtrise toutes les excitations ne serait plus mesurable ou estimable, n'aurait plus d'effort à accomplir. La force essen-

tielle, mesurée par son accomplissement, est, sans conteste possible, le plus haut idéal et la plus haute manifestation de l'immanence de la justice : la sanction du désordre du monde est le manque de joie. Le monde est en désordre parce qu'il n'y a pas assez d'énergies maîtrisées, sublimées.

La vision de l'idéal essentiel est nécessaire car elle indique la direction à suivre et elle mesure la force de chacun par rapport à la force suprême, moyen le plus efficace pour combattre l'auto-survalorisation vaniteuse. Le mythe de la rédemption procure un appui à cette vision salutaire parce que sa signification — ce qui ne peut être assez souligné — n'est pas l'amour ascétique de la souffrance et de la mort, mais la joie inaltérable qui se montre plus forte que la souffrance et la mort.

Éliminer la joie — attestée par les textes — et ne parler que de la souffrance et de la mort, c'est ruiner la vision salutaire. Au moment où le héros se prépare à affronter la mort, il dit à ses disciples qui ont communie avec lui durant la vie et à qui — résumant cette communion réelle — il donne symboliquement son « sang » et sa « chair » : « Ces choses, je vous les ai dites, afin que ma propre joie soit en vous et que votre joie soit parfaite » (Jean, 15, 11). Cette joie essentielle et essentiellement importante, exprimée devant la menace de la mort certaine, vaincra en lui les derniers sursauts d'angoisse qui le saisissent au mont des Oliviers et sur la croix : « Pourquoi m'as-tu abandonné. » Ensuite, la plénitude de la joie ne le quittera plus, malgré la tristesse qui l'envahit et qui est beaucoup moins due à son propre sort qu'au sentiment du méfait des autres. C'est cette joie qui vainc l'injustice et qui, preuve de la justice immanente, est l'unique garante du message de salut. C'est cette joie essentielle, cette preuve salutaire, qui imprègne le récit de la mort de Jésus d'une beauté unique, non point sentimentalement, mais tragiquement touchante. Au moment où tout est accompli, au moment de l'agonie, où, dans un sursaut, seul le tréfonds de l'âme peut s'exprimer, la plénitude inépuisée trouve son extériorisation la plus parfaite, l'expression de la bonté inaltérée par le monde et son injustice : « Pardonne-leur ; ils ne savent pas ce qu'ils font. »

L'accomplissement est tellement inégalable, qu'il y a lieu de se demander si ce n'est pas une dernière crédulité d'admettre

que le héros du mythe a réellement vécu; s'il n'est pas — comme tous les autres héros mythiques — une vision de l'âme humaine, surconsciemment conçue et véridiquement développée. Mais si l'on comprend la véracité étonnante du symbolisme mythique, l'hypothèse s'avère impossible et ce n'est pas la critique rationnelle qui pourrait ébranler cette conviction. Car le mythe chrétien serait une chose bien plus étonnante encore : il resterait l'expression symbolique du sommet de la vérité psychologique et il contiendrait en même temps un mensonge imaginatif : si le mythe n'avait pas été réellement vécu, si le héros-vainqueur n'avait pas été un homme vivant en chair, le symbole central, l'affirmation symbolique « L'Esprit s'est fait chair », le symbolisme du « Verbe incarné » n'aurait plus de sens.

Comprendre le mythe de la rédemption, c'est comprendre la réalité du mythe de Jésus, l'exemple réel quoique seulement de signification directive; et c'est comprendre la réalité énergétique et surconsciemment motivante de l'image symbolique : le Christ.

L'exemple salutaire n'a pas été vécu dans la joie pour être reçu dans la tristesse : aussi doit-il être compris dans la joie. Ne pas réveiller la joie, ne pas être reçu avec joie, serait contraire au message de la joie qui a donné le nom d' « Évangile » au récit mythique.

Ce qui incite à la joie, c'est précisément le fait que l'accomplissement n'est pas dû à un dieu réel, que l'espoir d'un tel accomplissement est inclus dans les possibilités de la nature humaine.

Bien des hommes ont eu à subir une mort plus douloureuse et sans doute même y en eut-il qui n'ont donné aucun signe de détresse. Mais, ou bien, leur calme extérieur n'était que le masque d'un tourment immense, d'une fierté dédaigneuse et d'une haine sans borne et sans issue; ou alors, ils se sont crus soutenus par l'admiration d'un groupe. Certes, ils ont fait preuve d'un rare courage et tout courage a sa beauté. La beauté — limitée — du courage haineux réside dans la force, qui — contrairement à la lâcheté — sait maîtriser le signe extérieur du trouble. Mais la beauté se définit par le contraire du trouble, par l'harmonie qui est incomparablement supé-

rieure au courage qui n'imité que le signe extérieur du calme : elle est le calme intérieur qui, du fait que le trouble s'avère impuissant à l'atteindre, ne peut être que la joie imperturbable soutenue par l'intensité de l'élan en pleine manifestation active. La perturbation due à l'angoisse devant la souffrance et la mort est une forme de pitié de soi, en soi très naturelle. Une perturbation intérieure plus grande encore que l'angoisse naturelle — et dans la mesure même où le courage agressif est assez fort pour surmonter l'apitoiement sur soi-même — c'est la rage d'impuissance sur l'injustice à subir. Or, aucun homme n'a eu à souffrir une mort plus imméritée. Jamais le contraste entre le mérite et le sort, l'injustice subie, n'a été plus grande. Dans ce sort sont inclus tous les sorts possibles auxquels les hommes peuvent se voir exposés, tous les outrages pourtant moins grands et qu'ils ne savent maîtriser qu'à un moindre degré. La justice immanente à la vie est prouvée, car il est démontré que l'injustice la plus grande possible demeure impuissante à détruire l'harmonie des sentiments, lorsque l'homme ne se laisse pas entraîner dans le cercle vicieux de l'accusation haineuse et de la pitié de soi-même.

S'apitoyer sentimentalement sur le sort du héros, c'est être insensible à la signification du message. Le prendre en pitié ne peut être — si la réponse n'est pas une attitude toute conventionnelle — que l'effet d'un apitoiement secret sur soi-même, sur la profondeur exceptionnelle de sa propre compassion, par laquelle — mettant l'accent non point sur la grandeur de la victoire réjouissante, mais sur la grandeur de la souffrance — on croit sentir l'ampleur de l'injustice mieux que les autres, jugés insensibles. C'est ajouter à la sentimentalité, l'accusation ; ce n'est que vanité. C'est finir par se croire meilleur que les autres, un élu, et par condamner vaniteusement comme coupable le monde injuste et insensible. C'est précisément l'absence de cette fausse réaction qui rend l'exemple salutaire. L'apitoiement verse directement dans la fausse motivation ; il renverse la signification de l'accomplissement.

Le sens salutaire est l'absence de fausse motivation. La participation sensée ne peut être une compassion exaltée mais une attitude intérieure : l'élan de combattre la fausse motivation conforme à la force limitée susceptible de croître ou de faiblir

selon l'emploi sensé ou exalté qui en est fait. L'apitoiement est une exaltation : ou bien il remplace l'effort réel par une sentimentalité imaginative; ou bien, il entraîne à exalter l'effort réel, à vouloir s'identifier avec le héros et sa victoire. C'est méconnaître vaniteusement la grandeur unique de l'accomplissement et le croire à sa portée. C'est l'imitation pathologiquement exaltée, la fausse sainteté qu'il importe de distinguer nettement de l'accomplissement réel.

### 3) LA FAUSSE SAINTETÉ

Le degré le plus avancé de cette fausse imitation consiste à chercher le salut dans la souffrance et dans la mort; à s'imposer la souffrance et à désirer la mort, à fuir le monde : fausse sainteté ascétique qui relève de la pathologie.

Le sanctifié ne désire pas la mort bien qu'il l'accepte. Il ne fuit pas le monde, ni ses menaces, ni ses séductions. Il se sent suffisamment sûr de lui-même, de son désir essentiel, pour pouvoir affronter sans danger aussi bien les séductions que les menaces du monde. Ce trait caractérise aussi bien le héros du mythe chrétien que le héros du mythe hindou. Ils participent à la vie des autres; ils fréquentent aussi bien les riches que les pauvres.

Le saint est inimitable. Tout imitateur, pour ne pas succomber aux menaces et aux séductions, doit fuir le monde et cette fuite, à elle seule, est la preuve d'une fausse motivation si secrète et inavouée soit-elle : d'une sentimentalité accusatrice et d'une vanité coupable. Le saint est inimitable précisément parce qu'il n'imité aucun exemple, obéissant exclusivement à la grandeur de son désir essentiel. Tous les autres sont des imitateurs et le danger de l'imitation est qu'elle dépasse la force de l'élan, les limites du désir essentiel, qu'elle exalte et convulse, qu'elle s'apitoie sur la souffrance exaltée de la propre convulsion et qu'elle mette son espoir non point en la justice immanente, mais dans une justice compensatrice après la mort.

Attendre une justice après la mort implique la dévalorisation de la vie et du monde. Au lieu de voir la vie comme l'aire de l'accomplissement, possible en principe, en faire une vallée



de larmes, est le signe que le sens de la vie n'est pas assumé, que sa joie essentielle n'est pas réalisée.

Le faux saint croit à l'union de la psyché individuelle avec un dieu réel et il aspire à la mort du moi apparent parce qu'il se sent incapable de réaliser l'union essentielle durant la vie. Ce n'est qu'une forme de désespoir à l'égard de la vie, dû, comme tout découragement, à la méfiance envers soi-même. L'excès du moralisme, l'ascétisme, est l'expression comprimée et symbolique de la rage du désespoir qui se dirige contre le moi apparent, incapable de remplir sa tâche vitale : l'union à l'essence durant la vie. L'ascétisme est une punition exaltée infligée au moi apparent, essentiellement déficient et il est en même temps l'expression du désir exalté de détruire, de tuer, ce moi désespérant afin d'obtenir l'union superstitieuse.

Cependant l'ascétisme n'est pas seulement caractérisé par l'obsession d'auto-punition exaltée due à l'excès de culpabilité. Il est des formes d'ascétisme dues à l'excès de vanité.

Pour ne citer qu'un cas des plus aberrants mais combien significatif : les stylites qui passent leur vie sur une colonne (symbole d'élévation et en même temps piédestal) pour s'exposer, le plus visiblement, à l'admiration escomptée. De telles formes de folie ascétique n'existent guère en Occident où elles aboutiraient à l'internement dans un asile d'aliénés, mais plutôt dans les Indes où elles ont, semble-t-il, une certaine chance d'obtenir l'admiration — sinon l'adoration — des foules.

En Occident, la folie sainte se manifeste plutôt par le délire mystique, accompagné d'hallucinations exprimant l'alternance entre des périodes de vanité et de culpabilité. Le sujet aspirant à la pureté parfaite se sent dans les cauchemars de ses périodes de culpabilité assailli par des succubes ou des incubes lui faisant subir les derniers outrages, signe que la sexualité refoulée hante ses imaginations, tandis que dans les périodes d'extase vaniteuse, l'hallucination lui montre les Cieux ouverts peuplés de tous les personnages de la croyance populaire : Dieu assis sur son trône entouré d'anges et de saints.

Ceci conduit à constater que les saints de l'Église, supposés vivant auprès d'un dieu réel, n'ont rien à voir avec le saint en tant que héros mythique. Sans doute les saints de l'Église

furent-ils des hommes ou des femmes d'un zèle de dévotion qui leur a valu l'admiration des croyants au point qu'après leur mort ils ont été canonisés. Ceci n'exclut d'ailleurs nullement que certains saints de l'Église furent des hommes à élan très authentique, comme par exemple les apôtres élevés par l'Église au rang de saints.

Il est indispensable dès maintenant où il s'agit de définir le symbole mythique « sainteté », de mentionner toutes les significations usuelles qui sont étrangères à l'analyse de la symbolique, thème central de la présente recherche.

Pour ce qui est des caricatures de la sainteté que sont les psychoses ascétiques et délirantes, il serait sans doute erroné d'en chercher la cause motivante exclusivement dans la mécompréhension de la symbolique, pouvant en effet — comme ces cas le montrent — aboutir à cet excès d'aberration plutôt rare. Les aberrations de l'exaltation imaginative peuvent s'aggraver en hallucination et délire de grandeur par l'imitation de n'importe quel personnage historique quel que soit le domaine de sa célébrité (religion, arts, politique, etc.). A cet égard, rien n'est plus utile — plus important même — que de comprendre le cheminement d'aggravation des motivations vaniteuses susceptibles de faire de n'importe quel personnage-guide, une image, une imagination exaltée et exaltante, pouvant à la limite aboutir à l'identification délirante, qui dans la folie mystique est l'identification avec Jésus. Il suffit que le croyant commence à VOULOIR l'imiter pour que se forme la tâche exaltée, motif central des nervosités dues essentiellement à des sentiments de supériorité à l'égard des autres, dont l'élan a de moins prétentieuses visées. Pour pouvoir mieux encore se délecter de sa supériorité, il suffit que l'imagination franchisse le pas qui la rend obsédante et qui risque d'aggraver la nervosité en névrose : je DEVRAIS tout faire pour devenir parfait comme lui, admiré, adoré comme lui que j'aime, que j'adore par-dessus tout. Il est clair que la tâche ainsi de plus en plus vaniteusement exaltée, de plus en plus irréalisable, commence à produire des culpabilités exaltées, des vanités triomphantes ou vexées, des accusations plaintives à l'endroit d'un monde qui n'apprécie pas la hauteur des intentions et qui s'oppose à leur réalisation par la multitude des tentations qu'il offre.

Des échecs au niveau social se produisent inévitablement, renforçant la tâche exaltée consolatrice et torturante à la fois, aggravant la névrose en psychose. La vanité obsédante peut aller jusqu'à suggérer l'idée fixe d'être personnellement appelé par Dieu à imiter Jésus, à suivre sa route vers la sainteté, à se charger du devoir impérieux de se sacrifier à la volonté de Dieu, à fuir le monde, son incompréhension et ses tentations, à se réfugier dans un couvent. Les motifs d'une telle décision extrême peuvent être multiples, il n'est nullement nécessaire qu'ils soient pathologiques. Il s'agit ici uniquement d'esquisser l'origine et les conséquences d'une tâche exaltée de sainteté. Toutes les formes de tâches exaltées, aboutissant aux névroses ou aux psychoses, ont en commun l'ambivalence entre vouloir et ne pas vouloir, fuite devant un devoir pathologiquement imposé, aboutissant à des réactions en court-circuit, sinon à un accroissement de culpabilités de plus en plus insupportables, risquant d'aboutir à la réaction la plus extrême et la plus néfaste : la fuite dans la folie. Dans la délibération faussée du sujet se fait l'idée délirante DE NE PAS SEULEMENT VOULOIR DEVENIR UN SAINT MAIS DE L'ÊTRE. Il parvient à s'imaginer qu'il est le saint et réclame des autres l'admiration qu'ils accordent aux saints et qu'il s'accorde à lui-même.

Il est évident que de toutes les tâches vaniteuses, aucune n'est aussi exaltée et exaltante que le désir aggravé en devoir ou même en certitude d'être aussi parfait qu'un saint pour mériter comme lui l'adoration. Il faut bien le dire, la phrase de Matthieu, 5, 48 : « Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait » est pour les croyants à tendance exaltative un danger pathogénique. Cette invite à la perfection irréalisable est une interpolation ! Car elle est en contradiction totale avec le sens symbolique des évangiles. Elle n'a rien de commun avec le message de salut. L'imposition textuellement faite aux croyants de devoir être « parfaits comme le Père céleste », est nécessairement une interpolation car celui qui voudrait s'évertuer à en réaliser l'exigence risquerait fort d'aboutir au comble du délire mystique.

En éliminant l'interpolation, il reste le fait que la vanité se trouve dans tous les domaines de la vie à tous les degrés intermédiaires entre l'exaltation imaginative de la nervosité

et l'exaltation délirante quelle que soit la forme de la tâche exaltée qui la sous-tende. Il est donc naturel que tous ces multiples degrés de vanité se retrouvent également dans les croyances religieuses. Mais inversement aux degrés des égarements, le sens caché des évangiles est précisément l'immanence de la possibilité d'éviter les pièges de la vanité « Satan ». Il s'ensuit que toujours et partout doivent avoir existé des hommes et des femmes, au sein des églises et en dehors des églises, qui — loin d'être parfaits — ont émotivement saisi, à des degrés d'intensité divers, le mystère symboliquement figuré par le mot « Dieu »; qui donc n'ont pas fait du mystère une entité — une chose ou un être — mais l'ont vécu en intime force motivante.

CE FAIT EST ATTESTÉ PAR UN MOUVEMENT HISTORIQUE APPELÉ « MYSTICISME ».

A cet égard, il est utile de rappeler que le terme « mystère » renferme deux adjectifs : « mystérieux » et « mystique ». Le terme « mystique » est trop facilement mécompris et pris dans le sens « mystification » par méfiance de tout approfondissement allant jusqu'au mystère.

Le délire mystique est une mystification. Mais la folie mystique, qu'est-elle en somme sinon un besoin d'approfondissement qui ne trouve pas l'issue pour sortir de l'égarement conventionnel. Toujours est-il que dans les mystères des anciens, l'initié est appelé « le myste » et que le sens de ces institutions fut de révéler le sens mystérieux des images mythiques aux esprits qui ne se contentaient pas des croyances populaires.

L'opposition du mysticisme à la mystification des croyances populaires est un phénomène historique généralisé. Cette opposition aux dogmes s'est produite au sein de toutes les religions : la Bagavata-Gita aux Indes, la cabale juive, les mystères de l'Égypte et de la Grèce, le néo-platonisme. Dans le christianisme : Paracelse, Nostradamus; le mysticisme allemand : Eckhard, Boehme, et en une certaine mesure Pascal.

Ce résumé est de loin trop succinct. Mais il s'agit uniquement de mentionner ici le très ancien mouvement historique du mysticisme pour éviter que — par souci de classification — la présente étude des motifs et des symboles soit rangée parmi les « anciennetés », en raison du commun fondement

sur le mystère. La différence radicale des méthodes doit être d'autant plus soulignée que la théologie chrétienne, pour se défendre contre le mysticisme né dans son propre sein, a essayé de se présenter elle-même comme un approfondissement allant jusqu'au mystère en prétendant que les dogmes sont mystérieusement profonds parce que révélation divine, dépassant toute critique humaine. La critique reste en effet insuffisante tant qu'elle n'aura pas prouvé que Dieu lui-même et ses révélations sont des symboles à sens précis, ce qui exige — faut-il le répéter — l'étude détaillée de la symbolique, impossible sans une préalable étude détaillée de l'intime fonctionnement motivant et délibérant, thème de la symbolique. Le fonctionnement psychique n'est pas un mystère mais une énigme qui exige impérieusement sa solution, car — et ceci est capital — elle implique la seule possibilité de trouver une solution aux problèmes des valeurs éthiques. C'est précisément l'absence de telles solutions qui a obligé le mysticisme — prenant le problème éthique pour un mystère — à recourir à une sorte d'auto-contemplation purement intuitive et à fonder l'initiation éthique — sa préoccupation fondamentale — sur des vagues allusions pseudo-symboliques. N'empêche que le mysticisme fut un effort préscientifique d'une sincérité touchante qui a préparé le terrain à deux voies de recherches diamétralement opposées : l'approfondissement philosophique (la critique de la connaissance) et l'ésotérisme mystificateur.

En terminant cette esquisse historique sur la Mystique, l'occasion se présente de rendre hommage à une des plus grandes figures de l'histoire de la philosophie : GIORDANO BRUNO, actuellement oublié et méconnu. Ayant osé affirmer au temps de l'Inquisition que Dieu est mystère, il a été mis devant l'alternative de renier ou de mourir sur le bûcher. Il lui a été accordé deux semaines de réflexion. Il a préféré le bûcher plutôt que de se parjurer.

Quant à l'ésotérisme, il a marqué dans toutes les cultures la décadence du mysticisme sous deux formes ambivalentes : la spéculation théosophique, et le satanisme, le basculement de l'éthique dans l'excès de la banalisation. Ces deux formes d'ambivalence ne manquent pas de s'annoncer, et même de refleurir, à l'époque actuelle.

#### 4) L'ACTUALITÉ DU PROBLÈME ESSENTIEL

A chaque instant du déroulement historique, l'état actuel du monde se trouve déterminé par l'ensemble des réactions conscientes, surconscientes et subconscientes de l'ensemble des hommes; par les sublimations et les spiritualisations qui guident les hommes et par les perversions et superstitions qui agitent les individus. Mais toutes ces forces motivantes sont à leur tour motivées par des traditions communes à telle ou telle collectivité. Les motifs sont linguistiquement appelés : *les raisons d'agir*, et certaines de ces raisons motivantes datent du raisonnement de générations depuis longtemps passées. Transmises dès la prime enfance, elles deviennent des motifs prédominants, des principes d'action d'autant plus difficilement déracinables que l'homme a un besoin profond de se sentir enraciné par sa pensée et sa manière d'agir dans une collectivité, dans une caste, dans un groupe, serait-ce un groupuscule, où il profite de l'estime réciproque. Si l'on ajoute qu'il est des motifs extra-conscients à force biogénétiquement héréditaire où l'obsession vaniteuse l'emporte trop facilement, on conçoit combien il est difficile à l'individu d'aboutir à une pensée essentiellement importante et authentique.

Les fausses motivations ne créent pas seulement des actions faussées et injustes, mais également des idées faussées et injustes, qui finalement transformées en idéologies, guides des sociétés, sont douées d'un excès de pouvoir faussement motivant. Par leur promesse d'offrir une orientation aux élans égarés, elles provoquent le fanatisme des querelles et de leurs explosions haineuses rendant la vie en commun de plus en plus invivable. Ce sont les avidités pseudo-spirituelles des tâches exaltées, les avidités de la sexualité survalorisée ou sous-valorisée et les avidités de la matérialité, qui divisent les sociétés en oppresseurs et opprimés. Les ambivalences des sous-jacentes motivations se transforment finalement, par loi de justice punitive, en ambivalence des inter-réactions et en ambivalence des situations. Les injustices régnantes et toutes les tentatives de les surmonter par la violence sont fondées sur l'état actuel de l'évolution de l'être pensant qui refuse de penser sa vie jusque dans les motivations qui l'agitent.

Mais l'injustice du monde ne contredit pas la justice imm-

nente à la vie. Elle en est au contraire la condition : l'exécutif. Toute justice a besoin d'un exécutif pour imposer ses lois. La loi d'harmonie ne s'imposera pas sans le châtement de la disharmonie. Le châtement ne s'y surajoute pas. La disharmonie porte son châtement en elle-même. Elle est pénible à vivre dans le for intérieur de chacun et elle est pénible à vivre dans les conséquences des situations inter-réactives. L'angoisse coupable subconsciemment liée aux vanités, une fois projetée dans le monde, devient la cupidité collective. Chacun, dans la mesure où il porte la vanité coupable en lui et où il la projette en accusation et en plaintes revendicatives, devient coupable pour l'état actuel du monde, car il en porte le principe en lui : la vanité (« Prince du monde »), faute essentielle qui n'est pas à moitié à l'un et à moitié aux autres. La fausse motivation et sa fausse justification en pseudo-sublimité — faiblesse adamique de la nature humaine — est, bien qu'en des degrés d'intensité divers, en principe entièrement en chacun. C'est précisément le fait de la justice essentielle que chacun ne souffrira de l'état actuel du monde que dans la mesure de l'intensité de sa propre fausse motivation qui l'exalte vaniteusement à se prendre en pitié, à s'indigner accusativement, à se lamenter ou à devenir agressif. Serions-nous tous à notre insu des provocateurs provoqués. Nous voyons — comme il est dit — « la paille dans l'œil de l'autre, mais non la poutre dans notre œil ». Cette poutre aveuglante, qu'est-elle sinon la vanité qui aveugle le regard intérieur, le regard introspectif?

##### 5) LE CONTRE-DIEU « SATAN »

Le symbole « Dieu-Juge » ne trouve sa traduction complète que grâce à l'analyse de la légalité du fonctionnement psychique, poursuivie à travers toutes les instances, allant de la purification surconsciente (Dieu-fils qui monte au Ciel) jusqu'au perversissement subconscient (Satan l'entraîneur aux Enfers).

La justice immanente se manifeste non seulement par la réalisation idéale mais aussi par son contraire, le perversissement.

Pour achever l'analyse du symbole « Dieu » il faut la compléter par la traduction du contre-symbole « Satan ».

Dans toutes les pages précédentes, des éléments de l'analyse du symbole Satan se trouvent dispersés. Il convient de les rassembler et de les compléter en une vue d'ensemble.

Satan symbolise la fonction psychique de l'exaltation imaginative, principe du mal que l'homme se fait à lui-même, dont la forme la plus dangereuse et pernicieuse est l'exaltation imaginative à l'égard de soi-même : la vanité.

Le danger de l'exaltation imaginative réside dans sa force séduisante à pouvoir omnipotent parce qu'aveuglant, autant à l'endroit de la réalité ambiante et des obstacles à surmonter en vue de satisfaction réelle, qu'aveuglant à l'égard de la réalité essentielle qui est la vérité sur le sens de la vie.

La force séduisante de l'exaltation imaginative symbolisée par Satan s'exerce sous deux formes : L'IMAGINATION D'ÉVASION qui concerne les désirs matériels, sexuels et pseudo-spirituels; et L'IMAGINATION D'AUTO-JUSTIFICATION de cette faute vitale qu'est l'évasion imaginative. Cette fausse justification à nuances innombrables s'opère selon les quatre catégories typiques : vanité, culpabilité refoulée, accusation haineuse et sentimentalité plaintive. Autant dire : auto-disculpation vaniteuse de soi-même au moyen de la tendance à refouler chaque faute, aggravée par l'inculpation vaniteuse des autres, du monde, de la vie. L'ambivalence entre disculpation et inculpation est la loi du fonctionnement disharmonisant du subconscient.

L'imagination d'évasion consiste en un spectacle intérieur dont nous sommes à la fois héros et spectateur tantôt angoissé, tantôt triomphant. L'imagination de justification, par contre, est une sorte de dialogue intérieur où l'exaltation imaginative, symbolisée par Satan, « chuchote » ses promesses mensongères qui, du fait de la séductibilité (adamique), deviennent des motivations irrésistibles et obsédantes.

Destructrices de l'élan surconscient, les tentations démoniaques se manifestent sous deux formes ambivalentes : exaltation hypocrite vers l'esprit; exaltation banale et sans scrupules des désirs matériels et sexuels.

Du fait de leur puissance subconsciemment obsédante et motivante, les exaltations imaginatives — symboliquement les incitations de Satan — participent à notre insu à la délibéra-



tion intime de chacun tout au long de la journée et tout au long de la vie.

Mythiquement parlant, Satan nous entraîne aux Enfers lorsque nous écoutons ses promesses fallacieuses ou lorsque nous avons activement exécuté ses volontés qui sont en réalité nos propres volontés subconscientes, impliquant l'auto-responsabilité. L'enfer n'est pas un lieu spatial mais un fonctionnement psychique : l'aveuglement subconscient provoqué et créé par la vanité des fausses auto-justifications refoulantes.

En cas de nervosité, Satan, la tentation subconsciente, se manifeste tantôt en de trop bonnes intentions pseudo-sublimes, tantôt en de trop subtiles et néfastes tentations banalisantes. Le psychisme pathologiquement déformé est envahi par la tentation obsédante des rêveries d'évasion vers la matérialité et la sexualité, d'autant plus imaginativement exaltées qu'elles sont, en cas de nervosité, inhibées, coupées de toute décharge, par la vanité des trop bonnes intentions, renforcées parce que concentrées en tâches exaltées pseudo-sublimes.

De refoulement en refoulement accumulés dans le subconscient, l'énergie pervertie risque de faire finalement explosion sous la forme de symptômes psychopathiques, exprimant symboliquement tantôt les désirs refoulés, tantôt les trop bonnes intentions de purification. L'enfer de la nervosité est la culpabilité refoulée subconsciemment transformée en le tourment des remords stériles : le feu infernal de l'Enfer biblique et les Enfers de la mythologie grecque : les Érinyes, symbole de la culpabilité refoulée.

En cas de banalisation, par contre, l'exaltation imaginative symbolisée par Satan n'est pas contrebattue par les trop bonnes intentions, résidu pervers de l'élan surconscient. La fausse justification vaniteuse assure impérieusement le refoulement, « l'emprise de Satan », détruisant successivement les angoisses coupables d'origine surconsciente, ce qui aboutit à la destruction progressive de la surconscience éthique et de son élan animant, la « mort de l'âme » : le déchaînement finit par s'extérioriser sans scrupules et sans vergogne. La loi de la disharmonie subconsciente figurée par Satan règne à la place de la loi surconsciente d'harmonie, mythiquement

symbolisée par les « volontés de Dieu ». Les « volontés de Satan » sont, en cas de banalisation, symbole de l'extériorisation active des tentations sous la forme des vanités triomphantes. CE N'EST PLUS L'ENFER INTRAPSYCHIQUE DU NERVEUX; C'EST « L'ENFER DE LA VIE SUR TERRE » créé par la cupidité des inter-réactions perverses de la multitude des hommes « morts d'âme et d'esprit » à des degrés divers.

Le trait commun des maladies de l'esprit dues au Contre-Esprit Satan est la tentative vaine de rétablir l'harmonie, réjouissante parce que condition de l'accord avec soi-même. La nervosité tente vainement de rétablir l'accord par les refoulements répétés de la discorde coupable. La banalisation y parvient; mais au prix de la destruction de l'intention harmonisante du désir essentiel et de sa force sublimement motivante. Rien ne persiste que la lutte pour les jouissances de la matérialité et de la sexualité et les euphories conventionnelles de la réussite sociale, fondées sur la perte même de la vision de satisfactions plus intenses, l'appauvrissement essentiel de la vie.

Le pervertissement et la souffrance exaltée qui en résultent (la culpabilité et son châtement) sont le Mal en soi, le principe du mal (mythiquement appelé « le prince du mal » Satan). *Le Mal en soi — dispersé en d'innombrables formes du mal — est la distance entre le sens de la vie et sa non-réalisation individuelle et collective. Le Bien en soi est l'accord entre le sens de la vie et sa réalisation (harmonisation).*

Il faut tout spécialement insister sur ces définitions. Dans la fausse définition du bien et du mal — ou plutôt en l'absence de définition — se condense l'erreur essentielle. Le moralisme théologique fait des notions du bien et du mal un sentimentalisme dogmatique auquel s'oppose sous prétexte d'objectivité scientifique, le matérialisme des sciences de la vie. Soucieux d'éliminer le plus radicalement possible toute intentionnalité, il remplace la notion du bien et du mal par la notion de hasard qui ne laisse plus de place à la distinction entre valeur et non-valeur. La distinction entre le bien et le mal serait donc sans valeur. La pensée humaine, fondée sur la distinction nette du juste et du faux, du vrai et de l'absurde, ne serait elle-même que jeu du hasard, théorie sans valeur. Chacun n'a qu'à faire ce que bon lui semble. Il serait parfaitement superflu d'insister

sur la différence évidente entre le vrai et l'absurde, entre valeur et non-valeur, si la fausse justification pseudo-scientifique, éliminant la différence essentielle, n'était pas devenue un slogan, cause manifeste et motif caché de la désorientation des esprits et de sa conséquence la plus spectaculaire : la criminalité débordante et le libertinage élevé au rang d'idéal.

Les termes « mal » et « maladie » ont une racine commune. Le mal essentiel est la maladie de l'esprit sous ses deux formes : nervosité et banalisation.

Pour l'homme qui est atteint par le mal, en proie à la souffrance nerveuse ou au triomphe banal, le mal n'est pas la fausse motivation qu'il porte en lui, mais la fausse réaction que l'autre lui inflige d'une manière exaltée. Certes, sous le coup de l'excitation malsaine, le mal est difficile à reconnaître sous son aspect objectif et légal, pourtant unique moyen de surmonter le malaise. Mais l'excitation malsaine n'est insupportable, le malaise n'est insurmontable, que dans la mesure où l'homme porte en lui le principe légal du mal — la fausse motivation — avant que ne l'atteigne le malaise accidentel venant des accidents ambiants. L'excitation malsaine devient facilement surexcitation, exaltation. L'effort de parer à l'emprise légale du mal (la transformation de l'excitation malsaine en surexcitation intime) est la difficulté essentielle de la vie. Mais, précisément, c'est cette difficulté même qui assure à la vie sa valeur unique. La valeur de la vie ne peut être que la victoire sur le mal sous son aspect subjectif, qui provoque le malaise, et le combat intrapsychique au niveau de la délibération intime livré par l'élan en vue de la victoire est le prix, l'effort à payer pour approcher le sens de la vie, la joie. C'est la nature du mal, sa raison d'être, que de mettre la valeur essentielle, l'élan, à l'épreuve. Le mal porte donc en soi deux possibilités : celle de le surmonter en le diagnostiquant, ou celle de succomber en le justifiant fausement. Toute la vie humaine de l'être en voie de spiritualisation, s'étend entre ces deux pôles : le mal exalté ou le mal sublimé. L'homme est appelé au choix : c'est le sens même de sa vie. Le symbole mythique « Satan » est une synthèse de ces deux significations : Satan figure, d'une part, la légalité subconsciente et d'autre part, la faute individuelle, l'imagination exaltée, premier degré de l'obscurcissement vaniteux.

Bien et mal, harmonie et disharmonie, récompense et châti-  
ment, satisfaction ou insatisfaction essentielles, sont les mani-  
festations positives et négatives de la loi d'harmonie et de sa  
justice immanente. A cet égard, on peut dire que le mal est  
l'ombre portée de la lumière à la rencontre d'un obstacle.  
L'obstacle est la culpabilité persévérante vaniteusement  
justifiée. (La vanité-serpent symbole du tentateur Satan.)

La fonction légale du mal — de la souffrance qui a tendance  
à s'exalter — est d'avertir du danger essentiel (comme la  
douleur physique avertit d'un danger somatique). Cet avertisse-  
ment, justement parce qu'il est légal, ne peut cesser tant que  
l'individu reste exposé au péril essentiellement vital : la fausse  
justification vaniteuse. S'il s'obstine vaniteusement et continue  
à s'exposer au danger essentiel, s'il ne veut pas entendre  
l'avertissement, la souffrance vitale ne fait que s'aggraver. Elle  
finit par envahir la vie entière. L'obscurcissement de la psyché  
vaniteusement obstinée, ne tarde pas à obscurcir le monde  
dont cette psyché s'entoure; l'essence de cette psyché ne  
peut s'exprimer que par l'avertissement de la souffrance qui,  
pour le nerveux, revient de tous les points du monde. Ou  
alors, l'homme se banalise; il s'affranchit perversement de  
toute culpabilité, de tout avertissement surconscient : il tue  
« l'élan animant ». Il subit, mythiquement parlant : « la mort  
de l'âme », châtiement que l'homme s'inflige à lui-même.

Le mal est la suite de la révolte contre l'essence (le désir  
essentiel). En l'essence, le mal n'existe pas; le mal n'a pas  
d'existence essentielle en dehors de la légalité par laquelle il  
demeure incorporé dans l'harmonie.

Contre le mystère de la légalité toute revendication est  
insensée. Le sens de la vie est la capacité de vivre le mystère  
à travers les accidents de la vie temporelle. Pour ne pas ins-  
pirer une sentimentalité qui se transforme trop facilement  
en accusation, une vanité qui se mue trop aisément en culpa-  
bilité exaltée, pour ne pas introduire la fausse motivation  
dans le rapport entre l'homme et le mystère, le symbole  
« amour » doit garder sa seule signification véridique : la  
justice. De même que « l'amour de Dieu pour l'homme »  
n'est qu'un symbole pour la justice, pour la légalité de la vie,

de même « l'amour de l'homme pour Dieu » n'est qu'un symbole pour la justice de l'homme envers lui-même par laquelle il se met en accord avec la légalité de la vie. L'amour compris comme justice, il ne reste rien que la solitude effrayante de l'homme devant le mystère. Mais c'est précisément le vrai sentiment religieux; le sentiment qui, en se sublimant, a su inspirer toutes les images mythiques susceptibles d'être résumées par ces deux images opposées et complémentaires : Dieu et son amour; Satan et le Mal.

Mythiquement parlant, le mal satanique est de ne pas obéir à Dieu, symbole du mystère. La signification cachée de ces images se résume dans le danger vital de succomber à la tentation conventionnelle, au mensonge séduisant du subconscient, qui incite à croire qu'il est sans danger de s'adonner à tous les caprices des désirs exaltés et d'oublier la légalité mystérieuse de la vie : l'immanence de la justice.

### 3. Valeurs et non-valeurs

#### 1) SAINTETÉ ET SANTÉ PSYCHIQUE

La justice immanente porte en elle non seulement la sanction punitive figurée par Satan et l'Enfer (en nous), mais aussi le remède. Et non seulement le remède biblique (sainteté, salut, rédemption), mais encore le remède thérapeutique adapté aux élans limités : le principe éthique, la valorisation juste de soi-même et des autres.

La légalité des rapports entre santé et maladie psychique d'une part, et d'autre part entre santé psychique et sainteté est d'importance capitale pour la compréhension du parallélisme entre la pré-science mythologique et la science des motifs : autant dire pour la science de la vie. DE LA PSYCHOPATHIE (NERVOSITÉ ET BANALISATION) A LA SANTÉ PSYCHIQUE, ET DE LA SANTÉ PSYCHIQUE A L'ÉTAT LIMITE ET EXCEPTIONNEL DE SAINTETÉ, LE PSYCHISME DÉLIBÉRANT CONSTITUE UN CONTINUUM SUSCEPTIBLE D'INCESSANTES TRANSFORMATIONS FONCTIONNELLES QUI DÉPENDENT DES JUSTES OU FAUSSES VALORISATIONS DE L'ESPRIT. Même la sainteté (dans le sens mythique qui n'a rien à voir avec les saints de l'Église), pour demeurer un état quasi permanent, a besoin d'être portée par le renouvellement des valorisations de la surconscience (les « Anges de Dieu » dans le mythe de la Tentation). Les maladies de l'esprit ne sont des états permanents que dans la mesure où elles sont fondées sur des idées fixes, sur de fausses valorisations subconsciemment obsédantes qui bloquent l'énergie psychique, alors qu'elles restent atteignables et guérissables à l'aide de la

force sublimement motivante des valorisations surconscientes dont la plus intensément assainissante est la force d'acceptation. Elle ne s'oppose nullement à l'effort sensé d'améliorer au mieux possible les situations ambiantes en tant que changeables. Mais pour pouvoir les changer de manière sensée, il faut bien que l'individu se situe lui-même de manière sensée face à l'ambiance, ce qu'il ne saura faire que grâce à la lucidité de l'esprit sainement valorisant.

*La sainteté* est la santé psychique à l'état exceptionnel, sans cesse soutenue par les valorisations harmonisantes de la surconscience. Elle est l'acceptation en bloc de l'accidentel individuellement contraignant. Réalisation ultime de la délibération et de son but la libération, la sainteté reste analogiquement liée à la délibération intime de chaque homme. Elle en est à la fois l'idéal-guide et la mesure exacte des déviations qui, toutes, sont caractérisées par un degré plus ou moins intense de nervosité et de banalisation. Ce lien essentiel n'est cependant pas conscient. Il est plus que conscient : surconscient. Le sens caché de la pré-science psychologique de toutes les mythologies est d'établir ce lien motivant à l'aide des symboles « divinité et fils des divinités ». Il appartient à la science psychologique d'établir ce lien non plus symboliquement mais sciemment; il s'agit, comme il a été fait, d'explicitier le mythe et de le traduire en concepts psychologiques à l'aide de définitions précises.

*La santé psychique* en tant que désirable pour tout homme est la capacité de changer de manière sensée le changeable et d'accepter l'inchangeable. Celui qui dans toutes les circonstances saurait changer ou accepter de manière sensée les situations contraignantes ne tomberait jamais en état d'insatisfaction démesurée. La juste mesure, le bon sens (contraire du sens commun, en tant que convention), la mesure juste des valorisations sensées, le protège contre l'excès du déséquilibre psychique.

*La maladie psychique* sous la forme de nervosité consiste à ne savoir ni changer ni accepter de manière sensée. L'incapacité de changer des situations en principe changeables, conduit à des situations d'échec dont l'accumulation décourage la force d'acceptation et la scinde ambivalement en des accès de résignation alternant avec l'irritabilité agressive qui,

retenue au niveau de l'imagination exaltative, se déverse en ruminations ne servant qu'à renforcer la rage d'impuissance. Sous la forme de banalisation, la maladie psychique consiste en une tâche exaltée d'arrivisme à tout prix, destructrice de la force d'acceptation, créatrice de vaines agitations dans tous les domaines et généralement confondues avec l'activité combative sensée.

Le contraire pervers de la force d'acceptation est L'INDIGNATION. Même la banalisation est fondée sur une forme d'indignation, son principe-guide étant la prévision indignée de l'abus auquel on serait exposé si l'on ne se défendait pas d'avance par un excès d'abus pris pour virilité. La vraie virilité est au contraire la force sagement et authentiquement valorisante de l'esprit et la force sublimante de l'acceptation dont la sublimité consiste précisément en la résistance lucide aux tentations perverses aussi bien de résignation que d'agression à tout prix.

L'indignation est le trait commun à toutes les vanités coupables et à toutes les accusations plaintives et agressives.

Tout comme la sagesse mythique, la sagesse linguistique dénonce la fuite devant la responsabilité qu'est l'indignation, le ressentiment en principe. Mais elle aussi est un processus dynamique, à la fois cause et effet de toutes les délibérations morbides : en s'indignant on se rend progressivement indigne. L'homme n'est digne de la récompense (joie) que dans la mesure où il cesse de s'indigner. La récompense ne s'y ajoute pas : la joie de vivre n'étant autre que l'absence d'indignation. L'indignation ne cède pas aux trop bonnes intentions moralisantes mais uniquement à la révision quotidienne et introspective des propres tentations d'indignation à l'aide des valorisations sensées. Ce n'est ni moralisme, ni amoralisme. C'est une expérience scientifique, méthodiquement fondée, mythiquement préfigurée par le combat contre les démons (tentations) et contre les monstres dévorants (les avidités). C'est mythiquement parlant la voie du salut (la bonne nouvelle des évangiles) et c'est, psychologiquement parlant, la voie d'assainissement. C'est la vérité, le juste, fondée sur la compréhension de la justice immanente d'après laquelle chacun est — essentiellement vu — par des voies surconscientes et subconscientes, le propre exécuteur de ses récompenses et de ses châ-



timents essentiels. C'est la dignité de l'être humain : sa responsabilité essentielle. Cette compréhension est juste parce qu'elle incite à la bonté qui est l'amour actif, contraire de l'indignation. Tout comme l'amour, la bonté n'est pas un sentimentalisme. Elle implique la fermeté à l'égard de soi-même et à l'égard d'autrui. C'est dans ce sens que le héros du mythe chrétien dit : « Je ne suis pas venu pour apporter la paix, mais l'épée. » L'épée est le symbole très ancien de l'arme de l'esprit : la force tranchante de la vérité, opposée à la paix fallacieuse du repos dans les conventions et les compromis. L'arme de la vérité, l'épée tranchante (la force des définitions), n'attaque pas les hommes mais les idées erronées. Au niveau de la vie humaine, rien n'est définissable sans la référence aux motifs secrets, tant pervers que sublimes. Motif sublime, la bonté est une forme d'acceptation : l'acceptation de la vérité objective à l'égard de soi-même : faux motivateur parmi les faux motivateurs. Elle est la valorisation la plus réconciliante, contraire de l'égoïsme des vanités coupables et des accusations plaintives et agressives, contraire de tous les ressentiments condensés dans l'indignation. La bonté, indice des motivations justes, est le lien idéal entre les hommes. La bonté parfaite est aussi irréalisable que l'amour parfait et la joie parfaite. Elle demeure pourtant l'idéal directif.

La bonté est l'extériorisation de la joie. On ne peut être bon que dans la mesure où on a la force de jouir sublimement de la vie, inclus l'état actuel du monde tel qu'il est. C'est trop demander dans la mesure où la vanité est grande. Mais c'est peut-être l'unique moyen de participer à l'évolution vers un état meilleur impossible sans le contrôle des ressentiments qui, devant l'assaut du monde, ont tendance à renaître journellement et à s'enchaîner en ruminations. Leur dissolution assainissante est impossible sans le recours aux valorisations réconciliantes. En se reconnaissant soi-même faux motivateur, l'introspection devient humour, car l'humour — force suprême d'acceptation — consiste à s'inclure soi-même dans la faute commune pour transformer le ressentiment d'accusation en *un accusé de réception du message surconscient* de réconciliation, à la place du message subconscient qui est l'obsession de plainte et de revanche. Cette transformation sublimative, caractéristique de la bonté, convertit, à défaut de joie parfaite,

la convulsion des ressentiments en un état de pondération, de gaieté plus ou moins constant.

Tandis que la joie est cause-effet de l'harmonie intérieure de l'individu, la bonté est la seule cause-effet des rapports harmonieux entre les hommes. De même que la joie indique le degré de libération à l'égard de la propre fausse motivation, de même, la bonté résulte du degré de libération à l'égard de l'angoisse devant les fausses réactions d'autrui. Cette libération possède deux significations : d'une part l'individu libéré ne souffre plus d'une manière exaltée des fausses réactions d'autrui ; et, d'autre part, il ne se laisse plus entraîner à répondre aux fausses réactions ambiantes par sa propre fausse réaction. Ce qui est de toute évidence le seul moyen de rompre l'encerclement vicieux de la fausse réactivité qui se noue entre les hommes, cause essentielle de la déformation du monde.

## 2) L'ÉCHELLE DES VALEURS ET SON IMMANENCE BIOGÉNÉTIQUE

A cause du lien indissoluble entre santé psychique et sainteté, la santé de l'individu et de la société se trouve en danger lorsque est perdue la vision de son pôle idéal et l'aimantation vers ce pôle, conditions de santé non seulement de la vie individuelle, mais — par là même — aussi de la vie sociale. Les degrés positifs de l'échelle des valeurs montent de la santé psychique à la sainteté ou — si l'on veut — descendent de la sainteté à la santé psychique.

La santé psychique étant la santé de l'esprit valorisateur, les degrés négatifs de l'échelle des valeurs — les non-valeurs — sont constitués par les maladies de l'esprit, c'est-à-dire par les divers degrés de la vanité, principe de fausse valorisation. Il est évidemment impossible d'établir l'échelle des valeurs sans diagnostiquer les états de banalisation comme des maladies de l'esprit.

Les valeurs positives ou négatives étant des forces motivantes, leur gradation est due au phénomène le plus naturel de la vie : les désirs et leur besoin de satisfaction, inclus les désirs de l'esprit dont la satisfaction est la vérité. Les valeurs positives sont des promesses de satisfaction authentiques, des motifs vitalement valables parce que pro-

posés par l'esprit sainement valorisateur. Les non-valeurs sont des promesses de satisfaction inauthentiques, des tentations mensongères falsifiées par les fausses promesses de satisfaction de la vanité. Il suffit que la vanité se greffe sur un motif valable, sur une valeur positive, pour que s'opère — selon la loi d'ambivalence du subconscient — la décomposition malade de la valeur par scission en deux non-valeurs contradictoirement liées, l'une vaniteusement exaltée, l'autre coupable et inhibée.

Pour malheureux que soit ce dynamisme de pervertissement, il est très heureusement et très justement l'indispensable condition du dynamisme sublimatif permettant de transformer les fausses valorisations vaniteuses en une valorisation harmonieuse et assainissante à l'aide de l'élan combatif, lui-même force motivante immanente au psychisme.

La possibilité de ces transformations en positif ou négatif n'existe qu'au niveau humain. Elle tient au fait que le but de l'énergie vitale est dès l'origine de la vie la recherche des satisfactions, mais qui chez l'homme peut s'égarer dans les auto-satisfactions vaniteuses et les auto-insatisfactions coupables. Comme telles, même les valeurs-guides de la surconscience éthique et leurs satisfactions authentiques sont — on ne le répétera jamais assez — biogénétiqnement fondées. Le trait caractéristique commun à tous les êtres vivants est l'excitabilité à la recherche de sa réactivité adaptée (rendant apte à vivre), mais qui ne vient pas en premier lieu de l'ambiance. Elle est bien au contraire originairement due au réveil périodique des appétences pulsionnelles qui exigent leur satisfaction. Au niveau humain, les appétences sont diversifiées en une multitude de désirs matériels et sexuels qui peuvent se réveiller — même en dehors du besoin réel — à n'importe quel moment par voie d'exaltation imaginative.

L'esprit valorisateur de l'homme ne crée pas les valeurs. Elles préexistent indépendamment de lui. L'esprit humain devrait redécouvrir les valeurs-guides du fait que l'homme est exposé au choix valorisant entre une multitude de désirs contradictoires. La surconscience éthique n'est autre que la souvenance biogénétiqnement immanente de l'unité origi-

naire préconsciemment pulsionnelle, instinctivement guidée et exempte de tout égarement, devenue au niveau humain instinct surconscient, impératif éthique de réunification harmonieuse des désirs multiples en vue de leur satisfaction sensée.

Les valeurs authentiques de la surconscience éthique sont les harmonies de la pensée, des sentiments, des volitions et, partant, l'harmonie des actions individuelles et des inter-réactions sociales.

Sommet de santé psychique, la sainteté est idéal-guide parce qu'en elle et par elle toutes les harmonies sont à leur tour harmonieusement liées et unifiées. LA SAINTÉTÉ EST LA RÉALISATION DE LA SURCONSCIENCE DE L'ESPÈCE.

Le lien entre santé psychique et sainteté réside en le fait que la sainteté est le plus haut degré d'intensité d'auto-satisfaction saine et authentique. C'est l'unique raison qui fait de l'état de sainteté la valeur-guide, le pôle directif, l'idéal de l'esprit sainement valorisateur. C'est aussi l'unique raison qui fait que le langage symbolique, faculté d'expression surconsciemment immanente au fonctionnement psychique, figure l'idéal-guide valable pour tout homme par le symbole personnifiant « Divinité » et figure par l'image transcendante « Divinité-Juge » l'origine des valeurs en vérité biogénétiqument immanentes.

L'idéal s'impose de lui-même à la vie car il est l'unique possibilité d'une morale naturelle : l'amour de son moi essentiel à la place du fantôme vaniteux.

L'amour authentique de soi est l'acceptation de la nécessité de lutter introspectivement contre l'auto-survalorisation vaniteuse liée à la dévalorisation excessive des autres. Cette acceptation est le contraire de l'indignation dont les ruminations ne cessent d'aggraver les ressentiments, trait caractéristique de l'introspection morbide. Dans la lutte du moi essentiel et de son désir essentiel de se libérer des ressentiments par amour de soi se trouvent inclus tous les problèmes de la délibération introspective et de son conflit entre les motifs sains et malsains, thème de toutes les mythologies. Tous les problèmes de la délibération intime symbolisés par les combats mythiques sont inclus dans le problème essentiel

de la vie : l'amour. La vanité est l'excès d'amour-propre opposé à toutes les formes de l'amour authentique : l'amour de la vérité en général, l'amour de la vérité à l'égard de soi et d'autrui, l'amour sexuel sous sa forme positive de lien d'âme, l'amour entre parents et enfants, l'amour liant les générations, l'amour de la vie, la joie de la vie. Les ressentiments vaniteux ne cèdent pas aux trop bonnes intentions altruistes. L'amour n'est pas un devoir envers autrui. Il est devoir de l'homme à l'égard de soi, envers sa nature, envers la vie et l'essence qui l'anime. L'AMOUR EST LA COMBATIVITÉ DE L'ÉLAN ANIMANT : s'aimer assez pour se réaliser soi-même, s'aimer essentiellement pour tirer le plus de joie possible de la vie. Compris selon son essence, selon son sens authentique, l'amour est la réalisation de la vérité la plus saisissante que la vie mythique a su formuler : « Aime ton prochain comme tu t'aimes toi-même. » Il n'est nullement dit d'aimer l'autre plus que soi-même comme le prétend le sentimentalisme altruiste. La formule est la définition de la bonté : aimer l'essence en l'autre, bien qu'elle soit troublée, comme on devrait aimer l'essence en soi, bien qu'elle soit troublée. Seul l'homme sanctifié et purifié de toute perversion peut s'aimer lui-même sans restriction ; seul il peut aimer l'autre sans restriction, sans être essentiellement troublé, entraîné dans la haine par l'injustice que lui inflige la perversion des autres.

L'effort de serrer de plus près la signification du symbole « Divinité » à l'aide de définitions successives de l'intime fonctionnement délibérant a finalement abouti à dégager l'immanence psychique des valeurs éthiques, mythiquement condensées dans le symbole « Fils de Dieu ». Mais le problème éthique n'a pas seulement un aspect théorique. Il est bon de connaître ce qu'il faut faire — ou plutôt ce qu'il faudrait faire — si d'aventure quiconque voulait parvenir à s'aimer. La question s'élève alors : comment faire ?

A cet égard, il est utile de comprendre que la formule biblique « s'aimer soi-même pour pouvoir aimer l'autre » est identique à la formule inscrite au fronton du temple d'Apolon « Connais-toi, toi-même ». Pour parvenir à se connaître authentiquement, il faut entrevoir et finalement connaître

la différence entre le moi essentiel et le fantôme vaniteux. Cette connaissance ne s'acquiert pas à vue d'œil. Il faut peu à peu éduquer le regard introspectif.

Nous nous introspectons tout au long de la journée à notre insu et sans contrôle. Comment ne pas tomber dans le piège des ruminations spectaculaires et auto-complaisantes, nourriture préférée des ressentiments. En ruminant, nous perdons énergie et temps. Il est évidemment impossible de s'introspecter lucidement tout au long de la journée. Mais pour gagner énergie et temps et pour dissoudre les ressentiments ruminatifs à l'aide de valorisations réconciliantes, il est toujours possible de se réveiller soi-même de l'état mi-subconscient des rêvasseries diurnes, des rêveries les yeux ouverts, où nous nourrissons de notre énergie les vanités vexées à la recherche du triomphe, où nous perdons le temps de notre vie par le ressassement des plaintes indignées et par l'élaboration des projets de revanche; où nous nous voyons, piètre héros, vainqueur imaginatif de toutes les adversités et de tous les adversaires, à moins de nous effrondrer dans l'angoisse morbide devant les moindres obstacles imaginativement exaltés. Pour s'aimer réellement il faut avoir le courage éthique de se voir tel que l'on est, de prendre peu à peu et de mieux en mieux connaissance de soi non pas par des réflexions théoriques mais par l'expérience élucidante. La répétition de l'expérience est le seul moyen efficace de combattre l'obsession des auto-survalorisations et de la sous-valorisation d'autrui. Tout est valeur ou non-valeur (en qualité de satisfaction authentique ou inauthentique) parce que tout est valorisation objective ou affective de soi-même, d'autrui, des situations accidentelles et finalement de la vie elle-même, de son sens ou de son non-sens, de sa valeur ou de sa non-valeur. Tous les jugements de valeur — qu'ils soient justes ou injustes — sont d'une puissance motivante insoupçonnée à pouvoir assainissant ou pervertissant immédiatement senti. Aucune discussion n'est admissible en dehors de l'expérience. Il suffit à titre d'expérience de se donner la peine — ou plutôt la joie — de dissoudre, ne serait-ce qu'un seul ressentiment par des contre-valorisations objectivantes, disons par exemple une vanité vexée, pour sentir naître immédiatement à sa place, la joie libératrice. Si c'est vrai pour un seul ressentiment, c'est vrai pour tous les ressentiments assom-

brissant la vie psychique. Et si c'est vrai pour le psychisme d'un seul homme, c'est vrai aussi pour la vie psychique de tous les hommes. Si c'est valable pour tous les hommes, c'est valable aussi pour les psychologues et pour la science de la vie que la psychologie devrait être.

Seule de la persévérance de l'auto-analyse résulte la synthèse qui n'est pas une théorie spéculative mais un savoir méthodiquement fondé sur l'auto-expérimentation, seule méthode valable pour l'étude de l'intime fonctionnement motivant, étude qui conduit infailliblement vers l'émotion sur l'immanence du mystère de la loi éthique et de l'échelle des valeurs, impliquant l'immanence de la justice et de la responsabilité essentielle, thème de la pré-science psychologique de toutes les mythologies. C'est le point d'union entre la religiosité et la psychologie des motifs, la jonction entre l'idéal de libération morale et l'idéal de liberté de l'esprit : la clairvoyance objective, idéal de toutes les sciences.

*La liberté d'esprit et la libération morale se conditionnent, se complètent et se renforcent mutuellement. Elles ne font qu'un.*

Il n'est qu'une seule supériorité véridique : la fierté modeste, fière parce que confiante en l'élan combatif et sa puissance évolutive, modeste parce que sachant que la vanité ne sera jamais définitivement vaincue.

L'unique salut de l'espèce pensante ne saura être que de combattre la vanité afin de parvenir à penser la vie de manière juste, ce qui est précisément l'impératif éthique. Il ne gouverne pas seulement l'esprit des individus mais encore l'esprit de toutes les sciences et devrait surtout présider à l'esprit des sciences de la vie — psychologie, sociologie, étude de la biogenèse — dont la tâche spécifique est précisément de penser la vie de manière juste afin de fournir aux individus l'indispensable aide d'assainissement, aide d'autant plus indispensable que les miracles des inventions techniques de la physique — preuves de ce dont l'esprit humain est capable lorsqu'il est méthodiquement guidé — risquent de devenir, qui ne le sait, un poids écrasant pour l'existence même de la vie, du fait que les sciences de la vie se montrent incapables de créer le contre-pôle équilibrant qui ne saurait être que l'orientation vers le

sens de la vie. En assumant leur tâche, au lieu de s'attarder dans l'angoisse phobique devant l'introspection, les sciences de la vie découvriront que la cause motivante de toutes les angoisses phobiques est la vanité, ce que la surconscience éthique a depuis toujours préscientifiquement su, mais ce qu'elle ne pouvait exprimer que symboliquement masqué.

En admettant que les sciences de la vie parviendront à se libérer de l'angoisse devant la vérité qui les bloque, elles se verront sans doute obligées d'étudier non seulement l'évolution somatique mais aussi et surtout la biogenèse du psychisme. Et en avançant de découverte en découverte, elles feront la découverte la plus étonnante : le fait qu'au niveau évolutif de l'homme existe une délibération intime et que, phénomène existant, elle a besoin d'être étudiée. Ce premier pas une fois franchi, les sciences de la vie, pour devenir sciences exactes, ne pourront manquer d'entrevoir que dans la délibération motivante sont renfermés tous les problèmes essentiels et toutes les énigmes de la vie, notamment le problème des valeurs. En les étudiant, on découvrira que la nature n'est pas un mécanisme mais un être vivant, tout naturellement pénétré d'une intentionnalité évolutivement finaliste qui jaillit au niveau humain en intentions multiples individuellement motivantes. Qu'est-ce à dire sinon que la nature entière (expression qui n'a d'autre sens que : l'ensemble des phénomènes naturels à l'exclusion d'une matière absolue, insidieusement introduite) témoigne d'un esprit préconsciemment organisateur qui devient — ou devrait devenir — esprit conscient. A l'actuel niveau humain, il n'est encore que mi-conscient, et par là nécessairement complété d'une instance moins que consciente, égocentriquement aveuglée et par une surconscience évolutive à portée éthique, c'est-à-dire aimanté à chercher la vérité, seul moyen évolutif.

Et en continuant l'étude de la vie par amour de la vérité, les sciences de la vie découvriront peut-être un jour — pour lointain qu'il soit — que non seulement les valeurs et les non-valeurs sont immanentes au fonctionnement extra-conscient, et qu'elles doivent devenir conscientes, mais que la justice est, par là même, nécessairement immanente et ceci du simple fait que les lois d'harmonie et de disharmonie, les lois de la composition et de la décomposition, président de l'atome



jusqu'à l'homme, à tous les phénomènes temporels et deviennent à partir de l'animalisation les lois de la vie et de la mort.

Saisies d'étonnement devant l'impénétrable mystère de tout ce qui existe, les sciences de la vie, émues et capables d'observation contemplative (et non seulement intellectuelle), verront le mystère jusque dans les incroyables finesses d'organisation qu'elles observent à l'aide des instruments merveilleux que la précision de la science physique leur a créés. Elles s'émerveilleront peut-être — entre autres miracles très naturels — du miracle des chromosomes et des gènes d'où naît la vie sous ses aspects apparents. Voyant enfin le mystère manifeste dans toute sa profondeur impensable, les sciences de la vie abandonneront peut-être leur dogme matérialiste d'après lequel l'organisation des chromosomes et des gènes, tout comme la vie en évolution qui en naît, ne seraient que jeu de hasard. Car, même si — par impossible — il en était ainsi, d'où vient-il que le hasard existe? D'où vient-il que quoi que ce soit existe? En posant enfin la question la plus naturelle, les sciences de la vie feront la découverte la plus évidente; tellement évidente qu'elle a depuis toujours préscientifiquement existé dans les mythologies de tous les peuples.

Le sens et la valeur de la vie sont à la fois manifestement et mystérieusement immanents à l'existence temporelle. L'esprit humain doit étudier tous les modes et toutes les modifications de l'existence — non seulement l'extension des objets spatiaux mais encore l'intention des motivations psychiques — pour découvrir l'immanence des valeurs éthiques. Mais même en remontant jusqu'à la limite extrême de sa compétence, l'esprit humain ne saura pas découvrir la source mystérieuse de l'existence, qui n'est pas transcendante à l'espace ou au temps, mais à l'entendement humain. Elle est mythiquement personnifiée et nommée « Dieu » symbole de l'innommable mystère.

L'analyse de l'image « Divinité » n'est autre que l'analyse de l'intime fonctionnement psychique qui a créé le symbole « Divinité ».



## PAUL DIEL

Paul Diel, psychologue français d'origine autrichienne (1893-1972), philosophe de formation, a approfondi sa propre recherche psychologique sous l'influence des découvertes de Freud et d'Adler dont il aimait à reconnaître le génie novateur. Ses premières recherches furent appuyées avec enthousiasme par Einstein qui lui écrivait dès 1935 : « J'admire la puissance et la conséquence de votre pensée. Votre œuvre est la première qui me soit venue sous les yeux, tendant à ramener l'ensemble de la vie de l'esprit humain, y compris les phénomènes pathologiques, à des phénomènes biologiques élémentaires. Elle nous présente une conception unifiante du sens de la vie. »

En 1945, Paul Diel entre au CNRS et travaille comme psychothérapeute au Laboratoire de psychobiologie de l'enfant que dirigeait Henri Wallon. Témoignant des succès thérapeutiques incontestables de Diel, Henri Wallon classe le chercheur, d'emblée, « dans la lignée de Freud, d'Adler et de Jung » et souligne « le mérite de ce fouilleur profond de la conscience, qui ne se borne pas à l'intuitionnisme pur mais montre la progression qui peut mener de l'instinct à la raison ».

Allant à contre-courant de la psychologie classique qui jetait l'anathème sur l'introspection, Paul Diel, dans son livre *Psychologie de la motivation* (PUF, 1947), démontre avec rigueur comment l'introspection — habituellement morbide — peut devenir, méthodiquement guidée, le fondement d'une psychologie scientifique. L'étude du fonctionnement psychique et de ses instances conscientes et extra-conscientes le conduit à l'élucidation du sens caché mais précis des mythes, des rêves nocturnes et des symptômes psychopathiques.

Gaston Bachelard, dans sa préface au *Symbolisme dans la mythologie grecque* (Payot, 1954), témoigne de l'apport décisif de Paul Diel à la compréhension du langage symbolique et en souligne les conséquences : « Quand on aura suivi Paul Diel dans ses traductions psychologiques minutieuses et profondes, on comprendra que le mythe couvre toute l'étendue du psychisme mis à jour par la psychologie moderne. C'est tout le problème de la destinée *morale* qui est engagé dans cette étude. »

Signalons la fécondité des applications pratiques — longuement expérimentées — de la science des motifs aux problèmes posés par la tâche éducative en général et par la rééducation des différentes formes d'inadaptation familiale ou sociale.

Un groupe de médecins, psychiatres, psychologues, éducateurs, etc., s'est formé depuis trente ans autour des travaux de Diel et s'est rassemblé en Association de la psychologie de la motivation, qui a créé sa propre revue<sup>1</sup>.

Six des principaux ouvrages de Paul Diel sont régulièrement réédités en livre de poche dans la « Petite Bibliothèque Payot ». La traduction de ses œuvres ne cesse de s'étendre en diverses langues.

1. APM : 92 rue de la Pompe, 75116 Paris.

*Revue de psychologie de la motivation*, 83 avenue d'Italie, 75013 Paris.

## Table des matières

INTRODUCTION .....	7
A) Objet de l'analyse .....	7
B) La méthode de l'analyse .....	20

### PREMIÈRE PARTIE

#### L'HISTOIRE DU SYMBOLE « DIVINITÉ »

<b>1. LA SOURCE DU SYMBOLE « DIVINITÉ ».....</b>	<b>35</b>
1) Mystère et apparition .....	35
2) Foi mythique et croyance théologique.....	43
3) Pré-science mythique et science psychologique .....	48
4) Illustration de la pré-science psychologique du langage symbolique .....	56
5) L'ère mythique et l'histoire de la vie des cultures.....	60
<b>2. L'ÉVOLUTION DU SYMBOLE « DIEU » .....</b>	<b>68</b>
A) Période pré-mythique : L'animisme .....	68
B) L'ÉPOQUE MYTHIQUE .....	90
I. Le Polythéisme .....	90
a) De l'animisme au polythéisme.....	90
b) Les deux phases du polythéisme.....	95
1. Prévalence de la signification agraire .....	95
2. Prévalence de la signification éthique .....	102
II. Le Monothéisme .....	112
<b>3. L'ÉPOQUE POST-MYTHIQUE .....</b>	<b>123</b>
A) La systématisation dogmatique .....	123
Le mythe de la divinité trinitaire .....	128
B) Religion et Philosophie .....	138
C) Religion et Science.....	147

## DEUXIÈME PARTIE

### DIEU ET L'HOMME

<i>A) LA SYMBOLISATION MÉTAPHYSIQUE</i> .....	163
1. ANALYSE DU SYMBOLE « DIEU UNIQUE » .....	165
1) L'unicité.....	165
2) Dieu Providence et Dieu Esprit pur.....	167
3) Les pseudo-preuves de l'existence de Dieu .....	170
4) L'image psychologique de « l'existence de Dieu » ..	173
2. LE SYMBOLE « AME » .....	177
1) Ame et psyché .....	177
2) Essence et apparition .....	182
3) Le symbole « âme immortelle » et le symbole de la « mort de l'âme ».....	187
3. LA LIBERTÉ .....	194
1) Liberté et détermination motivante .....	194
2) La délibération motivante.....	200
<i>B) LA SYMBOLISATION ÉTHIQUE</i> .....	207
1. LE SYMBOLE « DIEU-JUGE » .....	208
1) Le symbole de la « justice transcendante » et la réalité de la justice immanente .....	208
2) Grâce et mérite .....	214
3) Responsabilité essentielle et responsabilité sociale ..	218
2. JUSTICE IMMANENTE ET INJUSTICE IMMANENTE.....	222
1) Justice immanente et sanctification .....	222
2) Le mythe de la rédemption .....	234
3) La fausse sainteté .....	248
4) L'actualité du problème essentiel.....	254
5) Le Contre-Dieu « Satan » .....	255
3. VALEURS ET NON-VALEURS .....	262
1) Sainteté et santé psychique .....	262
2) L'échelle des valeurs et son immanence biogénétique.	266
NOTICE BIOGRAPHIQUE .....	275

**Petite Bibliothèque Payot / nouvelle présentation**

**Sigmund Freud**

Cinq leçons sur la psychanalyse, *suivi de* Contribution à l'histoire du mouvement psychanalytique/1

**Marthe Robert**

La révolution psychanalytique. La vie et l'œuvre de Freud/2

**John Kenneth Galbraith**, La crise économique de 1929/3

**Blandine Barret-Kriegel**, L'État et les esclaves/4

**Gérard Mendel**, Pour décoloniser l'enfant/5

**Johan Huizinga**, L'automne du Moyen Age/6

**Paul Diel**, Le symbolisme dans la mythologie grecque/7

**Jean-Paul Aron**, Le mangeur du XIX<sup>e</sup> siècle/8

**Sigmund Freud**, Totem et tabou/9

**Léon Chertok**, L'hypnose/10

**Sigmund Freud**, Psychopathologie de la vie quotidienne/11

**Gershom G. Scholem**, La Kabbale et sa symbolique/12

**Marcel Mauss**, Manuel d'ethnographie/13

**François Rivenc**, Introduction à la logique/14

**Sigmund Freud**, Essais de psychanalyse/15

**Sigmund Freud**, Introduction à la psychanalyse/16

**Erich Fromm**, Le langage oublié/17

**Mélanie Klein/Joan Riviere**, L'amour et la haine/18

**Paul Diel**, Éducation et rééducation/19

**Paul Diel**, Le symbolisme dans la Bible/20

Commission « Efficacité de l'État » du X<sup>e</sup> Plan présidée par  
**François de Closets**, Le pari de la responsabilité/21

**Otto Rank**, Le traumatisme de la naissance/22

**Otto Rank**, Don Juan, *suivi de* Le double/23

**John Maynard Keynes**

Essais sur la monnaie et l'économie/24

**Albert Einstein**, La relativité/25

- Alfred Adler**, Connaissance de l'homme/26
- Sigmund Freud/William C. Bullitt**  
Le Président T. W. Wilson. Portrait psychologique/27
- Bronislaw Malinowski**  
La sexualité et sa répression dans les sociétés primitives/28
- Wilhelm Reich**, Écoute, petit homme!/29
- Margaret Mahler**, Psychose infantile/30
- Noam Chomsky**, Le langage et la pensée/31
- Paul C. Racamier**, Les schizophrènes/32
- Konrad Lorenz**  
Évolution et modification du comportement/33
- Élisabeth Labrousse**, La révocation de l'Édit de Nantes/34
- Moses I. Finley**  
Démocratie antique et démocratie moderne/35
- Christian David**, L'état amoureux/36
- Eric Berne**, Analyse transactionnelle et psychothérapie/37
- Albert Schweitzer**, Les grands penseurs de l'Inde/38
- Walter Benjamin**, Charles Baudelaire/39
- A. de Mijolla/S. A. Shentoub**  
Pour une psychanalyse de l'alcoolisme/40
- Pierre Avril**, Essais sur les partis politiques/41
- Constantin Stanislavski**, La formation de l'acteur/42
- Piera Aulagnier**, Un interprète en quête de sens/43
- Michael Balint**, Le défaut fondamental/44
- Jean-G. Lemaire**, La relaxation/45
- Marie Moscovici**, Il est arrivé quelque chose/46
- Alfred Adler**, Le sens de la vie/47
- James G. Frazer**, Mythes sur l'origine du feu/48
- Robert Löwie**, Histoire de l'ethnologie classique/49
- D. W. Winnicott**, L'enfant et sa famille/50
- Ella Maillart**, La voie cruelle/51 (Voyageurs)
- Colin Thubron**, Les Russes/52 (Voyageurs)
- Nicolas Bouvier**, Chronique japonaise/53 (Voyageurs)
- Redmond O'Hanlon**, Au cœur de Bornéo/54 (Voyageurs)



**Gilles Lapouge**, Les pirates/55 (Voyageurs)  
**Louis Garneray**, Corsaire de la République/56 (Voyageurs)  
**Robert Louis Stevenson**  
La route de Silverado/57 (Voyageurs)  
**Richard F. Burton/John Speke**  
Aux sources du Nil/58 (Voyageurs)  
**Helen A. Keller**, Sourde, muette, aveugle/59 (Documents)  
**François Boureau**, Contrôlez votre douleur/60 (Documents)  
**Rabindranath Tagore**  
La maison et le monde/61 (Documents)  
**Marc Ferro**, Nicolas II/62 (Documents)  
**Paul Kennedy**  
Naissance et déclin des grandes puissances/63 (Documents)  
**Ernest Aeppli**  
Les rêves et leur interprétation/64 (Documents)  
**A. Cohen**, Le Talmud/65  
**Paul Diel**, Psychologie de la motivation/66  
**Hélène Deutsch**, Problèmes de l'adolescence/67  
**Erich Fromm**, Le cœur de l'homme/68  
**Mirko Grmek**, Claude Bernard/69  
**Alan W. Watts**, Le bouddhisme zen/70  
**Paul Diel**, La divinité/71  
**Ella Maillart**  
Des monts célestes aux sables rouges/72 (Voyageurs)  
**Evelyn Waugh**, Bagages enregistrés/73 (Voyageurs)  
**T. Berry Brazelton**, Écoutez votre enfant/74 (Documents)  
**Marina Yaguello**, Les mots et les femmes/75 (Documents)  
**Clara Haskil**, Mémoires/76 (Documents)  
**Régis Boyer**, La Saga de saint Olaf/77 (Documents)  
**Paul Diel**, La peur et l'angoisse/78 (Documents)  
**Peter Fleming**, Courrier de Tartarie/79 (Voyageurs)  
**Louis Garneray**, Le négrier de Zanzibar/80 (Voyageurs)

*Ouvrage imprimé sur presse CAMERON,  
dans les ateliers de la S.E.P.C.  
à Saint-Amand-Montrond (Cher)  
en octobre 1991*

ISBN 2-228-88453-7

— N° d'impression : 2301. —

Dépôt légal : novembre 1991.

*Imprimé en France*





« Dieu n'est pas une illusion ni une réalité, c'est un symbole mythique: la réponse émotive et imagée à la question sans réponse mais qui ne cessera jamais de se poser à l'être humain ». Tel est le postulat, tiré de son analyse psychologique des mythes, sur lequel Diel fonde cette étude consacrée à l'histoire et à la signification du symbole Dieu, image centrale de toutes les mythologies.

La tentation a toujours été forte de prendre l'expression imagée à la lettre, de changer le *comme si* symbolique en un *c'est ainsi* dogmatique: de faire du Dieu mythique un Dieu réel. Mais l'histoire montre que l'interprétation littérale des récits mythiques et de leurs symboles a été et demeure la source d'innombrables conflits entre croyants et athées, aussi bien qu'entre croyants eux-mêmes. Au-delà des croyances ou de leur négation, ce livre nous invite à retrouver la signification métaphysique et éthique contenue dans le symbolisme de la Divinité, et plus particulièrement dans sa représentation monothéiste propre à notre culture.

Design Pentagram



91-XI  
catégorie 4  
ISBN 2-228-88453-7



908917-6

